BIBLIOTHECA
Ottaboniana

[illegible]OTRICE

[illegible]

L'HISTOIRE

DE LA VERTU.

[illegible]

TOME SECOND.

A COLOGNE.

[illegible]

MÉMOIRES
POUR SERVIR
A
L'HISTOIRE
DE LA VERTU,

Extraits du Journal

D'UNE JEUNE DAME.

TOME SECOND.

A COLOGNE.

M. DCC. LXII.

BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PR
3699
.A1M25
1762
v.2
Coll. spéc.

MÉMOIRES
D'UNE
JEUNE DAME.

QUELLE étrange Lettre, & quel singulier Mortel, ma Cecile ! Plus je réfléchis sur sa conduite, & plus mon étonnement augmente. Quel mêlange dans son caractère ! de l'extravagance dans ses idées, jusqu'au romanesque ; cependant quelle résolution ! quelle fermeté ! quelle consistance dans l'exécution ! Généreux, on n'en peut douter : combien peu de jeunes gens se jetteroient dans les mêmes embarras & les mêmes dépenses, par des motifs de compassions si nobles & si désintéressés ? Au contraire, je m'imagine que la plû-

part des hommes feroient aſſez cruels pour prendre une ſorte de plaiſir à faire le tourment d'un autre homme, qui leur auroit ſuccédé dans le cœur d'une maîtreſſe autrefois ſi chere, & ſe feroient un lâche triomphe, de ſe voir, quoique ſans raiſon, un objet de jalouſie pour celui qui leur auroit ravi toute eſpérance. Monſieur Falkland eſt ſupérieur à cette foibleſſe.

Je ne puis déſavouer, ma chere, que je ne lui ſois extrêmement obligée, quel que puiſſe être le ſuccès de l'entrepriſe extraordinaire dans laquelle il s'eſt engagé pour moi. Cependant, je ſouhaiterois que la ſéparation de M. Arnil & de Madame Goring fût venue de toute autre cauſe. Suppoſons que par quelque accident, quoique je ne le croie guères poſſible, la vérité parvienne un jour à M. Arnil; ne feroit-elle pas capable de l'aliéner de moi, plus même encore qu'il ne l'eſt aujourd'hui? Ou ſi les effets de cette

bizarre aventure étoient de le ramener à ſa malheureuſe Epouſe, de lui faire regretter ſes injurieux ſoupçons, & de la rétablir dans ſon eſtime & ſa confiance, pourroit-il, pourroit-il jamais lui rendre cette heureuſe paix, qui, depuis ſi long-tems eſt étrangère à ſon cœur? Ne reſteroit-il pas quelque ſecrette étincelle, capable de rallumer le feu de la diſcorde? Qu'on ſe porte difficilement à réparer une offenſe, lorſqu'on doit ſe reprocher de s'y être abandonné ſans raiſon! Pauvre M. Arnil! ſi j'ai le bonheur de me voir juſtifiée à ſes yeux, combien ſes réfléxions ne le rendront-elles pas miſérable? Mais s'il eſt bien convaincu, comme je le demande au Ciel à toutes les heures du jour, il ne ſera pas malheureux, ſi je ſuis capable de ſervir à ſon bonheur. O ma chere! le vœu, la plus ardente paſſion de mon ame, eſt de recouvrer l'eſtime de mon mari, au prix de ſon amour même, s'il le faut! car

j'atteste l'Etre, qui connoît le secret des cœurs, que depuis l'instant de mon mariage, toutes mes pensées & toutes mes actions se sont uniquement rapportées à la mériter.

Ma mere n'a pas voulu souffrir la lecture des lettres de M. Falkland; mais elle ne s'est pas éloignée d'en entendre la substance. J'avoue que son choix m'a fait plaisir, parce que les lettres contiennent quantité d'expressions libres, dont elle se seroit offensée, c'est une reflexion que mon Frere n'a pas faite, lorsqu'il nous les a données à lire. Les observations de ma mere ont été graves & fréquentes, pendant mon récit. Combien de fois n'a-t'elle pas levé les yeux d'étonnement, à la conduite de Madame Goring! elle a souvent répété que l'entreprise de M. Falkland étoit celle d'un vrai Fanatique, & qu'elle ne comprenoit pas qu'il eût osé se charger d'une si terrible Femme, Lorsque je suis arrivée

à

à cette partie, où la Dame se laisse persuader d'écrire à M Arnil, j'ai proposé à ma mere de lui lire la copie de cette lettre, en l'assurant qu'elle l'entendroit avec plaisir ; elle y a consenti, & j'ai lû ; mais avec l'attention de passer sur les apostilles de M. Falkland. Elle ne m'a pas interrompue ; & voyant, après avoir fini, que son silence continuoit, j'ai levé les yeux sur elle, & j'ai vu ses joues inondées de larmes. Oui, chere Fille, m'a-t'elle dit, en jettant passionnément les bras autour de moi, vous étiez injuriée : le Ciel sait qu'on vous a fait une horrible injure, & c'est lui qui publie présentement votre innocence, par la bouche de votre plus cruelle Ennemie. Ensuite elle a cité le passage du Prophête, qui loue Dieu *d'avoir tourné le cœur des Pécheurs à la sagesse des justes* ; & se répandant en bénédictions, elle a fait des vœux pour le pardon des péchés de cette Femme, en faveur de cette seule action, & pour la récompense

de M. Falkland, qu'elle croyoit dûe à tant de bonté. Surement, a-t'elle conclu, M. Arnil va revenir à lui-même ; ſurement il reprendra ma chere & vertueuſe Fille ; il reprendra dans ſon ſein cette pauvre Abandonnée ; & les larmes de ma tendre mere couloient à grands flots.

Vous jugez, Cecile, que les miennes n'étoient pas plus épargnées ; elles m'ont ôté, pendant quelque tems, le pouvoir d'ouvrir les levres ; à la fin, j'ai répondu à ma mere que je ne doutois pas du retour de la tendreſſe de mon mari, & que s'il étoit bien convaincu de mon innocence, nous pouvions redevenir heureux. Plaiſe, plaiſe au Ciel ! a-t'elle repris en s'eſſuyant les yeux. Mais qu'eſt devenue notre pauvre Pénitente ? M. Falkland en aura, ſans doute, honorablement uſé avec elle. Car mon excellente mere ne doutoit pas, que la lettre de Madame Goring ne fût venue de ſon propre repentir. Comme je ne m'étois pas arrêtée au détail de toutes

les peines que M. Falkland s'étoit données pour l'obtenir, il ne tomboit pas à l'esprit de ma mere que la Dame pût avoir écrit de ce ton, par d'autres motifs que ceux qui se présentoient d'abord. Je n'ai pas manqué de lui faire entendre, combien il étoit à craindre que Madame Goring ne fût pas aussi Pénitente qu'elle paroissoit le supposer, & je lui ai dit alors les vraies raisons, que cette Femme avoit eues pour écrire de ce stile. Ensuite, ayant achevé de lui raconter ce qui s'étoit passé après la lettre, & comment M. Falkland en avoit usé, j'ai conclu par l'informer que Madame Goring étoit mariée, & fort noblement pourvue. Cette derniere circonstance a fait un grand plaisir à ma mere. M. Falkland, a-t'elle dit, n'avoit aucun droit de punir les crimes d'autrui; & s'il n'avoit pas pourvu décemment à la subsistance de cette Femme, jamais je n'aurois pû reprendre la moindre estime pour lui.

Elle a dit encore, que malgré la joie qu'elle avoit au fond, de voir Madame Goring ſéparée de mon mari, elle n'étoit pas ſi ſatisfaite du moyen ; qu'il n'étoit pas impoſſible qu'un homme auſſi ſenſé que M. Arnil n'eût ouvert les yeux tôt ou tard ſur ſon erreur, & qu'il auroit été beaucoup mieux qu'il fût revenu au droit chemin de ſon propre mouvement. J'ai répondu qu'on auroit pû l'eſpérer ; mais qu'on pouvoit craindre auſſi que ſa prévention ne durât aſſez long-tems pour cauſer la ruine entiere de ſa Famille ; & que pour ce qui me concernoit en particulier, je ne voyois pas de moyens plus ſurs pour le guérir de ſes injuſtes ſoupçons, que ceux que M. Falkland avoit employés.

Ma mere eſt convenue, à la fin, que j'avois raiſon, & ſes vœux ont recommencé pour le ſuccès. Je ſuis fort aiſe, a-t'elle ajoûté, que M. Falkland ne penſe point à rentrer ſitôt en Angleterre ; & je ne connois qu'un événement, qui pût me faire dé-

ſirer ſon retour : ce ſeroit qu'il vînt rendre juſtice à l'infortunée Miſſ Burchill. Si je le voyois déterminé à ſe laver de cette tache, en prenant le parti d'en faire ſa Femme, je pourrois reprendre l'opinion que j'ai eue de lui: à préſent, il me reſte, je l'avoue, un peu de chagrin qu'un homme, auſſi blamable qu'il eſt à mes yeux, ait acquis des droits ſur la reconnoiſſance de ma Fille.

J'ai répondu, ma chere Cécile, que je me réjouirois beaucoup de lui voir faire, à Miſſ Burchill, toutes les réparations qui paroiſſoient dépendre de lui ; mais que malheureuſement elle n'avoit perſonne qui plaidât ſa cauſe auprès de M. Falkland ; que s'il étoit informé de la triſte vie qu'elle mene, & de la modeſtie de ſa conduite, peut-être s'attendriroit-il en ſa faveur, ſur-tout s'il voyoit le malheureux fruit. Il ne peut eſpérer de repos, a dit ma mere, qu'il n'ait eſſuyé les larmes de Miſſ Burchill.

La jeune perſonne eſt arrivée, lorſ-

que nous étions encore à parler d'elle. Ma mere la voit toujours avec plaisir. Cette pauvre Fille avoit été furieusement choquée, de l'enlevement de sa Tante par M. Falkland. Elle regardoit cet événement comme une barriere si décisive à ses espérances, déja fort mal assurées, qu'elle en étoit comme hors d'elle-même. Quoiqu'il n'y ait rien de commun dans le sang, le dégré d'alliance, entr'elle & la veuve de son Oncle, lui faisoit considérer l'intrigue supposée, avec la derniere horreur. Elle s'en étoit expliquée avec nous d'une maniere si vive, que si le Pere de son Enfant étoit venu lui présenter son cœur & sa main, la vertu, ou la décence commune, n'auroit pû lui permettre de les accepter. Ma mere, pour qui les actes d'humanité sont un délicieux plaisir, s'est empressée de lui communiquer ce qu'elle venoit d'apprendre. C'étoit l'intérêt de la jeune Personne de garder notre secret; je n'ai fait aucune difficulté d'achever un

éclairciſſement, qui devoit contribuer beaucoup au calme de ſon eſprit. Mais voici les circonſtances.

Ma mere l'a fait aſſeoir pres d'elle, en lui diſant; Miſſ Burchill, j'ai quelque choſe à vous révéler, que je crois capable de vous faire plaiſir. La malheureuſe jeune Fille a levé ſes yeux mélancoliques; & ſecouant triſtement la tête; ah! Madame, c'eſt ce que je crois déſormais impoſſible. Votre Tante eſt mariée, a repris ma mere; mais ce n'eſt pas à M. Falkland; & bien plus, il ne s'eſt jamais paſſé rien entr'eux, qui puiſſe être un obſtacle pour vous, s'il revient à vous conſidérer de l'œil qu'il devroit. Elle a marqué le plus grand étonnement: enſuite ſes yeux ſe ſont tournés de ma mere à moi, comme demandant une explication. Ma mere m'a dit alors de lui raconter l'hiſtoire dans toute ſon étendue: je l'ai fait; & j'ai pris ſoin de ne pas omettre la maniere tendre dont M. Falkland parle d'elle, dans une de ſes lettres

à mon Frère. Elle a laissé tomber quelques larmes au récit ; & se tournant vers ma mere, il est vrai, ma chere bonne Madame, que cette nouvelle me sauve du désespoir. J'etois accablée, je doute qu'il m'eût été possible de surmonter mes peines ; mais un foible rayon d'espérance recommence à luire sur moi. M. Falkland peut donc encore être à moi sans crime ! ou si ce bonheur ne m'arrive jamais j'aurai du moins la satisfaction de ne le pas croire, aussi coupable, qu'il me le paroissoit il y a deux heures : & s'adressant à moi, ah ! Madame; vous voyez combienM. Falkland vous revere, si vous aviez seulement la bonté de parler pour moi ! vous auriez tout pouvoir sur son cœur; vous guideriez sa raison, vos moindres desirs seroient une loi pour lui !

Ses beaux yeux, fixés sur les miens, & remplis de la plus persuasive éloquence, m'ont fait pénétrer toute sa pensée, & m'en ont dit plus que tous

ſes diſcours n'auroient fait. Je vous entens, Mademoiſelle, ai-je répondu; & mon cœur s'afflige, de l'idée que je ne puis, ni ne dois m'intereſſer pour vous par des voies, que je prendrois ardemment, ſi je n'y voyois des obſtacles. M. Falkland, comme vous voyez, eſt exempt du crime où nous avons craint qu'il ne ſe fût plongé. Il ſent l'injure qu'il vous a faite; & vous ne ſauriez douter, ſur ſes propres termes, qu'il ne conſerve un tendre ſentiment de votre mérite: il eſt libre encore; il a même déclaré qu'il veut perſiſter dans cet état: toutes ces raiſons conduiſent à l'eſpérance. Votre conduite, vraiment irréprochable, jointe à l'affection paternelle, peut encore amener cet heureux événement, qui fait vos impatiens deſirs; mais c'eſt l'ouvrage du tems, c'eſt l'ouvrage de ſon propre cœur. Vous ſavez que de ſon naturel, il eſt ennemi de la contrainte. Quoique jeune, il a peu de ces légéretés, qu'un age plus mur corrige in-

failliblement , lorſque la bonté du cœur & celle du jugement ſe trouvent unies. Pardonnez, Mademoiſelle, ſi j'ajoute que M. Falkland, quelque blamable qu'il ait été dans ſa conduite avec vous , n'eſt pas un homme ſans généroſité. Toutes ces obſervations bien peſées peuvent, dis-je, vous faire eſpérer qu'il ſe déterminera quelque jour à vous accorder la réparation , que nous déſirons autant que vous, ma mere & moi.

Ah ! Madame, (auſſi vivement que ſi ſa réplique eût été prête) M. Falkland eſt fort loin d'ici ; le ſouvenir, qu'il peut conſerver de moi, n'eſt déja que trop affoibli ; le tems, la diſtance, & la variété des objets, doivent entierement l'effacer. Votre main,la puiſſante magie de votre pinceau , ranimeroit bien plus ſûrement les couleurs de ces traits foibles & ternis, qui peuvent reſter de moi dans ſa mémoire. Quel effet ne me promettrois-je pas de votre plume , guidée

par un cœur ſi tendre, ſi ſenſible à la compaſſion pour les maux d'autrui, ſur celui d'un homme qui vous conſidere comme une Divinité ? S'il lui reſtoit la moindre eſpérance de votre côté, Madame, je ſerois une préſomptueuſe, d'expoſer mes droits; mais ſoyez mon Avocate, lorſque vous ne pouvez être ma Rivale. De grace, chere angelique Madame, (en levant ſes deux mains jointes) écrivez pour moi à M. Falkland; ſi vous pouvez me le rendre, quels vœux ne ferai-je pas toute ma vie pour votre bonheur !

Ma mere, fort touchée de ſon diſcours, m'a dit, de l'air & du ton le plus empreſſé ; réellement, chere Fille, ce ſeroit une excellente action. Qui ſait ce que la haute eſtime, dont M. Falkland paroît rempli pour vous, eſt capable de produire ?

Je n'ai pas été trop contente que le bon cœur de ma mere l'ait fait entrer ſi ſubitement dans l'opinion de Miſſ Burchill ; c'étoit l'exciter à re-

doubler ſes inſtances ; auſſi s'eſt-elle panchée ſur les mains de ma mere, qu'elle a baiſées vingt fois ; les paroles lui manquoient pour lui faire ſes remercimens.

Je ne voulois pas marquer de froideur pour les intérêts de Miſſ Burchill, ni refuſer ce que ma mere approuvoit : l'ancienne loi que je m'étois impoſée, de n'avoir jamais la moindre correſpondance avec M. Falkland, m'a déterminée. Quand j'aurois pû croire qu'à la rigueur, dans une ſi ſinguliere occaſion, je pouvois me diſpenſer, ſans imprudence, d'une promeſſe faite à mon propre cœur, & que je regardois par conſéquent comme une ſorte de vœu, la ſeule décence, indiſpenſable dans la ſituation critique où j'étois moi-même, ſuffiſoit pour m'arrêter, & je voulois conſerver le droit, dans la ſuppoſition du retour de M. Arnil, de pouvoir dire hardiment que je ne m'en étois jamais écartée.

J'ai donc répondu à Miſſ Burchill,

qu'il n'y avoit qu'une raiſon, qui pût m'empêcher de me rendre à ſes inſtances ; mais une raiſon ſi forte, qu'après l'aveu que j'en allois faire, j'eſpérois qu'elle ne me preſſeroit pas davantage. En quittant M. Arnil, ai-je dit, j'ai formé l'inviolable réſolution, non-ſeulement de ne jamais voir M. Falkland, mais de ne pas recevoir une ligne de lui, de ne lui en pas écrire une, ou dans d'autre termes, de n'avoir aucune ſorte de rapport avec lui. Je n'étois pas ſure que s'il apprenoit la vérité, ſe reconnoiſſant la cauſe de mon infortune, comme il l'étoit, quoiqu'innocemment, il n'entreprît, ſoit dans le deſſein de me conſoler, ſoit pour ſe juſtifier lui-même, de me voir ou de m'écrire : mais j'aurois eu tort de m'allarmer la-deſſus ; ſa prudence, ou ſa conſidération pour moi, m'a miſe à couvert de l'un & de l'autre. Cependant ma réſolution n'en étoit pas moins dûe, à l'honneur de mon Mari, qu'au mien. La même rai-

ſon ſubſiſte encore : peut-être n'a-t'elle de poids que dans mon imagination ; mais dans cette ſuppoſition même, je vous demande un peu d'indulgence pour ma ſingularité. A la veille, comme j'en ai l'eſpérance, de rentrer dans l'eſtime de M. Arnil, je veux pouvoir l'aſſurer que ces yeux, ces oreilles, ces mains, n'ont pas été plus coupables que mon cœur, & n'ont pas eu plus de rapport avec M. Falkland. C'eſt une déclaration qui me paroît convenable à cette ſcrupuleuſe exactitude, ou ſi vous me permettez un autre nom, à cette délicateſſe, que je me ſuis efforcée d'obſerver dans toute ma conduite. Chere mere, vous m'avez toujours appris à redouter juſqu'à l'ombre du reproche.

Ma mere m'a fait la grace de reconnoître que j'avois raiſon. Elle a dit, à Miſſ Burchill, que ſuivant les principes par leſquels j'avois toujours été gouvernée, je ne pouvois me charger actuellement de ſa cauſe, & qu'à la premiere vûe elle n'avoit pas

envisagé le cas dans le jour où je l'avois mis.

Miss Burchill n'a répondu que par ses larmes. Nous étions attendries toutes deux, & je regrettois sincerement de ne pouvoir la servir. Je lui ai promis, si je suis réunie à M. Arnil, de faire tous mes efforts pour l'engager dans ses intérêts, & pour obtenir de lui la permission d'écrire à M. Falkland. Mais alors, Madame, a-t'elle repris fort sensément, quel moyen de vous interesser pour moi, tandis que M. Arnil demeurera persuadé d'une criminelle intrigue entre ma Tante & M. Falkland ? Je conviens, lui ai-je dit, que cette pensée ne m'est pas venue à l'esprit, & qu'elle ne fait pas une petite difficulté ; car si mon mari découvre que l'évasion de Madame Goring n'a pas été volontaire, & que la lettre qu'il a reçue d'elle étoit extorquée, je me reverrai, peut-être, aussi mal dans son opinion, que j'y aie jamais été par les fausses insinuations de cette

dangéreuse Femme. La solution de tous ces nœuds, chere Miss, doit être laissée au tems, qui, j'espere, les démêlera en notre faveur. Il ne faut pas entreprendre, tout d'un coup, de faire mon ouverture à M. Arnil : non non, je dois être auparavant bien sûre, du rétablissement de sa confiance & de son affection. Mais après cet heureux changement, comptez sur tous mes efforts pour vous servir, du moins si j'ai, comme vous le croyez, quelque influence sur M. Falkland, & si les circonstances me permettent d'en user.

Fiez-vous, chere Miss, a conclu ma mere, aux promesses de ma Fille. Si la paix renaît dans sa maison, vraisemblablement M. Falkland, que je ne crois, à présent, hors du Pays, que pour ne pas donner d'ombrage à M. Arnil jusqu'à la fin de cette malheureuse division, se fera bientôt revoir en Angleterre.

18 *Décembre.*

L'humeur ſombre de mon Frere continue. Il nous voit peu; & lorſqu'il le fait, la converſation, de ſa part, eſt très-froide. Il s'eſt procuré la connoiſſance de pluſieurs particularités, qui regardent la liaiſon du pauvre M. Arnil avec Madame Goring, car depuis l'évaſion de cette Femme on a parlé d'elle plus qu'auparavant, & toute ſon Hiſtoire eſt connue. Elle eſt Fille d'un Cabaretier de Province; n'ayant jamais eu que des mœurs fort libres, elle ſe fit enlever après une liaiſon de peu de jours, par M. Goring, Capitaine d'Infanterie, dans une marche qu'il faiſoit au travers de ce canton. Il paroît qu'il prît pour elle des ſentimens ſi paſſionnés, qu'ils le porterent à l'épouſer. Dans la même ivreſſe, il la fit paſſer pour une jeune perſonne qui lui avoit apporté de la fortune & de la naiſſance. Cette fauſſeté, qu'il fit recevoir dans ſa Fa-

mille, engagea ſa Sœur, veuve de conſidération, à la charger, en mourant, du ſoin de ſa malheureuſe Fille. Quelques années de mariage avancerent ſa vieilleſſe, & lui cauſerent des infirmités qui lui firent quitter le ſervice avec la penſion ordinaire de la demie paye. Il choiſit la campagne pour retraite, & le plus ſouvent il vivoit dans le petit bien d'Ashby, qu'il avoit acheté ſur la tête de ſa Femme. Sa fortune avoit été fort honnête; mais il l'avoit diſſipée, par ſes exceſſives complaiſances pour une jeune coquette, à laquelle il n'avoit jamais refuſé que la liberté de vivre à Londres ſans lui, quoiqu'elle n'eût pas ceſſé de la déſirer. Elle s'étoit conſolée de ce refus, par tous les plaiſirs qui ſont le partage des Provinces; toujours la premiere aux eaux minérales, aux courſes de chevaux, aux aſſemblées de danſe & de jeu; & cette profuſion continuelle, jointe à ſa dépenſe domeſtique, ſurtout à celle du jeu, ſon plaiſir ſu-

prême, avoit réduit en cinq ou ſix ans le Capitaine, à l'indigence dont elle convient elle-même dans ſes aveux à M. Falkland. Elle vint à Londres, après la mort de M. Goring; & ce fut alors que M. Arnil y fit connoiſſance avec elle, de la maniere qu'elle raconte elle-même. Mon Frere, s'étant lié depuis peu avec l'Ami ou le Parent prétendu, dont elle parle, & dans la maiſon duquel ils ſe rencontrerent, a tout appris de cet homme, nommé Pinik, qui n'étoit au fond qu'un Amant de la Dame, & qui ne lui pardonne point encore de l'avoir abandonné en faveur de mon mari. Elle avoit deux Freres, tous deux d'une vie fort déreglée, dont l'un fut empriſonné pour une friponnerie, & n'auroit pas évité le châtiment, ſi M. Arnil n'eût fait le ſacrifice d'une ſomme conſidérable pour le dérober à la Juſtice; l'autre revêtu d'une baſſe Commiſſion, avec beaucoup d'adreſſe à cacher ſes vices, étoit le favori de ſa Sœur, qui

parvint à faire acheter pour lui, par M. Arnil, un emploi considérable. Elle excelloit, dit M. Pinik, à tirer de ses Amans jusqu'au dernier sou. Il n'étoit pas assez riche, pour s'en être beaucoup ressenti; mais il juge qu'elle a vivement poussé M. Arnil, dans plusieurs occasions plus difficiles que l'affaire des deux Freres, & qu'elle n'eut pas de plus forte raison que l'espérance de le dépouiller, pour le preférer à lui. Elle ne se contenta pas, dit-il encore, d'un fort joli logement où il l'avoit établie; elle se fit donner, par M. Arnil, une Maison bien meublée, équipage, nombreux Domestique; & l'ayant vûe aux Spectacles, en premiere Loge, il assûre qu'aucune Dame de l'assemblée n'étoit mieux en diamans qu'elle.

Ces désagréables particularités, d'autant plus sures dans la bouche de M. Pinik, qu'il est de la même Ville que Madame Goring, mon Frere a pris un cruel plaisir à nous les

répéter plusieurs fois. Imprudent M. Arnil, dans quel gouffre t'étois - tu jetté ! Mais n'est - il pas surprenant, ma chere Cecile, que cette malheureuse aventure soit demeurée si longtems secrete? Je m'étonne peu qu'elle l'ait été pour moi ; je devois être naturellement la derniere, à recevoir des informations de cette nature : mais, que mon Frere n'en ait jamais eu le moindre vent, c'est ce qui me passe. A la vérité M. Arnil, dans les premiers tems, apportoit beaucoup de précautions à ses visites, les faisoit ordinairement le soir, & ne prenoit jamais son Carrosse. Je suis effrayée, pour ses Enfans autant que pour lui, du tort que je crains qu'il n'ait fait à ses affaires. Cependant, puisqu'il est délivré de l'esclavage de cette Femme, je me flatte encore que le reste peut-être réparé, par beaucoup de soins & d'œconomie. Plût au Ciel, qu'il ne me restât que le désordre de sa fortune à regretter! Mon Frere se prétend sur qu'il est abîmé de dettes,

J'apprens auſſi que notre Procès ne tourne pas bien. Si nous le perdons, c'eſt cet accident qu'il faudra nommer un funeſte coup.

19 *Décembre.*

Miſérable ſituation, que l'incertitude ! Je ſuis plus malheureuſe à préſent, s'il eſt poſſible que je n'ai jamais cru l'être lorſque je n'avois aucun eſpoir de rentrerdans l'eſtime de ce cher Mari, & plus cher encore, depuis qu'il eſt perdu ſans reſſource. Notre cauſe, après avoir été plaidée pluſieurs jours, quoiqu'on ne m'en ait informée que ce matin, pour me préparer à l'événement, vient d'être décidée contre nous. M. Arnil perd neuf cent livres ſterling de rente, ſans parler des frais. Il ne reſte que mon douaire. Dans quel abime de honte & de miſere, mon infortuné Mari s'eſt-il plongé ! Oh ! du moins, ſi je pouvois le voir ! ſi je pouvois regagner ſa confiance, pour être propre à le conſoler dans ſes afflictions !

Mon Frere eſt très dur. Après m'avoir apporté la nouvelle, il m'a déclaré que je ſerois fort blamable, de revivre avec M. Arnil, quand il le déſireroit. Quelle autre perſpective avec lui, m'a-t'il dit, que celle de vous voir réduite à l'aumône ? car, je ſuppoſe qu'au premier pas, il va vous ôter la jouiſſance de votre douaire, unique reſſource qui vous reſte, pour vous & pour vos Enfans.

O mon Frere, mon Frere, ai-je répondu, vous êtes ſans cœur ! & mes larmes m'ont coupé la voix.

Peut-être ne ſerez-vous pas miſe à l'épreuve, a-t'il répliqué cruellement : mais s'il vous fait l'offre, vous prendrez le parti qui vous conviendra, Madame Arnil ; car mon ſentiment n'a jamais été d'un grand poids, pour ma mere ni pour vous.

Chevalier, lui a dit ma mere, ce n'eſt pas en uſer bien avec votre Sœur & moi. Ne l'empêchez pas je vous en ſupplie, de ſuivre les inſpirations de ſon devoir. Si l'infortuné M. Arnil reconnoît ſes fautes, pou-

vez-vous être aſſez peu chrétien, pour vous efforcer d'endurcir contre lui le cœur de ſa Femme ? O mon Fils ! c'eſt prendre une mauvaiſe voie, pour obtenir du Ciel le pardon de vos propres foibleſſes. Loin de ma Fille toute obſtination à rejetter les offres d'un mari pénitent : & ſe tournant vers moi ; ma chere, ne vous affligez pas. Si la grace eſt tombée d'en haut ſur votre mari, vous ſerez heureux enſemble, autant que le ſecours de mon bien y pourra contribuer. Oui, Madame, a dit aigrement le Chevalier, l'infortune ſert beaucoup à faire tomber la grace ; je ne doute pas que mon honnête Beaufrere ne ſe repente fort amerement d'avoir mangé tout ſon bien, & que l'eſpérance d'en retrouver d'autre ne lui tienne lieu de grace pour revenir à ſa femme. Mon Fils, a dit ma mere, d'un air irrité, vous m'obligerez, de vous taire la-deſſus. J'ai fini, Madame, a-t'il répliqué ; & tirant ſa révérence, il nous a quittées.

J'oubliois

J'oublïois de vous apprendre, à quoi la veuve paroît devoir le gain du Procès. Vous vous ſouviendrez qu'elle avoit menacé, dès les premiers tems, de produire un témoin, pour prouver que ſon mari, peu de tems avant ſa mort, avoit paſſé quelques heures de nuit avec elle. Le nom & la qualité de ce témoin étoient un ſécret impénétrable. Il a paru, néanmoins, lorſqu'on a plaidé la cauſe; & le devineriez-vous? C'eſt un des Freres de Madame Goring, celui que M. Arnil a ſauvé de la Priſon, & peut-être du ſupplice. On prétend qu'il a vécu dans une intime liaiſon avec elle, pendant la vie même de ſon mari; mais qu'il fût Ami de feu M. Arnil, c'eſt ſur quoi nous n'avons pas d'autre témoignage que le ſien. Ce qui paroît très-certain eſt qu'il étoit ſoupçonné d'une intrigue avec elle pendant ſa ſéparation, & que ſuivant toute probabilité humaine, l'Enfant, ſur qui tombe l'héritage, eſt de lui.

On ne peut gueres douter que ce n'ait été du méme perſonnage, que la veuve a reçu la premiere idée de ſon entrepriſe, & qu'il ne l'ait ſoutenue ſecretement dans toutes les procédures. Obſervez, ma chere, que le Procès étoit commencé, lorſqu'il fut mis en priſon, & qu'on s'employoit pour ſa liberté à la priere de Madame Goring. M. Arnil s'imaginoit peu que le Miſérable, qu'il ſauvoit, devoit ſervir un jour à le ruiner.

Je ne ſaurois croire que Madame Goring fût dans le ſecret : elle n'auroit pas voulu contribuer à la ruine d'un homme, qui l'avoit miſe dans l'abondance; mais le témoignage de ce ſcelerat, joint à celui d'une Servante de la veuve Arnil, a formé la preuve dont on a fait dépendre toute l'affaire. Malheureuſement pour nous, il ne s'eſt pas trouvé un témoin à leur oppoſer, & les déſordres récens de M. Arnil ont donné, à leurs dépoſitions, l'apparence au moins de la vérité. Que Dieu leur

pardonne un crime ſi noir! je ne voudrois pas du revenu d'un Monarque au prix que leur coûte le bien de M. Arnil. Le bruit court, que la veuve fait un mariage ſecret avec ſon Champion : elle lui doit cette récompenſe, car j'appréhende qu'il n'ait beaucoup riſqué pour la ſervir. L'effronterie du Miſérable eſt allée, juſqu'à reconnoître ſes anciennes obligations à M. Arnil, en déclarant, d'un autre côté, qu'il n'y avoit qu'un motif de conſcience, & ſon juſte attachement pour la veuve & l'orphelin de ſon Ami, qui lui puſſent arracher un témoignage à notre préjudice.

Vous comprenez aiſément, de quel œil mon pauvre mari voit cette affaire. Il a confeſſé à pluſieurs perſonnes, de qui mon Frere le tient, qu'il eſt juſtement puni, d'avoir fourni à des ſcelerats les moiens de le perdre, & qu'il déteſte la mémoire de Madame Goring, qu'il en doit ſeule accuſer. Mais ne parlons plus de cette

race de brigands. Mon impatience eſt d'entendre quelque choſe de la part de M. Arnil. Je crains bien que la lettre de Madame Goring n'ait produit aucun effet ; car il doit l'avoir reçue depuis long-tems. Que ſignifie ſon ſilence ? Ma mere veut à préſent que les avances de reconciliation viennent de lui. Le doute eſt un ſupplice pour moi.

29 Décembre.

Milord & Milady V . . . . arriverent hier au ſoir. Quoiqu'il fût neuf heures, ils m'envoyerent un témoignage d'amitié en deſcendant à leur porte ; & dès ce matin, à la même heure, j'ai reçû la viſite de Milord ; ſurpriſe d'autant plus agréable, que rarement il quitte le lit ſi-tôt. Je l'ai reçu dans mon cabinet de toilette. Ma mere, qui ne l'a jamais vû, s'eſt diſpenſée de paroître, parce qu'elle n'étoit pas habillée.

Hé bien, très - chere Madame, m'a-t'il dit après m'avoir ſaluée, ne

vous eſt-il rien venu depuis peu, de la part de M. Arnil ? Rien Milord, ai-je répondu. Je ne ſais, a-t'il repris, ſi vous êtes informée que je ſuis dans le ſecret. Nous nous écrivons, le Couſin Falkland & moi. Peut-être n'avez-vous pas encore ſû que je ſuis entré dans un certain plan. Je l'ai ſû, Milord : une Lettre de M. Falkland à mon Frere en contient tout le récit, & j'étois bien ſure de votre obligéante participation à tout ce qui m'intereſſe. Comptez la-deſſus, ma chere Madame ; je n'excepte rien du deſir que j'ai de vous ſervir. Je ſais de M. Falkland, que cette Goring a pris le parti d'écrire à M. Arnil. Sa Lettre a-t'elle produit quelque effet ?

J'ai répondu que M. Arnil ne m'avoit pas fait dire un mot, depuis qu'il l'avoit reçue.

Soyez perſuadé, Madame, que ſon ſilence ne durera pas. Je me hâte de vous prévenir. Arnil, ou je ſuis trompé, cherche à ſe réconcilier.

Il y a dix jours que j'ai reçu de lui quelques lignes fort touchantes, par lesquelles il me conjuroit de me rendre à Londres avec ma Femme, pour une affaire de la derniere importance, où le secours de notre amitié étoit nécessaire au bonheur de sa vie. Comme cette Lettre m'est venue précisément dans le tems qu'il devoit avoir reçu celle de la Dame Goring, j'ai jugé qu'elle en étoit une suite, & qu'il pensoit à nous demander notre médiation. Cependant, étant retenu moi-même par des affaires pressantes, je n'ai pû lui promettre dans ma réponse, que d'arriver hier, & de le voir aujourd'hui : en effet, j'envoyai dès hier au soir lui proposer de venir déjeuner ce matin avec ma Femme & moi, & je l'attens à dix heures. Mais j'ai crû devoir vous informer de cette ouverture, dont il me semble qu'on peut attendre beaucoup. Je ne dirai pas que je vous ai vue ; pour n'avoir rien à lui dire de vous.

J'ai demandé à Milord, si Milady étoit informée de l'état des choses. Il m'a dit qu'elle n'ignoroit rien ; que l'évasion de Mr. Falkland avec Madame Goring l'avoit si vivement irritée, qu'il avoit fallu la détromper ; & qu'elle avoit voulu me rendre le même service, après avoir été la premiere à m'instruire de l'aventure ; mais qu'il s'y étoit fortement opposé, pour laisser le plaisir à Mr. Falkland, de lever lui-même tous les voiles. Elle étoit trop mon amie, a-t'il ajouté, pour ne pas entrer dans mes interêts avec la plus vive chaleur ; & le délai du voyage l'avoit transportée d'impatience.

J'ai fait mes remercimens, à Milord, de son amitié & de celle de sa femme. Il m'a demandé ensuite des nouvelles de notre procès. Le malheureux dénouement l'a fait pâlir. Bon Dieu ! s'est-il écrié, que deviendra votre infortuné Mari ?

Il m'a quitté aussi-tôt, après m'avoir dit que lui, ou sa femme, vien-

droit dans l'après midi, m'apprendre le résultat de leur conférence avec Mr. Arnil.

Je n'ai fait qu'un pas, pour aller communiquer cette joyeuse nouvelle à ma mere. Elle a supplié le Ciel, de faire tourner heureusement les présages de Milord; & m'embrassant les larmes aux yeux, elle a dit qu'elle étoit de la même opinion.

C'est avec un cœur enflé de joie, ma chere Cecile, que j'ai jetté par écrit les circonstances de l'heureuse matinée. Fasse le Ciel, que l'autre partie du jour termine encore plus agréablement mon Journal !

JAMAIS je n'avois compté les heures avec tant d'impatience, que je l'ai fait aujourd'hui, en attendant la visite de Milord ou de Milady V.. J'avois ordonné que la porte de ma chambre ne fût ouverte que pour l'un ou l'autre.

A midi & demi, l'excellente Mi-

lady V.. eſt arrivée ſans Milord. Le bruit de ſon Carroſſe m'a rendu tremblante ; & lorſque s'étant preſſée de monter, elle eſt entrée dans ma chambre, je ſuis demeurée incapable d'ouvrir la bouche ou de la ſaluer, Elle eſt accourue vers moi ; & me prenant les deux mains, elle m'a tendrement embraſſée. Ma mere étoit avec moi ; j'ai fait un effort, pour la préſenter. Alors Milady m'a repris la main pour me faire aſſéoir, & s'aſſeyant près de moi, courage, m'a-t'elle dit ; remettez-vous, ma chere Madame, tout va prendre un heureuſe face.

J'ai voulu faire quelques excuſes, de la peine que je lui avois laiſſée de venir, pendant que tout m'obligeoit de lui rendre mes devoirs chez elle. Loin toute cérémonie, a-t'elle interrompu : je brulois de vous apporter d'heureuſes nouvelles. M. Arnil ſort à l'inſtant de chez nous, après y avoir paſſé deux heures. Il mérite moins, en vérité, votre reſſentiment que votre pitié.

Ah ! c'étoit ma crainte, ai-je dit ; & les larmes ont commencé à m'offusquer les yeux. Si deux mots, a-t'elle repris, vous affectent à ce point, je me garderai bien de vous rendre les détails de notre conversation ; il suffira de vous dire que votre mari est convaincu de l'injustice qu'il vous a faite, & demande grace.

Chere Milady, pardon ! je suis amollie par la douleur, jusqu'à ne pouvoir commander à mes larmes. Mais que ma foiblesse, je vous prie, ne vous fasse rien omettre de ce qui s'est passé entre vous & mon mari. Si je pleure encore, mes larmes ne peuvent plus venir de douleur ; elles ne doivent pas vous interrompre.

Ma mere s'est jointe à moi, pour la supplier de nous dire sans réserve, tout ce qui s'étoit passé dans leur entrevue ; elle nous l'a promis avec beaucoup de bonté : je ne changerai rien à son récit.

M. Arnil eſt venu préciſément à dix heures. Mylord ne faiſoit qu'arriver de chez vous, ou n'étoit rentré que peu de minutes avant lui. Le pauvre M. Arnil s'eſt préſenté d'un air abbattu. Sa contenance & ſa voix découvroient l'humiliation de ſon ame. Après quelques mots de compliment, nous nous ſommes aſſis pour le déjeuner. Votre mari a pris du caffé, mais n'a rien mangé; nous étions impatiens de nous voir libres, & nous avons fait ſortir les gens auſſitôt qu'il ſe pouvoit. Mylord a jetté alors un coup d'œil ſur moi, pour m'avertir qu'il alloit ouvrir la converſation, & ſe tournant vers votre mari; eh bien, cher Arnil, vous nous voyez à la ville, Milady & moi, pour répondre à vos inſtances. Dites-nous à quoi vous voulez nous employer; & je vous aſſure que nous ſommes prets tous deux à vous rendre tous les ſervices de l'amitié.

Je vous rens graces, Mylord, a-

t-il répondu : la bonté particuliére, dont vous m'honorez, auroit pu m'être avantageuſe depuis quelque tems, ſi j'en avois fait plutôt uſage ; mais je n'y dois plus penſer aujourd'hui. Quand j'ai pris la liberté de vous engager, vous & Milady, à faire le voyage de Londres, c'étoit pour ſolliciter votre entremiſe, entre ma femme & moi. Je ſais que je l'ai maltraitée, & que de toute autre femme, je ne pouvois eſperer le pardon que j'étois prêt à lui demander : mais j'oſois me le promettre de Madame Arnil, & je me flattois que vos bons offices hâteroient notre réunion. Aujourd'hui tout change ; & je ne la déſire, ni ne l'eſpere à préſent.

Monſieur, ai-je interrompu, c'eſt ce qui me fâche ; vous & votre femme, je vous jure que vous ne pouvez être heureux que par cette voie.

Sçavez-vous, Madame, a-t'il repliqué, en me regardant d'un œil réellement égaré, que vous voyez de-

vant vous un homme abſolument à l'aumône ; un homme qui n'a plus un pouce de terre, accablé de dettes, peut-être à la veille de n'avoir pas une maiſon pour lui ſervir de retraite? Je mérite cet état : mais il n'en eſt pas de même de Madame Arnil. Croyez-vous qu'après les injuſtices, qu'elle eſt en droit de me reprocher, je veuille encore l'envelopper dans ma pauvreté ? Non, Madame, non, je ne ſuis pas abandonné du ciel à ce point. Ce que je déſire uniquement de vous, c'eſt de dire à ma femme que je lui demande pardon, & que je la prie de ſe charger du ſoin de nos deux enfans ; quoiqu'avec le petit douaire, auquel la ſcrupuleuſe délicateſſe de ſa mere l'a bornée, elle en ait à peine le pouvoir. Mais je me figure que Milady Bidulphe, auſſi long-tems que le ciel lui conſervera la vie, ne les laiſſera pas dans le beſoin.

Il a prononcé toutes ces déclarations d'un ton ſi ferme, que nous

n'avons pas eu la penſée de l'interrompre.

Comme j'ignorois encore la perte de votre procès, je n'ai pas été peu ſurpriſe de l'entendre parler de ſa ſituation dans ces termes; & j'ai craint réellement que ſa tête ne fût altérée : mais quelques mots de Mylord m'ont appris votre malheur. Il a dit enſuite à M. Arnil, que ſa joie étoit extrême de lui voir reprendre l'opinion qu'il devoit avoir de vous; mon étonnement, a-t'il ajoûté, c'eſt que vous en ayez pu concevoir quelque doute. Il a répondu que c'étoit auſſi le ſien; mais que depuis plus d'un an, il avoit vécu dans un ſonge, dans un horrible délire, dont la vile Enchantereſſe, qui l'avoit cauſé, venoit de le réveiller.

J'avois ſouhaité qu'il pût toucher cette corde : en avez-vous appris quelque choſe, lui ai-je demandé, depuis qu'elle a quitté le canton ?

Il a tiré de ſa poche, une lettre qu'il m'a préſentée, ſans autre répon-

ſe que de me ſupplier de la lire : enſuite, quittant ſa chaiſe, il s'eſt mis à ſe promener dans la chambre.

Nous avons lû la lettre de Madame Goring Mylord & moi ; aſſez curieux d'une piéce, dont M. Falkland nous avoit parlé dans ſa correſpondance.

Monſieur, ai-je dit à M. Arnil, en la lui rendant, il n'eſt pas beſoin d'une preuve de cette nature, pour ceux qui connoiſſent votre épouſe ; & je n'avois pas non plus une ſi mauvaiſe opinion de M. Fakland, moi qui le connois depuis l'enfance, & qui n'ai jamais eu la moindre raiſon de ſoupçonner ſon honneur.

Sur ce point, m'a répondu M. Arnil, je le crois tout-à-fait innocent ; mais vous ne vous imagineriez jamais combien cette méchante Femme a pris de peine, pour me faire penſer autrement : & les rétractations d'une langue ſi fauſſe ont bien moins d'effet ſur moi, que d'autres circonſtances qui les confirment. Sa fuite

avec l'homme dont elle m'avoit rendu jaloux, après m'avoir dépouillé de presque tout ce que j'avois à donner, n'a pas l'air d'une résolution soudaine, le plan devoit être concerté ; & je juge qu'elle voyoit Falkland, dans le tems même qu'elle noircissoit lachement Madame Arnil : mon aveuglement sur les charmes personnels de ma Femme, ne va pas jusqu'à m'imaginer que le plus leger des hommes pût s'en dégoûter si vîte.

Il est vrai, lui a dit Mylord, que cette conséquence est très naturelle, & que, jointe à la fausseté connue de Madame Goring, elle ne laisse aucun doute que la Perfide n'ait traduit M. Falkland & votre Femme, dans la seule vue de parvenir à ses odieuses fins. Elle en reconnoit une partie dans sa lettre, c'est-à-dire le dessein de vous voir entiérement à elle, quoiqu'elle n'en donne pas la vraie raison : & je crois que son autre motif n'est pas moins clair aujourd'hui par les effets ; elle com-

prenoit fort bien qu'étant une fois jaloux de votre Femme, vous ne la ſoupçonneriez pas elle-même de recevoir le même homme, qu'elle faiſoit ſervir pour allumer votre jalouſie. Il eſt certain, Monſieur, ai-je dit alors, pour mettre mon poids dans la balance, que le caractere irréprochable de Madame Arnil, ſa vertueuſe éducation, ſon affection pour vous, & la vie qu'elle a menée avec ſa mere, depuis votre ſéparation, rendent abſolument incroïable tout ce qu'on oſeroit dire à ſon déſavantage.

Milady, m'a répondu impatiemment votre mari, j'en ſuis auſſi convaincu qu'il ſoit poſſible. Je me reconnois un monſtre d'ingratitude & d'aveuglement : que pouvez-vous dire de plus ? Falkland, je vous remercie de m'avoir délivré de cette peſte : Ah ! que n'êtes-vous parti avec elle, avant que j'euſſe le malheur de la voir ? je ne ſerois pas le Miſérable que je ſuis. Mylord, Mi-

lady, (en mettant la main ſur ſa poitrine) me ferez-vous la faveur de dire à ma Femme, & à ſa mere, quelle eſt l'amertume de mon repentir? Lorſque je pouvois offrir quelque choſe de plus, je me ſerois jetté à ſes pieds pour lui demander pardon, & je l'aurois conjurée de revenir dans mon ſein, dans cette maiſon qui étoit la ſienne, & dont ma folie l'a chaſſée : mais je n'ai pas à préſent une maiſon, où je puiſſe la mener; & je ne déſire plus même, de reparoître jamais devant elle.

Son agitation étoit d'une violence, qui m'a fait craindre ſérieuſement quelque déſordre pour ſon cerveau. Milord, à qui la penſée en eſt venue comme à moi, lui a dit qu'il portoit le déſeſpoir trop loin, & que le mal n'étoit pas encore ſans reméde. Enſuite il s'eſt informé de la ſituation réelle de ſes affaires, qui ſont à la vérité, j'ai regret, Madame, de vous le dire, dans un déplorable état. On nous avoit aſſurés, avant

notre départ du canton, qu'une partie de South-park étoit engagée, & nous n'en avions rien cru, parce que nous ſavions que votre douaire étoit aſſigné deſſus. Sur notre demande, M. Arnil en eſt convenu lui-même, & nous a confeſſé, en même-tems, qu'on l'avoit déterminé à cette action pour ſauver la vie au frere de Madame Goring, & que c'étoit l'autre frere qui s'étoit chargé, pour lui, de la conduite de cette affaire. Nous trouvons que ſoit d'argent emprunté ſûr South-park, ſoit des frais de ſon Procès, il doit environ ſept mille livres ſterling; pour l'acquit deſquelles il n'a pas, dit-il, la valeur de ſix deniers, à la réſerve de ſa vaiſſelle, & de ſes meubles de ville & de campagne.

Quoique j'euſſe verſé bien des larmes, pendant le récit & les peintures de Milady, j'ai prêté l'oreille à cette derniere partie, avec une attention plus compoſée. Elle s'en eſt apperçue; &, prenant une de mes

mains dans les ſiennes, elle m'a dit qu'elle étoit fachée de ſe voir dans la néceſſité de me donner de ſi triſtes éclairciſſemens; mais que ne pouvant être long-tems ſans les recevoir, j'approuvois ſans doute le parti qu'elle prenoit de ne les pas différer; & qu'elle étoit ſure que je trouverois des armes, dans ma raiſon & ma patience, pour réſiſter à tant d'infortunes.

Mylord, a-t'elle repris, s'eſt efforcé de contenir ſon étonnement, à cette malheureuſe confeſſion. Il a demandé tranquillement à M. Arnil, ſi, dans la ſuppoſition que ſes amis puſſent rendre ſa ſituation un peu plus aiſée, & que ſa Femme voulût revivre avec lui, il y voyoit quelqu'autre difficulté?

Soyez ſur, Milord, a-t'il répondu, qu'au moment où j'ai reçu le premier avis de l'évaſion de Madame Goring, j'ai conçu l'eſpoir de retrouver mes ſens égarés & la paix de mon eſprit, par une prompte récon-

ciliation avec mon épouſe. Dès ce tems, ſon innocence m'eſt devenue évidente ; & c'eſt ma ſeule confuſion qui m'a retenu, lorſque tous mes ſentimens me portoient à voir Milady Bidulphe, pour lui propoſer notre réunion. La lettre de Madame Goring, ſoit qu'elle ſoit venue d'un vrai repentir, ou de la cruelle intention de me rendre mon malheur plus ſenſible, cette lettre où l'innocence de Madame Arnil eſt ſi parfaitement établie, m'a fait ſentir encore plus vivement, que je devois me hâter de faire, à ma Femme, toutes les réparations qui étoient en mon pouvoir. Quels que fuſſent mes remors, d'avoir mangé follement une grande partie de mon bien, j'étois encore en poſſeſſion de neuf cens livres ſterling de rente, diſputées à la vérité par ma Belle-ſœur, mais ſi ſurement à moi, dans l'opinion de tous les Juriſconſultes, qui m'ont amuſé juſqu'au dernier moment, que je n'ai jamais cru mon procès dou-

teux. Malgré mes dettes, qu'il falloit acquitter par dégrès, je savois qu'avec une Femme, du naturel de la mienne, ce revenu suffiroit pour nous rendre la vie heureuse ; & que joint à son douaire, que j'espérois d'éclaircir bientôt, il nous mettroit en état de vivre à la campagne dans une honnête abondance : & ma résolution étoit de faire toute l'étude de ma vie, du bonheur de Madame Arnil. Tels étoient mes sentimens, Milord, lorsque je vous ai pressé, vous & Milady, de faire le voyage de Londres. Le courage me manquoit, j'en conviens, pour entreprendre ce que je désirois le plus, sans l'entremise de deux illustres amis, dont j'étois bien persuadé que le noble cœur se feroit une joie du succès, comme je l'étois aussi que leurs bons offices auroient beaucoup d'ascendant sur Madame Arnil. Faites-moi la justice de croire, Milord, que si je ne m'étois pas senti capable de réparer toutes les

injures que j'ai faites à ma Femme, cette main ſe ſeroit plutôt emploiée à me mettre deux balles de piſtolet dans la tête, qu'à vous demander votre médiation dans cette affaire. Mais depuis que mon Procès a ſi mal tourné, je ne voudrois pas, pour l'empire du monde, envelopper Madame Arnil dans ma ruine, ni que ſa famille pût dire que j'ai recherché leur amitié, lorſqu'il ne me reſtoit plus d'autre eſpérance.

Sur ce dernier point, lui a dit Milord, je peux rendre témoignage que la lettre, où vous m'avez propoſé le voyage de Londres, pour m'employer à votre reconciliation, m'eſt venue, en province, avant que vous fuſſiez menacé du beſoin, où vous êtes, de l'aſſiſtance des amis de votre femme ou des vôtres ; car je m'imagine qu'ils s'attendoient, comme vous, au gain de votre procès ; & ſi vous ne l'aviez pas perdu, je conçois qu'avec un peu de tems & de ſoin vous auriez pû rétablir

vos affaires. Ainſi je ſuis en état de réfuter l'odieuſe accuſation, & je le ferai devant l'univers entier. A l'égard du reſte, il faut prendre les meilleures voies que nous pourrons, Enſuite Milord a propoſé quelques méthodes, pour rendre les affaires un peu plus aiſées ; & je compte que ſon amitié pour vous, Madame, & pour M. Arnil, lui feront trouver quelque heureux expédient.

La politeſſe & la généroſité de Milady l'ont fait paſſer ſur le détail des méthodes : mais j'oſerois parier que le noble Milord V. ira bien plus loin que je ne le déſire.

Après un aſſez long entretien, a continué Milady, dans lequel Milord n'a pas eu peu de peine à vaincre les réſiſtances de M. Arnil, il a dit que je me chargerois de vous expliquer ſa ſituation ; qu'il ne doutoit pas que votre tendreſſe ne vous fît oublier le paſſé, & ne vous mît dans la diſpoſition d'embraſſer ſa fortune, bonne ou mauvaiſe ; car je ſuis

ſuis ſûr, a-t'il ajouté, que Madame Arnil ſe croira plus heureuſe, avec vous, & deux cens guinées de revenu, qu'elle ne ſeroit, ſans vous, avec quatre fois autant de mille.

Ah! Madame, ai-je interrompu, Milord a lû dans mon cœur.

Elle a ſouri & continué: Milady Bidulphe, a dit Milord, eſt une femme de ſi bon naturel, qu'au moindre ſigne de repentir, vous pouvez compter ſur ſon pardon & ſon amitié. Qu'il n'en doute pas, a répondu vivement ma Mere: ma fortune eſt médiocre, & ne m'a jamais laiſſé grand-choſe à mettre en réſerve: mais s'il ſe dégage aſſez des difficultés préſentes, pour être en état de ſe retirer paiſiblement à la campagne, je partagerai le peu que je poſſede, avec lui.

Les yeux de ma chere Milady ſont devenus humides, & les miens étoient tout-à-fait inondés. Je vous aſſure, Meſdames, a-t'elle repris, que ce n'a pas été ſans une abondance

d'argumens, de la part de Milord, & ſans une vraie querelle de la mienne, que nous avons obtenu le conſentement de M. Arnil, pour vous faire toute autre déclaration que celle de ſon repentir, & pour vous communiquer, avec ſes motifs, la réſolution qu'il avoit priſe de ne vous revoir jamais. Il prétend que le Chevalier Bidulphe n'a jamais été de ſes amis; & ſuppoſant ſon averſion redoublée, il ſeroit faché de lui avoir la moindre obligation.

Ma mere, qui ne diſſimule jamais ſa penſée, a fait une réponſe naïve: C'eſt ſur quoi M. Arnil doit être ſans crainte; mon fils n'eſt pas libéral; il s'eſt déclaré contre la réunion de ſa ſœur avec ſon mari, & je vous le garantis fort éloigné de contribuer au rétabliſſement de leur bonheur. D'ailleurs, étant prêt lui-même à ſe marier, il n'eſt gueres occupé que de ſes amours.

Milady n'a pû ſe défendre de quelque ſurpriſe; je n'ai pas été trop

contente, que ma mere ait parlé du Chevalier avec cette liberté, devant une Dame pour laquelle ils ſont tout-à-fait étrangers, elle & lui : mais elle eſt ſi bonne, que ſes erreurs mêmes viennent de vertu.

Reprenons, a dit Milady : après avoir vû le mauvais côté de la perſpective, il faut nous tourner vers des objets plus rians. Qu'elle eſt votre intention, Madame Arnil ?

Mon intention, Madame ? d'aller droit chez mon mari.

Fort bien, fort bien, a-t'elle repliqué en ſouriant ; c'eſt ce que je ſuppoſe à merveilles : mais quel ordre vous propoſez-vous de mettre dans vos petites affaires domeſtiques?

Il me ſemble, a dit auſſi-tôt ma mere, que votre meilleur parti, ma Fille, eſt de vous rendre directement à ma maiſon de Wilſthire. Vous ſavez que les meubles ſont à moi pendant ma vie, & doivent paſſer enſuite à votre frere. Envoyez prendre à

South-park vos deux enfans & votre Betty. Défaites-vous ici de votre maison, & vendez tous vos effets, ceux de South-park & d'Essex comme ceux de Londres : que le produit de la vente soit employé au payement de quelque partie des dettes. A votre douaire, que vous ne cesserez pas de toucher, je joindrai, par an, deux cens livres sterling, qui vous mettront en état de païer le reste de vos dettes par dégrès ; & je ne vois pas ce qui pourroit vous empêcher de mener une vie assez douce.

Rien de mieux, a dit Milady, pourvu que tout soit laissé au bon ménagement de Madame Arnil : la charge du loyer se trouve épargnée ; je suis sure que Milord prendra sur lui la conduite des affaires de Londres ; en un mot, je voudrois vous voir partir tous deux pour Wilsthire, le plutôt qu'il vous sera possible.

Je suis tout-à-fait du sentiment

de Milady, a dit ma mere : qu'en pensez-vous, chere fille ? Je pense, ai-je répondu, que je suis la plus heureuse femme qui respire. Une mere telle que vous ; une amie telle que Milady V. . . . . . . & mon mari, tel que je me promets de le retrouver ; comment ne serois-je pas heureuse ? je suis prête à faire avec joie tout ce que votre amitié me prescrira. Chere Milady ! ne dois-je pas voir immédiatement le pauvre M. Arnil ?

Le voir . . . oui sans doute, a-t'elle dit ; mais je ne voudrois pas que ce fut une surprise : il a promis de venir aujourd'hui dîner avec nous, & je le préparerai à vous recevoir chez moi dans l'après-midi, si c'est votre intention.

Rien au monde, cher Milady, ne m'empêcheroit d'être chez vous à cinq heures. Je compterai là-dessus, a-t'elle dit ; apportez un peu de courage avec vous, & que l'entrevue ne vous attendrisse pas trop.

Elle a pris congé, parce que l'heure du dîner approchoit. Ma mere & moi, nous avons passé le tems à parler de nos plans de vie pour l'avenir. Elle m'a dit : souvenez-vous, chere fille, que vous perdrez, à ma mort, la meilleure partie de votre revenu avec mon douaire, qui retourne à votre frere ; & vous ne pouvez gueres espérer qu'il vous laisse l'un ou l'autre : faites-vous donc une loi de l'économie, autant pour amasser quelque chose de vos épargnes, que pour vous accoutumer à vivre de peu. Mon cœur me porte à vous tenir compagnie dans votre voyage ; mais si proche du mariage de mon fils, je craindrois qu'il ne prît mal mon départ. Je prévois, je sais, que j'aurai son impérieux naturel à combattre, dans ce que nous allons faire pour vous réunir avec votre mari : mais je trouverai ma satisfaction à penser, que nous aurons fait toutes deux notre devoir.

Il ne vous eſt jamais arrivé, chere Cecile ; d'éprouver une ſituation telle que la mienne ; & par conſéquent vous ne ſauriez vous repréſenter par aucune idée ce que j'ai ſenti, dans l'attente d'une entrevue, que je déſirois, & que je craignois preſqu'également. Mes craintes n'étoient pas pour moi-même ; on n'en reſſent pas, avec un cœur innocent : mais je ne pouvois ſoutenir la penſée, de voir mon mari dans l'humiliation où je le ſuppoſois. J'aurois ſouhaité que la premiere rencontre de nos yeux fût paſſée ; & l'heure approchant, mon trouble croiſſoit. Je me ſentois foible, & ſaiſie d'un tremblement univerſel. Ma mere s'eſt efforcée de m'inſpirer du courage. A l'heure marquée, on m'a miſe dans une chaiſe à Porteurs, & menée chez Milord V . . ,

J'ai trouvé, ſur l'eſcalier, Milady qui deſcendoit, pour me recevoir. A peine pouvois-je reſpirer. Elle m'a conduite dans ſon cabinet, & m'a fait aſſéoir, pour reprendre mes eſ-

prits. Elle n'étoit pas non plus ſans émotion. Je ſouhaiterois, m'a-t'elle dit, en ſouriant, que vous euſſiez à faire à Milord; il vous auroit mieux préparée pour cette ſcène, que Milady Bidulphe : croiriez-vous qu'ils ſont encore à table, où le Champagne n'eſt pas épargné, pour donner à votre Mari, dit Milord, le courage de vous regarder en face? en effet, le pauvre M. Arnil ne ſavoit s'il devoit me croire, lorſque je l'ai prévenu ſur votre viſite. La deſſus elle m'a préſenté quelques ſels, que je n'ai pas refuſés, & m'a dit qu'elle alloit m'envoyer mon Mari. J'ai ſaiſi ſa main, & je l'ai ſuppliée de lui dire de ma part, que s'il vouloit m'obliger, il ne parleroit pas du paſſé, & que notre entrevue ſe feroit, comme ſi nous n'avions été ſéparés que par un voyage.

Elle m'a quittée. Quelques minutes après, M. Arnil eſt entré dans le Cabinet. Il s'eſt approché de moi, ſans ouvrir la bouche; mes bras ſe

ſont étendus pour le recevoir ; il s'y eſt précipité. Nous n'avons parlé, ni l'un, ni l'autre ; des larmes ont été notre ſeul langage, & nous en avons abondamment verſé. Un ſanglot eſt ſorti du ſein de M. Arnil, pendant que je le preſſois contre le mien. Chere Sidney ! a t'il dit, ſe peut-il que vous m'aimiez encore ?

Si Milady s'étoit acquittée de ma commiſſion, mon cher M. Arnil, vous ne me feriez pas cette demande.

J'entens, m'a-t'il dit. Ma chere ! je n'ai jamais fait de vœux qu'à préſent, pour les richeſſes & la longue vie. Mais ce que je peux, comptez que je le ferai.

De grace encore une fois, ai-je répondu, ſouvenez-vous de ce que j'ai déſiré ; & pour faire prendre un autre tour à ſes idées, ma mere eſt dans l'impatience de vous voir ; quand lui ferez-vous votre viſite ?

Je me jetterai à ſes piés, a-t'il dit ; je languis pour ſa bénédiction . . . . & ne m'en envoye-t'elle pas une ?

En jettant encore ſes bras autour de moi.

Quelles obligations, ai-je repris, n'avons nous pas à nos excellens Amis, Milord & Milady V...?

Ah ! c'eſt le chemin du Ciel qu'ils m'ont ouvert, a-t'il répondu. Sans eux....

Il me ſemble, ai-je interrompu, que nous ferions bien de les aller joindre ; ils partageront notre bonheur.

Il m'a priſe par la main, ſans autre réponſe, & m'a conduite au Sallon, où il les avoit laiſſés.

J'ai taché, Cecile, de me rappeller cette converſation, quoique ſans ſuite & ſans ordre, & je vous donne fidellement ce qui m'en eſt revenu; mais ce n'eſt pas tout ſans doute.

Les yeux de Milord ont étincellé, lorſqu'il nous a vûs paroître enſemble : mais je m'imagine qu'il étoit convenu, avec Milady, de ne rien dire qui pût ramener des ſujets condamnés à l'oubli; car ils n'ont fait

que ſourire, à notre arrivée ; & Milord s'eſt avancé pour dire à M. Arnil, qu'il lui trouvoit l'air auſſi galant à me donner la main, que s'il n'avoit été marié que depuis une heure. Auſſi Milord ne le ſuis-je pas de plus long-tems ; a répondu mon Mari.

Milady, pour m'épargner d'autres embarras, s'eſt jettée ſur le ſujet de notre départ. Elle avoit déja informé M. Arnil, de la propoſition de ma mere ; & j'ai répété ce que ma mere m'avoit dit de plus, lorſque je m'étois trouvée ſeule avec elle. Milord a non-ſeulement renouvellé ſes obligeantes offres, mais nous a priés de ne pas prendre d'autre maiſon que la ſienne, pendant le ſéjour que nous ferions encore à la Ville : notre réſolution, a-t'il ajouté, étant de quitter ſi-tôt la nôtre, il jugeoit qu'il nous ſeroit plus agréable de n'y pas rentrer du tout, & que d'un autre côté M. Arnil ne logeroit peut-être pas volontiers, chez ma mere, parce qu'il

y faudroit voir quelque fois le Chevalier. Mon mari a remercié Milord, ſans aucune objection; & je n'en ai pas fait d'autre que de témoigner la joie que j'aurois, d'obtenir l'approbation de ma mere ſur ce point. J'ai demandé, à M. Arnil, s'il ne penſoit pas que nous ferions bien tous deux, d'aller l'informer de l'obligeante invitation de Milord? Sans doute, a dit Milady, & vous ne ſauriez y aller trop tôt; je vais faire mettre les chevaux, ſi vous l'ordonnez: il faut voir dès aujourd'hui Milady Bidulphe. M. Arnil, loin de s'en défendre, a répondu que c'étoit ſon deſſein même avant.

Le Carroſſe ne s'eſt pas fait attendre long-tems. Milady m'a répété qu'elle avoit un appartement prêt, & qu'avec la permiſſion de ma mere, elle m'attendroit le ſoir. Nous avons promis de revenir, & nous nous ſommes fait mener chez ma mere.

J'ai laiſſé M. Arnil, dans une Salle baſſe; & je ſuis montée rapidement, pour annoncer ſa viſite. Un hazard,

auſſi malheureux qu'imprévu, m'a fait trouver le Chevalier avec ma mere. Le ton de ſa voix m'a fait juger, en montant, qu'il parloit avec chaleur : cependant il s'eſt arrêté à ma vûe. Il étoit debout, & ſon chapeau à la main. J'ai conclu qu'il étoit prêt à ſortir, & je n'en étois pas fachée ; mais jettant ſur moi un regard froid, avec un ſourire ironique; je vous ſouhaite, m'a-t'il dit, toute la joie poſſible Madame Arnil; & mon nom, il l'a prononcé avec emphaſe. Quoique très picquée de cette raillerie, je n'ai pas voulu le témoigner. Mes remercimens, mon Frere, ai-je répondu ; il eſt vrai que j'ai ſujet de me réjouir. Ho ! ſans doute, a-t'il répliqué ; & toute la Famille n'en a pas moins, de voir que votre mari, après vous avoir réduite à la mendicité, vous & vos Enfans, vous avoir chaſſée de ſa Maiſon & couverte d'infamie, daigne enfin vous recevoir dans ſes bonnes graces.

Chevalier, lui ai-je dit, vous me

bleſſez exceſſivement. Quel beſoin de ces cruelles répétitions ? En vérité vous n'êtes pas obligeant ; & je n'ai pû retenir mes larmes.

Plus la conduite de M. Arnil mérite de blâme, a dit ma mere, plus nous avons ſujet de nous réjouir. Il faut pardonner quelque choſe à la foibleſſe humaine.

Oui, Madame a répondu le Chevalier; mais pourquoi cette ſage maxime ne vous eſt-elle pas venue à l'eſprit, lorſqu'il étoit queſtion de M. Falkland ?

Ma mere a paru choquée de cette réponſe ; mon Frere nous regardoit en ſouriant, d'un air de triomphe.

Ma mere ne ſe hâtant pas de répliquer, je l'ai fait pour elle : les cas, Chevalier, ſont très-différens ; ce que le devoir oblige de paſſer dans un mari, l'honnêteté morale peut ne pas permettre de le regarder du même œil dans un autre homme.

C'eſt la vérité, a repris enfin ma mere ; une Femme ne doit pas épouſer un homme de mauvaiſes mœurs,

lorſqu'elle le connoît tel : mais ſi ſon malheur l'a jettée dans un engagement de cette nature, elle ne doit pas rejetter ſon mari, ſur-tout lorſqu'il paroît diſpoſé à ſe réformer. Où eſt le votre, ma Fille ! Madame, il eſt à deux pas ; il attend vos ordres, pour venir vous demander votre indulgence & votre bénédiction. Qu'il paroiſſe, je lui promets l'une & l'autre, a dit vivement ma mere, & j'y joindrai mes prieres. Le Chevalier, quoiqu'un peu ſurpris, s'eſt donné le noir plaiſir d'ajouter, qu'il ne vouloit pas interrompre une ſi pieuſe cérémonie ; mais qu'il demandoit la permiſſion de ſe retirer avant que M. Arnil fût appellé : & faiſant une légere révérence à ma mere, il nous a tourné le dos. Nous n'avons rien dit pour le retenir. Ma mere a ſonné : mais avant qu'on ſoit venu, pour ouvrir la porte & le conduire, il a pris la peine de l'ouvrir lui-même, & l'a tirée violemment après lui.

Allez, m'a dit auſſi-tôt ma mere ;

amenez-moi votre cher mari. J'ai trouvé M. Arnil inquiet de mon retardement. Dans sa situation, tout ce qui ressembloit à la froideur étoit capable de l'allarmer. Je lui ai dit que le Chevalier s'étoit trouvé chez ma mere, & que n'ayant pas jugé qu'il pût-être agréable, pour l'un ni pour l'autre, de se voir si-tôt, j'avois attendu qu'il fût sorti. Je l'ai vû passer, m'a dit mon Mari, & le bruit qu'il a fait, en sortant, m'a fait connoître qu'il me savoit ici. Montons, ai-je dit pour toute réponse; & le prenant sous le bras, je l'ai conduit à ma mere.

Cette meilleure des Femmes l'a reçu avec une tendresse, qui m'a pénétrée. Il a voulu mettre un genou à terre; elle l'a retenu dans ses bras, en le serrant avec une affection maternelle. Ensuite, elle a pris sa main & la mienne, qu'elle a jointes entre les deux siennes: que le Ciel, a-t'elle dit, répande ses bénédictions sur vous, mes Enfans! & puissiez-vous

n'être jamais ſéparés, juſqu'au jour où vous ſerez appellés dans ſon ſein, l'un ou l'autre !

Alors, il l'a ſuppliée de lui pardonner toutes les peines qu'il avoit eu le malheur de nous cauſer, proteſtant que ſa vénération pour elle & ſa tendreſſe pour moi, étoient augmentées à l'infini, & regleroient à l'avenir toute ſa conduite.

Nos affaires domeſtiques ont ſuccédé. Nous avons communiqué à ma mere, la propoſition de Milord V..; & nous lui avons repréſenté que pour quelques jours que nous avions à paſſer dans Londres, il étoit plus convenable d'accepter l'offre de nos Amis, que de bannir mon Frere de la maiſon maternelle par notre préſence. C'eſt un intraitable perſonnage, nous a-t'elle dit ; mais, ne voulant pas de querelle avec mes Enfans, je loue la prudence qui vous fait préférer l'appartement de Milord à cette Maiſon.

M. Arnil a parlé de ce qu'il doit

à la générosité de Milord ; ses obligations, a-t-il dit, sont inexprimables. Ce bon Seigneur a promis, non-seulement d'arranger toutes nos affaires de Londres, mais de liquider celle de Souhtparck, parce qu'il craint, dit-il, que ceux avec qui M. Arnil a contracté ne soient pas d'aussi tendres créanciers que lui : & le produit de tous nos effets ne pouvant suffire pour le payement des dettes, il propose aussi de faire le reste, & de se rendre notre seul Créancier. Sans cette heureuse ressource, a conclu M. Arnil, j'étois résolu, Mesdames, malgré toute la bonté que je vous connois à l'une & l'autre, de ne jamais reparoître devant vous.

Nous sommes convenus de partir, dans trois jours, ou quatre au plus tard ; & nous avons pris congé de ma mere pour cette nuit.

21 *Décembre.*

J'ai dit ce matin à Milady V . ., que toute déterminée que j'étois, à

ne jamais dire un mot de nos infortunes à M. Arnil, je me sentois une vive curiosité, de savoir quels moyens Madame Goring, peut avoir employés, pour faire naître, & pour enflammer si vivement les soupçons de mon Mari; mais que je renoncerois plutôt à cet éclaircissement, que de le mortifier par mes questions.

Je suis en état de vous satisfaire; m'a-t'elle répondu; & d'autant mieux, que j'ai tout appris de M. Arnil même. Je ne vous dissimule pas que j'ai eu cette curiosité comme vous, & je n'ai pas fait difficulté de la lui marquer. Ce fut hier, pendant que nous l'avions comme entre les mains, dans l'intervalle entre le dîner & l'heure à laquelle je vous attendois. Il me parut assez composé, pour recevoir mes interrogations de bonne grace.

Il me dit que depuis votre arrivée à South-park, Madame Goring n'avoit pas cessé de l'allarmer par ses insinuations: qu'elle avoit commencé par lui demander, si vous êtiez

une bonne Femme? & que ſa réponſe ayant été civile pour vous, elle avoit répliqué qu'elle s'en réjouiſſoit parce qu'elle étoit bien informée, que votre cœur avoit été fort touché en faveur d'un très-aimable jeune homme, dont la fortune étoit ſi ſupérieure à la vôtre, que votre mere, craignant quelque indiſcretion de la violence de vos ſentimens, vous avoit menée à la Campagne, dans la ſeule vue de vous éloigner de lui, & s'étoit hâtée de vous marier, pour mettre votre réputation à couvert.

Votre mari ſe ſouvient qu'il avoit lui-même informé Madame Goring, de la maniere dont il avoit fait connoiſſance avec vous, & de la précipitation avec laquelle votre mariage s'étoit conclu; cependant, en lui parlant du même ſujet dans la ſuite, elle ſe prétendit informée auparavant de ces circonſtances.

Il avoue, que ces diſcours, quoique fort éloignés de lui faire ſoupçonner votre vertu, avoient fait néanmoins

quelque impreſſion ſur lui. Vous ſavez, Madame, m'a-t'il dit, que malgré ma folle paſſion pour Madame Goring, je n'avois pas ceſſé de traiter ma Femme avec beaucoup de tendreſſe & de reſpect, & ce fut apparemment ce qui fit monter la jalouſie de Madame Goring juſqu'à mettre tout en œuvre pour nous ſéparer. Il n'y avoit pas long-tems que M. Falkland étoit chez vous, lorſqu'elle me demanda, d'un air empreſſé, s'il viſitoit ſouvent ma maiſon? Je lui répondis qu'il n'y étoit pas encore venu, & je voulus ſavoir d'où venoit cette queſtion. Elle affecta de s'interrompre elle-même, en me proteſtant qu'elle n'avoit aucune vue particuliére ; mais ce fut d'un ton, qui ne fit que redoubler ma curioſité. Enfin, paroiſſant ſe rendre à mes inſtances, elle me dit que M. Falkland étoit cet Amant, que ma Femme avoit paſſionnément aimé. La jalouſie étoit déja dans mon cœur ; elle y prit l'allarme ; je me rappellai que la premiere fois, que je l'avois vû chez vous, Madame Arnil m'a-

voit dit qu'elle l'avoit connu particulierement; & je crus même avoir observé sur son visage quelque mouvement extraordinaire, dans l'occasion qu'elle avoit eue de lui parler. Il me parût clair, alors, qu'il n'étoit venu dans le voisinage que pour elle. Mes tourmens ne peuvent être décrits; car malgré mon refroidissement, qui me sembloit parvenu jusqu'à l'aversion, je ne pouvois supporter l'idée de mon deshonneur. Il survint un accident, qui fortifia mes soupçons; & M. Arnil m'a rappellé la nuit de l'incendie, où, comme je l'ai sû de vous-même, il vous rencontra dans une Hotellerie, au moment que M. Falkland vous aidoit à monter dans votre voiture. Il convient que Madame Goring étoit avec lui dans le même lieu, & qu'il l'avoit prise à la Comédie, pour aller souper le même soir avec elle. Lorsqu'elle le tint dans sa petite maison d'Ashby, elle affecta de parler avec surprise, de votre imprudence à souf-

frir que dans un tel lieu, & la nuit, un jeune homme, aussi renommé par ses galanteries, que M. Falkland, parût avec vous.

Quoique le récit de ma Femme, a continué M. Arnil, m'eût satisfait dans l'occasion, ces nouvelles insinuations ranimerent mes ressentimens. Madame Goring feignit de vouloir les appaiser; mais elle prit la voie la plus opposée. Elle étoit persuadée, me dit-elle, que mon honneur n'avoit pas encore souffert d'injure; mais, pour le garantir efficacement, l'unique moyen étoit de défendre à ma Femme de voir son Amant. L'artificieuse créature, jugeant que cette défense priveroit Madame Arnil du plaisir qu'elle trouvoit à vous voir chez vous, espéroit sans doute qu'elle ne s'y soumettroit pas volontiers, & ne doutoit pas que la moindre résistance ne m'aigrît encore plus; mais elle fût trompée sur ce point; car je n'eus pas plutôt exigé la promesse de Ma-

dame Arnil, qu'elle me la fit sans hésiter. En même tems, dans la surprise de se voir demander une preuve si singuliere d'obéissance, elle voulut savoir ce qui me la faisoit désirer; & l'ayant appris par ma réponse, elle confessa que M. Falkland l'avoit aimée, & que le traité de mariage avoit été rompu par sa mere, sur quelque dégoût qu'elle avoit conçu pour lui. Cet aveu, loin de guérir mes défiances, ne servit qu'à fortifier les noires idées dont j'étois rempli. Cependant je me contentai alors de la promesse de ma Femme, & j'en informai Madame Goring.

M. Arnil a continué de me raconter, qu'un jour il avoit trouvé M. Falkland avec vous, chez cette méchante Femme. Je ne puis désavouer, m'a-t'il dit, que cette rencontre imprévue me jetta dans un transport de fureur. J'eus la force, néanmoins, de laisser sortir paisiblement M. Falkland, plutôt par considération pour Madame

Madame Goring que par tout autre motif, & je ne m'oppoſai pas à la réſolution qu'elle prit de reconduire ma Femme à South-park, ſous prétexte d'une indiſpoſition que je crûs feinte: mais j'attendis fort impatiemment ſon retour, pour recevoir l'explication d'un rendez-vous ſi choquant. Elle tarda peu; & ſans ſe faire preſſer par mes queſtions, elle me dit, avec les plus grandes apparences d'inquiétude & de reſſentiment ſur ce qui s'étoit paſſé chez elle, que m'attendant le ſoir à ſouper comme nous en étions convenus, & craignant que Madame Arnil, dont elle n'avoit pas reçu la viſite depuis ſa bleſſure, ne prit ce jour pour la voir, elle l'avoit fait prier à dîner pour le lendemain; dans la vûe, non-ſeulement de n'être pas interrompue avec moi; mais de ne ſe pas dévoiler trop aux yeux de ſes Domeſtiques, en ſe faiſant celer pour la Femme, tandis qu'elle ſeroit avec le mari. Il eſt vrai que la même crainte m'avoit fait de-

mander, le matin, à Madame Arnil, comment elle ſe propoſoit de paſſer le jour ; & que ſa réponſe avoit été, qu'elle ne quitteroit pas la maiſon.

Madame Goring me dit que ſa ſurpriſe avoit été fort vive, après ſon meſſage, de voir arriver ma Femme à l'heure du dîner ; qu'elle n'avoit pas laiſſé de la recevoir de bonne grace ; mais que pour ſe défaire plutôt d'elle & m'attendre en liberté, elle avoit parlé d'un engagement, qui l'obligeoit de ſortir l'après midi ; que Madame Arnil ne s'étoit pas moins obſtinée à demeurer ; qu'elle n'avoit pû ſe diſpenſer de lui tenir compagnie, & qu'enſuite elle avoit été fort ſurpriſe d'entendre annoncer M. Falkland, qui s'étoit fait voir auſſi-tôt lui-même.

Cette viſite, continua Madame Goring, que je pris pour un rendez-vous concerté, m'irrita beaucoup. Je ne connoiſſois M. Falkland, que pour l'avoir vû aſſez légerement à Bath. Cependant il me fit audacieuſement

ſes excuſes, de ne m'être pas venu voir plutôt ; il n'avoit ſû, me dit-il, que depuis un jour ou deux, mon ſéjour dans le canton ; il ſe flattoit d'obtenir de moi la permiſſion de cultiver notre ancienne connoiſſance. J'eus peine à gagner ſur moi de lui faire une réponſe civile : mais après deux mots d'honnêteté, je lui dis que j'étois engagée pour le reſte du jour, & prête à ſortir. C'en étoit aſſez pour me faire entendre de Madame Arnil, & je m'attendois qu'elle auroit la diſcrétion de prendre congé. Elle me demanda pardon, à la vérité, de m'avoir arrêtée ſi long-tems ; elle proteſta que mon engagement lui étoit ſorti de la mémoire, & qu'elle étoit déſeſperée de me retenir encore ; mais elle ajouta qu'ayant ordonné ſa voiture pour le ſoir, elle attendroit qu'elle fut venue, parce qu'elle ne ſe trouvoit pas aſſez bien pour retourner chez elle à pied. Je vis clair alors, dans tout le ſyſtême. M. Falkland devoit naturellement demeurer

pour lui tenir compagnie, & moi leur laiſſer à tous deux l'uſage de ma maiſon. La réſolution, que je pris, fut de rompre entierement leurs vues; & m'offrant à reconduire Madame Arnil, je donnai des ordres pour faire mettre ſur le champ mes chevaux. Elle s'y oppoſa fortement, ſous prétexte de m'épargner de la peine; elle répéta qu'elle ſe trouvoit mal; elle dit qu'elle alloit à la porte, pour prendre un peu l'air; je la ſuivis auſſi-tôt; & comme vous arrivâtes à l'inſtant, je ſuppoſe que votre préſence retint M. Falkland dans la chambre, car il dut vous voir par la fenêtre. Vous ſavez le reſte, conclût Madame Goring; & je vous laiſſe à juger ſi Madame Arnil eſt fort diſpoſée à vous tenir parole, ſur ce qui touche M. Falkland.

Après ce que j'avois vû, Madame, a continué votre mari, après ce que je venois d'entendre, me blâmerez-vous ſi ma fureur devint une rage? La

cruelle Femme, ſûre alors du ſuccès de ſon infernal deſſein, n'eut plus qu'à nourrir mon déſeſpoir. Cependant, au milieu de mes tranſports, je fus capable d'une obſervation, que je lui communiquai : la ſuppoſition d'un engagement qui l'obligeoit de ſortir, étant un pur incident, & n'ayant rièn de réel, M. Falkland & ma Femme n'avoient pu compter ſur l'occaſion d'un tête-à-tête, quand leur rendez-vous avoit été concerté. Madame Goring me répondit qu'elle en convenoit, & qu'apparemment ils ne s'étoient d'abord propoſé que le plaiſir de ſe voir, après une longue ſéparation; mais que ſe trouvant favoriſés par les circonſtances, leurs deſirs s'étoient ſans doute échauffés, & leur vûes étoient allées plus loin. Enſuite, après m'avoir fait jurer le ſecret, elle me dit que Madame Arnil, pendant deux ou trois minutes qu'elle avoit eues pour lui parler à la porte, l'avoit conjurée de ne pas m'informer de la viſite de M. Falkland, parce

que j'étois d'un caractere jaloux, & qu'étant instruit de ce qui s'étoit passé avant mon mariage, je ne lui permettrois plus d'approcher d'Ashby, si j'apprenois que M. Falkland y mît le pied. Je lui ai promis tout ce qu'elle désiroit, ajouta Madame Goring; & je suis presque sûre que se reposant sur la bonté de mon naturel, & sur la tendresse qu'elle me croit pour elle, tôt ou tard elle tentera de faire de moi la confidente & la protectrice de ses amours.

Madame Goring ne laissa pas de me dire, en finissant, qu'elle ne croyoit pas qu'il se fût encore passé rien de criminel entre M. Falkland & Madame Arnil, du moins depuis qu'il étoit dans le canton; mais que la volonté d'une femme ne connoissant aucun frein, il y avoit beaucoup d'apparence que la mienne trouveroit quelque moyen de voir son Amant dans un autre lieu, s'il falloit y renoncer du côté d'Ashby. Je m'abandonnai à la fureur, aux mena-

ces ; je parlai de me couper la gorge avec M. Falkland, & de renfermer ma femme ſous la clé. Alors Madame Goring emploia ſon adreſſe & ſes argumens à me faire perdre ces idées. Elle me repréſenta qu'un ſimple ſoupçon ne m'autoriſoit pas à quereller l'homme, & qu'avec les plus fortes raiſons de lui croire des vues injurieuſes pour moi, n'ayant aucune preuve directe, je m'expoſerois à la raillerie publique par des violences dont je ne pourrois faire connoître la juſtice. A l'égard du chatiment, dont je ménaçois Madame Arnil, elle me dit que ces humiliantes meſures rendoient une femme plus déſeſpérée, & ne ſervoient à rien moins qu'à prévenir le mal ; en un mot qu'il lui paroiſſoit plus ſage, pour un mari, de ſe ſéparer paiſiblement, ſans entrer en guerre avec les Amis de ſa femme, & ſans ſe charger de l'odieux office de Geolier. Elle ne me diſpoſa que trop aiſément à ſuivre ſon fatal conſeil. J'é-

crivis chez elle cette cruelle lettre, qui ne laiſſa pas d'autre parti, à ma femme que de ſe retirer chez ſa mere. Madame Goring me retint juſqu'à minuit, pour enflammer mon reſſentiment, & je partis dans la réſolution de ne jamais voir Madame Arnil. Le matin, après avoir aſſuré la deſtination de ma lettre, j'allai paſſer quelques jours chez un ami, à la diſtance de pluſieurs milles; pour éviter les apologies & les plaintes. A mon retour, Madame Goring me dit que M. Falkland avoit auſſi diſparu, & me fit conclure que les deux Amans étoient enſemble.

J'ai cru devoir interrompre ici votre mari, a continué Milady V... pour lui dire que de ma connoiſſance M. Falkland étoit alors en Wiltſhire, chez le Chevalier Bidulphe; qu'il étoit parti avant que vous euſſiez pris le chemin de Londres, & qu'il n'avoit quitté ſon ami, qu'environ trois ſemaines après votre ſéparation. Cette aſſurance a beaucoup

ſurpris M. Arnil : il m'a répondu avec un regard douloureux, & d'une voix altérée ; cher Milady ! quel beſoin de nouveaux argumens, pour convaincre un Malheureux du tort qu'il a fait à la meilleure des femmes ?

Vous entendrez néanmoins ; une autre obſervation, ai-je repris ; c'eſt que l'infortune de Madame Arnil eſt entiérement venue de la délicateſſe de ſon cœur, & du tendre égard qu'elle a toujours eu pour votre honneur & votre repos.

C'eſt ce que je ne comprends pas, a-t'il repliqué.

Apprenez-donc, ai-je dit, que Madame Arnil étoit parfaitement informée de votre liaiſon avec Madame Goring, depuis cette même nuit, que vous la trouvâtes dans une Hôtellerie, où ſon accident l'avoit obligée de ſe faire conduire. Elle m'a confeſſé, lorſque vous l'avez chaſſée de chez elle, qu'elle avoit découvert votre amour, par une

conversation qu'elle avoit entendue dans ce lieu, entre vous & Madame Goring. J'ai tiré cet aveu d'elle, après l'avoir assurée que votre intrigue ne m'étoit pas étrangere : & répétant à votre mari ses propres termes, tels que vous me les aviez rapportés, j'ai eu le plaisir de lui voir reconnoître qu'il s'en souvenoit. J'ai repris : à présent, Monsieur, pour prouver le sentiment que j'attribue à Madame Arnil; supposez qu'elle vous eût reproché votre infidélité, comme d'autres femmes l'auroient fait dans cette occasion, n'est-il pas certain qu'elle se seroit garantie du malheur de se voir sacrifiée à la plus artificieuse & la plus méchante femme du monde ? Auroit-il été possible alors de vous en imposer, par des faussetés aussi palpables que le choix qu'on faisoit faire à Madame Arnil, de la Maîtresse de son mari pour sa confidente, & de sa maison pour le rendez-vous d'une intrigue d'amour ? Observez que la méchante femme el-

le-même n'a trouvé, dans la ſage & généreuſe conduite de Madame Arnil, aucune raiſon de croire qu'elle lui fût ſuſpecte.

Votre mari a levé les yeux au ciel ; & ſe frappant la poitrine, malheureux aveugle ! s'eſt-il écrié, monſtre de folie & d'ingratitude ! n'y a-t'il donc plus de réparation, plus de récompenſe en ton pouvoir, pour tant de bonté ?

Vous ne ſerez pas ſurpriſe, ma chere Cécile, que je n'aie pû ſoutenir une ſi vive deſcription du repentir d'un mari. J'ai prié Milady V... d'arrêter ; & ne voyant plus d'autre éclairciſſement à déſirer pour moi, j'ai changé la converſation.

22 Décembre.

Nous nous préparons, avec toute la diligence poſſible, à prendre le chemin de Wiltshire. Betty a déja mes ordres, pour s'y rendre directement avec mes deux filles. M. Arnil a remis toutes ſes affaires entre

les mains de Milord V.... notre généreux Ami ; & nous eſpérons que ce qui nous reſte à Londres, à Southpark, & dans la Terre d'Eſſex, ſuffira pour acquitter nos dettes les plus preſſantes.

Milady V.... eſt le meilleur caractere qu'il y ait au monde. Elle ſait que dans les circonſtances, mon mari ni moi, nous ne ſommes pas pour les viſites ; & l'ordre eſt donné, à ſa porte, de n'en recevoir aucune pendant ces deux jours. Cette contrainte m'afflige, quoiqu'elle ait la bonté de lui donner un tout autre nom. C'eſt après demain que nous quittons Londres. Demain, nous donnons le jour entier à ma mere, avec Milord & Milady V... qui ſont charmés d'elle ; enſuite, adieu à la ville, & peut-être pour toujours : ſi ma mere nous ſuit d'aſſez près, comme elle y eſt réſolue, comptez, chere amie, que je ne ſerai jamais tentée d'y retourner.

Au Château de Treham en Vilshire, 29 Décembre.

Je me revois dans le lieu de ma naissance ; heureuse avec un mari, qui ne paroît pas l'être moins avec sa femme. Félicitez-moi, chere Cécile. Mes enfans sont dans la meilleure santé, & d'une figure charmante. Pauvres petites créatures ! Elles ne pouvoient avoir aucune idée de leur perte, lorsque je les ai quittées ; & je crois les voir touchées, néanmoins, du plaisir de me revoir. Ma fidelle Betty est folle de joie : je n'ai pas d'autre servante qu'elle, & M. Arnil n'a retenu qu'un de ses gens ; c'est tout notre domestique, avec un ancien valet, que ma mere a laissé pour concierge. Le jardin est cultivé par un païsan du voisinage, à qui ma mere donne quelque chose pour l'entretien.

Que je rapelle délicieusement les jours de ma premiere jeunesse, qui se sont passés ici dans une tranquillité si douce ! Vous venez, chere Cecile, vous mêler à toutes mes pensées. Chaque lieu, chaque pas que j'y fais

vous présente à ma mémoire ; le petit bois, le cabinet de verdure, la colline,& le clos de chateigniers, où nous aimions tant à nous promener ! mais la vue de votre ancienne demeure me rend mélancolique. Il me semble que je n'aurois pas la force de mettre le pied dans la maison. L'avenuë déserte me paroît plus sombre ; qu'elle ne l'étoit de notre tems ; vos pauvres pigeons, que je vois voler à l'entour, semblent devenus sauvages, & je me figure qu'ils sentent l'absence de leur caressante & chere maîtresse. O Cécile ! que le sentiment des plaisirs & des peines est pénétrant, dans ceux à qui la nature a donné en partage une ame trop délicate ! Vous le savez, vous, dont la sensibilité ne cede pas à la mienne. Pour les naturels de cette trempe, tout devient une source de joie ou de douleur. Je trouve nos noms, nos noms de fille, gravés sur l'écorce de plusieurs vieux ormes. Cette vue rassemble dans mon esprit

mille charmantes idées, & me rappelle ces jours, où l'amitié nous rendoit inséparables. Mais vous n'êtes plus Miss. *Rivers*, & je ne suis plus Miss Bidulphe. Je considere ensuite combien j'ai souffert, depuis que j'ai perdu ce cher nom; je pense à quelle distance vous êtes de moi; & je me mets à pleurer comme un enfant. Mais loin toutes ces réflexions. Je suis plus heureuse, oui, je crois, plus heureuse à présent sans comparaison, que je ne l'étois avant mes disgraces. Je fais infiniment plus de cas aujourd'hui du cœur de M. Arnil, que lorsqu'il m'en fit la premiere offre; parce que je le crois convaincu que je le mérite, & que je suis sure, parconséquent, qu'il ne me l'otera plus.

4 *Janvier.*

Il n'y avoit gueres moins de trois ans que j'avois quitté cette Province; & la joie que tous nos anciens voisins ont témoigné de me revoir,

m'a cauſé plus de ſatisfaction que je ne puis l'exprimer. M. Arnil eſt charmé des marques d'affection qu'il me voit recevoir, chaque jour, de ceux qui m'ont connue dès l'enfance; & moi-même, j'y ſuis d'autant plus ſenſible, qu'elles ſemblent me donner un nouveau luſtre à ſes yeux : c'eſt une preuve, du moins, que ma conduite s'eſt ſoutenue, dans une ſi longue familiarité avec nos anciens amis; & je crois qu'un homme eſt toujours bien aiſe de voir ce qu'il aime approuvé des autres. Ma propre expérience le confirme. M. Arnil eſt exceſſivement careſſé par tous mes amis, & je partage la joie qu'il en reſſent. Vous ſavez, ma chere, que nous avons de fort honnêtes gens pour voiſins : ſi je vous avois à ma portée, vous, votre mere & Milady V... je regarderois notre canton comme un Paradis.

10 *Janvier.*

Il m'eſt venu aujourd'hui deux lettres; l'une de Milady V... l'autre

de ma mere. Milady m'aſſure que ſon mari s'agite beaucoup : il a déja trouvé à nous défaire du Bail de notre maiſon de Londres & de tous les meubles. On ne les a fait monter qu'à 2700 livres ſterling. Comme toute notre vaiſſelle y eſt compriſe, avec le carroſſe & les trois chevaux, nous ſommes bien loin de notre attente : mais on n'a pû tirer, des meubles, que la moitié de leur prix, quoique nous n'en ayons pas fait un long uſage. Milady ajoute que Milord a fait partir un homme de confiance pour le Chateau d'Arnil, avec la commiſſion de diſpoſer de ce que nous y avons laiſſé : mais elle appréhende qu'on n'en tire pas beaucoup, parce qu'il n'y a qu'une partie des meubles qui ſoit venue de M. Arnil, & que tous les vieux doivent retourner à la veuve, avec la maiſon. L'Intendant des affaires de Milord, chargé des inſtructions de ſon Maître pour tout ce qui concerne Southpark, écrit que le mobilier ne pro-

duira gueres plus de quatre cent livres ſterling : à la vérité cette maiſon n'eſt pas grande, & les meubles ſont modeſtes. L'Intendant écrit encore qu'elle eſt chargée d'une dette de quatre-vingt livres ſterling, pour je ne ſais quel ouvrage d'architecture, qu'on a fait, dit-il, dans le jardin de Madame Goring, & qui n'en vaut pas trente. Cependant, Milady ajoute que tout ſera liquidé par les meilleures voies, & que pour nous épargner les embarras, qui pourroient naître des non-valeurs, Milord ſe charge d'y ſuppléer. Quel tréſor, ma chere, qu'un honnête & tendre Ami !

Ma mere m'informe par ſa lettre, que le Chevalier fut hier marié à Milady Sara D. ... Elle dit que ſa nouvelle épouſe, quoique parée juſqu'à l'extravagance, n'a paru, ni belle, ni même jolie. C'eſt beaucoup, pour la plume de ma mere ; mais je ſais qu'elle n'a jamais eu de goût pour cette Lady Sara, qui ne l'a jamais traitée non plus avec les égards dus à

ſon caractere, & ſurtout au reſpectable dégré d'alliance ou ma mere eſt à préſent pour elle. Je me ſouviens de vous avoir déja dit, que les bénédictions du bons ſens & du bon naturel n'ont pas été prodiguées à Milady Sara; & pour une perſonne de qualité, je ſais de Milady V.... car je n'ai jamais vû ma Belle-ſœur, qu'elle n'a pas eu la meilleure éducation. Mais une grande fortune couvre, aux yeux de la plûpart des hommes, une multitude d'imperfections. D'ailleurs l'affection, que je lui ſuppoſe pour mon frere, en pourra faire une bonne femme.

23 Janvier.

Je ſuis devenue, ma chere, une vraie femme de Fermier. J'ai une baſſe-cour du premier ordre, compoſée de quatre Vaches, qui me fourniſſent, je vous aſſure, plus que ma proviſion de lait, & de la plus belle volaille du canton. Vous prendriez mon jardin, pour celui d'Eden,

M. Arnil eſt ſi bon chaſſeur, que ſouvent nous ſommes embarraſſés de l'abondance de notre gibier. La chaſſe eſt ſon principal exercice.

Celle de mes filles, qui porte votre cher nom, promet d'être un jour la premiére beauté du païs. L'autre que nous apellons *Miſſ Arnil*, eſt la grande favorite de ſon pere : avec deux petites joues couleur de ceriſe, elle jaſe comme un perroquet. Quel délicieux office pour moi, que celui d'étendre & de former l'eſprit à ces petits anges! Avec quelle joie, & quelle reconnoiſſance pour le ciel, je jette les yeux ſur l'orageuſe mer que j'ai traverſée! Mon voyage n'a pas été long; mais j'ai prodigieuſement ſouffert pendant ſa durée. Il faut l'avouer, ma chere, je n'avois pas encore joui de la vie, depuis le tems de mon mariage. Vous ſavez qu'il n'a d'abord été que l'effet de ma ſoumiſſion pour la meilleure des meres; & quoique mon cœur, ſi je l'ai jamais bien connu, fût libre alors

de tout autre attachement, il n'étoit pas ſi dévoué à M. Arnil, qu'il l'eût préféré à tous les autres hommes, ſi je n'euſſe été déterminée dans cette action, comme dans toutes celles de ma vie, à me conduire par la volonté de ceux, à qui mon reſpect & mon obéiſſance étoient dus. J'eſtimois M. Arnil, lorſque j'ai reçu ſa main; & cette diſpoſition dans une femme, à l'égard de ſon mari, ſuffit pour ſervir de fondement à l'amour. Enſuite, ſes attentions pour moi, & ma propre reconnoiſſance, ont rendu mes ſentimens plus tendres; & je hazarderai d'aſſurer que peu de femmes ont auſſi bien aimé, nulle mieux peut-être. Vous ſavez que je n'ai jamais pu regarder l'amour comme une divinité enfantine, dont le pouvoir s'exerce à jetter le cœur dans un raviſſement tumultueux. Ma tendreſſe, quoique d'un ordre plus tempéré, avoit l'ardeur ſuffiſante pour rendre la froideur de mon mari capable ſeule de me bleſſer très-

ſenſiblement le cœur : mais lorſque j'ai vu cette froideur aggravée par de cruelles défiances, le coup m'eſt devenu inſupportable ; & je n'avois pas connu, juſqu'alors, le progrès qu'il avoit fait dans mes affections.

Les chagrins, chere Cécile, attendriſſent & ſubjuguent prodigieuſement l'ame : je crois que mon cœur mieux préparé, par ſes ſouffrances, à recevoir la tendreſſe renaiſſante de M. Arnil, qu'il n'eut pû l'être, dans une ſituation heureuſe & riante, par un ſiécle d'empreſſement & de ſoins. Je triomphe du retour de ſes affections, & je crois l'aimer mille fois plus que jamais. Il en eſt digne ; j'en ſuis ſure : M. Arnil avoit été détaché de moi par enchantement ; rien de moins n'en auroit eu le pouvoir. Mais, graces au ciel ! le charme eſt rompu, & je le retrouve enfin le plus tendre & le meilleur des hommes. Chaque action de ſa vie, chaque mot, chaque regard, exprime un amour qui reſſemble à l'adoration : je me

croirois trop heureuſe, ſi l'état que je poſſede étoit le continuel partage de ma vie. Cependant il reſte un point, ſur lequel je peux raiſonnablement me livrer à bien des craintes... ma mere... ſon âge, l'augmentation de ſes infirmités, ne me permettent pas d'eſpérer qu'elle ſoit long-tems abſente du ſéjour de ſa derniere félicité. Vous me reprochez ſouvent d'anticiper ſur mes infortunes; l'événement, que je crains, peut être plus éloigné que mon inquiéte tendreſſe ne vient quelquefois me le préſenter. Qu'il n'en ſoit donc plus queſtion dans mes lettres.

10 *Mars*.

Mon excellente Milady V.... m'apprend que toutes nos affaires ſont terminées. Le total de nos effets ne monte qu'à trois mille quatre cent livres ſterling; nos dettes, en y comprenant les charges de vente & d'adminiſtration, vont au-delà de huit mille. L'incomparable Milord

BIBLIOTHECA

a tout acquitté, & s'eſt fait notre ſeul Créancier. Il ne nous reſte rien, maintenant, que nous puiſſions dire à nous; excepté mon douaire. Je ne compte pas ſur ce que ma mere a la bonté de faire pour nous: ce qui nous vient d'elle, & la maiſon où nous ſommes, paſſent à mon frere, au moment que nous aurons le malheur de la perdre. Mais elle m'aſſure qu'elle eſt en bonne ſanté, & me parle de nous venir joindre dans une quinzaine de jours.

11 *Mars.*

La vie que je mene, chere Cécile, eſt une ſcène uniforme de tranquillité, ſoutenue par la conſtante ſatisfaction de l'eſprit & du cœur; & vous ne devez plus vous attendre qu'à des récits ſimples & des obſervations communes, du ton de notre journal de filles, lorſque nous vivions à cent pas l'une de l'autre, & que nous nous viſitions tous les jours. Les trois derniers mois de ma vie

vie ont coulé, avec la douceur d'un fleuve paiſible, dont l'eau n'eſt troublée par le ſouffle d'aucun vent : après avoir lû mes occupations d'un jour, vous ſavez comment ſe paſſent tous les autres.

Je vous ai parlé de toutes les viſites que j'ai reçues & de celles qu'il a fallu rendre ; de mes vieilles connoiſſances & de quelques-unes des nouvelles. Vous connoiſſez mes amuſemens & mes affaires : c'eſt réellement ce que j'appelle mes affaires, qui fait mon plus doux amuſement. Vous, ma chere, entourée comme vous l'êtes des plaiſirs d'une cour brillante, il n'y a que vos anciens ſentimens pour moi, qui puiſſent vous faire déſirer la continuation de mes inſipides récits : mais je m'imagine que ſi je vous écrivois qu'un tel jour, il m'eſt éclos de ma Poule blanche une belle douzaine de Poulets, vous ne ſeriez pas moins ſatisfaite, que moi d'apprendre, de vous, la naiſſance d'une Archiducheſſe. En

vérité, m'a Cecile, tous mes jours se ressemblent si parfaitement dans leur cours tranquille, que pour vous offrir un peu de variété, je crains d'être bien-tôt obligée de vous raconter mes songes.

19 *Mars.*

Nous avons eu, ce matin, une nôce dans le voisinage. Le jeune Maine, Frere de Betty, a trouvé le moyen d'obtenir une jeune Fille très-aimable, avec une fortune de cinq mille livres sterling. Ils s'aimoient depuis l'enfance; mais le bien de la jeune Fille étoit au-dessus des espérances de l'Amant. Cependant, avec l'affection de sa Maîtresse, il se flattoit que son application au travail, & la réputation à laquelle il est déja parvenu dans son Art, seroient de quelque poids en sa faveur; & dans cette confiance il avoit demandé la jeune personne à son Frere, dont elle dépend depuis la mort de leur Pere : mais il s'étoit vû rejetté d'un ton méprisant, avec défense de mettre le pied dans la maison,

Il paroît que le Pere étoit un homme bizarre, qui n'avoit laiſſé du bien à ſa Fille qu'avec des reſtrictions fort dures. Elle étoit aſſujettie à ne pas ſe marier ſans le conſentement de ſon Frere, ſous peine d'être privée de la ſucceſſion ; de ſorte qu'il falloit ſe réſoudre à la pauvreté, ou renoncer au pouvoir de diſpoſer d'elle-même. Mais, pour la diſpoſition de ſa fortune, elle étoit plus libre ; & dans l'âge établi par les Loix, elle étoit maîtreſſe de la léguer à ſon gré. Le Frere, d'ailleurs honnête homme, n'avoit pas d'autre motif que l'intérêt de ſa Sœur, pour refuſer M. Maine. Un Amant plus riche ſe préſentoit pour elle, & ſon Frere la preſſoit de l'accepter; mais elle étoit ferme dans le premier attachement de ſon cœur.

M. Maine prit le parti de lui déclarer dans une Lettre, que ſon Art le mettant en état de la ſoutenir honnêtement, il renonçoit volontiers au bien qu'elle tenoit de ſon Pere, &

qu'il ne demandoit que ſa main. Elle eut la prudence de ne pas expliquer, dans ſa réponſe, ce qu'elle penſoit de cette propoſition ; mais elle lui conſeilla de faire la même offre à ſon Frere. Elle n'étoit pas ſans quelque ſoupçon que ſon Frere ſouhaitoit de conſerver toute la ſucceſſion dans la Famille, & que c'étoit pour ſauver les apparences qu'il lui propoſoit d'autres partis, pour leſquels il étoit ſur de lui trouver de l'éloignement. Au fond elle lui faiſoit une injuſtice: cependant, il lui parut utile du moins, de le mettre à cette épreuve ; ne fut-ce que pour donner une couleur plus honnête à ſon mariage, en épouſant l'homme qu'elle aimoit.

Après tout, l'idée étoit mal conçue, & ne pouvoit avoir de ſuccès. Si le Frere eût accordé ſon conſentement, il ne lui ſeroit pas reſté de prétexte pour retenir le bien de ſa Sœur; ou s'il l'eût gardé, par le déſiſtement volontaire de ſa Sœur, il auroit paru trop évidemment que ſon

premier refus venoit d'un mauvais motif.

Les réflexions des deux jeunes Amans n'ayant pas été si loin, ils résolurent de suivre leur plan, & M. Maine écrivit au Frere une Lettre fort soumise, qui contenoit l'offre d'abandonner solemnellement toute prétention à la dot, pour obtenir son consentement, sans lequel, ajoutoit-il, le respect de la jeune personne, pour son Frere, ne lui permettroit jamais de penser au mariage.

Cette Lettre n'eut pas d'autre effet, que d'allumer la bile du Frere. Il fit dire, à M. Maine, qu'il regardoit sa proposition comme un très-sanglant outrage, & que pour convaincre tout le monde qu'il n'avoit aucune vûe sur la portion de sa Sœur, il promettoit de consentir à son mariage avec tout autre que lui. Une réponse si décisive fut un coup de foudre pour le pauvre Amant. Il se consola néanmoins de cette rigueur du Frere, par le fond qu'il pouvoit fai-

re ſur le cœur de ſa Maîtreſſe. On prétend qu'outre l'inégalité des fortunes, il y avoit quelqu'ancien ſujet de haine entre les deux Familles.

Ces événemens s'étoient paſſés quelque tems avant mon départ de Londres : mais immédiatement après mon arrivée, la pauvre jeune perſonne eut le malheur de ſe faire une contuſion violente au ſein, dans une chûte, dont les circonſtances ſeroient inutiles. Delà une maladie ſérieuſe, qui rompit toute correſpondance entre elle & l'Amant, La fiévre, qui l'avoit ſaiſie d'abord, fut le ſeul mal qui s'attira de l'attention, & le coup au ſein fut négligé; de ſorte qu'après l'avoir aſſez heureuſement délivrée du premier de ces deux accidens, on trouva que le ſecond avoit fait un très-dangereux progrès, & demandoit promptement les ſecours de l'Art. Vous vous imaginez bien que le choix ne put tomber ſur le pauvre Maine. On fit appeller un autre Chirurgien, moins

habile, mais plus agréable à la Famille.

La malheureuſe victime fut à la torture dans les mains de ce bourreau, pendant environ trois mois; à la fin deſquels le mal n'ayant fait qu'augmenter par l'impropriété des remedes, il déclara qu'il ne reſtoit pas d'autre moyen, pour ſauver la vie à ſa Malade, que de lui couper le ſein. Toute la Famille en reſſentit la plus grande affliction. La Malade ſeule paroiſſoit tranquille, au milieu de ceux qui pleuroient ſur elle. Elle eut le courage de fixer le jour, où ſa fermeté devoit être miſe à cette cruelle épreuve; ce fût à la diſtance d'une ſemaine. Les objections du Chirurgien furent inutiles contre la longueur du terme; elle s'obſtina, & ſes deſirs prévalurent.

La veille du jour nommé, elle conjura ſon Frere de permettre que M. Maine fût préſent à l'opération. Elle eut d'autant plus de peine à l'obtenir, qu'on craignoit, pour elle, beau-

coup d'agitation de cette entrevue. Mais le Chirurgien d'office, qui fut consulté, décida que la présence de M. Maine ne pouvoit être nuisible, & ce jeune homme fut appellé. Il étoit inconsolable de la dangéreuse situation de sa Maîtresse ; & le lendemain, il avoit le cœur percé, lorsqu'il vint se présenter à sa porte.

Il fut conduit à sa chambre, au milieu de laquelle il trouva l'appareil chirurgique étallé. La jeune personne étoit dans son cabinet ; mais elle parut bien-tôt, avec un visage d'une parfaite sérénité. Elle s'assit dans un grand fauteuil ; & lorsqu'on se disposoit à l'opération, elle demanda un quart d'heure, pour dire quelques mots à son Frere. Il fut averti. A son arrivée, le prenant par la main, elle le pria de s'asseoir & de l'écouter.

Vous m'avez servi de Pere, lui dit-elle, depuis la perte du mien. Je reconnois, avec un vif sentiment, la tendresse de vos soins. Si vous m'avez

refusée à M. Maine, je suis persuadée que votre unique motif étoit le desir de me voir plus riche avec un autre homme; ainsi je vous pardonne sincerement cette action, la seule où vous avez fait valoir l'autorité que mon Pere vous a donnée sur moi. On me fait entendre que ma vie est à présent dans un grand danger, & le hazard presqu'égal, soit que je me livre ou non, au fer du Chirurgien : cependant, comme on m'assure qu'il y a quelque chose de plus à parier en faveur de l'opération, je suis résolue de m'y soumettre.

Je l'ai differée jusqu'à ce jour, parce que c'est celui de ma naissance : j'acheve aujourd'hui ma vingt-uniéme année; & considerant que le péril, auquel je vais m'exposer, peut m'ôter, en un moment, le pouvoir d'exécuter mes intentions, j'ai employé ce matin quelques heures à faire mon Testament. Vous, mon Frere, vous jouissez d'une ample fortune; & je n'ai pas de pauvres

Parens : j'eſpere que je ſerai juſtifiée aux yeux du Public, d'avoir choiſi M. Maine pour mon héritier. En achevant de parler, elle tira de ſa robbe un papier, qu'elle remit à ſon Frere, pour le lire. C'étoient ſes dernieres volontés, écrites & ſignées de ſa main, avec le témoignage de deux Domeſtiques de la maiſon. Monſieur, ajouta-t'elle, en ſe tournant vers le Chirurgien d'office ; je ſuis prête, au moment que mon Frere ſera ſorti.

Vous vous repréſentez aiſément, ma chere, les divers effets que ce diſcours produiſit. Le Frere, quelque mécontent qu'il en pût être, avoit trop d'humanité pour s'en plaindre dans les circonſtances ; il rendit le papier à ſa Sœur, ſans ouvrir la bouche, & ſe retira. Maine, qui depuis ſon arrivée s'étoit tenu derriere le fauteuil de ſa Maîtreſſe, s'y étoit efforcé, pendant tout le tems, d'étouffer ſes larmes : mais, à cette nouvelle preuve de tendreſſe & de

généroſité, il lui devint impoſſible de les retenir; elles forcerent le paſſage avec la derniere violence. L'autre Chirurgien le pria de ſe compoſer, parceque c'étoit perdre du tems, & troubler trop la Malade.

L'héroïque jeune Fille, d'un air ſouriant, le preſſa auſſi d'être plus tranquille : peut-être. dit-elle, en pourrai-je revenir. Alors s'étant affermie dans ſon fauteuil, elle répéta d'une voix ferme ; je ſuis prête.

Deux Servantes étoient aux deux côtés du fauteuil, & le Chirurgien s'approcha pour commencer ſon penible office. Il avoit déja découvert le ſein, & levé les appareils, lorſque M. Maine, jettant les yeux ſur le mal, demanda qu'avant d'aller plus loin, il lui fût permis de l'examiner. L'autre, avec quelque indignation, répondit que c'étoit cauſer d'inutiles délais, & prenoit déja le redoutable inſtrument. Mais M. Maine, n'ayant pas laiſſé d'obſerver l'état du ſein, déclara qu'il croïoit pouvoir le ſau-

ver, ſans mettre la vie de la jeune perſonne en danger. Réſiſtance de la part de l'autre, qui, le regardant avec un ſourire mépriſant, lui dit qu'il étoit fâché de lui voir une ſi mauvaiſe opinion de ſes lumiéres, & ne s'obſtinoit pas moins à vouloir commencer l'opération. Mais alors, Mr. Maine lui ſaiſit le bras, en proteſtant qu'elle ne ſe feroit pas en ſa préſence, & s'engageant ſous toutes ſortes de peines à rendre la guériſon parfaite, dans un mois, ſans douleur pour la Malade, & ſans aucun riſque.

Cette querelle s'étoit élevée à ſes yeux ; car elle n'avoit pas voulu même, que ſon viſage eût été couvert. Elle crut qu'il étoit tems de ſe faire entendre ; & s'adreſſant à l'aveugle Opérateur, il devoit être bien perſuadé, lui dit-elle, que toute methode, dont elle pourroit eſpérer ſa guériſon ſans douleur & ſans danger, lui paroîtroit préférable à celle qui devoit lui cauſer une perte certaine, avec un ſuccès douteux, Ce-

pendant elle n'étoit pas assez foible, pour vouloir se garantir d'une opération nécessaire; mais puisqu'on lui donnoit l'espérance de guérir par une voye plus douce, elle jugeoit raisonnable d'en faire l'expérience: & pour ne pas s'aveugler dans sa propre cause, elle s'en rapporteroit, ajouta-t'elle, à la décision d'une troisiéme personne de l'Art, dont l'opinion la détermineroit. Les deux Servantes, ennemies, comme toutes les Femmes, des opérations chirurgiques, se rangérent aussi-tôt de son sentiment; & soutenant toutes deux que c'étoit un péché mortel, de couper & de hacher en piéces une chrétienne, elles se hâterent de couvrir le sein de leur jeune Maîtresse.

Le Chirurgien rebuté eut peine à se contenir assez, pour ne pas injurier ces deux Femmes: mais, après avoir dit à Mr. Maine qu'il lui apprendroit à ne pas détruire un Praticien, tel que lui, il sortit dans une violente passion, en disant à la

Malade, que si sa résolution étoit de se tuer elle-même, il ne pouvoit l'empêcher.

Le modeste Amant, ranimé par l'espérance de sauver sa chere maîtresse, lui demanda la permission de mettre un nouvel appareil à la partie affligée ; & la conjurant de faire appeller le plus habile Chirurgien du Païs, il se retira.

Les vrais sentimens du Frere furent éclaicis, par sa conduite. Il n'eut pas plutôt appris ce qui s'étoit passé, qu'il fit partir un Exprès pour Bath, avec ordre d'engager, par de grandes offres, quelque éminent Chirurgien à se rendre ici. On en vit arriver un dès le jour suivant ; mais dans l'intervalle, le savoir du pauvre Maine avoit failli de lui couter cher. Son Adversaire l'avoit fait appeller en duel, en rentrant chez lui ; ils s'étoient rejoints dans un champ voisin du Bourg, & Maine avoit eu le bonheur, ou l'adresse, de désarmer l'autre, après l'avoir blessé ; mais, lui

même, il avoit reçu d'abord une profonde bleſſure.

On avoit caché cet accident à ſa Maîtreſſe. Cependant, à l'arrivée du Chirurgien étranger, qui ne voulut lever l'appareil que ſous les yeux de celui qui l'avoit mis, on crut devoir appeller tout à la fois M. Maine & ſon Ennemi. Le dernier s'excuſa de paroître : mais le jeune Amant, quoique très mal de ſon avanture & de la fiévre, ſe fit tranſporter chez la Malade. Une ſage obſervation fit juger au Chirurgien de Bath, que le mal pouvoit être guéri ſans opération violente, & lui fit même ajouter qu'il n'étoit allé ſi loin, que par la faute du traitement. Enſuite, ayant conferé avec M. Maine ſur la méthode qu'il vouloit employer, non-ſeulement il l'approuva dans toutes ſes parties, mais, à ſon départ, que ſes affaires l'obligérent de précipiter, il aſſura les parens de la jeune Fille qu'il le regardoit comme un Artiſte du premier ordre,

Le témoignage d'un homme ſi célébre eut aſſez de poids ſur l'eſprit du Frere, pour lui faire abandonner ſa Sœur au zéle de ſon Amant. Le pauvre jeune Homme, quoiqu'à peine en état de quitter ſon lit, étoit porté tous les jours d'une maiſon à l'autre, au hazard de ſa vie. Son habileté, dans cette occaſion, n'éclata pas moins que ſa tendreſſe; & vers le tems qu'il avoit marqué, il eût le plaiſir de voir ſa Maîtreſſe entierement rétablie.

L'effet de tous ces incidens a tourné fort heureuſement pour eux. Après quelques jours de réflexion & de ſilence, le Frere, ne trouvant dans Mr. Maine, que de vrais ſujets d'eſtime pour ſa conduite & ſon caractere, eſt allé lui dire qu'il le croyoit un des plus honnêtes & des plus généreux hommes du monde; & qu'étant bien convaincu que c'étoit à la perſonne de ſa Sœur, & non à ſon bien, qu'il étoit attaché, il avoit pris la réſolution

de lui donner l'un & l'autre. L'execution de cette promesse n'a pas été differée ; & Mr. Arnil ne s'intéressant pas moins que moi au bonheur des deux Amans, nous avons assisté ce matin à leur mariage.

Ma Betty n'est pas peu satisfaite de la bonne fortune de son Frere. L'honnête jeune homme, qui, depuis la mort de leur Pere, a soutenu toute la famille, c'est-à-dire, sa Mere & plusieurs jeunes enfans, invite à présent sa Sœur à vivre avec lui : mais, quoique fort sensible à ses offres, elle ne me quittera pas, répond-elle, aussi long-tems que je la jugerai digne de ma confiance. Je me crois d'autant plus obligée à son choix, que la situation, où elle est, ne peut étre telle que j'espérois de la rendre pour elle, lorsque je l'ai prise à mon service : mais je lui tiendrai compte, en affection, de ce qu'elle perd du côté de l'intérêt. En verité, je la considére moins comme une Fille à mes gages, que comme une

amie ; & Mr. Arnil la traite toujours avec une ſorte de reſpect.

20 *Mars.*

Un de mes chagrins, je devrois dire le ſeul, eſt de ne pouvoir exécuter ce que j'ai promis à cette pauvre Miſſ. Burchill : mais c'eſt une corde, à laquelle je n'oſe encore toucher. Je ne puis ſouffrir le moindre mot qui mene au ſujet. Chaque fois que mon mari commence à ſe reprocher ſa malheureuſe conduite, avec Madame Goring, ce qu'il fait ſouvent, je l'arrête, ou je fais prendre un autre cours à la converſation. Il ne parle plus d'elle à préſent, qu'avec une mépriſante indifférence, & je le vois ſi fermement perſuadé que ſa fuite avec Mr. Falkland étoit volontaire ; que je n'oſe encore le détromper, comme il le faut, néanmoins, pour amener l'affaire de la réparation, par le mariage de Mr. Falkland avec la Niéce. Mr. Arnil ne ſait pas un mot de l'aventure. Je me

ſuis avançée une fois juſqu'à lui dire, que j'avois entendu parler d'un ancien goût de Mr. Falkland pour cette jeune Perſonne : il eſt fort heureux pour moi, me répondit-il, qu'il ſe ſoit tenu au goût : s'il avoit été plus loin, je n'aurois pas été ſitôt délivré du vil eſclavage de la Tante. Cette réponſe me ferma la bouche. Je ſuis dans le dernier embarras ſur ce point. Pourquoi Mr. Falkland ne penſe-t'il pas lui-même à rendre juſtice, s'il la doit, à cette aimable & malheureuſe Fille ? Ma mere m'écrit, qu'il eſt informé, par mon Frere, du plein ſuccès de ſes vues, & que dans ſa réponſe, il en témoigne ſa joie par les plus vives expreſſions. Je ne puis déſavouer, Cecile, que j'ai d'extrêmes obligations à ſa généroſité. Il eſt actuellement en Italie ; mais il parle de revenir cet Eté en Angleterre. Pernol lui donne quelquefois de ſes nouvelles, & vit fort bien avec ſa Femme.

Ma mere ajoute, qu'elle voit

ſouvent Miſſ. Burchill, & qu'elle continue de la ſoutenir dans ſes eſpérances, pour le retour de Mr. Falkland. J'aurois la plus ſincére ſatisfaction du ſuccès. La naiſſance de cette Fille n'eſt pas mépriſable : ſon bien eſt honnête, ſa figure aimable. Le malheureux faux-pas, qu'elle a fait, n'eſt connu que d'un petit nombre de perſonnes immédiatement intereſſées ; en un mot, ſon caractére public eſt ſans reproche. Madame Goring n'étoit après tout que ſa Belle-Tante; & ſi ſon bonheur n'avoit pas d'autre obſtacle, je me déterminerois à révéler toute l'aventure, en faiſant entrer, à mes propres riſques, mon mari dans ce dangereux ſecret, plutôt que de nuire à l'établiſſement de la pauvre jeune Fille. Cette affaire ne me revient jamais à l'eſprit, ſans m'arracher un ſoupir. Que le Ciel lui donne une heureuſe fin !

26 Mars.

Hélas, ma Cecile ! l'affreuſe nou-

velle que nous recevons ! Mylord V... ce généreux, ce conſtant, cet incomparable Ami, n'eſt plus. Il ſe diſpoſoit à partir pour ſes Domaines de Kent; mais un coup de ſang, dont il fut frappé, il y a trois jours, en montant dans ſon Carroſſe, le priva du ſentiment, avant qu'il pût recevoir la moindre aſſiſtance. Ah ! nous faiſons une étrange perte, par la mort de ce cher & reſpectable Ami ! Mais, pourquoi parler de notre perte ? Sa Femme, la pauvre Milady V.... en eſt preſque hors d'elle-même. Elle a bien raiſon ; le meilleur des maris, des peres ; elle perd tout ! Leur Aîné, qu'il faiſoit voyager, eſt rappellé dans cette mélancolique occaſion.

L'affliction de ma mere eſt exceſſive. Tous ceux, dont Mylord étoit connu, n'en peuvent reſſentir moins. Pour M. Arnil & moi, c'eſt perdre plus qu'un Pere. Mais toujours l'interêt propre. Ne parlons que de Milady V..., & n'ayons pas

la hardiesse de nous plaindre pour nous-mêmes. Cependant mes obligations étoient d'une nature, qui demande toute ma reconnoissance, pour la mémoire d'un tel Ami, & l'abondance de larmes que j'ai déja répandues.

Mr. Arnil demeure chargé d'une très grosse dette. Nous n'avons pas lieu d'attendre, du nouveau Mylord V.., la même amitié que nous avons éprouvée de la part de son Pere. C'est une réflexion, qui ne m'étoit pas venue, avant que M. Arnil me l'eût fait faire. Toutes mes pensées étoient absorbées dans ma douleur, pour la seule mort du meilleur des hommes. Ma Mere touche aussi quelque chose de notre embarras dans sa lettre à M. Arnil : car c'est à lui qu'elle a marqué la triste nouvelle.

Quel épais nuage de tristesse & d'inquiétude est à présent étendu sur notre demeure ! & quelle amertume est venue empoisonner nos petites joies domestiques ! Que mes plain-

tes, néanmoins, ne dégénerent pas en préſomptueux murmures. Je pers un Ami ſincere, & qui mérite tous mes regrets ; mais ne me reſte-t'il pas des biens ſans nombre ? Un mari, deux enfans, la meilleure des meres, & vous, très chere Cecile, que je regarde toujours comme un bien dans ma poſſeſſion, malgré la diſtance où vous êtes de moi. Je trouve auſſi de la conſolation à penſer, que Milady V.. a des Fils, qui deviendront, je l'eſpere, une bénédiction pour elle ; qu'elle jouit d'une fortune abondante ; & que Mylord a fourni une carriere aſſez longue, qu'il a fort bien employée : ſon âge paſſoit ſoixante ans. Toutes ces conſidérations me ſoutiennent, & je reconnois que tout compté, j'ai plus de graces à rendre au Ciel, que de ſujets de murmure,

30 *Mars.*

Milady eſt retenue à Londres, par le fatal accident qui a prévenu ſon voyage de Kent. Une affliction

ſi vive s'eſt fait reſſentir à ſa ſanté. Son mari n'a pas laiſſé d'argent comptant. Quoiqu'il eût beaucoup de bien, il vivoit avec ſplendeur ; & ce qu'il pouvoit avoir en réſerve a ſervi pour nos affaires. Le Douaire de Milady eſt conſidérable ; & le fût-il dix fois plus, elle le mérite. Puiſſe-t'elle trouver, dans ſes Fils, une conduite & des ſentimens dignes de leur Mere ! On aſſure que le plus jeune promet beaucoup ; il eſt revenu d'Oxford pour la conſoler, juſqu'au retour de l'Aîné.

Ma mere m'apprend que ſa vieille amie, Milady Grimſton, eſt morte depuis quelques jours, & que par ſon teſtament elle donne tout ſon bien à l'Egliſe, ſans laiſſer un ſou à l'une ou l'autre de ſes deux filles. Pauvre Milady Vere ! Cette chere Femme vit contente de ſon petit revenu, & ne perd pas beaucoup dans une mere dénaturée, qui a porté l'eſprit de vengeance juſqu'au tombeau. L'aînée n'avoit aucun beſoin

de

de ſecours : mais, quoique je n'aie jamais eu qu'une médiocre eſtime pour Milady Grimſton, je n'ai pû lire tranquillement la brutale conduite de ſon Gendre, à ſa derniere heure. Ils ne s'étoient pas revus depuis leur querelle; mais la veille de ſa mort, elle a fait prier ſa Fille favorite de venir recevoir ſes derniers ſoupirs : le mari, par mépris pour ſa Belle-mere, ou pour ſa femme, ou pour l'une & l'autre, s'eſt abſolument oppoſé à cette viſite. Ma mere, en reconnoiſſant que Milady Grimſton eſt juſtement punie, dans l'eſpéce, d'avoir refuſé à ſon mari la ſatisfaction de voir ſa ſeconde fille dans les mêmes circonſtances, ne laiſſe pas d'être pénetrée de cette mort. Elle y trouve un avertiſſement pour elle-même ; car elles étoient préciſément du même âge. En effet, ma chere, j'apprehende que ma mere ne ſoit plus mal qu'elle ne prétend : elle remet ſon voyage de Wiltshire, ſans m'en dire la raiſon.

22 *Avril.*

Vos tendres vœux, pour le repos de ma vie, méritent la plus vive reconnoiſſance de mon cœur : mais l'opinion où vous paroiſſez être, que je ſuis à la fin de mes peines, eſt plus conforme à ces obligeans déſirs qu'à la vérité de ma ſituation. Le jeune Mylord V... eſt de retour. Qu'il reſſemble peu à l'honnête homme, auquel il ſuccéde ! Que ſes vertueux Parens ſe ſont trompés, dans les eſpérances qu'ils avoient de lui ! il n'a pas le moindre ſentiment de vertu. Je reçois une lettre de ſa mere, qui contient des lamentations ſur les mauvaiſes qualités d'un fils, qu'on lui faiſoit regarder, dans l'éloignement, comme un modèle de perfection : elle étoit trompée par le Gouverneur, homme dépravé lui-même, & qui n'a fait que nourrir les vices de ſon Eleve. En un mot, elle parle de ſon fils, comme d'un vrai Réprouvé, ſans reſpect, ſans ména-

gement pour elle; ce dernier point la touche particuliérement en notre faveur. Nous ne leur devons pas moins de cinq mille livres ſterling ; & Milady craint qu'il ne preſſe mon mari. Il eſt, dit-elle, prodigue dans ſes dépenſes, ſans la moindre généroſité.

Que deviendrons-nous, ma chere? Il n'y a pas la moindre apparence de pouvoir nous acquitter autrement de cette ſomme, qu'en vendant le peu de fond qui nous reſte. Si Milord avoit vecu, il nous faiſoit eſpérer, pour M. Arnil, quelque honnéte emploi, qui l'auroit mis en état de payer à l'aiſe, ſans étre obligé de nous dépouiller de tout. Notre économie pouvoit nous faire voir la fin de nos dettes en quelques années. Cette eſpérance eſt évanouie pour nous. Il faut nous ſoumettre. J'ai déja prié M. Arnil de vendre immédiatement mon douaire ; car ce n'eſt pas d'un jeune homme du naturel de Milord V... que nous

devons attendre de l'indulgence. Nous aurons, pour ſubſiſter, la penſion dont nous ſommes redevables à la bonté de ma mere. A la vérité ce ſecours eſt précaire : mais qui ſait ce qui peut arriver ? Je me repoſe ſur cette Providence, qui m'a protégée juſqu'aujourd'hui.

2 Avril.

Les craintes de Milady n'étoient que trop bien fondées. Nous avons reçu, de l'Intendant de ſon fils, l'ordre de payer, & nous ſommes déterminés à vendre le fond de deux cent cinquante livres ſterling de rente. Il ne nous en reſtera que cinquante, que nous puiſſions dire à nous. Je ne compte pas ſur la vie de ma mere ; ces nouvelles afflictions hâteront infailliblement ſon départ pour un autre monde. De la part du Chevalier, toute attente ſeroit vaine : il eſt abſorbé dans ſes idées de grandeur ; ſes nouvelles alliances l'occupent uniquement.

Ma chere Milady V.... me promet tout ſon crédit & tous ſes efforts, pour faire tomber quelque honorable Office à M. Arnil : elle a quantité d'Amis puiſſans. Croyez-moi, Cécile, je ne ſuis pas abbatue par mes nouvelles diſgraces. Si M. Arnil pouvoit ſe reconcilier avec lui-même, je ne regarderois pas encore le repos de ma vie comme un bonheur impoſſible. Aujourd'hui, ma chere, je ne veux pas anticiper ſur mes infortunes, comme vous m'en accuſez ſouvent. Ce qui nous reſte, ſuffit pour vivre au moins décemment; & ſi les efforts de ma généreuſe Milady ont quelques ſuccès, notre vie peut devenir encore aſſez douce. J'empêcherai, à force de ſoins, que l'idée d'une mort peu éloignée pour ma mere, vienne s'y méler. Que je puiſſe parvenir ſeulement à calmer les remors & les allarmes du pauvre M. Arnil, & je ſerai ſatisfaite de mon ſort.

12 *Mai.*

Aidez-moi, Cécile, à remercier la bonté du ciel! Nous avons fini avec l'impitoyable Milord V..: ſon argent ſera remis dans ſes propres mains. Ma tranquillité renait; je jouis en paix du peu que je poſſede, & j'ai la douceur de voir mon mari reſpirer plus librement, en homme de cœur & de raiſon, qui ſe fait à ſon partage. J'attribue ce changement à la bonté de Milady V.... plus qu'à mes continuels efforts. Elle nous écrit qu'elle ſe croit ſure, pour nous, d'un poſte honorable & lucratif, mais qu'il faut attendre quelques mois. La perſonne, qui poſſede à préſent cette place, en obtient une meilleure; & Milady a la parole d'un honnête homme, pour le ſucceſſeur; » d'un honnête homme, dit-» elle dans ſa lettre, qui n'en eſt pas » moins un homme du plus haut » rang; mais comme c'eſt ſur la pre-

» miere partie de ſon caractere que
» je fais fond, je ne parle de l'autre
» que par accident.

Jugez, chere Amie, ſi je n'ai pas raiſon d'être fort contente. Aurois-je le cœur ſenſible, ſi je ne l'étois pas? Mais je le ſuis, ma chere Cécile, je le ſuis; & je recommence à me croire heureuſe. Notre félicité domeſtique n'a ſouffert que de violens orages; elle n'a pas été ſubmergée.

Je finis. Il ſe préſente une occaſion particuliére, de vous faire tenir cette longue portion de mon journal.

Ici le Journal de Madame Arnil eſt continué par Betty, ſa femme de chambre & ſa confidente.

10 *Mai.*

Ma Maîtreſſe me donne ordre de prendre la plume, pour écrire tout ce qui ſe paſſe dans cette maiſon, &

l'obéissance que je lui dois me fait oublier que j'en suis peu capable. Cette divine Maîtresse est dans un trouble, qui ne lui laisse pas le courage d'écrire, ni presque de s'appliquer à rien.

Mon Maître ... ô Madame ! où prendrai-je des expressions ? mon cher Maître, à présent qu'il est si bon... j'appréhende bien que nous ne soyons à la veille de le perdre. Mais il faut qu'à l'exemple de ma maîtresse, je mette de l'ordre dans mes récits.

Vous ne sauriez vous imaginer, Madame, dans quelle union ils ont vécu, depuis qu'ils se sont rejoints. De jour en jour, sa passion sembloit augmenter pour elle ; je suis persuadée qu'il l'adoroit ; & ma maîtresse le mérite bien.

Vous savez, Madame, qu'elle n'a jamais été sans un Equipage ; mais il l'ont quitté, depuis qu'ils sont venus vivre ici. Elle demandoit un jour à M. Arnil s'il avoit un cheval

aſſez doux, pour lui permettre quelquefois de le monter. J'obſervai que mon Maître tourna le viſage, & porta ſon mouchoir à ſes yeux ; je juge qu'il ſe rappelloit la penſée d'une petite jument favorite, dont il avoit fait préſent à Madame Goring. Je n'en ai pas un, ma chere, répondit-il, ſur lequel je vouluſſe vous expoſer. Je ne me ſouviens que trop de celui ... ma folie déſeſpérée ne vous a pas même laiſſé cette ſatisfaction : mais j'en ferai chercher un, qui puiſſe vous convenir. Non, non, repliqua-t'elle avec un ſourire ; & le prenant par la main, je marcherai, la marche me fera beaucoup mieux. Chere femme ! dit mon Maître, avec un profond ſoupir, quand me verrai-je capable de vous faire une digne réparation ?

Il déploroit à chaque moment la perte de ſa fortune, pour l'intérêt de ſa femme & de ſes enfans. Que deviendrez-vous ? que deviendroient-ils ſi je mourois avant vous ? répe-

toit-il continuellement, lorſqu'il s'eſt vû forcé de vendre ſon douaire. Il pleuroit, il ſe tordoit les mains. Ma Maîtreſſe le pria de chaſſer ces mélancoliques idées, en lui proteſtant qu'elles n'avoient jamais eu de pouvoir ſur elle. J'eſpere, lui dit-elle, que vous ne mourrez pas avant moi : mais ſi le ciel me traitoit avec cette rigueur, peu, très-peu me ſuffiroit, pour le reſte de mes jours. M. Arnil l'embraſſa, elle & les enfans, & lui dit qu'avec quelques mois de vie & de ſanté, il comptoit de ſe voir encore le plus heureux de tous les hommes. Combien de fois n'ai-je pas été témoin de ces entretiens? car ils connoiſſoient ſi bien mon attachement pour eux, qu'ils ne faiſoient pas difficulté de parler librement devant moi. Ah! Madame, jamais il n'y eut de pénitent plus ſincere que mon Maître. Ma chere Maîtreſſe m'a dit, depuis que le douaire eſt vendu ; Betty, quoique nous ſoyons réduits maintenant à cinquante livres ſter-

ling de rente, je ſuis beaucoup plus heureuſe que lorſque nous en avions douze cens : j'ai la ſatisfaction de voir M. Arnil tel que je l'ai déſiré. Il eſt bien changé, Betty : il eſt ſolidement vertueux ; & je ſuis ſure qu'il m'aime, à préſent, par de vrais principes de raiſon. Je ſuis contente du peu qui nous eſt laiſſé.

J'ai toujours prié le ciel pour leur proſpérité ; mais il lui a plu, Madame, d'en ordonner tout différemment de ce qui nous paroît le mieux, à nous autres, pauvres & aveugles Mortels. Ma Maîtreſſe a toujours été la bonté même, & j'eſpere encore qu'il la délivrera de ſes peines, quoiqu'extrêmes & ſans nombre.

Elle m'a recommandé d'être exacte, & ſurtout de m'attacher aux détails. Vous excuſerez, ma bonne Madame, la groſſiéreté de mon langage. Je ne ſuis pas encore arrivée à la terrible partie de mon office, & je ſais à peine comment je l'acheverai, car je ſuis forcée de l'interrompre à tout

moment pour pleurer. Hélas ! j'en ai assez de sujet : mais qu'est-ce que mon affliction, comparée à celle de ma Maîtresse ?

Avant-hier, mon Maître fut engagé dans une partie de chasse, par quelques Gentilshommes du voisinage ; il n'y avoit pas d'inclination, parce que ma Maîtresse n'étoit pas trop bien, & qu'il auroit voulu ne la pas quitter : mais comme il aime beaucoup la chasse, elle le pressa elle-même de partir. Combien ne se l'est-elle pas reproché depuis ? mais elle n'étoit pas un Prophête, pour lire dans l'avenir. Il partit vers six heures du matin. A neuf, ma Maîtresse étoit à déjeuner, & je lui servois le thé. L'autre fille m'appella. Le laquais, qui avoit suivi son maître, étoit dans l'Office, & me parut pâle comme la mort. Je lui demandai ce qu'il avoit ? ce pauvre garçon, à peine capable de parler, me dit à la fin : mon Maître a fait une horrible chute en sautant un fossé, & je

crains qu'il ne ſe ſoit fendu le crâne : il eſt dans la Ferme du hameau voiſin, & l'on a couru pour le Chirurgien ; mais comme ce lieu n'eſt pas convenable, & qu'on parle de l'apporter ici, j'ai cru devoir préparer Madame, avant qu'elle le voie dans cet état. Ma réponſe fut coupée par la ſonette de ma Maîtreſſe ; je courus auſſi-tôt à ſa chambre. Je devois avoir l'air d'un fantome, car en me voyant, elle tréſſaillit. Ciel ! Betty, qu'avez-vous ? me dit-elle. ſeroit-il arrivé quelque choſe à votre Maître ? Rien de conſidérable, répondis-je. Il eſt tué ! s'écria-t'elle, en s'élançant de ſa chaiſe. Non, Madame, en me plaçant vite entr'elle & la porte ; mais il a fait une chute, dont il eſt un peu bleſſé. Elle ne me fit aucune réponſe : & ſe précipitant malgré moi vers la porte, elle deſcendit avec la même vîteſſe, elle traverſa la cour, & prit le chemin de l'avenue, auſſi légerement qu'une fléche. Je me mis à courir ſur ſes tra-

ces, & les autres domeſtiques après moi. Nous ne pûmes la rejoindre ; mais elle fut bientôt arrêtée, par la rencontre de pluſieurs hommes, qui apportoient mon malheureux Maître ſur un brancart de feuillage. Je ſuppoſe qu'elle le crut mort; car elle s'évanouit auſſi-tôt, & nous l'apportâmes dans nos bras après lui.

Mon Maître fut mis au lit. Il étoit vivant ; mais hors d'état de parler. On lui voyoit une large bleſſure à la tête, & quantité de contuſions en divers endroits. Auſſi-tôt que ma Maîtreſſe eut repris la connoiſſance, nous lui dimes que mon Maître n'étoit pas tué. Elle ſe ſoutint ſur moi, pour remonter à ſa chambre ; mais ne retrouvant pas la force d'ouvrir la bouche, elle s'aſſit, comme une ſtatue de pierre, auprès de ſon lit. Le Chirurgien n'arriva qu'une demi heure après. Je le crois fort ignorant, car après avoir panſé la bleſſure, il nous dit qu'il n'y avoit aucun danger. Nous en conçumes cette eſpérance ;

d'autant plus que vers deux heures, mon maître reprit l'uſage de la voix: mais il ſe plaignit d'un mal d'eſtomac, & d'une violente douleur dans toutes les parties du corps.

Ma Maîtreſſe, l'ayant entendu parler, ſembla réveillée, comme d'un profond ſommeil. Les Chaſſeurs avoient fait demander des nouvelles du Malade, & quelques-uns même étoient venus à ſa chambre, ſans qu'elle eût paru s'en appercevoir. Le premier mot, qu'elle prononça, fut pour m'appeller: Betty, me dit-elle, pourquoi ne vois-je pas ici M. Maine? C'eſt un de mes freres, qui exerce la Chirurgie; & je crois, Madame, qu'elle vous en a parlé dans ſes lettres, comme d'un fort bon Artiſte. On le fit avertir auſſitôt. Il ne voulut pas toucher à la tête, parce que l'autre Chirurgien avoit déclaré que le crâne étoit ſain; mais il nous promit d'être préſent, lorſque l'appareil ſeroit renouvellé le lendemain;

& de veiller la nuit dans la chambre de mon Maître.

Il fut impossible d'engager ma Maîtresse à passer dans un autre appartement, & même à rien prendre pendant tout le jour. Mon Maître eut une fort mauvaise nuit, dans l'agitation d'une fiévre ardente, & je crois m'être apperçue qu'il s'efforçoit d'étouffer ses plaintes, pour ne se pas faire entendre de Madame. Elle les entendoit néanmoins, & je suis sûre que c'étoit pour elle autant de coups de poignard. Je la voyois quelques-fois sortir de la chambre pour une minute, & je pouvois l'entendre distinctement fondre en larmes, aussi-tôt qu'elle étoit de l'autre côté de la porte; ensuite elle revenoit, & reprenoit sa place au chevet du lit, jusqu'à ce que son cœur fût redevenu si plein, qu'elle étoit forcée de sortir encore pour se soulager. Toute la nuit se passa dans ce lugubre exercice.

Lorſque la bleſſure de la tête fut viſitée le jour ſuivant, mon Frere trouva le crâne aſſez bien, dans l'endroit où le coup avoit porté ; mais il découvrit ailleurs deux fractures, & ſi dangéreuſes, qu'elle le firent déſeſpérer de la vie du Malade, parce que le trépan n'y pouvoit être employé. L'autre Chirurgien, reconnoiſſant qu'il s'étoit trompé, joignît alors ſa déciſion à celle de mon Frere, O Madame! ſi vous aviez pû voir ma Maîtreſſe, lorſqu'on lui fît cette déclaration ! jamais, jamais, cette triſte image ne s'effacera de ma mémoire. Jai vû des tableaux, qui repréſentoient le déſeſpoir; mais ils n'avoient rien de ſi lamentable & de ſi touchant.

Ce ſecond jour & cette ſeconde nuit furent ce qu'il y a jamais eu de plus terrible. Mon Frere ne nous quitta pas un inſtant, quoiqu'il n'eût guere d'autre ſervice à rendre que de veiller mon cher Maître, dont la raiſon s'égaroit par intervalles. Ma Maî-

treſſe ne prît pas plus de repos. On ne pût obtenir d'elle, d'aller reſpirer quelques momens dans une autre chambre.

Depuis ces deux jours, elle n'a goûté de rien, ni fermé les yeux. Elle ne peut vivre dans un ſi cruel état. Qu'allons-nous devenir tous? Je me ſuis hâtée d'écrire à Milady Bidulphe, pour l'informer de la déplorable ſituation où nous ſommes. Grand Dieu! que deviendront les pauvres Enfans, ſi ma Maîtreſſe continue de ſe ménager ſi peu? Il n'eſt pas poſſible, aſſûrément, que ſans nourriture & ſans ſommeil, elle ſoutienne les tourmens de ſon cœur. O Madame! il m'eſt impoſſible auſſi de continuer ma commiſſion. Je me ſens la main tremblante; je ne ſuis parvenue juſqu'ici qu'à pluſieurs repriſes. Conſiderez que nous n'avons plus la moindre eſpérance au monde. Mon Maître empire à chaque heure. Sa raiſon eſt revenue, mais c'eſt pour lui faire ſentir qu'il n'a que peu

de momens à vivre. Le Ciel ſait avec quelle joie je donnerois ma vie, pour ſauver la ſienne. Ma perte ne ſeroit rien; mais lui..... Dieu de bonté prens pitié de moi! Je ne ſuis plus capable de tenir ma plume.

C'eſt ici M. Maine, qui continue.

16 *Mai, à trois heures du matin.*

M. Arnil fut hier en délire, une grande partie du jour; mais vers ſix heures du ſoir, ayant recouvré un peu de connoiſſance, & ſentant que ſa mort approchoit, il ſouhaita que les prieres de l'Egliſe fuſſent récitées auprès de lui. Madame envoya auſſitôt chez le Miniſtre du Bourg; mais il étoit depuis quelque jours en voyage. Son Vicaire avoit été ſaiſi la nuit précédente, d'une fiévre aigue, qui ne lui permettoit pas de quitter ſon lit. Il ſe chargea néanmoins de faire avertir un autre Miniſtre, qui demeure à trois milles d'ici, mais qui ſe trouvant arrêté par le même devoir

dans ſa propre Paroiſſe, répondit qu'il ne pouvoit venir que le lendemain. Ces courſes avoient pris plus de deux heures; de ſorte qu'au retour du Meſſager, il en étoit neuf. Dans l'intervalle, M. Arnil n'avoit pas toujours eu l'eſprit libre. Cependant je m'apperçus qu'il revenoit un peu à lui-même; & n'en augurant pas mieux de ſon état, je me tournai vers l'Apoticaire, que je vis entrer, & je lui dis à l'oreille que notre Malade ne pouvoit vivre juſqu'au matin. Madame, qui m'obſervoit, voulut ſavoir ce que j'avois dit, je ne me fis pas preſſer: je crains, dis-je tendrement, que le Miniſtre n'arrive trop tard, s'il remet ſa viſite à demain.

Elle ne me fit aucune réponſe; mais elle parût ſe recueillir un peu. Enſuite, s'approchant du lit de M. Arnil, elle lui dit: mon cher, notre Miniſtre eſt abſent; ſon Vicaire eſt malade au lit; & nous ne pouvons nous procurer, ce ſoir, la viſite d'aucun autre Eccléſiaſtique. Mais, comme vous

desirez de vous occuper des choses du Ciel, trouverez-vous bon que je lise, près de vous, les prieres pour les Malades ? Il tendit la main vers elle, en disant d'une voix foible, mais empressée ; oui, oui, mon cher Ange ! Les larmes couloient des yeux de Madame, lorsqu'elle tourna la tête vers nous ; mais les ayant aussi-tôt essuyées, elle nous pria, l'Apoticaire & moi, de la seconder dans l'office qu'elle alloit faire ; & quoique son entreprise nous dit-elle, fut peut-être irréguliere, elle esperoit que dans un cas de nécessité, ses intentions seroient approuvées du Ciel: elle donna ordre à ma Sœur d'apporter le livre de prieres ; & sans ajoûter un mot, elle se mit à genoux devant le lit de M. Arnil.

Jamais je n'ai vû de spectacle si touchant. Ses beaux yeux & ses belles mains se leverent vers le Ciel, lorsqu'on eut mis devant elle le livre ouvert, sur une petite table. Quel air de respect, d'ardeur, & cepen-

dant de triſteſſe, dans ſes yeux charmans ! elle me parût quelque choſe de plus qu'humain. Après avoir invoqué le Ciel en ſilence, dans cette poſture, elle commença la lecture des prieres.

Non, je n'avois eu, juſqu'alors, qu'une idée foible de la vraie piété. Au ton de ſa voix, à la ferveur de ſa prononciation & de ſes regards, on auroit jugé qu'elle voyoit ſon Créateur des yeux du corps. Pour moi, je la regardois avec un ſi profond ſentiment de vénération, que je croyois voir un Ange, intercédant pour notre malheureuſe race de Pécheurs & de Mortels.

Elle fit toute ſa lecture, avec une admirable force d'eſprit. A l'endroit où la formule s'étend ſur l'approche *de la derniere diſſolution*, ſa voix parut un peu troublée. Elle s'arrêta même un inſtant : mais reprenant auſſi-tôt, elle pourſuivit juſqu'à la fin, d'un ton ferme. Tout le monde, à l'exception d'elle-même, fondoit en

larmes autour d'elle. Après avoir achevé, elle nous remercia de la patience, nous dit-elle, dont nous avions eu besoin pour l'entendre ; & me regardant d'un œil attendri, elle me pria de demeurer auprès du pauvre M. Arnil, aussi long-tems qu'il y auroit apparence de pouvoir lui donner du soulagement. Je lui dis que ses volontés seroient suivies, & que je ne m'éloignerois pas du Malade, quoiqu'il ne fût plus au pouvoir des hommes de lui prolonger la vie. Elle me remercia tristement; & s'asseyant près du lit, elle y demeura dans une attitude composée & dans un profond silence.

Vers minuit, trouvant que M. Arnil avoit perdu l'usage de la voix, je la conjurai de se retirer dans sa propre chambre, &, si le sommeil se refusoit à ses yeux, de prendre du moins quelque rafraîchissement. Tout ce jour, & les deux précédens, elle n'avoit pris qu'une tasse de thé, que ma Sœur l'avoit forcée d'avaller.

Monſieur Maine, me répondit-elle; ſouffrez que je ſois ici quelques inſtans de plus: je vois que ma tâche ne ſera pas longue. Il y auroit eu de la dureté à la preſſer; elle continua d'être immobile dans la même place.

A deux heures, M. Arnil pouſſa un profond gémiſſement; c'étoit ſon dernier ſoupir. Il eſt paſſé, dit-elle d'une voix foible & tremblante, en s'élançant de ſa chaiſe: elle prît une de ſes mains, qui étoit ſur la couverture du lit, & la portant à ſes levres, elle l'y tint près d'une minute. Enſuite, ſans aucune autre démonſtration de douleur, elle ſortit de la chambre.

Je prie le Ciel tout-puiſſant de ſoutenir & de conſoler cette excellente Femme.

Betty reprend le Journal.

à dix heures du matin.

Grand Dieu! exaucez les vœux de mon Frere & les miens. Ma chere Maîtreſſe eſt dans un état, qui fendroit

droit le cœur aux plus insensibles.

Il ne m'étoit pas possible d'aller plus loin, ma bonne Madame, & j'ai supplié mon Frere d'écrire les incidens, à mesure qu'ils sont arrivés : il l'a fait dans de meilleurs termes que les miens. Ma Maîtresse s'est renfermée pendant tout le reste de la nuit, & n'a voulu souffrir personne auprès d'elle. Il est aisé de s'imaginer l'emploi qu'elle a fait du tems. Du repos, elle n'en a pas pris, j'en suis sure ; elle n'auroit pû ; quand elle y auroit eu du penchant ; car la chambre, dont elle avoit oté la clé pour s'y renfermer, étoit sans lit. Ce matin, une très vertueuse Dame du voisinage l'est venue prendre dans son Carrosse, elle & les deux Enfans. Elle n'a, ni refusé, ni consenti ; elle nous a laissés faire d'elle tout ce que nous avons désiré, sans ouvrir la bouche, & s'est laissée conduire par la Dame & moi, jusqu'à la voiture. Mais la vue des deux Enfans l'a jettée dans une telle agonie, que

je me ſuis crue prête à mourir du ſeul ſpectacle.

J'ai fait partir une ſeconde lettre pour Milady Bidulphe. Elle ſera promptement ici, ſi ſa ſanté le permet ; mais j'aimerois mieux qu'elle nous fît retourner à Londres. C'eſt, à préſent, une triſte demeure que cette maiſon pour ma Maîtreſſe.

20 *Mai.*

Madame a reçu deux Lettres conſécutives de ſa mere, qui la preſſent de partir immédiatement pour Londres, avec les Enfans. Les infirmités de Milady Bidulphe ne lui permettent pas d'entreprendre le voyage de Wiltshire ; & Milady V. . nous fait l'amitié d'envoyer ſon Carroſſe, pour tranſporter la petite Famille à la Ville.

Mon Frere a pris ſoin des funérailles. Le corps ſera tranſporté au Château d'Arnil, ſépulture ordinaire de la Famille. Après toutes ces triſtes cérémonies, nous tenterons d'en-

gager ma Maîtreſſe à partir. Rien ne l'oblige à rentrer dans ce Château déſolé, & j'apprehenderois que ce ne fût aſſez pour la tuer.

30 *Mai.*

Graces à la protection du Ciel, nous ſommes à Londres, & ſans aucun accident. Ma Maîtreſſe réſiſte admirablement au poids de douleur, dont il eſt aiſé de voir qu'elle a le cœur oppreſſé. Il ne ſort, ni plaintes, ni lamentations, de ſa bouche, comme il arrive à tant d'autres Femmes, qui n'ont pas la moitié de ſes peines. Elle a parlé peu, dans tout le cours du voyage. Elle s'eſt efforcée d'arrêter ſes pleurs; mais il ne m'a pas été difficile d'obſerver, que chaque fois que ſes regards s'attachoient ſur les deux petites innocentes, dont l'aînée étoit aſſiſe près de moi, & l'autre ſur mes genoux, les larmes couloient comme deux ruiſſeaux ſur ſon viſage.

Sa premiere entrevue, avec Milady

Bidulphe, a fait une ſcène bien plus lugubre. La pauvre vieille Dame ſent les malheurs de ſa Fille auſſi vivement qu'elle même, & paroît accablée de ſes propres maux. Je crains qu'elle n'y réſiſte pas long-tems : ſes épreuves ont été terribles pour une Femme de cet age. M. le Chevalier eſt venu voir ma Maîtreſſe. Il a paru troublé : j'eſpere qu'il aura de la tendreſſe & de la généroſité pour elle.

1 *Juin.*

Ma Maîtreſſe m'a demandé, ce matin, ſi j'avois penſé à ſon Journal, pendant ces quinze derniers jours. Je lui ai dit que rien n'avoit été négligé. Elle a ſouhaité de voir mon travail ; & cette lecture lui a fait verſer tant de larmes, que le papier en étoit humide, lorſqu'elle me l'a rendu. Elle m'a chargée de le mettre ſous une enveloppe, & de le faire partir tel qu'il eſt, Vous comprendrez bien, Madame, que dans ſa ſituation elle n'eſt gueres capable d'y rien ajouter.

Madame Arnil reprend ici le Journal.

20 Juin.

Oui, chere Cecile, j'ai besoin des tendres consolations dont votre obligeante lettre est remplie. Vous pouvez bien m'appeller un Enfant d'affliction: Je suis à présent si familiarisée avec la douleur, que l'avenir méme ne m'offre plus d'autre perspective.

J'ai trouvé Betty fidelle Journaliste. Elle a conduit sa mélancolique narration jusqu'à ce jour, ce jour, ma Cecile, où depuis près de deux mois, je reprens pour la premiere fois une plume. Je me sens les yeux beaucoup meilleurs, & j'espere que je n'aurai plus besoin de celle d'autrui, si quelque nouveau malheur ne m'ôte encore le pouvoir de me servir de la mienne.

Cependant, au milieu de mes douloureux sentimens, n'ai-je pas des graces à rendre au Ciel, de m'avoir réservé un azile, tel que les bras de la

meilleure des meres ? O ! ma chere, tandis que ce bien me restera, comment pourrois-je penser que j'aye tout perdu ? Mon Frere, depuis ma fatale perte, est devenu plus obligeant pour moi qu'il ne sembloit l'être ; mais il y manque encore cette cordialité, qu'il avoit anciennement. Je connois très-peu sa Femme : elle m'est venue voir deux fois, depuis que je suis à Londres, avec toutes les formalités, & la pompe d'une visite d'Etat. Que ce frivole étalage convient mal dans une maison de deuil ! Ses visites ont été fort courtes, son langage étudié, & ses manieres très-froides. Cette Dame paroît pleine d'elle-même ; & j'ai crû la voir blessée de trouver, dans un appartement de louage, deux Femmes qui lui sont alliées d'aussi près, que ma mere & moi. Elle doit faire, cet Été, le voyage d'Ecosse avec mon Frere, pour y voir un Pair, son Oncle du côté maternel. Elle pousse l'enflure de la grandeur jusqu'au ridicule, & mal-

heureusement elle en a fait prendre au Chevalier les mêmes idées : à présent, m'a dit ma mere, à peine ose-t'il reconnoître pour Parent, quelqu'un qui n'est pas titré.

21 *Juin*.

Milady V . . . , dont la précieuse amitié est depuis long-tems une de mes plus grandes consolations, a quitté ce matin Londres. Elle se retire, & je crains que ce ne soit pour toute sa vie, dans une partie fort reculée de Lancashire, chez sa Sœur aînée, Dame de mérite, & veuve comme elle, pour laquelle son affection a toujours été fort vive. La conduite de son Fils aîné lui cause tant de mécontentement, qu'elle s'est déterminée à rompre entierement avec lui. Le plus jeune a pris le parti des armes, sans son approbation je crois ; & dans notre derniere entrevue, elle m'a dit qu'elle ne voyoit plus rien qui puisse lui faire aimer la vie, ou l'assujettir du moins à des embarras

pénibles. Elle m'a demandé la continuation de notre commerce, avec des assurances répétées de cette tendre amitié, dont j'ai fait une si réelle expérience. Dans un autre tems, la perte d'une société si chere m'auroit été plus sensible; mais je suis comme endurcie à toute sorte de maux, & mon indifférence va jusqu'au stoïsme.

Miss Burchill est souvent avec nous; plus assidue, plus empressée que jamais à tenir compagnie à ma mere. J'ai sû même qu'elle avoit passé deux nuits près d'elle, à l'occasion d'un redoublement de foiblesse où l'avoit jettée la premiere nouvelle de mon infortune. Pauvre Fille! ma mere me dit que son inquiétude est allée jusqu'à témoigner des craintes, sur l'état de Femme libre, où je me retrouve: mais ma mere a calmé son esprit, en lui rappellant qu'outre les raisons qui la regardent, & qui sont toujours les mêmes, je lui ai solemnellement promis d'employer tout mon crédit & mes bons offices en sa faveur. J'ai

fait cette promesse en effet, & je la remplirai de tout mon pouvoir. Sans compter l'absence de M. Falkland, qui ne me l'a pas permis jusqu'à présent, je ne pouvois le faire qu'avec la participation de M. Arnil. S'il avoit vécu, pleinement rétablie comme je l'étois dans son estime & sa confiance, j'aurois hazardé de lui découvrir le grand secret, & peut-être l'aurois-je engagé à joindre ses soins aux miens, pour le bonheur de Miss Burchill. A présent l'entreprise me regarde seule, & je ne suis pas moins disposée à la servir.

22 *Juin.*

Vous serez surprise, ma Cecile, d'apprendre que M. Falkland est en Angleterre. C'est de Miss Burchill que je le sais. Elle en a parlé d'un air froid, en s'adressant à ma mere plus qu'à moi. Sa délicatesse, apparemment, ne lui a permis aucune réflexion sur les circonstances; elle a même affecté de changer promp-

tement de ſujet. Ma mere a demandé impatiemment depuis quand il étoit arrivé ? où il étoit ? avec pluſieurs autres queſtions, auſquelles la jeune perſonne a répondu ſimplement, qu'on le diſoit revenu depuis environ trois mois, & qu'il étoit dans ſes Terres d'Hertfordshire. Il eſt étonnant, ma chere, que le Chevalier ne m'en ait jamais rien dit, lui qui n'a pû l'ignorer, & qui n'eſt pas extrêmement délicat dans ſes idées. Au reſte c'eſt une attention de bienſéance, dont je lui ſuis obligée. Milady V..., ne le ſavoit pas ſans doute, puiſqu'elle ne m'en a pas parlé.

Je ne vois pas, à préſent, ce qui pourroit m'empêcher d'embraſſer ardemment la cauſe de Miſſ Burchill. C'eſt une charmante jeune Fille, à qui je ne puis refuſer ma pitié. Tant d'années d'incertitude, & d'un amour preſque ſans eſpoir, méritent la récompenſe qu'elle deſire. D'ailleurs ſon Enfant eſt très-joli. Elle n'a pas fait difficulté de l'amener un jour à ma

mere. L'ancienne Femme de charge de M. Falkland le visite quelquefois, & fournit abondamment tout ce qui convient à son usage.

J'ai dit à Miss Burchill, lorsqu'elle se levoit pour sortir, qu'aussi-tôt que la décence le permettroit, elle auroit dans moi une Avocate des plus zèlées. Elle m'a serré la main, en me repondant d'une voix timide; chere Madame! mon sort dépend de vous. Je voudrois qu'il dépendît en effet de moi; Miss Burchill seroit bien-tôt heureuse. Mais je lui tiendrai parole, autant que je le pourrai.

22 *Juin.*

Aujourd'hui, ma chere, c'est-à-dire la premiere fois que j'ai vû le jour depuis que je suis à Londres, je me suis laissée persuader d'aller dîner chez mon Frere. Mon inclination ne m'y portoit pas; mais ma mere, qui n'est pas trop bien, s'étoit excusée, & m'avoit fait craindre que si je faisois comme elle, ma

Belle-Sœur, de qui venoit l'invitation, ne prît pas bien mes excuses. D'ailleurs elle m'avoit dit, elle-même, que je ne devois pas appréhender de trouver chez elle aucun visage étranger, parce que ce n'étoit pas un jour public. Tant mieux, avois-je pensé; & réellement cette seule raison m'a déterminée.

Vous comprenez que c'est aussi la premiere fois, que j'ai vû la maison du Chevalier. Elle est magnifique, à deux ou trois portes de celle de M. Falkland, dans la place de Saint James; car ma Belle-Sœur n'a pas trouvé de son goût celle que mon Frere occupoit auparavant. En vérité, ma Cecile, l'ostentation de cette Femme m'a rendue malade. Tant d'appareil de grandeur, tant de pompe & d'affectations inutiles, avoit l'air d'une insulte qu'on vouloit faire à ma pauvreté. On m'a d'abord introduite dans un somptueux Sallon: mais comme c'étoit un jour privé, tous les meubles étoient couverts;

& le plancher qui venoit d'ètre lavé, ſuivant l'inſupportable uſage de notre nation,étoit d'une fraîcheur exceſſive.

Un valet de chambre eſt venu me dire que Milady n'avoit pas encore fini ſa toilette, quoique j'euſſe craint de m'ètre fait attendre pour le dìner. Après m'avoir fait geler près d'une demi heure dans le beau Sallon, une Femme de chambre m'eſt venue prier de monter. Cette Femme, ne ſachant pas qui j'étois, a conclu ſans doute du peu de cérémonie avec lequel on m'avoit traitée, que j'étois quelqu'humble protegée de ſa Maîtreſſe, m'a fait monter par un eſcalier dérobbé au cabinet de toilette. J'y ai trouvé Milady, à demi vétue, devant ſon miroir, en conſultation avec ſa marchande de modes, qui faiſoit l'eſſai de pluſieurs coëffures ſur ſa téte. Elle m'a fait une très-legere excuſe de m'avoit laiſſée ſi long-tems ſeule; & pour réparation, elle m'a dit que ſi je voulois voir la maiſon pendant qu'elle acheveroit ſa toilette, j'en au-

rois le tems avant l'heure du dîner. Je l'ai remerciée de cette offre, & je lui ai dit qu'ayant été si long-tems dans un lieu froid, j'allois, avec sa permission, m'asseoir au coin de son feu. Elle a demandé négligemment à ses Femmes, pourquoi l'on ne m'avoit pas fait entrer dans une des chambres à feu. Ensuite elle s'est tournée vers sa marchande de modes, pour lui recommander particuliérement que sa belle garniture de point fût prête le lendemain au soir ; ce qui m'a fait aisément comprendre que ma Belle-Sœur alloit quitter tout-à-fait le deuil : & celui qu'elle avoit aujourd'hui étoit si leger, qu'à peine auroit-on pu lui donner ce nom.

Mon Frere est entré dans le Cabinet, pendant qu'elle étoit si gravement occupée. Il m'a saluée ; & tirant sa montre, il a demandé à Milady si c'étoit par son ordre que le dîner étoit retardé ? Elle a répondu qu'elle l'avoit ordonné une demie heure plus tard, parce qu'ayant fait avertir di-

vers Marchands, avec lesquels elle avoit cent choses à régler, elle avoit voulu se faire une longue matinée. Mon Frere m'a jetté un coup d'œil. J'ai crû voir qu'il étoit un peu confus, de l'impertinence & de l'incivilité de sa Femme.

Milady est parvenue à finir de s'habiller. Le Maitre d'Hôtel, paroissant à la porte, nous a signifié, par une profonde révérence, qu'on avoit servi. Alors la Marchande de Modes a recueilli sa petite friperie, qu'elle a fait rentrer dans plusieurs boëtes de carton, en disant qu'elle reviendroit le lendemain. Milady a répondu; vous avez un furieux chemin à faire, Mademoiselle, & je ne vous ai pas expliqué la moitié de mes intentions : vous pouvez demeurer à dîner, car nous sommes seuls, & j'acheverai avec vous dans l'après-midi. Je n'ai pas d'autre jour à vous donner, avant mon départ de Londres.

C'étoit me traiter un peu cavalierement. Le Chevalier l'a senti. Je

crois, a-t'il dit, que Mademoiselle eſt attendue par une voiture, que j'ai vue à la porte en rentrant; peut-être ne lui feroit-on pas plaiſir de la retenir : elle peut laiſſer ſes boëtes, & revenir vers le ſoir. La Marchande a fort bien compris ce langage : quoi qu'elle parût portée à profiter de l'honneur que Milady lui faiſoit, elle a fait ſa révérence, & s'eſt retirée. Ce n'a pas été, néanmoins, ſans une variété de nouvelles inſtructions, qui nous ont arrêtés ſi long-tems, que le dîner étoit froid, lorſque nous nous ſommes mis à table; & quand il auroit été plus chaud, il étoit fort éloigné de répondre à la pompe du ſervice. C'étoit, en un mot, quantité de plats retouchés & mal aſſortis, qui m'avoient l'apparence d'un reſte de Fête. Vous ſavez, ma chere, que perſonne n'eſt plus indifférent que moi, pour le plaiſir de la table; cependant j'avoue que cette circonſtance, jointe à toute la conduite de ma riche Belle-Sœur, m'a beaucoup

chocquée. Tout ce que j'ai vû n'étoit qu'un mélange d'économie ſordide & de vanité, qui me l'a rendu très-mépriſable. Après le dîner, j'ai ſu trouver des prétextes pour abreger ma viſite, dans la ferme réſolution qu'elle ſera la derniere.

Vous pouvez, ſur cette petite peinture, vous faire une idée de la Femme de mon Frere. Je le trouverois à plaindre, ſi je le croyois d'un caractére extrêmement oppoſé.

24 *Juin.*

On m'apprend que la Veuve du Frere de mon Mari, eſt actuellement mariée au vil Procureur, qui lui ſervoit de conſeil, & qui, vrai-ſemblablement, étoit plus que ſon complice. Du moins ſuis-je fort contente, qu'elle ait perdu le nom d'une Famille dont elle faiſoit la honte. Tout le monde eſt à préſent perſuadé, qu'on nous a fait une cruelle injuſtice. Mais que ſert la compaſſion? elle n'a pas d'autre effet que d'humi-

lier, lorſqu'elle eſt exprimée par des termes & des regards de pitié, de la part de gens qui n'ont, ni le pouvoir, ni la volonté de vous aſſiſter. Cette Madame Arnil eſt viſitée, careſſée, toute méchante qu'elle eſt. La faveur ſuit toujours la fortune.

25 *Juin.*

Mon Frere & ſa Femme ſont aujourd'hui partis pour l'Ecoſſe. Le Mari eſt venu prendre congé de nous; mais il nous a fait les excuſes de ſa chere moitié, à qui la multitude de ſes embarras n'a pas permis de paſſer à notre porte. Ils doivent-être trois mois chez Mylord K...., leur Oncle. Mon Frere m'a dit en partant, qu'il m'écriroit à ſon arrivée, & qu'il a quelque choſe d'extraordinaire à me communiquer.

8 *Juillet.*

Depuis quinze jours, ma chere, j'admirois qu'entre ma mere & moi, les événemens de notre vie n'euſſent

pas fourni deux lignes à mon Journal ; mais les occupations vont renaître. J'ai reçu, du Chevalier, la Lettre qu'il m'a promise ; une Lettre singuliere, extraordinaire, comme je vous ai marqué qu'il me l'avoit annoncée. Je n'anticiperai pas sur ce qu'elle contient : lisez vous même.

4 *Juillet* 1706.

» Le sujet, ma sœur, que j'offre à votre „ considération, est d'une importance, „ qui m'a fait penser à vous le communiquer par écrit, plutôt que dans une „ conversation, où l'on ne peut toujours éviter des interruptions, des „ objections, & de frivoles délicatesses, „ dont vous avez déja trop souffert.

» J'ai respecté cette bienséance, qui „ vous est si chere, jusqu'à n'avoir „ jamais prononcé devant vous, depuis „ que vous êtes Veuve, le nom de M. „ Falkland ; quoiqu'il y ait près de „ quatre mois, qu'il est de retour en „ Angleterre.

» Comme j'ai toujours été dans une

» étroite correſpondance avec lui, pen-
» dant ſon abſence, vous ne doutez
» pas que je ne l'euſſe informé de votre
» réconciliation avec feu votre mari ;
» réconciliation, dont vous devez re-
» connoître, ſi vous y avez attaché
» quelque bonheur, que vous avez eu
» l'obligation à M. Falkland. Ce fut
» cet incident ſeul, qui lui fit prendre
» la réſolution de revenir dans notre
» île, qu'autrement il n'auroit peut-être
» revue de ſa vie, quoique la néceſſité
» de ſes affaires, qu'il avoit laiſſées à
» l'abandon, demandât continuelle-
» ment ſa préſence. De même, ce fut
» pour éviter tout ce qui pouvoit don-
» ner de l'ombrage à votre mari, qu'il
» prit le parti de ſe retirer ſolitaire-
» ment dans ſes Terres, où je lui ai
» rendu plus d'une viſite. Peu de ſes
» Amis ſavoient avec moi qu'il fût
» dans le Royaume.

» Souvenez-vous, chere Sœur, des
» extrêmes obligations que vous avez
» à M. Falkland ; & que cette idée ſer-
» ve à préparer votre eſprit, pour ce

» que vous allez lire.

» Vous êtes redevenue libre : Falkland vous aime toujours, avec une » incomparable affection. Dans une » lettre que j'ai reçûe de lui, peu de » jours après votre arrivée à Londres, » il parloit du renouvellement de ses » espérances, fondé sur votre situation » présente, & me pressoit de ne pas » oublier ses intérêts. Cependant il me » recommandoit de ne pas vous dire » un mot de lui, jusqu'à l'expiration » du terme décent ; sans quoi j'aurois » pû vous faire plutôt cette ouverture : » mais Falkland a lui-méme, un peu » trop de cette ridicule délicatesse » que vous admirez tant. Il me semble qu'étant Veuve, depuis environ » trois mois, vous ne sauriez vous » plaindre, que je n'aie pas assez attendu.

» J'ai peu de raisons de m'imaginer » que dans cette occasion, mon entremise ait beaucoup de poids sur vous, » ou sur ma mere. Le passé m'apprend » à juger du présent. Mais j'espere que

» vous ne ſerez pas aſſez aveugle ſur » votre propre interêt, pour refuſer le » bien que la fortune jette encore une » fois à vos pieds. Je ne puis vous ſup- » poſer aſſez foible, pour ſouffrir que » l'abſurde objection, qui vous a fait » perdre autrefois votre bonheur, ait » la force de vous faire rejetter le mê- » me avantage, qu'on revient encore » vous offrir.

» Ma mere, & vous, chere Sœur, » vous avez appris à pardonner les » fragilités humaines. En verité, vous » en avez pardonné de ſi énormes, » qu'en comparaiſon, celle de Falkland » étoit l'innocence. Mais je ne veux » faire aucun reproche à la mémoire » des Morts.

» Quelque prétexte que vous puſ- » ſiez avoir autrefois, pour porter vos » délicateſſes à l'excès, certaines cir- » conſtances de votre vie ont rendu » votre ſituation fort différente : vous » êtes deſtituée de fortune, & chargée » d'enfans. Reflechiſſez-y, & que votre » propre imagination faſſe le reſte. A-

» vec toute autre que vous, je croirois
» toutes ces obſervations inutiles ;
» mais je connois les eſprits auxquels
» j'ai à faire.

» Je dois prendre cette occaſion pour
» vous dire, que je ſuis ſurpris de
» l'opiniâtre attachement de ma mere,
» pour la jeune Miſſ Burchill. C'eſt une
» artificieuſe créature ; & je ne la crois
» pas une Connoiſſance qui vous con-
» vienne. Loin toute penſée de l'inju-
» rier ; mais cette liaiſon peut être
» dangereuſe.

» Attendez-vous, chere Sœur, à
» recevoir bientôt des nouvelles de Fal-
» kland. Je ne crains pas de le répé-
» ter, vous lui devez plus que vous
» n'êtes capable de lui rendre. Cette
» récompenſe, qu'il déſire, ne peut
» qu'aſſurer votre propre bonheur &
» votre proſperité. Votre reconnoiſſan-
» ce & votre jugement vont être mis à
» l'épreuve ; & votre conduite, dans
» cette occaſion, déterminera ſous quel
» jour je dois déſormais vous regarder.
» Préſentez mon reſpect à ma mere

» Ma Femme vous offre à toutes
» deux ses services. Je suis, &c.

Quelle lettre, ma Cécile! Mais le Chevalier est toujours le même, peu civil, sans l'ombre du sentiment; il ne songe qu'aux brillans avantages du rang & de la fortune. Et quels raisonnemens, s'il vous plaît? Foible raisonneur! » Il ne peut me suppo-
» ser assez foible, pour souffrir que
» la même objection (il la nomme
» absurde) qui m'a fait perdre autre-
» fois mon bonheur, ait la force de
» me faire rejetter le même avanta-
» ge. « Pourquoi non? M. Falkland l'a-t'il donc levée? Les prétentions de Miss Burchill ne sont-elles pas les mêmes? N'ont-elles pas plus de force que jamais, si plusieurs années d'un amour constant peuvent les fortifier? » Ma Mere & moi, nous
» devons avoir appris à pardonner
» les fragilités humaines. *Nous en*
» *avons pardonné d'énormes.* « Cruel Homme

Homme, d'en vouloir à la malheureuse cendre de son Frere ! Nous avons appris sans doute à pardonner les fragilités humaines ; mais c'étoient celles d'un mari, & d'un mari pénétré de repentir, qu'une vraie séduction avoit entraîné dans un désordre qu'il abhorroit : est-ce une raison de fermer les yeux, sur celui d'un autre, à qui je ne suis pas liée par les mêmes nœuds ? » *Je suis sans » fortune & chargée d'enfans :* « Frere dur, & peu délicat ! Croit-il donc cet argument bien favorable à sa proposition ? Au contraire, il la combat fortement. Moi, qui, dans la fleur de ma jeunesse, avec quelques avantages personnels, que le tems & la douleur n'ont pû manquer d'affoiblir, avec une fortune supportable, ai rejetté son Ami, par des motifs qui subsistent encore, dois-je consentir, aujourd'hui que ces avantages sont perdus pour moi, à recevoir l'homme que j'ai refusé ? Ne seroit-ce pas reconnoître ouverte-

ment que l'humiliante révolution m'a réduite à ces mêmes principes, qu'on m'a vue autrefois condamner ? Ne feroit-ce pas m'impofer de mortifiantes obligations, & détruire le mérite d'un refus, fondé fur de fi raifonnables motifs ?

Non, mon Frere : fi j'étois capable de rendre, à M. Falkland, le bien qu'il m'a fait, je m'y porterois avec tout l'empreffement de mon cœur ; mais par la voie que vous propofez, c'eft ce que vous ne devez pas attendre d'une ame telle que la mienne. Je ne parle pas de mon engagement avec Miff Burchill ; quand je n'aurois rien promis, mes fentimens, par les confidérations que j'expofe, n'en feroient pas moins les mêmes : mais cette promeffe, par laquelle je me crois liée, détermine abfolument ma conduite, en mettant mon devoir hors de doute.

Que les préventions de mon Frere font peu raifonnables, contre cette malheureufe jeune Fille ! Il ne ceffe

pas de l'attaquer par quelque invective. Cet acharnement n'eſt-il pas cruel ? Je veux néanmoins le lui pardonner, parceque j'en connois la ſource, qui n'eſt qu'un extrême attachement pour ſon Ami. Il n'eſt pas beſoin de me rappeller à la reconnoiſſance que je lui dois ; je l'avoue, je la ſens : mais nous différons beaucoup, le Chevalier & moi, dans nos idées ſur la maniere de l'exprimer. » Ma conduite, dans cette » affaire, déterminera ſous quel jour » il doit déſormais me regarder. « Hé bien, j'y conſens. Il y a longtems qu'il a perdu, pour moi, la tendreſſe d'un Frere. Je ne la racheterai pas aux dépens de mon honneur. Ne ſais-je pas, que le pis qui puiſſe m'arriver eſt la pauvreté ? De tous les maux de la vie, c'eſt preſque le ſeul que je n'ai pas encore ſenti dans toute ſon étendue ; j'y ſuis préparée : mais je ne me croirai jamais pauvre, lorſqu'avec un cœur droit, qui ſera ma ſeule richeſſe, il me reſtera quel-

que moïen, mince, méprisable si l'on veut, de soutenir ma vie & celle de mes enfans. D'ailleurs, pourquoi dire méprisable ? n'ai-je pas, ma chere, un revenu de cinquante livres sterling bien completes, que je puis nommer mon bien ? C'est ce qu'on m'a laissé de mon douaire, lorsqu'on a vendu le reste. Avec cette petite rente, lorsqu'il plaira au Ciel d'appeller ma Mere, je me retire dans une cabane, de quelque Province où les vivres soient à bon marché ; & là, menant une vie paisible avec mes enfans, je rirai de la grandeur & des richesses.

Toutes les parties de la lettre de mon Frere m'ont extrêmement choquée. *Sa Femme nous offre ses services.* Vaine créature ! Cette expression, convient-elle, pour la Mere de son Mari ? Je suis si picquée, que je suis tentée de laisser la lettre sans réponse. Le Chevalier ne sentiroit pas ce que j'ai à lui dire, pour soutenir mes opinions ; & je ne ferois que m'en-

gager dans une conteſtation déſagréable. Ma Mere eſt dans une colere ſérieuſe contre lui. Elle l'appelle un miſérable eſclave de l'intérêt propre, qui ſacrifieroit, dit-elle, tout honneur & toute juſtice à ſon orgueil.

19 *Juillet.*

Pauvre Miſſ Burchill ! Que je la plains ! Son inquiétude augmente à chaque heure. Elle tient, n'en doutez pas, un œil ouvert ſur tous les mouvemens de M. Falkland, car nous ſavons d'elle qu'il eſt arrivé à Londres. La malheureuſe Fille m'a fait peine ; jamais il n'y eût d'amour de l'extravagance du ſien. Elle l'a nourri dans la ſolitude, & je lui crois un cœur d'une tendreſſe extraordinaire ; ſans quoi j'aurois peine à concevoir qu'avec ſi peu d'eſpérance, ſa paſſion ait pû ſubſiſter ſi long-tems au même dégré. Il faut convenir auſſi, que, par je ne ſais quel hazard, divers accidens ont concouru à l'entretien de cette flamme. Elle recon-

noît que ſon premier raïon d'eſpérance eſt venu du changement de nos diſpoſitions pour M. Falkland : elle avoit, dit-elle, de fortes raiſons de croire, que j'étois la ſeule Femme au monde qui mettoit obſtacle à ſon bonheur ; & la conſtance de M. Falkland, à garder le célibat, n'a fait que la confirmer dans cette opinion. Enſuite la généreuſe attention qu'il marqua pour elle, en la recommandant aux ſoins de ma Mere, lorſqu'il partit d'Angleterre ; les nobles ſecours, qu'il n'a pas ceſſé de fournir depuis, pour l'uſage de l'enfant ; ſa conduite avec Madame Goring, qui eſt, dit-elle, la plus ſéduiſante créature du monde ; la maniere tendre dont il parloit d'elle, dans ſa lettre à mon Frere ; la bonté dont ma mere ne s'eſt pas relâchée pour elle, dans l'idée qu'elle obtiendroit un jour l'affection de M. Falkland ; toutes ces circonſtances réunies ont entretenu le plus vif & le plus romaneſque amour dont j'aie jamais entendu

parler. Les hommes ont bien raiſon de dire, que les Femmes rebuttées ſont toujours les plus paſſionnées amantes. Miſſ Burchill en eſt un grand exemple : mais je ne crois pas que j'en doive faire un autre. Il y a quelque choſe d'inexplicable pour moi, dans cette jeune perſonne : elle eſt toute compoſée de tendreſſe & de langueur. Je l'ai entendue parler de M. Falkland, avec des tranſports qui m'ont jettée dans l'étonnement ; juſqu'à m'avouer un jour, qu'elle ſeroit morte, s'il n'eût pas répondu à ſon amour. Répondu ! ah ! Cécile, comment l'a-t'il fait ! Que la ſituation de Miſſ Burchill eſt mortifiante ! ſe trouver forcée de rechercher l'homme qui la fuit, & d'y emploïer la médiation d'une Rivale ! Mais que ce nom ſoit banni de ma mémoire ; c'eſt ce que je ne ſuis plus pour elle : & je ferai mes derniers efforts pour le prouver. Elle m'a fatiguée de ſes importunités, pour me faire écrire à M. Falkland, à pré-

ſent qu'il eſt à Londres : mais je l'ai priée de prendre un peu de patience, & d'attendre qu'il ait fait quelque démarche pour renouveller notre ancienne connoiſſance ; comme il y a beaucoup d'apparence, lui ai-je dit, qu'il ſera de ſon propre mouvement. Vous jugez que je me ſuis bien gardée de lui communiquer l'avis de mon Frere Elle ſemble appréhender que je ne reçoive une viſite de M. Falkland : Oh ! Madame, a-t'elle dit auſſitôt, s'il vous revoit ſeulement, je ſuis perdue ; à moins que vous n'aïez commencé par obtenir.... Elle s'eſt arrêtée. Je vous entens, chere Miſſ; mais ſoyez tranquille : je vous donne ma parole de ne pas le voir, ſi je ne vois jour auparavant à le ramener vers vous. Ah ! Madame, que vous êtes bonne ! Votre influence toute puiſſante fera des miracles en ma faveur : ſi M. Falkland perd une fois l'eſpérance de vous voir à lui, peut-être reviendra-t'il

à ſon premier amour. Ma Chere, devoit-elle tenir ce langage ? Mais n'importe. Il eſt égal à préſent pour moi, qu'elle ſoit ſon premier ou ſecond amour.

20 *Juillet.*

Il m'eſt arrivé, comme j'ai dû m'y attendre après la lettre du Chevalier, un Billet de ſon Ami; avec de grands complimens par la bouche du Porteur, pour ma mere & pour moi. Miſſ Burchill, qui vit preſque avec nous, étoit préſente. Ses belles couleurs ſont parties & revenues plusieurs fois, pendant qu'on m'informoit du meſſage. Je lui ai donné la lettre, après l'avoir lue. Vous n'y trouverez rien d'allarmant, Mademoiſelle, ai-je dit; prenez la peine de lire vous-même; quelques lignes obligeantes, telles que nous pouvions les attendre d'un homme civil. Ses mains ont tremblé, pendant qu'elle a tenu le papier. A préſent, Madame, a-t'elle dit en me le ren-

dant, vous avez une charmante occasion de lui écrire. Comptez, ai-je répondu, que je ne manquerai pas d'en faire usage, n'y de vous communiquer ce que j'écrirai.

Voici le Billet.

Est-il permis, Madame, au plus oublié de vos Amis, quoiqu'il n'en soit pas le moins ardent, de s'informer de votre santé? Pardon, si je renouvelle vos douleurs, en vous assurant que par le vif intérêt que je prendrai toujours à ce qui vous touche, je me suis profondément affligé, avec vous, de la derniere infortune qui vous est arrivée. Lorsque Milady Bidulphe ouvrira sa porte à toutes ses Connoissances, si je puis espérer d'être souffert dans la foule, je me ferai un honneur particulier d'aller lui baiser les mains; mais je ne prendrai pas cette liberté sans sa permission. Elle est trop bonne pour me la refuser; & je me flatte, Madame, que vous ne l'interdirez

pas au plus dévoué, comme au plus humble de vos ferviteurs,

ALCANDRE FALKLAND.

Ce Mardi matin.

Oui, Alcandre Falkland, je vous l'interdirai. Je connois les conféquences de vos infidieufes vifites. Vous m'avez donné l'occafion de vous écrire, & je penfe, fans bleffer aucune loi. L'interêt de la pauvre Miff Burchill tient aujourd'hui le premier rang dans mes vœux, & je tenterai du moins ce que je puis attendre de mes follicitations, pour le repos de ce cœur à demi romanefque.

Quelle fera ma joie, fi ma médiation, qu'elle croit toute puiffante a l'effet qu'elle défire !

21 *Juillet.*

J'écrivis hier à M. Falkland. Ma Mere, à qui je fis voir ma lettre avant que de la faire partir, l'approuva beaucoup. M. Falkland n'étoit pas

chez lui, lorſqu'elle y fut envoyée; mais comme il m'a répondu ce matin, de bonne heure, je vais vous tranſcrire les deux lettres, & commencer par la mienne.

» Je vous rens graces, Monſieur, » & du fond du cœur, de vos politeſ- » ſes & de votre amitié. Si j'ai differé » long-tems à vous témoigner ma » reconnoiſſance, pour les faveurs » ſignalées que j'ai reçues de vous, » ne m'accuſez pas d'ingratitude. Je » reconnois volontiers que c'eſt à » votre compaſſion, votre généro- » ſité, & votre noble déſintéreſſe- » ment, que j'ai eu l'obligation du » plus ſenſible bien de ma vie. Je » vous dois la juſtification de mon » honneur ſoupçonné, & le retour » de l'affection de mon mari. Des » ſervices de cette nature vous don- » nent un droit éternel à mes béné- » dictions & mes prieres. Mais lorſ- » que vous échauffez ſi vivement ma

» reconnoiſſance & mon eſtime, laiſ-
» ſerez-vous ſoupirer un cœur de vos
» duretés ? un cœur qui n'a d'admi-
» ration, d'amour, & d'adoration
» que pour vous ; un cœur digne de
» l'ardeur du vôtre, & dont vous
» ne ſauriez conteſter les droits à
» toute votre tendreſſe ? Eſt-il beſoin
» que je nomme l'aimable ſouffran-
» te ? Non ; il n'y a qu'une ſeule
» Femme au monde, à qui cette
» peinture puiſſe convenir. Permet-
» tez que je devienne ſon Avoca-
» te : elle m'a conquiſe à ſon parti.
» En vérité, Monſieur, elle mérite
» ſeule votre amour ; & je répon-
» drois que vous avez toujours poſ-
» ſedé le ſien ſans Rival, quoique ſa
» jeuneſſe, ſa beauté, & ſes charman-
» tes perfections, doivent avoir inſ-
» piré les plus tendres ſentimens à
» tous ceux dont elle n'a pû fuir la
» vue. Il y a plus de quatre ans
» qu'elle vous a dévoué les prémices
» de ſon cœur. Quel eſt ſon partage,
» depuis ce fatal moment ? les lar-

» mes, la ſolitude, une continuelle
» affliction.... Comment une ame
» telle que la vôtre, ſi capable de
» pitié pour les maux d'autrui,
» a-t'elle pû condamner, à des peines
» ſans relache, une Femme ſi digne
» d'un autre ſort ? Comment cette
» générosité, ſi vive dans d'autres
» occaſions, s'éteint-elle, ou tom-
» be-t'elle en langueur, avec une ſi
» forte raiſon de s'exercer toute
» entiere ?

» De grace, Monſieur Falkland,
» qu'il me ſoit permis de plaider dans
» votre cœur pour cette chere Miſſ
» Burchill. Je ferois valoir l'affection
» paternelle; mais vous ne ſauriez
» être ſourd à la voix de la nature.
» Un aimable & tendre Enfant vous
» demande juſtice pour ſa mere &
» pour lui; cette malheureuſe mere
» implore votre compaſſion; la mien-
» ne, qui l'aime & qui vous admire
» également, vous ſupplie; moi,
» pour qui vous avez eu quelque eſ-
» time, je vous conjure. L'aiguil-

» son secret, que vous portez dans
» le cœur, ne se joindra-t'il pas à
» nos sollicitations ? Pourquoi donc,
» pourquoi vos oreilles seroient-elles
» fermées aux instances réunies de la
» raison, de la conscience & de la
» nature ? Non, non, vous n'y ré-
» sisterez pas. Le mérite & les souf-
» frances de Miss Burchill doivent
» être récompensées, & je bénirai
» alors dans M. Falkland, le Pro-
» tecteur des Infortunés, le conso-
» lateur des affligés, le gardien de
» son propre honneur ainsi que du
» mien. C'est à ces titres, Monsieur,
» à ces titres seuls, que je me ré-
» jouirai de vous voir.

Voici sa réponse.

» C'est bien fait, très-bien fait,
» Madame, de prévenir ma propre
» Requête, & d'employer votre
» cruelle éloquence à me condam-
» ner au désespoir. Oui, je vois que
» Miss Burchill vous a conquise à son
» parti; mais qu'ai-je donc fait pour

» mériter un auſſi mauvais deſtin,
» que celui de vous trouver, vous
» entre tous les êtres créés! char-
» gée de la défenſe de ſa cauſe ?
» Je n'aurois pas crû Madame Ar-
» nil diſpoſée, à faire un ſi barbare
» uſage de ſon pouvoir. Dites-moi,
» vous, cher Tyran! comment ai-je
» mérité cette rigueur ? N'auroit-il
» pas été plus humain de me dire
» tout d'un coup ; Falkland, ceſſe
» d'eſperer, je ne ſerai jamais à toi ;
» je te hais, je te mépriſe, & t'a-
» bandonne à ton ſort. Oh ! non ;
» vous mettez de l'art dans votre
» cruauté ; vous voudriez prévenir
» juſqu'à mes deſirs, & couper cours
» à mes eſpérances, avant qu'elles
» aient oſé s'expliquer.

» Mais vous n'avez pas conſidéré
» que vous me fourniſſez des armes
» contre vous-même ; & j'en uſerai,
» Madame, avec auſſi peu de ménage-
» ment que vous. Il y a plus de qua-
» tre ans que j'ai part aux affections
» de Miſſ Burchill ; n'y a-t'il pas auſſi

» long-tems que je vous aime avec
» une ardeur. . . . O toi insensible !
» N'étiez-vous pas à moi, Madame,
» de votre propre consentement, avec
» l'approbation de votre mere ? Le
» jour, l'heure n'étoit-elle pas fixée,
» où nous devions tous deux paroî-
» tre à l'autel ? Jamais les espérances
» de Miss Burchill n'avoient été si loin
» que les miennes ; lorsqu'une furie
» vengeresse vint m'arracher un bon-
» heur promis. . . . songez qu'elles fu-
» rent alors mes souffrances. Je vous
» vis ensuite, dans les bras d'un autre :
» Miss Burchill n'a jamais souffert de
» tels tourmens. Si je vous avois vûe
» heureuse, Madame, j'aurois pû me
» consoler. Si j'étois aimé de Miss
» Burchill, comme vous l'étiez de
» moi, elle se réjouiroit de l'espé-
» rance de me voir heureux. Votre
» bonheur auroit fait le mien ; que
» le Ciel m'en soit témoin ! Oui,
» si je vous avois vue heureuse, je
» n'aurois pû, même en vous per-

» dant, me croire & me nommer mi-
» ſérable.

» Pourquoi me forcer de vous dé-
» couvrir une vérité déſagréable pour
» Miſſ Burchill ? Elle n'a, Madame,
» aucune ſorte de droit à mes vœux.
» Ma gratitude, ma compaſſion,
» ſont tout ce qu'elle peut attendre,
» & que je lui rens. La ſuite du
» tems auroit peut-être fait plus en
» ſa faveur, ſi je n'avois jamais vû
» Madame Arnil.

» Souvenez-vous que je ne deman-
» de pas encore la permiſſion de me
» jetter à vos piés : mon reſpect eſt
» trop profond, pour me permet-
» tre à préſent de le déſirer. Mais
» ne me banniſſez pas de votre pré-
» ſence. Je ne puis répondre, d'être
» toujours à l'épreuve de ces rigou-
» reuſes Loix. Laiſſez-moi du moins
» l'eſpoir, que l'avenir pourra faire
» quelque choſe en ma faveur. Je ne
» vous prie pas de me le dire, mais
» ne me défendez pas de le penſer.
» Milady Biduiphe ſait combien je

» la révére, & n'en eſt pas moins
» dure pour moi. Si je parvenois à
» la fléchir, dites, Madame, ne vous
» laiſſeriez-vous pas fléchir auſſi ?»

Que cet homme eſt embarraſſant pour moi, chere Amie! dans quelle entrepriſe je me ſuis jettée! cependant j'irai juſqu'à la fin. Ma crainte eſt que Miſſ Burchill ne voie ſa réponſe, tant il s'y trouve de mortifications pour elle. Quelle apparence néanmoins de pouvoir la lui cacher? Il eſt abſolument néceſſaire de ne lui rien déguiſer dans cette occaſion. Elle a mis toute ſa confiance en moi, je ne dois pas lui donner le moindre ſujet de ſoupçon. *Nulle ſorte de droit à ſes vœux*! c'eſt un langage qu'il a tenu conſtamment. Il faut, ma chere, que cette jeune perſonne s'explique nettement avec moi. Je me défie qu'elle n'a pas été tout-à-fait ſincere dans ſes entretiens avec ma mere. Je veux la voir, de ce pas; & diſ-

courir avec elle plus particulierement que je n'ai jamais fait ſur ce point.

Je ſors d'une longue conférence avec Miſſ Burchill ; longue, & tête à tête, car j'avois prié ma mere de me laiſſer ſeule avec elle. J'ai commencé par lui faire lire la réponſe de M. Falkland. Cette lecture a produit l'effet que j'en avois attendu. Miſſ a paru furieuſement bleſſée. J'ai mis auſſitôt le doigt ſur l'article, *elle n'a, Madame, aucune ſorte de droit à mes vœux.* Vous ſentez, ma chere Miſſ, ai-je dit, combien il eſt néceſſaire que vous ayez là-deſſus une parfaite confience pour moi.... Je n'ai pas fait difficulté d'entrer en lice pour vous, & je n'abandonnerai pas votre cauſe ; mais il dépend de vous-même de me fournir des argumens en votre faveur. Si vous m'écartez du droit chemin par des inſinuations peu ſinceres, au lieu de me

donner le pouvoir de vous ſervir, vous ne faites que multiplier les obſtacles.

Le ſujet, Mademoiſelle, eſt très-délicat; & depuis que je vous connois, j'ai toujours évité d'y toucher: mais, dans votre ſituation actuelle, il eſt de la derniere importance pour vous que je ſois bien éclaircie. La premiere fois que M. Falkland vous a recommandée, à l'amitié de ma mere, il l'a renvoyée à votre honneur, pour l'explication de certaines circonſtances, d'une nature ſi délicate, que j'ai peine à vous y faire penſer: cependant, chere Miſſ, vous devez me pardonner, ſi je vous demande de l'ouverture. M. Falkland s'eſt vû dans la néceſſité de déclarer que jamais il n'a cherché à faire naître vos ſentimens; que loin de prendre avantage des tendres diſpoſitions qu'il vous avoit reconnues pour lui, il a toujours évité les occaſions d'y répondre; qu'il a même été ſurpris, & pouſſé au pas fatal qui vous a rendue ſi mal-

heureuſe, par les artifices de cette odieuſe femme, à qui vous étiez donnée en garde.

M. Falkland a fait tant de fond ſur votre candeur, qu'il s'eſt rapporté, comme j'ai dit, à vous-même, pour la confirmation de ce point, dans l'idée apparemment que votre témoignage pourroit ſervir à diminuer ſa faute. Cependant j'ai quelques raiſons de croire que dans vos entretiens avec ma mere, vous avez préſenté les choſes ſous un jour moins favorable à M. Falkland. J'étois mariée, avant qu'elle eût reçu de vous la moindre information ; & ce qui pouvoit ſervir de quelque excuſe, à M. Falkland, étant devenu fort indifférent pour moi, je n'eus pas de curioſité pour l'approfondir : mais autant que j'en ai pû juger par les diſcours de ma mere dans le tems, & par le langage qu'elle m'a ſouvent tenu depuis, il ſemble, ou que M. Falkland a déguiſé quelques circonſtances, ou que vous, par une déli-

cateſſe fort naturelle aux jeunes perſonnes de notre ſexe, vous avez cru devoir mettre un voile ſur quelques parties de votre hiſtoire. Aujourd'hui, ma chere Miſſ, tout déguiſement doit être mis à l'écart : croyez-moi, votre plus forte recommandation à l'eſtime de M. Falkland ſera la candeur ; & peut-être, en le juſtifiant à mes yeux, m'allez-vous mettre en état de vous ſervir efficacement.

Pendant mon diſcours, une variété de paſſions s'eſt peinte ſur ſon viſage ; mais la confuſion dominoit. Elle eſt demeurée muette, & ſa tête s'eſt panchée. Je l'ai priſe par la main: n'appréhendez pas, ma chere, que ma vue ſoit de vous tendre un piége ; loin de mon cœur une telle perfidie ! Ne vous ai-je pas promis mon aſſiſtance ? Je proteſte, devant le ciel qui m'entend, que j'y emploierai tout mon pouvoir. Mais prenez garde qu'une fauſſe honte n'arréte la vérité ſur vos levres ; ce ſeroit fer-

mer la porte à votre bonheur. Parlez donc, très-chere Miſſ; M. Falkland a-t'il été juſte dans ſes repréſentations ?

Le paſſage s'eſt ouvert par un déluge de larmes. Oh ! Madame Arnil, vous liſez juſqu'au fond de mon ame ; que ſerviroit le déguiſement, à des yeux auſſi pénétrans que les vôtres ? Oui, M. Falkland n'a dit que la vérité ; je l'avoue, quelque honteuſe que cette confeſſion ſoit pour moi. Madame Goring, mépriſable femme ! m'a cruellement trahie ; & ma folle paſſion a fait tout le reſte. Peu de jours après la fatale ſoirée, M. Falkland me dit nettement qu'il étoit le plus malheureux des hommes, depuis ce qui venoit d'arriver. Il me dit qu'il y avoit une femme dans le monde, pour laquelle ſa main étoit deſtinée, que ſon mariage ſe négocioit actuellement, & qu'on le preſſoit de retourner à Londres dans cette vue ; qu'il n'avoit jamais vû cette Dame, mais que ſon honneur étant

étant engagé au frere, qui étoit ſon plus intime ami, il ne pouvoit ſe regarder comme un homme libre. Il accuſa ſon mauvais deſtin, de lui avoir dérobé l'occaſion de m'en informer plutôt, pour arréter un panchant dont il admiroit la force, en faveur d'un homme qui ne pouvoit y répondre. Qu'avois-je à dire, Madame? les reproches & les plaintes auroient mal convenu dans ma bouche. Je n'aurois pû les faire tomber que ſur moi-méme : j'avois déclaré mon frénétique amour à M. Falkland, ſans la moindre ſollicitation de ſa part; j'avois imploré le ſien, & dans un terrible inſtant j'étois devenue la victime de ma propre foibleſſe. Il ne me reſta qu'une eſpérance, fondée ſur l'aveu que M. Falkland m'avoit fait, qu'il n'avoit jamais vu ſa future épouſe. Si je vous avois connue, Madame, j'aurois ſenti la vanité de cette reſſource : mais, dans mon aveuglement, il ne me ſembla pas impoſſible qu'il ne pût naître à Ma

Falkland quelque objection contre la figure ou le caractere de la personne ; ou qu'elle-même, peut être, quoique cette supposition me parût presque incroyable , ne trouvât pas M. Falkland de son goût ; & dans l'un ou l'autre cas, je voiois une lueur d'espérance. La généreuse compassion, dont je le trouvai rempli pour moi, me fit croire qu'il ne me haïssoit pas, & je ne voulus pas perdre la petite part, que je me flattois d'avoir à son cœur, par des plaintes, beaucoup moins par des reproches, auxquels il n'avoit pas donné lieu : je me déterminai donc à la patience, résolue d'attendre ce que le ciel avoit ordonné de moi , & de rappeller mon amour à M. Falkland, si le projet de son mariage avortoit. Je ne m'ouvris pas à ma Tante, sur le résultat de l'entrevue qu'elle m'avoit ménagée, la honte lia ma langue ; mais bientôt il ne fut plus en mon pouvoir de lui rien cacher. Elle avoit tout soupçonné ; cependant elle me re-

procha vivement un malheureux oubli de moi-même, dont elle étoit la premiere cause. Mais je crois que son plus grand chagrin fut de voir M. Falkland échappé du piége; car je suis sure que n'ayant pû me rendre sa femme, elle auroit été capable de consentir qu'il me gardât pour Maîtresse : il n'étoit pas le premier en faveur duquel cette méchante femme eût tenté de me séduire, par des vues d'intérét propre.

Dans l'horreur de ma situation, j'appris que M. Falkland étoit à la veille de son mariage. La terrible perspective, que j'avois devant les yeux, me réduisit presqu'au désespoir. Je voyois qu'il m'étoit impossible de demeurer long-tems chez mon oncle. Je ne voyois pas où fuir. Au milieu de ces agitations, je pris le parti d'écrire à M. Falkland. Vous avez lû mon Billet, Madame, ce Billet sinistre, qui lui couta son bonheur.

Je reçus bientôt une réponse, dans

laquelle il me faiſoit le récit des funeſtes effets de ma lettre. Il y plaignoit, le plus tendrement du monde, ma triſte poſition; il s'engageoit à me procurer une retraite; & comme je devois être fort étrangere à Londres, où je n'avois jamais mis le pied, il m'y faiſoit eſpérer la connoiſſance d'une Dame de mérite, Milady Bidulphe, qui, n'ignorant pas ma malheureuſe avanture, ne pouvoit conſentir à me voir que pour me rendre tous les bons offices de l'humanité. Ici, Madame, je l'avoue en rougiſſant, il me propoſoit de ne pas cacher à cette Dame la moindre circonſtance de la vérité. Vous ſavez, me diſoit-il, que je ne ſuis pas un ſéducteur. Lavez-moi de ce noir ſoupçon, & juſtifiez mon honneur dans l'opinion de Milady Bidulphe. Voyez, ma chere Miſſ Burchill, quel fond je fais ſur le vôtre, lorſque dans une occaſion de cette nature, je me repoſe de ma juſtification ſur vous. Il n'en finiſſoit pas moins

par cette mortelle déclaration, que tout rejetté qu'il étoit de Miſſ Bidulphe, il l'aimoit avec une paſſion, qui ne lui permettroit jamais de penſer à d'autres femmes; & qu'auſſi long-tems qu'il auroit un cœur, il renonçeroit à l'idée du mariage.

Vous ſavez, Madame, qu'il partit alors pour les Païs étrangers, & telles étoient les circonſtances de mon ſort, lorſque j'arrivai dans la maiſon qu'il avoit fait préparer pour moi. Tous ſes procédés avoient été ſi droits & ſi nobles, qu'auſſi pénétrée d'admiration que de déſeſpoir, je m'étois déterminée, toutes les puiſſances du ciel m'en ſont témoins, au riſque de divulguer ma propre honte, à le diſculper de tout mon pouvoir dans l'eſprit de Milady Bidulphe, & qu'au milieu de mes pleurs j'aurois été capable de me réjouir, ſi j'avois pû lui procurer le bonheur qu'il déſiroit, de rentrer dans votre eſtime, après lui en avoir cauſé, quoiqu'involontairement, la perte,

Mais la fortune avoit diſpoſé de vous autrement, lorſque je vis Milady Bidulphe. Elle m'en informa auſſitôt & je vous avoue, Madame, que ne voyant plus de barriere inſurmontable à mes eſpérances, je fus aſſez lache pour n'oſer dire la vérité. Il me ſembla qu'elle devenoit inutile aux vues de M. Falkland. L'œil de Milady Bidulphe m'effraia. Cependant je crois qu'elle-même, par le tour de ſes queſtions, elle me conduiſit, comme naturellement, à me juſtifier; tant elle étoit prévenue contre M. Falkland : ou peut-être ayant déja diſpoſé de votre main, ſouhaita-t'elle, pour ſa propre juſtification, de n'être pas détrompée. Je dois donc le répéter malgré ma confuſion ; il eſt vrai que je ne fus pas ſincere. Il m'échappa quelques termes ambigus, qui durent faire penſer, à Milady Bidulphe, que ma ruine avoit couté de la peine & des ſoins à M. Falkland. Mon ſeul motif, ſi j'en eus quelqu'un, pour manquer d'ingénui-

té, fut l'eſpoir de paroître moins coupable aux yeux d'une Dame, dont l'air vertueux m'intimidoit. Je m'imaginai qu'en acquerant ſon amitié, je pouvois me flatter d'obtenir un jour la vôtre. Je ne craignois pas que M. Falkland, dévoué comme il étoit à vous, fît un ſecond choix; ou ſi, dans la ſuite il ſe laiſſoit engager au mariage, j'eſperai que ſes idées pourroient ſe tourner vers moi. C'eſt dans cette attente que j'ai paſſé tant d'ennuieuſes années : je ne me ſuis pas trompée, en jugeant qu'il ne trouveroit perſonne digne de ſuccéder dans ſon cœur à Madame Arnil. Il vous aime encore, Madame; mais vous déclarez que vous ne ſerez jamais à lui; mais il eſt encore libre; deux conſidérations, qui doivent nourrir mes eſpérances. A préſent, Madame, mon cœur eſt dans votre main. Je vous ai rendue maîtreſſe de mon ſecret. Pouvez-vous me pardonner! mais vous avez une ame héroïque. Souvenez-vous, ma chere Ma-

dame que je dépoſe, dans votre généreux ſein, ce qui m'eſt bien plus cher que la vie. Si M. Falkland, ſi Milady Bidulphe, apprenoient que j'ai abuſé de leur confiance, je crois que je n'y ſurvivrois pas.

Jamais ils ne l'apprendront de moi, ai-je répondu. Je vous rens graces, Mademoiſelle, de cette noble ouverture. Je ſerois une Malheureuſe d'en abuſer ; & je me flatte, au contraire, d'en faire un ſi bon uſage, qu'elle ſervira beaucoup à l'avancement de vos intérêts.

Eſt-il poſſible, Madame, que vous puiſſiez céder vos droits ſur M. Falkland, ſans qu'il en coûte un ſanglot à votre cœur ? L'exquiſe, enchantereſſe ! & cette exclamation, précédée d'un long ſoupir qui partoit du fond de ſa poitrine, elle l'a prononcée avec une emphaſe, que je ne puis rendre. Mais vous êtes héroïque, a-t'elle repris ; je ne puis aſſez le répéter ; le cœur, que la nature vous a donné, n'eſt pas du moule ordinaire

de votre ſexe. Etre adorée de M. Falkland, & le céder ſi tranquillement ! Des mondes ! Je donnerois mille mondes, pour en être aimée comme vous l'êtes. Mais vous êtes un prodige de Femme......... J'interrompis les tranſports de Miſſ Burchill, il y a moins de mérite, Mademoiſelle, que vous ne ſemblez le croire, dans le parti que je prens : je me ſuis ſoumiſe au refus que ma mere a fait de M. Falkland, dans un tems où je n'étois pas indifférente pour lui ; mais ce que je ſuis diſpoſée à faire aujourd'hui pour vous, n'a rien d'étonnant. Mes affections ont eu depuis long-tems un autre objet, avec lequel vous devez juger qu'elles ſont enſevelies dans le même tombeau. Mes larmes ont ici rendu témoignage à la vérité de ce ſentiment. Miſſ Burchill en a verſé auſſi. Elle étoit fort agitée. La confeſſion, qu'elle venoit de faire, l'avoit humiliée; ſon cœur étoit inondé d'amour ; je l'avois rempli des

plus douces eſpérances; toutes ces ſenſations réunies la faiſoient fondre en tendreſſe: cette jeune perſonne, ſi je ne vous l'ai pas déja dit, eſt un compoſé de larmes, de ſoupirs, & de tranſports romaneſques.

Je puis déſormais, ai-je repris, aſſurer M. Falkland que vous lui avez rendu juſtice, & qu'il a de grandes obligations à votre candeur. Elle s'eſt hâtée de m'interrompre: mais Madame, s'il ſavoit que mon aveu eſt venu ſi tard. . . . . C'eſt ce qu'il ne ſaura pas, ai-je répliqué; & ma mere n'en ſera pas informée non plus. Laiſſez-moi la conduite de vos intérêts, & comptez ſur ma promeſſe. Elle a ſaiſi vivement ma main, & l'a preſſée de ſes levres.

Mais, Madame! en me voyant levée pour ſortir; ſur-tout, que M. le Chevalier Bidulphe ne ſache rien de l'admirable bonté qui vous rend mon Avocate. Il me hait; ſa haine eſt implacable pour moi: je ne puis l'attribuer qu'à ſon extrême amitié pour

M. Falkland: il m'accuſe d'être, comme j'avoue que je le ſuis, mais ſans l'avoir ſû, l'occaſion du malheur de ſon Ami : je ſuis ſure que s'il apprenoit ce que vous entreprenez pour moi, il combattroit toutes vos vûes, & n'épargneroit rien pour me perdre dans ſon cœur.

Je l'ai raſſurée ſur cet article, en lui promettant que le Chevalier ne ſeroit informé de rien, & lui faiſant obſerver combien il étoit heureux pour elle qu'il fùt abſent.

Entre beaucoup de réfléxions dont je ne puis ici me défendre, ne ſemble-t'il pas, chere Cécile, qu'il y ait une fatalité comme attachée, aux ſentimens que M. Falkland a conçus pour moi ? Par quel étrange accident ſommes-nous parvenus à la connoiſſance de ſon avanture avec Miſſ Burchil. Avec quelle force ma mere n'a-t'elle pas été prévenue contre lui ? & combien de petites circonſtances ont concouru à l'affermir dans cette diſpoſition ? La lettre de

M. Falkland à mon Frere, n'y a pas peu ſervi. Celle de M. Burchill, à M. Falkland, a paſſé pour un autre motif de condamnation, quoiqu'écrite dans des vues fort différentes. Les ſeules voies de juſtification qui reſtoient pour lui, ma mere les a connues trop tard; & Miſſ Burchill reconnoît que cette raiſon même, qu'il étoit trop tard pour le ſervir, a fait que l'ouverture qu'il avoit propoſée pour ſa déſenſe n'a tourné qu'à ſa condamnation. Ma mere, enracinée dans ſes préjugés, s'engage, m'engage moi-même, à faire tous nos efforts pour le ſuccès de ſon mariage.

Je regrette de n'avoir pas lû cette lettre que M. Falkland écrivit de Bath à mon frere. Ma mere m'a toujours dit, qu'elle ne l'avoit lue qu'à demi. Le ſujet étoit legerement traité; elle fut particuliérement choquée d'une circonſtance: cependant il eſt très-ſur que ſi le total n'avoit pû recevoir une conſtruction favorable, mon frere ne l'auroit pas employé

pour la juſtification de ſon Ami. Cette reflexion vient auſſi trop tard. Pourquoi ne s'eſt-elle plutôt préſentée, à ma mere, ou à moi ? La ſeule concluſion que nous tirâmes, des inſtances de mon frere pour nous faire lire cette lettre, fut que l'avanture y étant tournée en plaiſanterie, on eſperoit que nous la prendrions de même. Il ſe pouvoit que nous la priſſions autrement. La confeſſion de Miſſ Burchill ne m'ouvre que trop les yeux. Pauvre Falkland ! Quelle bizarrie dans ton ſort ! Mais gardons-nous de nous attendrir ; les ſuites en peuvent être fatales. Après tout, il reſte une tache inéffacable dans ſa conduite : il eſt toujours vrai que Miſſ Burchill, toute blamable qu'elle ſe reconnoît elle-même, fut indignement trahie ; & quoique la trahiſon ne tombe pas ſur M. Falkland, la circonſtance, d'avoir païé le prix de ſon innocence à ſa Tante, le rend ſi coupable, qu'il lui doit une grande reparation. C'eſt un point auquel je

n'ai pû toucher dans notre conférence, parce que la malheureuse fille l'ignore. Il y a, ma chere, un golfe immense entre M. Falkland & moi. Combien de circonstances liguées contre lui ? Hélas ! il croit que le principal obstacle à ses espérances est levé, & que si M. Burchill a parlé de bonne foi, il doit trouver grace. Mais il connoit peu le cœur de votre Sidney. Toute critique que ma situation est à son égard, je suis mille fois plus loin de lui que jamais. Sait-il mes engagemens avec Miss Burchill ? ils suffiroient seuls pour mettre un mur éternel de séparation entre lui & moi. Fille infortunée, elle m'a liée à la servir, par des nœuds bien plus forts que le premier. Je dois la croire ingénue ; elle m'a confessé sa foiblesse ; elle déclare qu'elle auroit fait cet aveu plutôt, s'il eût pû servir à mon bonheur : peut-être l'auroit-elle fait : & je ne m'efforcerois pas de contribuer au sien ? J'y suis résolue, je le dois ; ma parole

en eſt donnée. Cependant Falkland mérite..... ah! ma chere, il mérite un meilleur ſort.

22 Juin.

Je n'ai pas tardé, ma chere, à faire l'uſage que j'ai cru devoir des ouvertures de Miſſ Burchill. Voici ma ſeconde lettre à M. Falkland.

» Pourquoi me forcer, Monſieur, » après avoir tenu avec moi une » conduite ſi noble & ſi déſintéreſ» ſée, à vous accuſer d'une dureté » qui la dément ? Vous me traitez » d'inſenſible : ah! c'eſt de ma trop » grande ſenſibilité que toutes mes » peines ſont venues. Depuis que le » bonheur a fui de moi comme une » ombre, & que je ne vois plus mê» me aucune poſſibilité d'y parve» nir, l'unique douceur à laquelle » j'aſpire dans cette vie, eſt de voir » ceux à qui je dois de l'eſtime, en » poſſeſſion de cette tranquillité d'a» me que je ne puis eſpérer pour » moi. Si M. Falkland, ſi Miſſ Bur-

» chill, étoient heureux, je ſerois
» moins miſérable. Souvenez-vous
» Monſieur, que ce n'eſt pas à cette
» aimable perſonne, que vous de-
» vez reprocher le renverſement de
» vos premieres eſpérances. Elle n'a
» jamais tenté par les petits artifices
» de ſon ſexe, d'engager un cœur
» que vous lui refuſez. Elle n'a pas
» pris des voies baſſes, pour ſuſciter
» des obſtacles à vos déſirs. Avec
» une paſſion ſans bornes, vous l'avez
» vue capable de dévorer les tour-
» mens de ſon cœur & de vous ce-
» der à ſa Rivale; une Rivale qui ne
» lui eſt ſupérieure en rien. Il eſt vrai,
» Monſieur, que je devois être à
» vous, & de mon propre conſente-
» ment: mais n'eſt-ce pas avec mon
» conſentement auſſi, que le traité
» par lequel nous devions être unis,
» fut rompu? J'étois convaincue alors
» que le droit de Miſſ Burchill avoit
» précédé le mien; je le penſe en-
» core, & le penſerai toujours. La
» naiſſance de Miſſ Burchill n'eſt

» pas vile ; ſa fortune eſt audeſſus du
» commun : ſa beauté, ſes agrémens
» perſonnels ſont d'un ordre diſtin-
» gué ; & ſi l'on ſuppoſe qu'elle n'eût
» pas connu M. Falkland, elle ſe-
» roit innocente. Ne vous imaginez
» pas que je veuille aggraver votre
» faute ; la candeur de Miſſ Burchill
» ne le ſouffriroit pas. Quelle char-
» mante ingénuité dans ſa confeſſion!
» Au milieu de ſes larmes & de ſa
» rougeur, elle a fait l'aveu de ſa foi-
» bleſſe ; vous ne méritez, dit-elle,
» aucun blame. Elle a fait l'éloge de
» votre généroſité, de votre com-
» paſſion, de votre droiture ; & ſi le
» ſuccès de vos déſirs avoit dépendu
» de ſon ſuffrage, vous lui ſeriez re-
» devable de ce que vous nommiez
» autrefois votre bonheur. Mais,
» quoique ſon témoignage vous ait
» peu ſervi, vos obligations ne ſont-
» elles pas les mêmes? Miſſ Burchill
» ne vous aime-t'elle pas avec une
» généroſité qui répond à la vôtre ?
» Des années d'une vive & conſtan-

» te affection ne méritent-elles au-
» cun retour? Ce cher innocent, qui
» vous appelle son pere, n'a-t'il
» aucun droit à votre attention
» pour son sort? Il porte votre
» nom, Monsieur, ne l'en faites pas
» rougir; peut-être fera-t'il quelque
» jour votre honneur & votre joie.
» L'aimable personne, dont la vie
» est liée à la vôtre, a dans sa dis-
» grace une grande source de
» consolation; celle d'avoir su sau-
» ver sa réputation de la cruelle ma-
» lignité des langues, par les heu-
» reuses mesures qui ont rendu son
» avanture secrete jusqu'après la nais-
» sance de votre fils. La vie retirée,
» qu'elle a menée depuis, sa condui-
» te modeste, prudente, exemplaire,
» l'ont fait respecter de tous ceux
» qui la connoissent; circonstance
» qui doit être regardée comme un
» bonheur particulier pour elle-mê-
» me, mais capable en même-tems
» de vous décider en sa faveur. La
» partie du monde, qui se plaît à ju-

» ger désavantageusement d'autrui, » n'aura pas l'occasion d'exercer ici » sa noire censure. L'alliance, & les » rapports mêmes de Miss Burchill » avec Madame Goring, sont presque inconnus à Londres; elle n'a » pas eu de commerce avec elle, depuis son veuvage; & d'ailleurs la » réputation de cette femme irréguliere n'avoit pas assez souffert jusqu'alors, pour avoir pu rejaillir sur » une niéce de son mari, confiée quelque tems à ses soins. Comment persistez-vous donc à la rejetter? Vous » reconnoissez qu'elle est aimable, & » je vous assure qu'elle a mille bonnes » qualités. Son amour pour vous, » son incomparable amour, lui sera-t'il imputé comme un crime? Si » c'en est un, il n'a rien manqué à la » longueur & à l'amertume de la punition! C'est à vous de récompenser à présent ses souffrances. Que » ne pouvez-vous pas vous promettre, d'un cœur sensible & reconnoissant, qui vous adore? Peut-

» être, avec tout le mérite dont le
» ciel vous a partagé, ne trouverez-
» vous jamais tant d'amour & de fi-
» délité dans une femme. Vous pou-
» vez être heureux avec elle. Votre
» bonheur sera l'unique étude de sa
» vie, & sera infailliblement confir-
» mé par le témoignage de votre
» propre cœur, qui s'applaudira d'en
» avoir usé noblement. Plaise au ciel
» de vous inspirer des sentimens,
» qui soient capables de vous faire
» tenter cette généreuse expérience!
» Qu'ils releveroient votre caracte-
» re, dans l'estime de quelques per-
» sonnes, auxquelles vous faites une
» si constante profession d'accorder la
» vôtre! Que vous seriez adoré de
» votre aimable souffrante! mais par-
» dessus tout, quelle délicieuse joie
» pour un cœur, de trouver dans
» lui-même de justes raisons de s'ap-
» prouver! Il ne manque que cette
» action à M. Falkland, pour être
» le plus estimable des hommes. Je
» voudrois vous estimer, vous ref-

» pecter, vous admirer de toutes mes » forces, & vous vous y oppofez; » vous voulez être un homme com- » mun, ou peu diftingué entre les » inconfidérés de votre fexe.

J'ai fait voir ma lettre à Miff Burchill. Elle l'a lue avec des larmes de reconnoiffance, qui couloient fur fes deux joues. Une heure après, j'ai reçu la réponfe fuivante :

» Miff Burchill peut triompher, » Madame, puifqu'elle vous a fait » embraffer fes intérêts. On ne peut » s'acquitter mieux de la commif- » fion, dont votre rigoureux cœur » s'eft chargé. Je rens graces à votre » cliente, de la juftice que fa char- » mante ingénuité, comme vous la » nommez juftement, m'a rendue. » Mais que m'en revient-il? N'ai-je » pas fervi à relever la belle Affligée » dans votre eftime, augmenté fes » prétentions à votre pitié, & four- » ni des armes contre moi-même à

» ſon Avocate ? Malheureux ſort que » le mien ! Je vois, je reconnois la » force de tous vos argumens. Miſſ » Burchill eſt une fille aimable: ſa ſin» cérité, ſa conſtance, & cet amour, » que j'ai ſi peu mérité, lui donnent des » droits à la récompenſe quelle dé» ſire. Que n'ai-je un cœur à lui pré» ſenter ! mais je n'en ai point. Vous » le ſavez ; Miſſ Burchill le ſait auſſi. » Si j'avois été capable du retour » qu'elle mérite, je n'aurois pas évi» té ſi long-tems ſa vue. Elle a con» nu l'état de mon cœur par ma pro» pre déclaration, dès le tems que » j'eus perdu toute eſpérance de vous » obtenir ; & tous mes efforts, après » un déſeſpoir long-tems confirmé, » n'ont pu m'affranchir de mon eſ» clavage. Comment offrir une main » dévouée comme toute mon ame à » d'autres charmes ? Quel préſent » pour une femme, dont la conſtan» te, la tendre, & délicate affection, » demandoit tout le retour d'un cœur » ſenſible à l'amour & la reconnoiſ-

» ſance ? C'eſt, Madame, l'unique
» apologie que j'aie à faire pour moi,
» contre toutes ces raiſons dont vous
» appuiez votre deſir favori. Conſul-
» tez votre propre délicateſſe ; que
» Miſſ Burchill conſulte la ſienne ; &
» peut être alors me croirez-vous
» acquitté d'ingratitude.

» Mon eſpoir, Madame, après
» avoir été déchargé d'une autre im-
» putation, étoit de retrouver quel-
» que faveur dans l'eſprit de Milady
» Bidulphe & le vôtre. Je m'étois
» flatté de cette conſolation, quel-
» que légere qu'elle fût en elle-mê-
» me, lorſque toute autre eſpérance
» m'avoit abandonné. Enſuite, un
» événement des moins attendu
» ayant rapproché de moi la per-
» ſpective du bonheur, la même ré-
» fléxion eſt devenue plus impor-
» tante, & n'a pû manquer de forti-
» fier mes renaiſſantes eſpérances.
» Mais, d'une main inflexible, vous
» prenez plaiſir à les détruire, &
» vous relevez entre vous & moi des

» barrieres que le ciel même avoit
» renverſées. Que puis-je vous dire,
» impitoyable comme vous l'êtes ?
» Eſt-ce donc à la ſeule Miſſ Bur-
» chill, que votre compaſſion eſt ré-
» ſervée ? Vous pouvez diſpoſer de
» ma vie, Madame; ſur le champ,
» elle ſeroit employée pour vous :
» mais je ne puis, ni ne dois renon-
» cer aux ſentimens de mon cœur ;
» & juſqu'au moment où vous m'au-
» rez déclaré, en termes exprès, que
» je dois être le plus miſérable des
» hommes, je ne renoncerai pas mê-
» me à l'eſpérance.

He Cécile ! Ha ma chere ! laiſſez-moi prendre un moment pour reſpirer.

Voyez-vous à quel cœur j'ai à faire ! intraitable, obſtiné dans toutes ſes réſolutions. Je m'attendois à quelques difficultés ; mais je n'aurois pas crû le trouver ſi déterminé dans la perſévérance de ſes ſentimens pour moi. Cependant il me ſemble que

que j'ai gagné un peu de terrain. En reconnoiſſant du mérite à Miſſ Burchill, il paroît touché de la déclaration qu'elle a faite en ſa faveur. Cet article m'a cauſé quelque embarras. Comme elle n'a pas eu pour ma mere autant de franchiſe que pour moi, je ne puis faire connoître à ma mere toute l'étendue de ſes aveux : auſſi ne l'ai-je informée qu'en général de ce que j'écrivois à M. Falkland dans ma derniere lettre : & j'ai pris ſoin, en lui liſant la réponſe, de paſſer ſur les endroits qui pouvoient lui faire déſirer un commentaire. J'avoue comme je crois l'avoir déja fait, que je ſuis un peu choquée de l'altération que Miſſ Burchill a miſe, dans une partie des incidens; mais je répéte encore une fois qu'une ſituation ſi critique demande une très-grande indulgence : & d'ailleurs je n'ai, dans mes idées même, aucun juſte reproche à lui faire; car il auroit été fort inutile, pour moi, qu'elle ſe fût expliquée plus ouver-

tement avec ma mere, dans leur premiere entrevue.

Vous jugez ſans doute, ma Cécile, qu'il faut parler ſans détour à M. Falkland. Oui, chere Amie, c'eſt à ce parti que j'ai le courage de m'arrêter, & vous trouverez ici une copie de ma lettre. Mais je crois devoir conduire cet ardent eſprit avec douceur, & m'efforcer de convaincre ſa raiſon, ſans bleſſer ſa tendreſſe.

Troiſiéme Lettre de Madame Arnil à M. Falkland.

» Vous m'avez cauſé, Monſieur,
» une joie très-vive : je commence à
» bien eſpérer, de la vôtre & de celle
» de mon aimable Amie. Je le pré-
» voyois ; un cœur, tel que celui de
» M. Falkland, ne peut être endur-
» ci contre la reconnoiſſance & la
» pitié ; ſentimens qu'il ne ſera pas
» difficile de convertir en amour,
» lorſque leur objet en eſt ſi digne.
» Eſſaiez, Monſieur, de grace eſſaiez :

» l'expérience ne peut manquer de » succès. Qu'un si noble triomphe sur » une malheureuse passion, vous fe- » ra d'honneur ! Quels délicieux re- » tours ne devez-vous pas attendre, » de la tendre & reconnoissante com- » pagne de votre bonheur ? Ne m'ap- » pellez pas infléxible, ou rigou- » reuse : aussi sensible à votre mérite » qu'à vos bienfaits, je me haïrois » moi-même, si je balançois à re- » connoître ce que vous valez, & » que vous avez plus fait pour moi » qu'il n'est en mon pouvoir de vous » rendre. Je dois vous parler ouver- » tement, puisque vous m'en faites » une loi : il est impossible que je » sois jamais à vous. Ce n'est pas » sans un extrême regret, que je me » vois forcée par la nécessité des cir- » constances à vous faire une décla- » ration, dont je me serois imaginé » que ma situation présente devoit » m'exempter : mais je vous pardon- » ne, Monsieur, de m'avoir pressée » sur ce point, & j'en tire un très-

„ heureux préſage pour le repos de
„ vos déſirs & de vos eſpérances,
„ dans tout ce qui ſe rapporte à moi.
„ Vous en appellez à ma délicateſ-
„ ſe, ſur l'offre de votre main, que
„ je vous propoſe de faire à Miſſ
„ Burchill, avec un cœur, dites-
„ vous, qui n'eſt pas elle. S'il n'y
„ avoit que la délicateſſe à conſulter,
„ la réponſe pourroit étre aiſée: mais
„ dans le cas où vous étes, combien
„ de conſidérations ſupérieures! L'a-
„ mour demande, ſans doute, d'être
„ payé par l'amour: mais lorſqu'il
„ s'agit de réparation pour l'hon-
„ neur injurié, & du ſort d'un cher
„ Enfant, qu'il faut ſauver de la
„ derniere diſgrace, ces délicates
„ impreſſions de l'ame doivent ce-
„ der, & je ne fais pas difficulté d'aſ-
„ ſurer que Miſſ Burchill recevroit,
„ avec raviſſement, une main qui la
„ mettroit en poſſeſſion de deux ſi
„ grands biens, eſpérant du tems,
„ de ſa tendreſſe, & de ſes infatigables
„ ſoins, celle d'un cœur dont cette

„ action auroit si bien prouvé la no-
„ blesse. L'expérience, Monsieur,
„ m'autorise à prononcer sur ce cas.
„ Vous savez, & je ne désavouerai
„ jamais, quels progrès vous aviez
„ faits autrefois dans mon cœur :
„ m'avez-vous crue assez légére, pour
„ me supposer capable, après avoir
„ rompu avec vous, de changer si-
„ tôt d'affection ? Non, non. Ma
„ soumission, pour les ordres de ma
„ mere, fut le seul motif qui me fit
„ engager mes vœux à M. Arnil ; &
„ je ne lui portai, à l'autel, que des
„ sentimens d'estime & de reconnois-
„ sance, pour tout l'amour qu'il m'al-
„ loit jurer. Cependant cette froide
„ semence produisit enfin une tendre
„ & sincere affection ; & jamais femme
„ ne fut attachée plus cordialement
„ à son mari. La bonté du mien lui
„ fit obtenir & mériter toutes mes
„ affections ; après quoi, Monsieur,
„ une aliénation passagere de son
„ cœur ne fut pas capable de les re-
„ froidir. Le retour de sa tendresse,

„ dont j'avoue avec toute la recon-
„ noiſſance poſſible que je vous eus
„ l'obligation, me le rendit plus
„ cher que jamais; & je fais profeſ-
„ ſion maintenant d'être mariée à ſa
„ mémoire. Vous êtes en droit,
„ Monſieur, d'attendre de moi cette
„ explication; pour votre propre in-
„ téret, comme pour celui de Miſſ
„ Burchill, je ne dois pas vous laiſ-
„ ſer le moindre doute de ma réſo-
„ lution. Mais d'un autre côté je ré-
„ pete, parce que vous m'y forcez,
„ que Miſſ Burchill mérite votre
„ amour, & que je lui crois un droit
„ juſte à votre main. Elle s'en rap-
„ porte à votre honneur, ſans pré-
„ tendre que ce droit ſoit fondé ſur
„ l'autorité des loix : s'il l'étoit,
„ Monſieur, je ne m'abbaiſſerois pas
„ à ſolliciter un homme, qui ſeroit
„ capable de lui refuſer cette ſorte
„ de juſtice.

» Ma mere eſt ferme dans ſon pre-
» mier ſentiment. Euſſiez-vous une
» couronne à m'offrir, ſon intégrité

» l'obligeroit de la rejetter ; & comp-
» tez qu'une couronne ne me ten-
» teroit pas de manquer à la ſoumiſ-
» ſion que je lui dois.

» Voyez donc, Monſieur, ſi cet
» événement imprévu, dont vous
» me parlez, événement ſi fatal pour
» moi ! vous a rapproché du terme
» de vos deſirs. J'ajouterai même,
» par juſtice pour mes propres ſenti-
» mens, que quand mon cœur ſeroit
» diſpoſé à faire un choix, vous ſe-
» riez le dernier homme ſur lequel
» il pût tomber. Ne me reprochez
» pas de caprice, ou d'ingratitu-
» de, ſans m'avoir laiſſé le tems de
» m'expliquer. N'eſt-il pas certain,
» Monſieur, que tout innocent que
» vous êtiez dans l'occaſion que je
» rappelle, & quelque noble empreſ-
» ſement que vous ayez apporté à
» la réparation du mal, vous avez
» été la vraie cauſe d'une ſéparation
» entre mon mari & moi ? Vous ré-
» pondrez, je le ſais, que notre mu-
» tuelle innocence, & le ſecret d'une

» affaire, dont le fond n'a jamais été
» connu que d'un petit nombre de
» nos Amis, rendent cette objection
» fort legere. Elle peut paroître telle
» à d'autres yeux ; tout le monde n'est
» pas également susceptible ; c'est
» mon infortune particuliere, d'a-
» voir un cœur qui l'est trop. Mes
» idées d'honneur, que vous traite-
» rez peut-étre de scrupules, ne me
» permettent pas de donner pour suc-
» cesseur, à M. Arnil, celui qui fit
» naître ses allarmes, & qui lui fit
» soupçonner ma fidélité. Ne seroit-
» ce pas une insulte à sa mémoire ?
» O Monsieur ! qu'est-ce que l'opi-
» nion du monde, comparée au té-
» moignage de nos propres cœurs !
» jamais le mien ne m'a fait encore
» aucun reproche ; & cette pensée
» m'a soutenue dans mes plus rudes
» épreuves.

Jusqu'ici, Monsieur „ je n'ai fait
» valoir que mon respect pour la mé-
» moire de M. Arnil : mais j'ai d'au-
» tres raisons pour excuse. Si vous

» les nommez des rafinemens , mon
» cœur n'en reſſent pas moins la
» force. Je ne ſuis pas la même fem-
» me, que vous avez autrefois aimée.
» Les afflictions ont alteré ma ſanté ;
» & ces petits avantages perſonnels,
» dont la nature m'avoit partagée ,
» ne ſont pas augmentés par le tems.
» Mes eſprits , abbattus par l'infor-
» tune, m'ont laiſſée languiſſante ; &
» peu ſenſible à la joie. La tranquil-
» lité fait mon ſeul goût, & preſque
» mon ſeul deſir. Celle , qui s'atti-
» roit autrefois les vœux de M. Fal-
» kland, étoit à la fleur de ſa jeuneſ-
» ſe ; admirée , careſſée d'un monde
» flateur ; irréprochable dans ſon ca-
» ractère ; en poſſeſſion d'une fortu-
» ne qui lui ſuffiſoit : ſon cœur alors,
» ſon cœur pur & libre, étoit un prê-
» ſent, ſi j'oſe le dire, digne du plus ga-
» lant homme. Le bonheur d'autrui
» pouvoit être alors en ſon pouvoir.
» & M. Falkland n'auroit pas fait un
» marché trop inégal. Mais la ſcène eſt
» tout-à-fait changée. Qu'offrirois-je

» maintennt à votre tendresse ? un
» objet flétri par la douleur; une répu-
» tation blessée, quoiqu'injustement,
» par des doutes; une petite Famil-
» le sans fortune; un cœur veuf,
» peut-être mort à l'amour, peut-
» être incapable de plaisir. Ah! Mon-
» sieur! m'est-il possible de devenir
» votre Femme à ces conditions ?
» Redevable comme je le suis à vos
» généreux services, sans aucune pos-
» sibilité de retour, à quel excès se-
» riez-vous monter l'obligation? Que
» vous me rendriez pauvre à mes
» propres yeux! Malgré l'humilia-
» tion où l'adversité m'a réduite, mon
» ame est trop fiére encore, ou trop
» délicate, permettez-lui cette opi-
» nion d'elle-même, pour se soumet-
» tre à des Loix si dures. Non, quand
» il n'y auroit pas de Miss Burchill
» au monde, ni d'empire maternel
» auquel je dusse obéir, je crois que
» dans ma situation présente, je ne
» voudrois jamais être à vous.

» C'est ma derniere détermination

» que vous recevez avec cette Let-
» tre. Je ne vous importunerai plus
» ſur le même ſujet. Si votre cœur
» ſe laiſſe toucher pour Miſſ Burchill,
» comptez ſur le prix qui vous attend.
» Dans elle, vous êtes ſur de trouver
» une tendre, une fidelle, une char-
» mante Amie, qui ſaura payer cha-
» cun de vos bienfaits avec uſure ; &
» celui, dont toute juſtice & toute
» bonté viennent comme de leur
» ſource, ne manquera pas de vous
» prodiguer ſes bénédictions. Je
» ſuis, &c.

Il me ſemble à préſent, ma très-chere Amie, que j'ai déchargé mon cœur, d'un fardeau qui le tenoit oppreſſé. Que puis-je ajouter ? M. Falkland eſt maintenant informé de ma réſolution abſolue ; & s'il n'eſt pas d'une inſenſibilité ſans exemple, je juge que Miſſ Burchill doit obtenir à la fin le deſir de ſon ame. O Cecile ! j'ai connu l'amour : mais je ne voudrois pas, pour le mon-

de entier, que mon cœur fût dévoré par une flamme telle que la ſienne.

Il n'eſt plus queſtion de mes ſentimens. Le ſacrifice en eſt fait à mon devoir: & que m'importent les ſuites, dans une vie condamnée à la douleur? Mais n'ai-je pas fait ce que j'ai dû? Oui, j'en demeure convaincue. Il me reſte une vraie ſatisfaction de ma conduite, que je n'ai jamais éprouvée, lorſque j'ai fait mal. Il eſt des points délicats, ſur leſquels nos propres cœurs ſont les meilleurs juges. Si M. Falkland perſiſte à rejetter la pauvre Miſſ Burchill, je puis ne le plus preſſer; mais je ſuis déterminée à ne le pas voir.

25 Juin.

Que l'incertitude m'a cauſé d'agitations, ces trois jours! je doute que celles de Miſſ Burchill ayent été beaucop plus vives. Nulle réponſe, de cet étrange homme! Seroit-il encore une fois diſparu?

Non, je lui fais tort. On m'ap-

porte, à ce moment, une lettre de ſa part.

Liſez, ma chere, liſez; & faites-moi des félicitations, que je vous promets de recevoir.

» Vous êtes née, Madame, pour
» conquérir ſouverainement. Eſt-il
» rien au-deſſus de votre pouvoir ?
» Mon cœur étoit fait pour vous, &
» vous pouvez lui donner la for-
» me qu'il vous plaît. Je vous for-
» cerai de m'accorder du moins vo-
» tre eſtime. Pourquoi votre géné-
» roſité pour une malheureuſe Fille,
» à laquelle vous n'avez aucune obli-
» gation, eſt elle pouſſée plus loin
» que celle d'un homme, qui croit
» lui devoir de la reconnoiſſance ? Je
» ſouhaiterois de pouvoir m'acquit-
» ter de l'amour que je lui dois
» auſſi; mais je tenterai, à l'avenir,
» d'expier ma faute; & peut-être re-
» trouverai-je, dans ſon aimable ſein,
» cette paix, qui m'eſt étrangere de-
» puis ſi long-tems. Elle pardonnera

» la lenteur d'un cœur, qui n'a ja-
» mais ſû lui déguiſer ſes tourmens,
» & qu'elle a vû déchiré par une fa-
» tale paſſion, qui, telle qu'une cruel-
» le maladie, a conſtamment triom-
» phé de l'attaque & de la réſiſtan-
» ce. Mais, graces à vous, Madame,
» je crois ſentir que ma guériſon s'ap-
» proche. La tendreſſe de Miſſ Bur-
» chill finira ce que vous avez com-
» mencé. Vous ne me ferez plus de
» reproche. Si j'ai quelque part à vo-
» tre eſtime, je ne m'expoſerai plus
» à la perdre, & je forcerai le plus
» fier des cœurs à reconnoître, mal-
» gré lui, que Falkland n'en eſt pas
» indigne.

Chere Cecile ! que direz-vous à préſent de mon Alcandre ? mon Alcandre, oui, ma chere ; qu'il me ſoit permis de lui donner encore une fois ce nom. A-t'il l'ame noble ? Heureuſe, heureuſe Miſſ Burchill ! vous touchez enfin au comble de vos deſirs. Puiſſiez-vous jouir long-tems de

leur objet, & lui faire ſentir à lui-même tout le bonheur qu'il mérite! Ma mere n'a pû contenir ſa joie, lorſque je lui ai fait la lecture de cette Lettre. » Que Dieu l'aime, que » Dieu le béniſſe, s'eſt-elle écriée! » c'eſt à préſent qu'il eſt dans les » voies de la juſtice.

Que je m'applaudis, ma chere, d'avoir été l'inſtrument d'un événement ſi déſiré! Cependant il me ſemble que ſi j'étois Miſſ Burchill, quelle que pût être la violence de ma paſſion pour l'homme, je n'aurois pû conſentir à le recevoir aux mémes termes. Il l'accepte, comme un préſent de ma main; c'eſt pour ſe relever dans mon eſtime, qu'il lui rend juſtice: ne ſemble-t'il pas, chere Amie, qu'il veut ſe donner une ſorte de ſupériorité ſur moi, par ſon acceptation? Mais il en ſera ce qu'il lui plaît. Je ſerai contente dans mon humiliation, ſi mon refus lui rend le repos: & s'il l'obtient à la fin par cette voie, ne

doit-il pas croire qu'il m'a quelque obligation ?

Je balance à faire voir cette derniere Lettre à Miss Burchill. Un consentement, qui n'est pas donné de meilleure grace, peut diminuer sa joie. Après tout, je doute qu'elle ait assez de délicatesse, pour être fort affectée de cette circonstance.

Miss Burchill m'a sauvé l'embarras, que je redoutois; elle est arrivée, dans un transport, qui ne lui a pas laissé, pendant quelques minutes, le pouvoir de lier deux idées. Elle avoit reçu une Lettre de M. Falkland, écrite, nous a-t-elle dit, de son angélique main. Je l'ai fait aisément consentir à me la laisser, & je la transcris.

» Est-il possible, Mademoiselle, » que vous conserviez encore un peu » d'inclination pour moi; froid & » négligent comme je l'ai toujours » été pour vous, depuis que vous

» m'avez honoré de votre tendresse ?
» Si vous pouvez me le pardonner,
» je suis prêt à vous offrir ma main ;
» & j'espere que le dévoûement de
» toute ma vie tiendra lieu de ré-
» paration, pour le vol que je vous
» ai fait, depuis tant d'années, d'un
» cœur que vous méritez, & qui
» vous appartenoit justement.

» Je n'ai jamais eu d'autre mérite
» avec vous, que celui de la sincé-
» rité ; & je ne dérogerai pas au-
» jourd'hui à cette vertu, pour en
» affecter une autre, à laquelle je n'ai
» aucun titre. J'avoue, Mademoi-
» selle, que c'est à la prudence su-
» périeure, à la délicatesse d'hon-
» neur de Madame Arnil, que j'ai
» l'obligation d'avoir reconnu votre
» mérite, & tout ce que je vous dois.
» Si vous permettez que j'aie l'hon-
» neur de vous voir chez vous ce
» soir, vous recevrez un homme plein
» d'estime & de reconnoissance pour
» vous, & déterminé pour l'avenir
» à mériter, par une conduite sou-

» tenue, la continuation de vos ſen-
» timens. Je ſuis votre très-humble, &c.

Après avoir fait cette lecture, j'ai félicité Miſſ Burchill ſur l'approche de ſes heureux jours. Elle ne pouvoit trouver de termes, pour m'exprimer ſa reconnoiſſance. Le ſervice que je lui ai rendu eſt des plus importans, & dans ces occaſions les paroles ſont de peu d'uſage; Miſſ Burchill peut être éloquente ſans leur ſecours. Elle a recommencé mille fois à m'embraſſer; & dans ſon tranſport, elle m'a baigné le cou de ſes larmes.

Ma mere eſt auſſi charmée de cet heureux dénoûment, que s'il étoit queſtion de ſes propres intérêts. Elle a recommandé à Miſſ Burchill d'avoir l'Enfant chez elle, lors qu'elle recevra la viſite de M. Falkland. Il paroît qu'il ne l'a pas encore vû, depuis ſon retour en Angleterre. La crainte de s'attirer des obſervations, qui pouvoient nuire à la mere, l'a toujours éloigné du quartier où cet

Enfant eſt élevé. Miſſ Burchill a fort approuvé le conſeil, & nous a bientôt quittées, pour aller ſe préparer à l'entrevue dont elle brûle depuis ſi long-tems de voir arriver l'heure.

A préſent, Cecile, s'il convient que je retombe ſur moi, ne trouvez-vous pas que pour un.... Dirai-je pour un Amant ? M. Falkland a pouſſé le déſintéreſſement bien loin ? C'eſt avoir donné la plus noble preuve de ſon eſtime & de ſa déférence pour moi, comme autrefois il m'en a donné pluſieurs d'une véritable affection. Si cette Miſſ Burchill ne ſe rendoit pas digne de lui, je me haïrois mortellement moi-même, d'avoir procuré cette union. Mais, avec mille charmes réels, elle a trop d'amour, pour ne pas obtenir la poſſeſſion de ſon cœur, lorſqu'il va ſe trouver également engagé, par le devoir & par l'intérêt, à le lui donner entiérement. Toute liaiſon doit ceſſer déſormais entr'elle & moi. Pour elle, comme pour M. Falkland, cette précaution

devient néceſſaire : ma préſence peut troubler, mais ne peut jamais ſervir à cimenter, la tranquillité de l'un ni de l'autre.

26 Juin.

Miſſ Burchill étoit trop empreſſée de nous communiquer ſa joie, pour différer un moment à nous informer de ce qui s'étoit paſſé entr'elle & M. Falkland. Elle accourut hier au ſoir, auſſi-tôt qu'il l'eut quittée ; il n'étoit gueres moins de dix heures.

Elle nous dit qu'il étoit arrivé à ſix, d'un air ſi charmant ! elle n'avoit pas manqué de ſe mettre très-élégamment pour le recevoir ; & je crois réellement qu'il dut la trouver belle comme un Ange. La joie donnoit tant d'éclat à toute ſa figure, qu'elle ne paroiſſoit pas la même Femme,

Elle avoit tâché, continua-t'elle, de ſe compoſer pour cette entrevue ; elle s'étoit même étudiée à prendre quelque air de dignité ; mais à l'ap-

proche de ſon conquérant, tout s'étoit évanoui; le tumulte de ſon cœur avoit tellement banni toute eſpece d'attention, qu'elle ne fut pas capable de nous dire comment elle l'avoit reçu. Elle ſavoit ſeulement, nous dit-elle, qu'ayant pris l'Enfant, qui ſe tenoit à ſa robbe, elle l'avoit mis entre les bras de ſon Pere, & qu'en donnant ordre au petit Innocent de le remercier de ſa bonté, elle avoit lâché la bride à ſes larmes. M. Falkland embraſſa ſon Fils, avec une émotion viſible; & l'ayant mis doucement à terre, il s'aſſit à côté de Miſſ Burchill. Elle ne ceſſoit pas de pleurer. Ces généreuſes larmes, lui dit-il, en prenant ſa main, ſont un reproche trop vif. Elles viennent, Mademoiſelle, d'une tendreſſe que je n'ai pas méritée. Je ne puis vous regarder, ni ce cher Enfant, ſans rougir. Mais vous m'avez pardonné. Ce ſera l'étude de ma vie, de faire votre bonheur à tous deux. Ah! Madame, s'écria-t'elle, en

me regardant d'un œil attendri, concevez - vous quelle délicieuse joie cette déclaration m'a causée, de la bouche du bien-aimé de mon cœur ? J'ai serré sa main : O Monsieur, votre bonté est extrême ; comment la reconnoître jamais ! je ne vous demande qu'une grace ; dites-moi que l'offre de votre main n'est pas tout-à-fait involontaire, & je suis la plus heureuse des Femmes.

M. Falkland, reprit-elle, s'est arrêté un moment : ensuite, avec sa noble franchise, il m'a répondu ; vous savez, ma chere Miss, avec quel excès de passion, j'ai toujours aimé Madame Arnil. Si Madame Arnil n'avoit pas existé, je n'aurois préféré personne à vous : mais lorsque j'ai commencé à vous connoître, je me regardois déja comme engagé avec elle, quoique je ne l'eusse pas encore vue ; & ma connoissance ne fit ensuite que serrer ce lien. Je ne vous en fis pas un secret ; rappellez-vous quelles furent mes déclarations, après la

perte de mes eſpérances. Je n'ai même pas ceſſé, depuis ce tems, de l'aimer avec toute l'ardeur de mon ame. Je l'ai adorée juſques dans les bras d'un mari; & comme c'eſt mon attachement pour elle qui m'a toujours éloigné de vous, je ſuis d'aſſez bonne-foi pour vous avouër que je perſiſterois encore dans mon obſtination, s'il me reſtoit la moindre eſpérance. Mais elle m'en a ravi juſqu'à l'ombre. Elle a déclaré qu'elle ne pouvoit jamais être à moi; & du même ton, elle m'a répréſenté ſi fortement ce que je vous dois, qu'elle m'a convaincu de l'obligation d'être à vous. Généreuſe comme vous êtes, Mademoiſelle, connoiſſant la force de l'Amour, vous me pardonnerez ſi je vous avoue que Madame Arnil eſt l'arbitre de mon ſort, & qu'en me rendant à ſa déciſion, je crois ſuivre la Loi du Ciel même. Ainſi, quoique ma conduite n'ait pas d'autre guide qu'elle, ne croyez pas que je cede avec répugnance à ſa volonté. Sa vertu, ſa religion, la

nobleſſe de ſon ame, m'ont dicté ce que ma raiſon me fait approuver. Je ſuis, depuis trop long-tems, l'eſclave d'une paſſion ſans eſpérance. J'ai pris la réſolution de rompre mes chaînes. Vous, Mademoiſelle, aſſiſtez-moi dans cette entrepriſe. Je ne doute pas que le tems, joint à mes efforts, aidé par votre tendreſſe, & par votre douceur naturelle, ne me faſſe parvenir à la victoire, & ne la rende d'un égal avantage pour vous & pour moi. Mais vous permettrez, Mademoiſelle, que je renonce pour jamais à voir Madame Arnil; c'eſt pour votre repos comme pour le mien, que je fais de cet article un des préliminaires de notre union. Mon intention, lorſque vous m'honorerez de votre main, eſt de la recevoir, s'il vous plaît, de la vertueuſe Milady Bidulphe. Il vous ſera ſans doute agréable que la célébration ſe faſſe abſolument ſans éclat; afin qu'en faveur de notre cher Fils, je puiſſe vous préſenter comme une épouſe ancien-

nement

nement reconnue. Je ferai dresser, dans cette vue, avec toute la diligence & le secret possibles, des articles dignes de votre mérite & convenables à ma condition.

Il entre aussi dans mon plan, si vous l'approuvez, de partir après notre union pour l'Irlande, où j'ai des Terres que je n'ai jamais vues, & que je me proposois de visiter, si cet événement, cet heureux événement (en baisant ma main) ne s'étoit pas si-tôt accompli.

Pénétrée, ajouta Miss Burchill, du sentiment de sa générosité & de sa candeur, je n'ai pû me défendre de lever sa main à mes levres; il l'a retirée tendrement, comme s'il eut été confus de ma condescendance. Ensuite ayant fait tourner le discours sur des sujets moins intéressans, il a passé trois délicieuses heures avec moi; & lorsqu'il a pris congé, il a fixé Vendredi, Vendredi prochain, pour le jour de bénédic-

tion qui doit m'assurer de lui pour jamais.

Ce récit, ma chere Cecile, m'intéressoit trop, pour n'avoir pas apporté toute mon attention à le retenir, & je vous le rens presque mot pour mot. Soyez, soyez heureuse ! répondis-je à Miss Burchill. Vous devez l'être, ou jamais. Ce que je désire est de vous voir encore une fois, avant que vous soyez Madame Falkland. Il ne se passera pas bien long-tems, sans que ce nom soit le vôtre. Ma chere Madame ! me dit-elle, en passant la main flatteusement sur mon sein, je suppose que tout est tranquille ici : elle me regarda fixément ; mais, ajouta-t'elle, vous avez le plus noble des cœurs. Je le crois honnête, répondis-je, un peu déconcertée de son action & de son discours. Pourquoi s'adresser à moi dans ces termes, ma chere Cecile ? Je me flatte de n'avoir laissé rien échapper dont elle puisse conclure, que je vois sa

bonne fortune à regret. Si je l'avois fait, loin cette baſſeſſe, du cœur de ton Amie. N'eſt-ce donc pas moi, qui rens aujourd'hui cette Miſſ Burchill, l'heureuſe Femme qu'elle croit être ? Cependant j'avoue qu'il y a quelque choſe, dans la conduite de M. Falkland, qui réveille mon eſtime & mon admiration. O ! puiſſe-t'il être heureux ! ſans quoi je ſerois à la vérité fort miſérable.

Ma mere aſſura Miſſ Burchill qu'elle prendroit un plaiſir inexprimable à l'unir avec M. Falkland, & la pria de lui faire ſavoir demain, à quelle heure & dans quel lieu la cérémonie doit s'exécuter. Elle répondit que ce ſeroit dans ſa propre chambre, lieu le plus ſecret qu'elle puiſſe choiſir; & que M. Falkland devoit engager à cet office, un Miniſtre de ſes intimes Amis, ſon compagnon de Collége, dont il connoît la diſcrétion.

Les eſprits de Miſſ Burchill étoient trop émus par la joie, pour la laiſſer penſer au ſommeil. Elle demeura

fort tard avec nous ; & notre entretien l'ayant conduite à parler du chagrin qu'elle avoit, de perdre ma société, par la résolution que M. Falkland a prise de ne me pas voir, ma mere, prit cette occasion pour disserter gravement sur les devoirs conjugaux. Elle commença par applaudir beaucoup à la résolution de M. Falkland, dont elle fit observer que Miss Burchill devoit tenir compte à son mari, comme d'un nouveau mérite. Que cette idée, lui dit-elle, ne vous permette jamais d'oublier, combien le nœud qui va vous unir est respectable & sacré. M. Falkland, voyez-vous, ne veut pas s'exposer au hazard des moindres tentations, qui puissent blesser la foi qu'il va vous promettre. Votre situation est délicate, & demande une extrême circonspection de votre part ; pour conserver, dans son cœur, le rang qu'il semble disposé à vous accorder. Ce n'est pas sur vos charmes personnels que je vous conseille de vous reposer, pour obtenir, ou pour

fixer les affections d'un homme tel que lui ; vous voyez que ſeuls ils n'ont pû produire cet effet. C'eſt à l'honneur de M. Falkland, plus qu'à ſon amour, que vous devez la juſtice qu'il vous rend ; que jamais cette réflexion, ne ſorte de votre mémoire : ſoyez reconnoiſſante ; mais que votre reconnoiſſance ait un air de dignité ; & par votre conduite, convainquez votre mari que votre premier motif, pour déſirer cette union, a toujours été l'honneur : l'amour, à la ſuite de l'honneur, viendra de meilleure grace.

Le ton libre des inſtructions de ma mere ne me ſurprit pas, parce qu'elle dit toujours ce qu'elle penſe: mais l'emphaſe de ſa prononciation n'étoit pas ordinaire. Miſſ Burchill lui témoigna beaucoup de reconnoiſſance, & parut entrer parfaitement dans ſa morale. Cependant j'ai pû m'appercevoir, que cette leçon ne lui plaiſoit pas.

Après ſon départ, ma mere me

dit que si ses avis avoient été un peu durs, elle les avoit jugés nécessaires. Miss Burchill, ajouta-t'elle, n'est pas tout-à-fait ce que je l'ai crue. Il m'avoit semblé d'abord que jamais je n'avois vu tant de réserve & de modestie dans une jeune Fille : lorsqu'elle parloit de M. Falkland, c'étoit à la vérité d'un air très-affectueux ; mais avec tant de décence, qu'elle m'avoit convaincue de l'innocence & de la pureté de son cœur. Dans ces derniers tems, j'ai remarqué que les expressions de sa tendresse ont été moins délicates. Il est quelquefois sorti, de sa boûche, des saillies qui ne conviennent point dans celle d'une jeune Fille, & qui m'ont presque offensée ; & ce soir, sa joie ne connoissoit aucun frein. Elle a, sans doute, une grande raison de se réjouir : mais plusieurs considérations devoient réduire cette joie, du moins dans ses apparences, aux termes d'une satisfaction modérée. Elle aime M. Falkland ; mais qu'elle se garde de dé-

goûter un homme si sensé par une trop vive expression de son amour.

L'observation de ma mere, & sa maniere de l'exprimer, me frapperent prodigieusement. Il est vrai que j'avois fait la même remarque: mais comme vous savez que ma mere n'est pas d'une pénétration extraordinaire, & qu'en général ses réflexions sont superficielles, je n'en fus que plus étonnée de l'entendre. Miss Burchill doit avoir été fort différente de ce qu'elle est aujourd'hui, pour avoir fait, par son changement, une si forte impression sur elle. *Plusieurs considérations devroient avoir modéré sa joie.* Peut-être ma mere a-t'elle voulu dire qu'au milieu de sa joie, Miss Burchill, avec un peu de réflexion, trouveroit de bonnes raisons de s'humilier. J'espere du moins qu'il ne lui sera pas tombé dans l'esprit que la gaîté de cette jeune personne ait pû me blesser, pour un dénoûment que j'ai pressé avec tant d'ardeur. Ma mere est trop franche, pour ne s'é-

tre expliquée qu'à demi. C'eſt, peut-être, un ſimple jeu de mon imagination. Cependant il m'a mortifiée. J'ai dormi peu cette nuit; & je me ſuis levée ce matin à la pointe du jour, pour jetter tout ce détail par écrit.

27 *Juin.*

Miſſ Burchill n'eſt venue que ce ſoir, & même aſſez tard. Le plaiſir éclatoit dans ſes yeux. Je lui ai dit à l'oreille, nous partageons votre joie, Mademoiſelle, & nous la partageons très-ſincerement : mais notre ſituation préſente ne nous permet pas de prendre le même air de gaîté, quelque juſte qu'en ſoit la cauſe. Contenez-vous un peu; ma mere ne trouveroit pas cet air obligeant, à la veille comme nous ſommes de vous perdre. Elle a ſouri; & me remerciant du conſeil, elle a compoſé ſur le champ tous ſes traits à tant de décence, je ne dirai pas de gravité, qu'on n'auroit pû découvrir qu'elle fût agitée d'aucune émo-

tion extraordinaire. J'avoue, ma Cecile, que cet empire ſi prompt, ſur ſa contenance, m'a cauſé beaucoup d'étonnement. Il m'a fait plaiſir néanmoins, parce que j'appréhendois que ma mere ne trouvât quelque nouveau ſujet de dégoût dans ſa conduite.

Elle nous a dit que M. Falkland lui faiſoit un douaire de mille livres ſterling de rente; & cela, ſans qu'elle l'eût encore informé de ſa propre fortune. Dans le tumulte de ſes mouvemens, a-t'elle ajoûté, elle avoit tout-à-fait oublié de s'ouvrir la-deſſus avec lui. Généreux mortel! ai-je penſé en moi-méme. Enſuite, s'adreſſant d'un air fort grave à ma mere, elle a dit qu'elle comptoit ſur l'honneur de ſa préſence, demain au matin, dans ſon propre appartement, où la cérémonie ſeroit célébrée ſans autres témoins que ma mere même, & l'ancienne Femme de charge de M. Falkland; que le jour ſuivant, ils ſe propoſoient de ſe retirer dans la Ter-

re de M. Falkland en Hertfordshire, & bientôt après, de se mettre en chemin pour l'Irlande. Ma mere, louant la diligence de M. Falkland dans ses dispositions pour un événement de cette importance, a promis de se trouver demain à l'heure marquée.

Rien de si décent que la conduite de Miss Burchill, dans cette visite. Elle a parû fort touchée de notre séparation. Mille choses, nous a-t'elle dit, qui lui restoient à regler dans la soirée, ne lui permettoient pas d'être long-tems avec nous. En prenant congé de moi; O! la plus digne des Femmes, s'est-elle écriée, je ne vous reverrai pas, de toute l'année peut-être; mais la tendresse, le respect & la reconnoissance de mon cœur, auront la même durée que ma vie. Je vous donnerai souvent de mes nouvelles, & vous aurez la bonté de m'écrire quelquefois que je ne suis pas oubliée. Elle avoit les larmes aux yeux en m'embrassant: mais j'ai remarqué qu'elle descendoit trop légerement

l'eſcalier, pour avoir le cœur fort ſerré.

Ma mere, dans cette occaſion, a fort approuvé toute ſa conduite. Elle croit, dit-elle, que ce qu'il y avoit de trop libre auparavant dans ſes manieres venoit de l'ivreſſe de ſa joie, pour le changement ineſperé de ſon ſort; & qu'ayant eu le tems de ſe recueillir, elle a repris naturellement l'air doux & modeſte, que nous prenions plaiſir à lui voir. Le deſſein de cette chere mere eſt de porter demain avec elle une robbe des plus riches, & d'un fond bleu, dont elle ſe vêtira chez Miſſ Burchill; car elle ne voudroit pas paroître en deuil dans cette joyeuſe occaſion. Vous connoiſſez ſon reſpect pour les préſages.

28 *Juin*.

L'importante affaire eſt accomplie, ma Cecile. Miſſ Burchill eſt à préſent Madame Falkland. Ma mere, qui vient d'arriver, a vû former les

indiſſolubles nœuds. Elle dit que la jeune perſonne étoit fort aimable, & qu'il étoit aiſé d'obſerver qu'elle donnoit ſa main de bon cœur. La contenance de M. Falkland étoit libre & gracieuſe ; mais, dans ſes attentions pour la compagnie, on voyoit plus de galanterie que de tendreſſe ; & tous ſes mouvemens étoient ceux d'un homme qui s'efforce de remplir de bonne grace un devoir, plutôt qu'un engagement d'inclination. La derniere partie de cette obſervation eſt de moi, & non de ma mere ; mais je l'ai facilement recueillie de pluſieurs petits détails, qu'elle m'a repréſentés à ſa maniere, ſans en tirer aucune concluſion.

Il l'a remerciée, dans les termes les plus reſpectueux, de l'honneur qu'elle leur a fait, & de ſon ancienne affection pour Miſſ Burchill ; mais il n'a pas prononcé mon nom. Tant mieux, ma chere Cecile. J'eſpere qu'il m'oubliera tout-à-fait.

Ma mere eſt auſſi gaie qu'elle peut

l'être. C'eſt, dit-elle, un bonheur pour elle & pour moi, d'avoir conduit cette grande entrepriſe à ſa fin ; & nous avons uni nos prieres pour le contentement mutuel de l'aimable couple. Elle eſt tout-à-fait rendue à ſes anciens ſentimens pour M. Falkland. Quelle pitié, m'a-t'elle dit.... & s'arrêtant, elle s'eſt contentée d'ajouter ; mais le Ciel fait, ou permet tout, pour le mieux. J'ai compris aiſément ſa penſée ; mais je n'ai fait aucune réponſe.

Ils partent demain : que toutes ſortes de félicités les accompagnent !

Je m'attens que le Chevalier ſera furieux de ce mariage. Mon dernier refus, joint à mes démarches en faveur d'une Femme qu'il n'a jamais pû ſouffrir, pourront l'irriter juſqu'à le rendre irréconciliable avec moi. Je n'y ſais aucun remede. Dans ce que j'ai fait, j'ai crû ſuivre mon devoir ; c'eſt ma conſolation : la vie en elle-même, eſt une guerre per-

pétuelle, & la mienne mérite particuliérement ce nom.

8 *Juillet.*

Ma mere eſt fort éloignée de jouir d'une bonne ſanté. Les événemens de ces derniers jours l'avoient un peu remiſe en haleine; mais je m'apperçois que le mal gagne du terrain. L'enflure des jambes eſt revenue, & l'inſomnie eſt continuelle. Je m'habitue d'heure en heure à ſon dépériſſement, ou, dans d'autres termes, je me prépare au plus grand des maux qui puiſſent à préſent m'arriver. J'eſpere que l'épreuve ne ſera pas au-deſſus de mes forces.

11 *Juillet.*

C'eſt un orage, ma chere, qui va paſſer juſqu'à vous; une Lettre de mon Frere. J'avois beſoin d'un incident de cette nature, pour me réveiller de l'aſſoupiſſement preſque léthargique, qui ſe gliſſoit dans toutes mes facultés. M. Falkland a ſans doute

informé le Chevalier de ſon mariage. Obſervez je vous prie le ton fraternel.

6 Juin.

„ Madame Arnil, car je déſavoue
„ tout lien de parenté avec vous,
„ une Lettre, qui m'arrive à ce mo-
„ ment, m'informe que vous avez ab-
„ ſolument rejetté M. Falkland, &
„ qu'il eſt marié à Miſſ Burchill. A
„ l'égard du premier point, que vo-
„ tre folie retombe ſur vous. Le tems
„ ne vous manquera pas pour le re-
„ pentir; & je n'ai pas beſoin de vous
„ ſouhaiter d'autre punition, que les
„ ſuites infaillibles, ſurtout de ma
„ part, de votre attachement obſti-
„ né à vos folles & romaneſques opi-
„ nions. Mais quelle aveugle & noi-
„ re infatuation a pû vous faire em-
„ ployer tout votre aſcendant ſur un
„ homme, à qui vous avez tant d'o-
„ bligations, pour le précipiter dans
„ l'abîme? C'eſt vous, je le ſais, qui
„ cauſez ſa perte. Il n'a pû pouſſer

„ la folie ſi loin, ſans votre influen-
„ ce. Vous & ma mere, vous croyez
„ avoir fait une action fort chrétien-
„ ne : mais vous en avez fait une,
„ pour laquelle j'appréhende que le
„ pauvre Falkland n'ait raiſon de
„ vous. . . . . . Je ſupprime le terme
„ choquant que mon indignation me
„ préſente.

„ Pourquoi m'a-t'on dérobé ce
„ précieux deſſein, de marier mon
„ Ami à l'inſinuante petite vipere ?
„ Peut-être aurois-je arrêté le mal ;
„ car je ne puis croire que ſi vous ne
„ vous en étiez pas laiſſé impoſer,
„ vous euſſiez voulu pouſſer vos chi-
„ mériques notions d'honneur à de
„ tels excès. Vos intentions peuvent
„ avoir été bonnes ; mais telle a tou-
„ jours été votre malheur particulier,
„ que vos bonnes vues n'ont produit
„ que de mauvais effets : cette der-
„ niere action en ſera, je crains, une
„ triſte preuve. J'ai pris ſoin de vous
„ précautionner, dans le tems, con-
„ tre cette Femme ; mais envain :

„ mes avis ont toujours été mé-
„ priſés.

„ Je finis, ſur cet odieux ſujet. Ce
„ qui eſt fait eſt irrévocable ; mais
„ je crois que vous ſerez fort em-
„ barraſſée à répondre pour vous-mê-
„ me, ſi vous apprenez un jour, que
„ vous avez condamné un homme
„ du plus noble caractère du mon-
„ de, à paſſer ſa vie dans les bras
„ d'une Proſtituée.

O Dieu ! ma Cecile, la barbarie fut-elle jamais pouſſée ſi loin? Avec quelle implacable averſion il pourſuit cette pauvre Fille! mais que peut ſignifier l'horrible épithete, par laquelle il termine ſa Lettre? Sûrement, Miſſ Burchill ne mérite pas ce nom. Sa foibleſſe pour M. Falkland ne peut entraîner une ſi déteſtable accuſation. Si mon Frere ſait quelque choſe de plus que moi, que ne me l'a-t'il appris d'abord? Il eſt impoſſible! que ſon averſion pour elle le rend injuſte & cruel. Ce qu'il dit de vrai, c'eſt que je ne me par-

donnerois jamais, ſi j'avois ſervi à rendre M. Falkland malheureux ; & ſon obſervation, qu'il n'eſt jamais réſulté que du mal de mes bonnes intentions, ſeroit horriblement vérifiée, ſi ce mariage devenoit infortuné.

20 *Juillet.*

Je reçois une lettre de Madame Falkland. Elle eſt arrivée fort heureuſement avec ſon mari, dans leur Terre d'Irlande, qui eſt ſituée au Nord, à trente milles de la Capitale. La peinture qu'elle me fait du païs eſt très-agréable ; mais cette Terre n'étant pas bâtie, ils ſe ſont logés chez le Receveur.

Sa lettre contient les plus vives expreſſions de la félicité dont elle jouit. Elle ne changeroit pas ſon ſort, dit-elle, contre celui de la plus grande Reine du monde. Puiſſe-t'elle continuer de mériter ſa bonne fortune, & rendre ſon cher mari auſſi content de ſon ſort qu'elle l'eſt du ſien ! Je triompherai alors des viles inſinuations du Chevalier.

Il m'arrive auſſi une réponſe de Milady V.... à la lettre que je lui avois écrite, pour l'informer du mariage de M. Falkland. Comme je ſavois qu'elle n'avoit pas eu de ſes nouvelles depuis ſon retour en Angleterre, je doutois qu'il l'eût inſtruite du changement de ſa ſituation, & je trouve effectivement qu'il ne l'a pas fait. Milady n'ayant pas ſû ſa premiere liaiſon, avec Miſſ Burchill, que je vous ai déja dit quelle connoiſſoit, & dont elle avoit une très-favorable opinion, elle ne me marque aucun déplaiſir de cette alliance : mais elle me dit qu'elle le ſuppoſe marié de chagrin, après mon refus, dont je lui donnois les principales raiſons dans ma Lettre, à l'exception de celles qui regardoient Miſſ Burchill, & qui pour leur intérêt commun doivent être enſevelies. Elle ne veut pas, dit-elle, „ condamner la délicateſſe de mes ſentimens, „ quoiqu'elle ſouhaitât beaucoup que „ j'euſſe pû la ſurmonter, parce qu'elle

eſt ſûre que M. Falklend ne peut être heureux qu'avec moi.

Il ſe trouve ici une lacune d'environ deux mois, pendant leſquels il ne paroît pas qu'il ſoit arrivé rien d'important.

21 *Septembre.*

Le tems, ma Cecile, le tems approche, ou ton Amie ſera pauvre, & deſtituée de tout. Ton généreux cœur te ſera prendre une part plus qu'égale à mon infortune, par cette refléxion apparente, qu'il n'eſt pas en ton pouvoir de m'aſſiſter. La connoiſſance, ma chere, que vous m'avez donnée des affaires de votre Mari, me fait comprendre ſa ſituation ; & ce ne ſeroit pas dans ces circonſtances que je vous communiquerois mes propres craintes, ſi je n'étois dans la plus étroite obligation de ne rien cacher à l'Amie de mon cœur.

Mon Frere a rompu tout commerce avec nous : je n'ai rien à me promettre de lui ; & je ne connois per-

ſonne au monde, exceptez vous, à qui je vouluſſe étre redevable dans cette occaſion. Je n'ai déja que trop ſoupiré, ſous le poids de ces cruelles faveurs dont on ne peut s'acquitter.

Ma mere marche à grands pas vers un meilleur monde. Elle voit l'approche de ſa fin d'un œil ſi tranquille, & la perſpective de ſon heureux avenir, avec une ſi pieuſe joie, que j'ai preſque honte de pleurer ſa perte. Quelle autre raiſon puis-je avoir de la regretter, que mon propre intérét? Il eſt vrai que la mort d'une mere tendre, d'une Amie fidelle, dans un tems où toutes les autres conſolations ſont évanouies, eſt un mal dont on voudroit pouvoir ſe garantir, ou du moins qu'on ſouhaiteroit de voir long-tems differé: mais quand je conſidere ſon avantage, dois-je écouter ce deſir? La vie n'eſt qu'un fardeau pour elle; ſes infirmités ſont douloureuſes, & ſa guériſon déſeſpérée... Je la vois lan-

guir, de l'impatience d'être ſoulagée, & d'obtenir la récompenſe de ſes vertus, qu'elle ne peut eſpérer de ce côté du Tombeau.

Si nous avions un Ami, que ſa compaſſion pour nos maux & nos beſoins fît conſentir à vivre avec nous, quoique ſous le poids des ans, & des ſouffrances du corps; & que cet Ami fût invité à paſſer dans une région éloignée, avec aſſurance d'y retrouver la ſanté, d'y voir renouveller ſa jeuneſſe, & d'y poſſéder toutes les richeſſes, l'autorité, les honneurs, & tous les plaiſirs accumulés que ce monde peut offrir; ne rougirions-nous pas de témoigner, par nos regrets où nos plaintes, le moindre deſir de l'arrêter, c'eſt-à-dire de le priver des biens qui l'attendent? Quel autre motif que celui d'un amour propre, inſenſible à l'amitié, pourroit nous en inſpirer la penſée? Combien donc, combien plus déſirable eſt le changement que ma mere

a devant elle, avec l'eſpérance la mieux établie ?

Mais l'idée de la mort eſt terrible. Oui, pour ceux qui ſont aveuglés par leurs préjugés. Depuis longtems, chere Amie, j'ai fait mon principal exercice de me familiariſer avec elle, & de la conſidérer uniquement comme le nom d'un pays par lequel ma mere doit paſſer, pour arriver dans une délicieuſe contrée, ou de puiſſans Bienfaicteurs l'invitent, & où je ſuis ſûre de la ſuivre. Telle eſt maintenant mon tour d'eſprit. Jugez ſi cette philoſophie ſera capable de me ſoutenir, contre le coup que j'attens.

15 *Septembre.*

Il eſt bien étrange, ma Cecile, que cette meilleure des meres, dont j'ai tant de fois éprouvé la tendreſſe, ne témoigne pas aujourd'hui la moindre inquiétude ſur l'état abandonné dans lequel ſa perte va me laiſſer. Ses penſées ont de plus grands

objets ; elle paroît dégagée de tous les attachemens terrestres.

Je suis prête à vous quitter, me disoit-elle il n'y a qu'un instant, & je n'ai à vous laisser, pour héritage, que la bénédiction d'une mere. Ma mort met votre Frere en possession de tout. Je souhaiterois, ma Fille, que vous fussiez du moins en état de mener une vie douce; mais contentez-vous du peu qui vous reste, & supportez votre sort avec la résignation qui convient à vos principes. Je vois quelle est votre affliction, de l'extrême abbattement où je suis reduite ; jugez mieux des apparences : & consolez-vous, ajouta-t'elle avec un sourire. Vous me verrez bien-tôt délivrée. Elevez vos deux Enfans dans les maximes que j'ai eu le bonheur de vous inspirer, & la protection du Ciel ne leur manquera jamais.

Elle m'a dit, en finissant avec peine, qu'elle se sentoit un peu assoupie, & qu'elle me prioit de la laisser seule pour quelques minutes. Je l'ai quittée,

tée, dans l'espérance qu'elle alloit un peu dormir. Sa respiration est si difficile, qu'elle ne peut demeurer au lit, & que son sommeil est sans cesse interrompu. Elle est assise dans un Fauteuil, & soutenue par des oreillers.

Que je sens de pesanteur & d'abbatement dans mes esprits! mais je sais de quoi je suis menacée, c'est quelque chose.

C'en est fait. Ma mere, sainte Femme! n'ouvrira les yeux que pour une joyeuse résurrection. Ah! ma chere, la mort n'a pas de terreurs, quand elle ne nous surprend pas sans préparation. Je suis retournée dans la chambre de ma mere, une demie heure après en être sortie à sa priere. Je l'ai trouvée renversée, sur le dos de son Fauteuil; les yeux fermés, avec un air de complaisance répandu sur son visage; ce qui m'a fait croire son sommeil plus tranquille & plus profond qu'il n'étoit ordinairement. Je me suis placée près d'elle, pour ad-

mirer ſon aimable contenance, & j'y ai paſſé quelques minutes ſans m'appercevoir qu'elle ne reſpiroit plus. J'ai pris une de ſes mains ; elle étoit ſans poulx ; & j'ai bientôt reconnu que l'heureuſe ame étoit échappée de ſon logement de boue. O ! puiſſe ma fin reſſembler à la ſienne. Nul murmure ; non, non, ma chere Cecile ; je ſerai la patience même.

25 Septembre.

J'ai fait tranſporter les reſtes de ma bienheureuſe mere en Wiltshire, pour y être dépoſés avec nos ancêtres. Le jour même de ſa mort, je n'ai pas manqué d'en rendre compte à mon frere : il ne m'a pas encore fait de réponſe. Fils dénaturé ! Mais je veux ſuſpendre mes reproches. Quelque accident imprévu peut l'avoir empêché de m'écrire, auſſitôt qu'il a reçu ma lettre ; il n'a jamais oublié le reſpect qu'il devoit à ſa mere. Depuis quelque tems, néanmoins, il nous avoit extrêmement

négligées : ſa femme, vaine, impérieuſe, le gouverne entiérement.

A préſent, ma chere, je dois penſer à quelque retraite, qui convienne à l'état de ma fortune. Tout mon revenu ne payeroit pas la moitié de mon loyer, ſi je gardois le grand logement où j'étois avec ma mere. Ma pauvre Betty, que cette penſée m'afflige! ſera obligée de chercher une autre maîtreſſe, qui puiſſe lui faire le ſort qu'elle mérite. Je l'ai déja prévenue: elle répond que je la ferai mourir de chagrin, ſi je lui parle de me quitter. Il vous faut une ſervante, m'a-t'elle dit, de quelque ordre qu'elle ſoit; pourquoi ne ſeroit-ce pas moi comme une autre? Betty, ai-je répliqué, ſi j'étois en état de vous faire un traitement convenable, vous ne me quitteriez pas: mais il ne m'eſt pas poſſible de vous donner les gages qu'une fille telle que vous a droit d'eſpérer: je ſerai à l'avenir ma propre ſervante. Jamais, Madame, s'eſt écriée l'honnête créa-

ture en fondant en larmes, jamais, pendant que j'aurai des mains pour vous ſervir. Permettez que je demeure auprès de vous & des deux chers enfans : je ne vous demande rien, je n'ai beſoin de rien. Votre bonté vous a rendue ſi libérale pour moi, que je ſuis ſure d'avoir aſſez de nippes pour le reſte de mes jours. Si je ne pouvois me réduire au même genre de vie que ma maîtreſſe, je ſerois une miſérable préſomptueuſe. Mes larmes ont remercié cette reconnoiſſante fille ; & la prenant par la main, je lui ai dit que je ne penſois pas encore à nous ſéparer, mais que lorſqu'il ſe préſenteroit quelque occaſion avantageuſe pour elle, je la forcerois de l'embraſſer.

Mon deſſein eſt de me retirer dans quelque village éloigné de Londres, & là, de louer une petite chaumiére, ou de me mettre en penſion avec mes enfans chez quelque honnête Fermier, comme je le trouverai plus convenable. Cinquante livres ſter-

ling, par an, ne mettront pas fort à l'aiſe trois perſonnes élevées dans l'abondance. Mais, heureuſement, mes petites filles ne peuvent encore être bien ſenſibles à ce changement; & lorſqu'elles ſeront plus avancées en âge, j'eſpere qu'elles ſe trouveront aſſez endurcies à la pauvreté par l'habitude, pour ne pas prétendre à ce qu'elles ne pourroient obtenir ſans danger pour leur vertu.

28 Octobre.

Après avoir acquitté les frais des funérailles de ma mere, ſatisfait à mon loyer, & payé quelques autres dettes, il me reſte à peine ce qu'il faut pour être à couvert du beſoin, juſqu'au terme de mon petit revenu. Ainſi, n'étant rien moins qu'en état d'entreprendre un voyage avec ma petite famille, je ſuis obligée de différer l'exécution de mon projet; d'autant plus que je ſuis encore incertaine du lieu où je fixerai ma réſidence. D'un autre côté, quoique

je n'attende rien de mon frere, je ne veux pas lui donner un nouveau prétexte de reproche, tel qu'il l'auroit aſſez juſtement, ſi je quittois Londres ſans l'avoir conſulté, ou ſans avoir eu la patience d'attendre ſon retour. Je vais donc chercher un logement de bas prix, où je me déroberai à toutes mes connoiſſances juſqu'à l'arrivée du Chevalier.

28 *Octobre.*

Que vous me conſolez, chere Amie, par l'obligeante approbation que vous donnez à ma conduite ! Depuis hier au ſoir, que votre dernier paquet me fut remis, je ſuis plus tranquille, plus contente de mon ſort. Je ne pouvois, dites-vous, après la parole que j'avois donnée à Miſſ Burchill, me diſpenſer de faire tous mes efforts pour le ſuccès de ſon mariage avec M. Falkland. Il eſt très-certain que je ne le pouvois pas; mais j'aurois voulu que vous fuſſiez plus entrée dans mes ſentimens, à

l'égard de ces délicateſſes ſur leſquelles vous jugez qu'on auroit pû paſſer, ſi cette jeune perſonne n'avoit pas fait naître un autre obſtacle. Je n'ai pu lire votre ſouhait ſans ſourire, quoiqu'il ne ſoit pas chrétien : mais, ma chere, quand il ſeroit exaucé, croyez-vous M. Falkland aſſez deſtitué de raiſon, ou même de ſentiment, après ce qui s'eſt paſſé, pour perſeverer ? Ou, s'il en étoit capable, croyez-vous que je puſſe avoir l'ame aſſez baſſe, pour devoir, à ſa généroſité, mon pain & celui de mes enfans ? ſouhaiteriez-vous, ma Cécile, de voir votre Amie à ce point d'humiliation ? Non, il n'eſt pas au pouvoir de la froide & dure main de la pauvreté même, de me réduire ſi bas. Mais quel beſoin de former des réſolutions, ou même de déclarer mes ſentimens, ſur ce qui ne peut jamais arriver? Cependant je vous vois bien perſuadée que mon cœur s'eſt fait quelque violence. Vous le connoiſſez ſi bien, ce cœur, que j'entrepren-

drois envain de vous cacher ce qui s'y paſſe de plus ſecret. Je vous avoue dans l'honnêteté de mes principes, que je ſens à préſent mon malheur dans toute ſon étendue. Je jette les yeux derriere moi, je fais une revue du paſſé, & je ſuis forcée de reconnoître que jamais femme n'eut un ſort tel que le mien.

La perte de l'eſpérance, dans un premier amour, a toujours paſſé pour un de ces grands chagrins que le tems même eſt à peine capable de ſurmonter; mais ce n'eſt peut-être que dans le cas où le cœur, extrêmement facile à bleſſer, tel que celui de Miſſ Burchill, ſe laiſſe abimer ſi profondément dans cette paſſion, que tous les autres devoirs de la vie s'y trouvent auſſi comme abſorbés. Ajoutez qu'un tour d'eſprit indolent, le défaut d'occupations raiſonnables, peut être celui d'un nouvel objet, contribuent encore à nourrir & fortifier le mal. Vous ſavez que ce cas n'étoit pas le mien. Je conviens d'avoir aimé, mais

avec la modération de la vertu ; & quoique le renverſement de mes eſpérances m'ait fort affligée, il ne m'a pas terraſſée. Je me ſuis armée de tout mon courage ; & je crois avoir été victorieuſe avant mon mariage même: mais je ſuis ſure, du moins, d'avoir triomphé après la célébration. Je formai alors un nouveau plan de bonheur, qui fut quelque tems ſans trouble : je ne puis encore rappeller ſans amertume comment il fut renverſé. Vous n'avez pas oublié ce que je ſouffris, lorſque je me vis privée de l'affection de mon mari, & ſoupçonnée d'un crime, dont le ſeul nom révoltoit mon ame. Mais il plut à la juſtice du ciel de me délivrer de cette horrible infortune, & je crois que les plus heureux jours de ma vie furent ceux que je paſſai avec M. Arnil après notre réunion : j'éprouvai alors que le cœur peut aimer une ſeconde fois, avec une ardeur ſincere. Bientôt je me retrouvai plongée dans l'affliction, par la mort d'un mari

que ses infortunes m'avoient rendu plus cher que jamais, Ma douleur fut proportionnée à mes sentimens. Cependant, ma chere amie, le tems, qui triomphe de tout, auroit pû fermer cette plaie comme la premiére; & quelques années, très-peu d'années, m'auroient disposée peut-être à reconnoître la constante passion de M. Falkland, si quantité de facheuses circonstances ne s'étoient fortement opposées à notre union. Dans l'opinion que j'avois des obstacles, j'ai cru suivre les loix de la raison & de la vertu, en persuadant à M. Falkland d'épouser Miss Burchill. Il me semble encore que j'aurois été fachée, mortifiée, qu'il l'eut rejettée, & j'étois déterminée à ne le revoir jamais. Cependant que le cœur humain est trompeur! Cette même action, que j'ai poussée avec tant de soins, & sur laquelle j'avois fondé une sorte de satisfaction pour moi-même, n'a servi qu'à ruiner ce peu de tranquillité d'esprit, que j'avois commencé

à gouter. Surement cet homme eſt né pour me cauſer une variété de tourmens. Si j'ai vû tourner malheureuſement mon premier amour, j'avois du moins le ſentiment du devoir pour me ſoutenir. Si j'ai ſouffert par rapport à lui d'outrageantes & cruelles imputations, l'innocence de mon cœur m'a donné la force de les ſupporter. Mais il a trouvé lui-même le moyen de me punir, ſans me laiſſer la moindre reſſource pour ma défenſe ou ma conſolation. Ma fierté ne m'eſt d'aucun uſage ; il s'eſt élevé audeſſus de tout, dans mon eſtime. Toute ſa conduite, ſi généreuſe, ſi naïve ! Un amour ſi déſintéreſſé, ſi conſtant ! Quelles nobles, quelles ſingulieres preuves, ne m'en a-t'il pas données ? & pour couronner le mérite d'une paſſion ſans exemple, quel triomphant ſacrifice a-t'il fait d'une paſſion indomptable, aux motifs communs de la raiſon & de l'humanité ? Il m'a laiſſée, ma Cécile, les yeux attachés ſur lui, dans un raviſſement

de reconnoiſſance & d'admiration, & ſoupirant quelquefois, peut-être, du regret que nos deſtins ayent rendu notre union impoſſible. Mais ſi je ſoupire quelquefois, ce n'eſt pas pour les avantages de fortune dont j'aurois pû jouir avec lui. Non, non, dans les embarras où je ſuis plongée, je ne porte pas envie à la ſplendeur & l'abondance de Miſſ Burchill. Si de tels motifs avoient été de quelque poids pour votre Amie, elle auroit été aſſez lache pour ſe diſpenſer du rolle qu'elle a fait. Ce ſont les perfections de l'ame, qui raviſſent mon eſtime dans cet homme. Nos ames, je crois, ont entre-elles quelque choſe d'homogene; & dans l'origine elles étoient déſignées l'une pour l'autre. Si je croyois la doctrine qui ſuppoſe de petits Génies officieux, préſidant ſur les actions des hommes, je pourrois m'imaginer que les deux nôtres ſont d'une eſpéce maligne, & quils ſe ſont joints au Démon actif de Miſſ Burchill pour croi-

ſer & troubler toutes nos meſures.

Il ne me reſte, à préſent, qu'à prier pour le bonheur d'un homme, qui s'eſt remis, à ma volonté, de la déciſion de ſon ſort dans ce monde; & de ſupplier le ciel, qu'il ne tombe jamais dans la fatale ſituation dont mon frere le ménace avec tant de barbarie, dans ſa mépriſable lettre.

Je reviens à moi, c'eſt-à-dire, à l'état de mes affaires, que je crois pouvoir nommer l'arriére-garde de mes infortunes. Que le chatiment s'arrête ici, & je m'y ſoumettrai avec réſignation.

29 Octobre.

Ah! Cecile, quel ſurcroît aux regrets déja trop profonds, que je commençois à reſſentir, pour M. Falkland! ſon triomphe eſt à préſent complet ſur moi.

En prenant les papiers de ma mere, à la veille comme je ſuis de quitter ce logement, j'ai trouvé la lettre que M. Falkland écrivit de Bath au

Chevalier. Vous pouvez vous souvenir que ma mere, dans son ressentiment, la jetta par terre; & que lui, soit à dessein, soit parce qu'il étoit fort irrité, nous quitta sans l'avoir relevée. Je suppose que ma mere, étant un peu revenue de son émotion, la prit & la mit dans son tiroir; quoique je croie pouvoir assurer qu'elle n'y a pas jetté les yeux depuis. Lisez-la, & voyez par quelle fatalité nous avons été gouvernés.

Lettre de M. Falkland au Chevalier Bidulphe. A Bath, 9 Mai 1703.

» Que vous m'étonnez, cher Bi-
» dulphe, en m'apprenant tout ce
» que je pers par un si long séjour
» à Bath! Les Dames sont impatien-
» tes de me voir, dites-vous: je
» crains, Chevalier, que tu n'aies par-
» lé de moi plus avantageusement
» que je ne le mérite.

» T'avoûrai-je que depuis quel-
» ques jours je suis de mauvaise hu-
» meur contre moi-même? Je suis

„ tombé ici dans une très folle ef-
„ péce de piége. Mon poignet eft
„ tout-à-fait rétabli, & tu m'aurois
„ vu auprès de Miff Bidulphe ; mais
„ pour te mettre dans mon fecret,
„ ma vertu n'ayant pas réfifté à la ten-
„ tation, je fuis demeuré. La chute
„ néanmoins eft légere ; c'eft une paf-
„ fade, où mon honneur n'eft pas
„ plus intéreffé que mon cœur. Un
„ petit Amour, de l'efpéce vaga-
„ bonde, s'eft contenté de voler ma
„ bourfe, en feignant de badiner au-
„ tour de mon cœur, & s'eft envolé.
„ Quoi Falkland ? vous entens-je di-
„ re ; êtes-vous tombé fi bas, que
„ vous achetiez la faveur des Belles ?
„ Non, Bidulphe, je ne fuis pas mé-
„ prifable à ce point : & je dois
„ avouer néanmoins qu'il en eft quel-
„ que chofe, car il m'en coute trois
„ cens guinées ; mais la jeune fille, à
„ qui je fuis obligé, ignore cette
„ partie de fa propre hiftoire ; ou du
„ moins, je me l'imagine pour fon
„ propre honneur. En un mot, voici
„ l'avanture.

„ Il m'eſt arrivé de me trouver lo-
„ gé dans une même maiſon, avec un
„ vieil Officier gouteux, & ſa fem-
„ me, Dame du grand air, & réelle-
„ ment très-belle. L'Officier eſt ici
„ pour ſe délivrer de ſes douleurs ;
„ la Dame, de ſon argent, & de ſa
„ vertu, s'il faut croire qu'elle en ait,
„ car elle a ſans ceſſe les cartes en
„ main. Sous la conduite d'un ſi bon
„ guide eſt auſſi venue une niéce du
„ mari, jeune, extrêmement jolie, non
„ moins innocente, & la meilleure
„ danſeuſe que j'aie vue. Je ne ſais
„ comment elle s'eſt aviſée de pren-
„ dre pour moi des ſentimens, que j'é-
„ tois fort éloigné, je te jure, & tu
„ m'en croiras ſans peine, de penſer
„ à faire naître, ou de vouloir aug-
„ menter. Tu ſais quel mépris j'ai tou-
„ jours eu, pour le vil triomphe d'ob-
„ tenir un cœur, avec lequel je ne
„ puis faire l'échange du mien. Je
„ n'ai vu croître cette inclination
„ qu'avec peine ; mais habitant la
„ même maiſon, & rencontrant tous

„ les jours la jeune perſonne ſur mon „ paſſage, il ne m'a gueres été poſ- „ ſible de l'éviter autant que je l'au- „ rois déſiré. Je me ſuis fort bien „ apperçu que ſa tante avoit les yeux „ ſur moi, & cherchoit auſſi à m'inſ- „ pirer du gout pour ſa niéce. Ses „ vues, que j'ai cru pénétrer, m'ont „ tenu en garde; & toute exercée „ qu'elle paroît dans les affaires d'a- „ mour, je crois qu'elle commen- „ çoit à déſeſperer de parvenir à ſes „ fins. Cependant l'inclination de la „ niéce ſembloit croître; deux beaux „ yeux bleus me le diſoient chaque „ jour, & j'étois en verité ſur le point „ de fuir pour me garantir de cette „ douce contagion, lorſqu'un inci- „ dent, que je ne pouvois prévoir, „ a renverſé toutes mes bonnes ré- „ ſolutions.

„ Il s'étoit paſſé deux ou trois „ jours, ſans que la jeune perſonne „ eût parû; & je demandai civile- „ ment de ſes nouvelles. La Tante „ me répondit, avec un myſtérieux

„ ſourire ; la pauvre enfant n'eſt pas „ bien ? Que n'entrez-vous, pour ſa- „ voir d'elle-même comment elle ſe „ porte : très-volontiers, repliquai- „ je, ſi cette liberté m'eſt permiſe ; „ & je penſois litteralement à m'ap- „ procher de ſa porte, pour m'in- „ former de ſa ſanté. Vous êtes cruel, „ reprit la Tante : voudriez-vous me „ perſuader que vous ne vous êtes „ pas apperçu de l'amour qu'on a „ pour vous ? Ho ! Madame, ſervi- „ teur. Si vous me croyez ſi vain, je „ vous rens grace de la raillerie. Al- „ lons, me dit-elle, laiſſez l'affecta- „ tion ; nous prendrons le thé avec „ elle cet après-midi. Franchement, „ répondis-je, ſi vous penſez comme „ vous le dites, je ne crois pas de- „ voir accepter la grace que vous me „ faites. Je ne ſuis pas aveugle pour „ le mérite de votre chere Miſſ ; „ mais j'ai le malheur de ne pouvoir „ lui rendre le retour qu'elle mérite. „ Je jugeai, mon cher Bidulphe, que „ l'occaſion m'obligeoit d'être ſé- „ rieux.

„ Si vous n'avez pas d'amour, me „ dit-elle, vous aurez du moins un „ peu de complaiſance. Où eſt le „ barbare qui refuſeroit de voir une „ femme, mourante pour lui ? Je lui „ ai promis de vous amener ; elle „ vous attend. Dequoi donc le char- „ mant homme eſt-il effraié ? ajou- „ te-t'elle, en me paſſant la main ſur la „ joue ; je ſerai pendant tout le tems „ avec vous. Tu vois, mon Ami, „ qu'il étoit impoſſible de dire non ; „ je promis ce qu'elle déſiroit.

„ Vers les ſix heures, elle vint frap- „ per à ma porte ; & jettant les yeux „ dans ma chambre, elle demanda ſi „ le froid Narciſſe étoit prêt ? Je „ m'avançai pour la recevoir. Elle „ me mena droit à la chambre de ſa „ niéce. La jeune Miſſ étoit pâle & „ languiſſante, mais n'en paroiſſoit „ pas moins jolie. Sa ſituation m'affli- „ gea réellement, & je lui parlai de ſa „ ſanté avec le plus ſincere intérêt. „ Le thé fut ſervi. Je ne laiſſai pas „ tomber la converſation ; mais je ſuis

„ trompé, ſi je n'évitai pas l'air trop
„ familier.

„ Après avoir pris le thé, la Tan-
„ te jetta les yeux ſur ſa montre,
„ quitta vivement ſa chaiſe, dit qu'el-
„ le ſe faiſoit attendre pour une par-
„ tie de jeu promiſe; & me regar-
„ dant, j'eſpere, Monſieur, me dit-
„ elle, que vous aurez la bonté de
„ tenir compagnie quelques momens
„ à ma Niéce. Comme elle prit auſſi-
„ tôt ſon chemin pour ſortir, j'allai
„ après elle, je la priai d'accepter
„ ma main juſqu'à ſa chaiſe-à-por-
„ teurs, dans la vue de prendre cet-
„ te occaſion pour m'évader, & très-
„ réſolu de quitter la maiſon dès le
„ jour ſuivant. Mais la coquette étoit
„ préparée à mon compliment; &
„ proteſtant que pour aller à deux pas
„ elle n'avoit pas beſoin de guide, elle
„ me repouſſa dans la chambre, qu'el-
„ le eut même l'adreſſe de fermer ſur
„ moi. Que va devenir ton pauvre
„ Ami, Chevalier? Ma ſituation n'é-
„ toit-elle pas dangéreuſe, & réelle-

„ ment critique ? Paſſons ; la pru-
„ dence fut oubliée, & je trouvai le
„ cœur de la jeune Miſſ beaucoup
„ trop tendre.

„ C'eſt le premier remors que j'aie
„ reſſenti. Je n'avois jamais rien fait
„ de propre à m'en inſpirer. Je m'ac-
„ cuſe d'indiſcrétion ; mais je n'ai pas
„ à me reprocher d'avoir aggravé ma
„ faute par des promeſſes & par des
„ ſermens, qu'on puiſſe me rappeller
„ en face. Je n'en fis d'aucune ſorte.
„ Le folâtre Amour fit tout, & con-
„ duiſit à ſon propre autel une victi-
„ me volontaire, qui n'exigea rien
„ pour le ſacrifice qu'elle offroit.
„ Ajouterai-je que de ma part, elle
„ ne reçut que des témoignages d'un
„ repentir inutile ?

„ Il n'y a rien, à préſent, qui pût
„ me cauſer autant de plaiſir, que
„ d'apprendre que cette Fille me hait
„ cordialement, quoiqu'elle ne pen-
„ ſe pas que je lui en aie donné ſujet.

„ Elle ne peut prétendre à des ré-
„ parations ; loin cette penſée. Je

„ ne me regarde pas comme libre;
„ mais dans cette ſuppoſition même,
„ je ne ſuis pas un ſéducteur, & je
„ ne me crois obligé par aucune Loi
„ de porter ſi loin ma pénitence. La
„ damnable Tante a joué le rolle de
„ l'ancien ſerpent. Je veux que tu ſa-
„ ches comment les faveurs de la Bel-
„ le m'ont été vendues. Cette Tante
„ avoit perdu, dans une nuit qu'elle
„ avoit paſſée au jeu, environ deux
„ cens livres ſterling : du moins m'en
„ aſſura-t'elle, le matin du jour ſui-
„ vant; & les yeux en larmes elle me
„ conjura de lui prêter cette ſomme.
„ Elle étoit perdue, me dit-elle, ſi ſon
„ mari l'apprenoit; elle promettoit de
„ me rembourſer en très-peu de jours;
„ & les moïens ne lui manquoient pas,
„ ajouta-t-elle, parce qu'il ne lui
„ étoit pas moins dû par différentes
„ perſonnes, qui avoient perdu con-
„ tr'elle. Quoique notre connoiſſan-
„ ce eût été trop courte pour au-
„ toriſer des demandes ſi libres, je
„ n'heſitai pas, & je lui donnai la ſom-

„ me. Elle ne m'en a pas parlé depuis.
„ Son deſſein, ſans doute, étoit de
„ me la rendre ; mais dans une mon-
„ noie différente ; & c'étoit appa-
„ remment le prix qu'elle mettoit à
„ l'honneur de ſa malheureuſe Niéce.

„ Mes refléxions, ſur cette facheuſe
„ affaire, m'ont rendu fort grave. J'ai
„ fait connoître ma ſituation à cette
„ jeune perſonne, & je lui ai témoi-
„ gné le regret que j'ai de ne pou-
„ voir être que ſon Ami. Elle blâme
„ ſa propre foibleſſe. & l'odieuſe
„ conduite de ſa Tante ; mais elle ne
„ me fait aucun reproche. Elle ne
„ le peut avec juſtice : cependant je
„ ſouhaiterois qu'elle m'en fît ; il me
„ ſemble que je m'en ferois moins à
„ moi-même.

„ L'avanture eſt des plus fol-
„ les, & j'en ſortirai le plus honnê-
„ tement qu'il ſera poſſible. Je te prie,
„ Bidulphe, dis-moi quelque choſe
„ de propre à me rendre le courage,
„ & tache de me reconcilier avec moi-
„ même. Je t'ai fait ſouvent mon con-

„ feſſeur, mais je n'ai jamais eu tant
„ beſoin d'abſolution ; & jamais auſſi
„ je n'y ai tant eu de droit, car je ſuis
„ réellement pénétré de repentir, &
„ je parois ſi confus que je te ferois
„ pitié. Ma honte eſt extrême, de m'ê-
„ tre laiſſé ſurprendre, & précipiter
„ dans une folie ; moi qui, connoiſ-
„ ſant l'impétuoſité naturelle de mon
„ caractère, devois être aſſurément
„ ſur mes gardes.

„ Je ne finirai pas ſans te dire, que
„ ce matin même la précieuſe Tante.
„ au lieu de me rendre mes deux
„ cens guinées, eſt venue me ſup-
„ plier très-modeſtement de lui en
„ prêter cent autres, pour retirer des
„ boucles d'oreilles de diamant, que
„ d'autres beſoins l'ont forcée de met-
„ tre en gage ; & n'épargnant pas les
„ flatteries, elle m'a juré qu'avant la
„ quinzaine elle ſeroit en état de me
„ payer tout, d'une partie de quel-
„ ques Billets dont elle devoit tou-
„ cher la valeur. J'ai été aſſez dupe,
„ pour ne la pas refuſer ; & tu com-

prens

„ prens bien que je n'en attens jamais un ſchelling. Peut-être me „ croit elle déja payé. Vile créature! „ Heureuſement pour tous les intéreſſés, l'avanture n'a fait aucun „ bruit. Voila, comme tu le vois „ aſſez, deux Femmes rangées ſur mes „ Tablettes au nombre des chaſtes „ Matrones & des Vierges. Le vieil „ Officier ſe trouvant mieux, elles „ doivent bien-tôt quitter Bath.

„ Mille graces, cher Bidulphe, des „ ſoins que vous avez pris pour ma „ maiſon. J'en irai prendre poſſeſſion „ dans huit ou dix jours. C'eſt un ſervice d'Ami, de m'avoir logé ſi près „ de vous. Adieu. Je ſuis, &c.

Quel jugement portez vous de cette Lettre, ma Cecile? Songez qu'elle étoit écrite en confidence à mon Frere. M. Falkland n'avoit pû s'imaginer qu'elle dût tomber ſous d'autres yeux que ceux du meilleur de ſes Amis; il n'avoit par conſéquent aucune raiſon d'altérer les moin-

dres circonſtances. Si j'avois lû cette Lettre dans le tems, que de troubles & d'amertumes de cœur elle nous auroit épargnés à tous! Miſſ Burchill, laiſſée comme il étoit juſte à ſa ſolitude, auroit porté la peine de ſa folie.

Ma mere n'eut pas la patience de lire juſqu'à la fin : l'extrême délicateſſe de ſa vertu lui fit paſſer condamnation ſur le crime, en général, ſans admettre aucune des circonſtances, qui pouvoient ſervir à l'excuſer. Je ne penſe pas à la blâmer; l'excellence de ſes mœurs la rendoit ſcrupuleuſe à peſer celles d'autrui. Elle lut la Lettre en courant; il eſt clair même qu'elle n'en lut pas plus de la moitié, prévenue comme elle étoit ſur l'article capital.

Il y a d'abord, ſur ce qui regarde la jeune perſonne, quelque air de légéreté dans le récit. Enſuite, ma mere conçut qu'il l'avoit achetée de ſa Tante : quelques lignes ſemblent y conduire, & certainement elle n'en chercha pas l'explication. Fatale mé-

prise ! Elle ne continua pas de lire assez, pour être éclaircie. Elle ne mit que les faits en compte. Une jeune Fille deshonorée, sa disgrace qui pouvoit devenir publique ; & puis, sa tendresse pour l'homme qui la perdoit ; & cet homme la rejettant ; à la veille encore de s'engager d'un autre côté : tels furent les points de vue, sous lesquels ma mere envisagea l'avanture. Sa justice, son humanité, sa religion, la déterminerent également, & sa conduite est justifiée pleinement à mes yeux, quoiqu'après une si pleine conviction de l'honneur de M. Falkland, mon cœur doive soupirer au souvenir du passé.

Je sais que l'ancienne image de la malheureuse catastrophe d'un premier amour, fortement gravée dans la mémoire de ma mere, agît puissamment sur son esprit. Avec sa vertu, elle étoit ardente dans ses passions, sujette aux impressions profondes, & toujours étroitement attachée aux opinions dont elle étoit une

fois remplie. Son éducation avoit été grave & retirée ; mais ses idées du genre humain s'étoient formées sur celles de son Pere & du mien, qu'elle m'a toujours réprésentés comme deux hommes d'une vie exemplaire. Je répéte que toutes ces considérations justifient entiérement la conduite de ma mere, à quelque point ma ma chere Cecile, que votre malheuse Amie en ait souffert.

31 *Octobre.*

Je suis à présent fixée dans un logement fort humble. L'avourai-je, ma Cécile ? Ce changement m'a frappée. Une chambre au second étage, un cabinet, avec une petite Antichambre, composent tout mon appartement ; c'est-là que je me suis renfermée ce soir, avec ma Betty & mes deux Enfans. Nous n'avons pas eu beaucoup d'embarras à déménager, n'ayant à prendre avec nous que nos hardes, seul bien de ce Monde que je possede à présent.

Dans ma derniere Lettre à Mila-

dy V..., écrite deux ou trois jours avant la mort de ma mere, je n'ai pas parlé de sa dangéreuse situation. Je connois le bon & généreux naturel de cette charmante Amie ; mais je lui ai déja trop d'obligations, pour vouloir imposer à son amitié de nouvelles charges, dont je suis sure qu'elle n'auroit que trop d'empressement à s'acquitter, si je l'avois informée de mes embarras. Ainsi je veux différer le plus long-tems qu'il sera possible à lui donner avis de ma perte ; & lorsque je le ferai, je ne lui donnerai pas lieu de soupçonner que mon Frere m'ait entierement abandonnée. C'est le parti qu'il a pris ; tout m'oblige de le croire. Autrement, dans l'espace de quinze jours, il auroit trouvé le tems de m'écrire. Je n'attens de lui, ni civilités, ni tendresse ; mais le sujet de ma Lettre demandoit quelque témoignage d'attention.

2 Novembre.

Betty vient d'apprendre que Mi-

lady Bidulphe eſt à Londres. Elle a rencontré un de ſes gens, qui lui a dit que mon Frere n'eſt pas revenu avec elle. Il paroît qu'ils ſe ſont ſéparés en chemin. Le mari eſt allé viſiter les Terres de Wiltshire qui ſont maintenant à lui ; & ſa Femme a mieux aimé revenir droit à Londres. Elle y eſt depuis quatre ou cinq jours, quoi qu'elle n'ait pas encore daigné me faire avertir de ſon retour. Ce n'eſt pas qu'il lui ſoit difficile de me découvrir ; car j'ai laiſſé mon adreſſe dans le logement que j'ai quitté, avec ordre de recevoir les meſſages, ou les Lettres, qui peuvent venir pour moi ; & j'ai prié ſeulement nos anciens Hôtes, de ne pas apprendre à ceux, dont les viſites me ſont indifférentes, le nom de ma nouvelle demeure.

Quoique le Chevalier, avec ſon emportement ordinaire, m'ait renoncé pour ſa Sœur, il me ſemble que n'ayant jamais déſobligé ſa Femme, je pouvois m'attendre qu'elle ne s'é-

carteroit pas aſſez des termes communs de l'humanité & du ſavoir vivre, pour ne prendre aucune ſorte d'intérêt à la Sœur de ſon mari, dans une affliction ſi récente, que le devoir l'oblige de partager. Cependant, loin de témoigner que je me reſſente de ce mépris, je ſuis réſolue de lui envoyer Betty, pour ſavoir des nouvelles de ſa ſanté, & lui demander quand elle attend mon Frere à la Ville.

Betty a fait ſa commiſſion. Il faut que je vous apprenne d'après elle, la converſation qu'elle vient d'avoir avec Milady Bidulphe.

Elle a fait rendre d'abord, & très-reſpectueuſement, ſon meſſage par un des gens de livrée, pendant qu'elle eſt demeurée ſous la porte, pour attendre la réponſe; quoique ſa jolie figure & ſa propreté l'ayent fait inviter, par ce Domeſtique, à monter chez la Femme de charge.

Milady, qui étoit ſeule dans l'ap-

partement, lui a fait dire d'entrer. Votre Maîtreſſe, ma Fille, lui a-t'elle dit, veut donc ſavoir ſi ſon Frere eſt à la Ville. Il eſt ſurprenant qu'a-après la Lettre qu'elle a reçue de lui, elle ait pû s'imaginer que mon mari veuille entrer dans ſes affaires. Savez-vous ce qu'elle deſire de lui? je ſuppoſe que vous êtes du ſecret. J'ignore, Madame, a répondu ma pauvre Betty, quelles ſont les affaires de ma Maîtreſſe: mais je me figure que dans ſa triſteſſe, ce ſeroit une conſolation, pour elle, de voir ſon Frere. Je ne ſais, a répliqué Milady, ce qui peut l'affliger tant. L'age & les infirmités de ſa mere ont dû lui faire prévoir ſa mort, & je ſuppoſe qu'elle n'eſt pas dans le beſoin. L'ingénue Betty déclare qu'elle a rougi, de l'indifférence avec laquelle on a fait cette réplique. Non, Madame, a-t'elle dit, ma Maîtreſſe n'eſt pas réduite au dernier beſoin; mais vous comprenez qu'avec deux Enfans, & ſans autre bien que cinquante livres ſterling de ren-

te, elle n'eſt pas fort à l'aiſe. Que me dites vous, ma Bonne ? s'eſt écriée Milady ; il eſt impoſſible que Milady Bidulphe n'ait pas laiſſé bien de l'argent après elle. Son Fils, j'en ſuis ſure, ne doit s'attendre qu'à ce qu'on n'aura pû lui conteſter par la Loi. Betty s'eſt contentée de répondre ; Milady Bidulphe n'a pas laiſſé, après elle, plus qu'il n'étoit néceſſaire pour les frais indiſpenſables qui ont immédiatement ſuivi ſa mort. Fort-bien ; & je ſuppoſe qu'après en avoir uſé ſi mal avec ſon Frere, votre Maîtreſſe s'attend qu'il prendra ſoin de la mettre à l'aiſe, elle & ſes Enfans, les Enfans d'Arnil, pour le reſte de leur vie. J'ignore, Madame, a répondu Betty, quelles ſont les eſpérances de ma Maîtreſſe ; mais je crois qu'elle ſeroit charmée, avant ſon départ de Londres, ou de voir M. le Chevalier, ou de lui communiquer ſes arrangemens. Eh ! quels ſont-ils ſes arrangemens ? a demandé Milady Bidulphe. De ſe retirer à la Campagne, Madame, par-

ce qu'elle n'a pas de quoi vivre à Londres. Elle ne ſauroit mieux faire, a dit Milady : où demeure-t'elle maintenant ? Ma pauvre Servante, s'imaginant que l'intention de cette orgueilleuſe Belle-Sœur étoit de paſſer chez moi, ou du moins de me faire inviter à la voir chez elle, s'eſt hâtée de lui répondre que je demeurois chez une Lingere, au bas du marché au foin, à gauche en tournant... Bonté du Ciel ! hé doucement ma Bonne, votre détail eſt de trop ; je ne penſe pas à lui faire ma viſite dans ſa Boutique du coin. Ma ſeule raiſon, pour m'en informer, étoit de ſavoir s'il ne lui ſeroit pas tombé à l'eſprit de garder le bel Appartement où j'ai vû ſa mere, dans l'idée que mon Mari feroit pour elle cette dépenſe. Je ne crois pas, Madame, que cette idée ſoit venue à ma Maîtreſſe. Hé bien, vous pouvez lui dire que ſi c'eſt ſérieuſement qu'elle penſe à quitter la Ville avec ſes Enfans, je m'efforçerai d'engager ſon

Frere à faire quelque chose pour elle. Il ne sera pas à Londres de tout le mois : ainsi, rien ne l'oblige d'attendre son retour. Que ne s'est-elle laissée guider par son Frere ; elle seroit honneur à ses Amis, au lieu de ce qu'elle est à présent. Betty s'est sentie, dit-elle, si pressée d'indignation, qu'elle a souhaité, dans ce moment, de n'être pas une servante, pour lui pouvoir reprocher sa dureté de cœur. O ma chere ! telles sont les épines de la pauvreté : ce n'est pas le mauvais lit, ni la grossiereté des meubles, c'est l'oppression insolente de l'orgueilleuse prospérité, qui est capable de blesser une ame noble.

Quant à cette Femme, je la méprise trop, pour me résoudre jamais à lui avoir obligation. *Elle s'efforcera d'engager son mari à faire quelque chose pour moi :* si ce n'est pas le cœur de mon Frere, qui le détermine en ma faveur, je dédaigne toute protection de sa Femme. D'ailleurs, je sais combien elle est éloignée de

l'employer pour moi. Je ne doute pas, au contraire, qu'elle ne s'efforce d'irriter contre moi ſon mari, par de malignes interprétations. Son orgueil lui fait ſouhaiter de n'avoir pas ſi près d'elle une Belle-Sœur indigente, pendant que ſon avarice ne lui permet pas d'aider à ma retraite. Vous verrez qu'elle prendra prétexte de la continuation de mon ſéjour à la Ville, pour arrêter la bonne volonté de mon Frere. Mais à la bonne heure; je me ſoumettrois à la plus abjecte mendicité, plutôt que de devoir une malheureuſe & dépendante exiſtence à des ames de ce caractère. Je ſuis ſure que le Chevalier, malgré ſon reſſentiment, ne me traiteroit pas avec cruauté, s'il connoiſſoit la réalité de ma ſituation: mais, tombée comme je ſuis, je ne me ſens pas le cœur aſſez lâche, pour implorer la pitié d'autrui. Tirons le rideau, ma chere Cecile; & que mon mauvais deſtin ne trouble pas votre heureuſe vie.

Fin du Tome troiſiéme.

MÉMOIRES

POUR SERVIR

A

L'HISTOIRE

DE LA VERTU.

Extraits du Journal

D'UNE JEUNE DAME.

TOME QUATRIÉME.

A COLOGNE.

M. DCC. LXII.

MÉMOIRES
D'UNE
JEUNE DAME.

4 *Novembre.*

JE reçois une Lettre de Madame Falkland; une Lettre, où ſon cœur nâge dans la joie. Elle me raconte » que » le Païs qu'ils habitent a tant d'a- » grémens pour eux, & que leur Terre » peut recevoir tant d'améliorations, » qu'ils penſent à s'y arrêter plus long- » tems que M. Falkland ne ſe l'étoit » d'abord propoſé; d'autant plus qu'il » ſoupçonne ſes gens d'affaires d'a- » voir manqué de fidélité, & qu'il eſt » bien ſur que ſes nouveaux plans » ſeront mieux exécutés ſous ſes » yeux. Il a formé le deſſein de bâtir » un petit pavillon dans un lieu char-

» mant, au milieu de ses domaines,
» pour y résider pendant toute la
» durée du travail. Il lui promet des
» plaisirs continuels, tantôt dans cet-
» te demeure, tantôt à Dublin. Elle
» a déja fait un grand nombre de
» connoissances, & ses éloges ne fi-
» nissent pas sur les politesses & les
» amitiés qu'elle reçoit de tous les
» honnêtes gens du Canton.

Elle paroît ignorer la mort de ma mere; mais je ne puis gueres éviter d'en parler dans ma réponse. Plusieurs raisons néanmoins peuvent me la faire differer, & vous les devinerez facilement. M. Falkland fait la ruine de notre fortune; & quoiqu'il ne puisse me supposer si fort à l'étroit, pendant que j'ai un Frere vivant, je sais ce que son généreux cœur peut lui suggérer dans cette occasion, & je ne voudrois pas m'exposer à de nouvelles difficultés.

J'informai hier Milady V., de ma perte; mais je me suis bien gardée de lui parler de toute autre affliction

que celle de me voir privée d'une tendre mere, & d'une aimable compagne. J'ai poussé même la dissimulation jusqu'à la prier de ne rien changer à mon adresse, dans la crainte que si je lui donnois celle d'aujourd'hui, elle ne pût croire que c'est la nécessité qui m'a fait changer de logement. J'userai de la même précaution avec Madame Falkland, pendant que je serai à la Ville ; & lorsque je serai à la campagne, une adresse générale, au Bureau de la Poste, peut suffire.

Je vais m'occuper sérieusement à faire chercher quelque petite retraite champêtre, où le bon marché des vivres puisse aider à me soutenir. Dans deux mois, je recevrai ma petite portion de revenu, que je réserve pour me conduire hors de Londres, & pour m'établir, à la Campagne, dans mon nouveau plan d'économie. Si je pouvois persuader à cette pauvre Betty de me quitter, & la voir fixée dans quelque bonne Maison, il ne me

reſteroit pas de ſoin plus important que celui d'élever mes deux Filles dans les principes de la vertu, & dans les ſentimens de l'humilité; l'humilité, cette heureuſe diſpoſition d'ame, dont notre bonheur dépend ſi réellement, pour le tems & pour l'éternel partage.

9 Novembre.

Qui peut jamais dire; enfin la meſure de mes afflictions eſt remplie, Providence! tu n'y peux rien ajouter? Ah! Cecile, au milieu de mes autres chagrins, je n'ai pas penſé qu'il en reſtoit un par derriere. Mes Enfans, mes deux petits Anges, tous deux dangéreuſement malades. La petite vérole eſt leur maladie, & de la plus maligne eſpece. Les deux cheres petites créatures ont beaucoup ſouffert depuis quelques jours; & mon aſſiduité ſans relâche, auprès d'elles, a ſuſpendu tout uſage de ma plume. Aujourd'hui le cruel mal paroît, avec ſes plus effrayans ſimptomes. L'aînée

partageoit toujours mon lit ; il a fallu le lui réſigner, ces trois dernieres nuits, & j'ai conſtamment veillé près d'elle. Betty a veillé près de la plus jeune. Un habile & complaiſant Médecin les viſite aſſidument ; mais je ne me repoſe pas ſur lui.

20 Novembre.

Trois jours & trois nuits d'une mortelle inquiétude m'ont enfin produit une ombre de conſolation. Le mal eſt au point, où l'on peut en juger avec quelque certitude, & le Médecin permet d'eſpérer. Eſpérer ! Oh ſans ce mot conſolant, comment ſeroit-il poſſible aux Miſérables, de traîner leur exiſtence de jour en jour ? Oui, j'eſpere ; car il eſt une Providence, qui préſide à la conſervation de tous ſes ouvrages.

21 Novembre.

Graces, graces au Ciel ! ma Cecile, les cheres Petites ſont hors de danger. Leur inconſolable Mere a veil-

lé, quinze triſtes jours & quinze nuits encore plus triſtes, auprès de ſes pauvres petites ſouffrantes. Mais que je ſuis pleinement payée, par la joie de les voir rendues à mes prieres. Elles ſont en état, à préſent, de lever la tête, & d'ouvrir leurs jolis yeux, fermés depuis tant de jours ; & ce qui doit mettre le comble à ma ſatisfaction, j'eſpere qu'il ne leur reſtera aucune trace du mal : mais elles ſont encore ſi foibles, que de quinze jours je n'eſpere pas de pouvoir hazarder leurs tendres conſtitutions au grand air.

Les attentions & la diligence du Medecin méritent une meilleure récompenſe que je n'ai pû la lui faire : cependant, ce que j'ai fait ne me laiſſe qu'une guinée. Mais rien ne m'afflige moins. Je ne ferai pas difficulté de me défaire de l'inutile partie de mon ancienne parure, à l'uſage de laquelle mes Filles, vrai-ſemblablement, n'auront jamais de prétentions.

22 *Novembre.*

J'ai ſenti les pointes de la douleur, le tourment de voir manquer mes eſpérances, & l'amertume de l'indignation. Mais jamais mon cœur ne fut plus affecté qu'il vient de l'être, par une cauſe toute différente. J'avois tiré d'une armoire quelques-uns de mes inutiles ornemens, & j'ai chargé ma Betty de s'en défaire, comme s'ils étoient à elle, par l'entremiſe de notre Hoteſſe, à qui ce négoce eſt familier : la pauvre Fille m'a regardée quelque tems d'un air douloureux, qui m'a pénetrée juſqu'au fond de l'ame. Il n'eſt pas beſoin, Madame, m'a-t'elle dit d'une voix preſqu'étouffée, il n'eſt pas encore beſoin d'en venir là. Vous ne conſiderez pas, Betty, ai-je répondu, que la foibleſſe de mes enfans demande un peu plus de recherche dans leur nourriture, & que je ne ſuis pas en état de faire acheter long-tems ce qui convient à leur ſituation. Ces baga-

telles ne me servent plus ; & je ne puis voir languir ces pauvres enfans, faute de quelques bons alimens, qui soient capables de réparer leurs forces. Il ne leur manquera rien, Madame ; a-t'elle répliqué. Pardonnez, si je vous demande la permission de leur procurer ce qui convient. Que voulez-vous dire ? ai-je interrompu : je connois vos bonnes dispositions : mais comment pourriez-vous nous aider ? Vous savez, Madame, a-t'elle dit, que je me sers fort bien de mon éguille ; & l'ouvrage ne manquant jamais à notre Hotesse, j'ai promis de l'assister : depuis quinze jours, que je ne suis pas sortie du cabinet de l'enfant, j'ai fini une piéce assez curieuse, pour laquelle j'ai reçu aujourd'hui trente schellings.

Vous me surprenez, Betty, ai-je encore interrompu ; je ne vous ai jamais vûe occupée que du soin de ma petite Cécile. Je craignois de vous déplaire, a-t'elle répondu, & je cachois mon ouvrage, lorsque

vous entriez dans le cabinet ; ce qui m'étoit d'autant plus aiſé, que ce n'étoit qu'une belle piéce de point, que je bâtiſſois ; & comme j'étois debout jour & nuit, j'ai eu la facilité de coudre preſque ſans relâche : auſſi ai-je fait, en quinze jours, ce qui demandoit un mois de travail dans un autre tems. Je puis donc, Madame, continuer mon travail, avec votre permiſſion ; & ſi je ne gagne pas toujours autant, je ſuis ſûre au moins de gagner aſſez, pour vous éviter la néceſſité de vendre, juſqu'à ce que nous ſoyons en état de quitter une Ville, où tout eſt ſi cher.

Et vous croiez donc, ma chere Betty, ai-je répliqué, avec des larmes de reconnoiſſance & d'affection, que je pourrai conſentir à prendre de vous les fruits de votre honnête induſtrie ? Non, non ; quand vous trouverez le tems de vous procurer quelque petit ſecours à vous même, je l'approuverai : mais je ne ſouffrirai

pas que vous employiez un liard de votre argent pour la dépense de ma maison. J'ai vû, dans ses yeux, de l'embarras, & de la confusion. Excusez, Madame, a-t'elle dit; mais j'ai déja pris la liberté d'employer une partie de cet argent. J'ai cru que les cheres Miss avoient besoin d'un peu de vin d'Alicante, pour les soutenir; & vous même, ne sentez-vous pas, Madame, que vos esprits demandent un peu de réparation, après une si longue fatigue? J'ai acheté quelques bouteilles de ce vin, & d'autres petites nécessités; j'espere que vous ne vous en offenserez pas.

J'ai pressé la main de l'affectionnée créature: il est impossible, ma chere Betty, que je m'offense de votre bonté; mais les preuves que vous m'en donnez, me causent plus d'embarras que tous mes besoins. J'accepte pour cette fois vos obligeantes avances, à condition qu'elles ne soient pas répétées. Si mes affaires demandent plus que je ne possede,

j'ai mon éguille, dont je peux me ſervir comme vous; & c'eſt le parti que je prendrai, au lieu de vendre mon linge ou mes habits, puiſque je vous en vois ſi touchée.

La pauvre Fille s'eſt réjouie d'avoir obtenu mon conſentement, & m'a préſenté le reſte de ſon petit gain, qui venoit aſſurément fort à propos.

23 *Novembre.*

Je vous envoye la copie d'une Lettre, que j'ai reçue aujourd'hui de Milady V...

» Vous ne doutez pas, ma chere
„ Madame, que je n'aie pris une très
„ ſenſible part à l'affliction qui vous
„ eſt ſurvenue, par la mort de votre
„ excellente Mere. Vous ne parlez
„ pas des ſuites de cet accident;
„ mais je ſais que vous êtes privée,
„ par la mort de Milady Bidulphe,
„ d'une partie conſidérable de votre
„ revenu; & dans cette certitude,
„ j'ai pris une liberté, qui me ſemble

„ autoriſée par l'amitié. Vos affaires „ domeſtiques peuvent vous cauſer „ de l'embarras, avant qu'elles ſoient „ en meilleur ordre.

„ Apprenez-moi dans quels termes „ vous êtes avec votre Frere. S'il n'a „ pas l'attention qu'il doit, à vous „ obliger, j'exige que vous me pre- „ niez pour votre Banquier. Quel „ meilleur uſage puis-je faire de mon „ bien, que de le partager avec ceux „ que j'aime auſſi tendrement que „ vous? Je ſuis, &c. "

Cette liberté, que Milady V... a priſe, eſt de m'envoyer un Billet de Banque de trois cens livres ſterling, dont ſa courte Lettre eſt accompagnée.

J'avoue, ma Cécile, que mes premieres émotions ont été celles de la ſurpriſe, de la joie, & de la reconnoiſſance, pour un préſent ſi conſidérable & ſi peu attendu : mais s'étant un peu calmées, elles m'ont laiſſé le pouvoir de refléchir, ſur la nature & la forme de ce noble témoignage

d'amitié. Je connois Milady V... pour une des meilleures Femmes qui ſoient au monde. Je ſais qu'elle eſt généreuſe, ſenſible à la compaſſion, & qu'elle m'a toujours honorée d'une haute eſtime; cependant je ne vous diſſimule pas que ſon préſent m'eſt ſuſpect. Je crois vous avoir écrit qu'elle s'eſt retirée en Lancashire, pour y vivre avec une Sœur qu'elle a dans cette Province. Cette Sœur eſt une Veuve; & j'ai ſû, depuis, qu'elle eſt chargée d'une nombreuſe famille, avec un bien qui ſuffit à peine pour la ſoutenir; la plûpart de ſes enfans ſont en âge, & les Filles, au nombre de cinq, ne ſont pas encore pourvues. Depuis le départ de Milady V..., on m'a dit que c'eſt principalement en faveur de ces jeunes Perſonnes, pour leſquelles elle eſt remplie d'amitié, qu'elle s'eſt déterminée à demeurer chez ſa Sœur, dans la vue de les ſoutenir d'une maniere convenable à leur naiſſance; car leur Pere étoit un Officier Général de la

plus grande diſtinction. Le Douaire de Milady V... eſt de mille livres ſterling de rente : mais comme cette Maiſon fait une figure reſpectable dans le Comté, & que du bon naturel dont je connois Milady V... elle épargnera tout ce qu'elle pourra pour leur laiſſer quelque choſe après elle, je ne puis concilier avec ſa prudence, malgré la généroſité de ſon cœur & ſon amitié pour moi, qu'elle m'ait fait un préſent ſi conſidérable, & qu'en méme-tems, elle m'ait donné ſur elle une lettre de crédit, comme illimitée. Qu'elle m'eût envoyé la ſixiéme partie de cette ſomme; je n'aurois pas eu le moindre doute que ce ne fût un effet de ſa généreuſe affection ; auſſi conſidérable même, que le permettroit l'attention qu'elle doit à ſa Famille: mais la grandeur de la ſomme me fait naître des ſcrupules ; & pour vous découvrir les ſecrettes inſpirations de mon cœur, je crains qu'elle ne vienne d'une autre part.

J'ai informé Madame Falkland de la mort de ma chere Mere, vers le tems où j'ai donné la même nouvelle à Milady. Je n'ai pas donné, à l'une plus qu'à l'autre, la moindre connoiſſance de ma ſituation : cependant M. Falkland ſait qu'elle ne peut être heureuſe. Il connoît auſſi, mieux que perſonne, juſqu'où mon Frere eſt capable de porter ſon aveugle reſſentiment. N'eſt-il donc pas naturel, ma chere, de s'imaginer que cet homme-là, qui eſt la généroſité même, aura pris la voie de Milady V... pour faire arriver ſes libéralités juſqu'à moi ? J'en ſuis preſque ſûre. Il n'y a pas moins de trois ſemaines que j'ai marqué la mort de ma Mere à Milady V... ; pourquoi n'auroit-t'elle pas penſé plutôt à me tendre une main ſecourable, s'il lui étoit tombé dans l'eſprit que j'en euſſe beſoin ? Je ne lui ai pas donné le moindre ſujet de le ſoupçonner ; ſans quoi, je ne doute point de l'empreſſement de ſon amitié, ſuivant la me-

ſure de ſes forces : mais elle n'a pû ſavoir auſſi-bien que M. Falkland, combien mon Frere eſt irrité contre moi ; & par conſéquent, ma chere, elle n'a pû ſuppoſer mes beſoins auſſi réels qu'ils le ſont. Elle veut ſavoir dans quels termes je ſuis avec mon Frere : cette queſtion n'eſt pas d'elle ; le Chevalier, pour ſon propre honneur, n'a peut-être pas découvert à M. Falkland la conduite qu'il tient avec moi, & M. Falkland veut en être informé. Mortel inventif ! je confondrai ſon projet ; & je ne me laiſſerai pas accabler d'obligations, juſqu'à ne pouvoir reſpirer ſous le poids. Non, je ne recevrai pas le préſent ſuſpect de Milady V... Mais le point eſt délicat ; & mon refus ne doit pas être offençant : je renverrai ſon Billet à Milady, avec des remercimens qui lui faſſent connoître, qu'il n'eſt refuſé, que parce qu'il eſt exceſſif.

24. *Novembre.*

Jugez, ma Cecile, ſi j'ai réuſſi dans

mes efforts , pour refuſer de bonne grace la généreuſe offre de Milady V... Voici ma réponſe.

» Vous oppreſſez un cœur tout à » vous, ma très-chere & toujours » honorée Milady , par une généro- » ſité qui ne connoît pas de bornes. » Pourquoi me forcer de paroître » ingrate , ou fiere , en refuſant les » faveurs d'une ſi parfaite amie ? Mais » jugez mieux de moi , ma chere » Madame : je ne ſuis ni l'un, ni » l'autre. Si vous m'aviez envoyé » quelque petite marque de votre » amitié, vous auriez été convain- » cue de ma reconnoiſſance & de » mon reſpect , par l'empreſſement » avec lequel je l'aurois reçue. Mais » ne cherchez pas, mon aimable Mi- » lady, à m'humilier exceſſivement , » par des ſurcroits de bienfaits , dont » je ne prévois aucune poſſibilité de » m'acquitter. Permettez , Madame, » qu'avec autant de reſpect , que de » gratitude , je vous renvoye votre

» excessif présent. Je ne puis, avec » honneur, recevoir une liberalité » à laquelle j'ai si peu de droit; » & d'autant moins, que la justice » demande à présent de vous que » ce noble cœur, si prodigue dans » sa générosité, sache un peu se » resserrer.

» Je ne dirai pas que ma situation » soit aussi douce qu'elle l'étoit autre» fois : cependant, graces au Ciel, » mes sentimens s'y sont conformés. » Mon Frere n'est pas revenu à Lon» dres, depuis la mort de ma Mere; » mais je ne suis pas sans espérance » de le trouver disposé, comme vous » croyez qu'il doit l'être pour sa » Sœur. C'est une raison de plus, » pour me persuader que ma chere » Milady V... me pardonnera le » refus de ses obligeantes offres, & » sera persuadée elle-même, que sa » bonté ne s'exercera jamais sur un » cœur plus reconnoissant que le » mien. Je suis, &c. «

J'ai mis ſon Billet dans cette Lettre, & je l'ai fait partir pour Lancashire. N'ai-je pas bien fait, chere Cecile ? S'il vient de M. Falkland, comme j'ai de ſi fortes raiſons de le ſoupçonner, je ne me pardonnerois jamais de l'avoir gardé. Si réellement il eſt de Milady même, je ſuis ſatisfaite encore de ma conduite : la ſomme, dans ſa ſituation actuelle, eſt aſſurément plus conſidérable qu'elle ne doit la donner, & moi la recevoir; & je crois l'avoir inſinué, dans le tour de mon refus, avec toute la déférence poſſible pour ſon jugement. Elle verra mes motifs ; & peut-être l'effet qu'ils auront ſur elle ſervira-t'il à me faire découvrir ſi mes ſoupçons étoient juſtes.

Betty vient me dire qu'à force d'informations, elle peut me procurer une agréable retraite, à cinquante milles de Londres, où, pour la ſomme de trente livres ſterling, nous pouvons-être logés, nourris, mes enfans & moi, chez un honnête Fer-

mier, qui eſt fort connu de ſa famille. Je pars, auſſi-tôt que les deux petites Filles ſeront en état de faire cette route.

Le Journal eſt continue par Betty.

C'eſt ſur moi, Madame, que tombe encore une fois le fâcheux office de vous rendre compte de nos triſtes jours. Ma chere Maîtreſſe, condamnée ſans ceſſe à de nouvelles ſouffrances, eſt ſaiſie d'une fiévre, qui la force de garder le lit. Elle m'ordonne d'écrire tout ce qui peut arriver autour d'elle. Seigneur! prens-nous ſous ta garde. Il n'y a que des afflictions dans ce monde, & je vois que ma pauvre Maîtreſſe en a ſa pleine moiſſon. Une attention continuelle ſur ſes Enfans, & la privation du repos pendant une ſi longue ſuite de nuits, ont attiré ſur elle cette nouvelle diſgrace. O Madame! la perte de la ſanté paſſe pour un rude fleau, avec les richeſſes même; que doit-ce

étre dans la ſituation de ma Maîtreſſe ? Mais elle a la patience de Job. Ses épreuves mettroient d'autres Femmes hors d'elles-mémes ; mais il ſemble qu'elles augmentent ſon courage. Aujourd'hui je n'ai pu me diſpenſer, quoiqu'avec un ſerrement de cœur, de vendre une de ſes riches dentelles de coeffure. Je lui avois entendu dire qu'elle avoit couté ſoixante guinées ; & quoiqu'elle n'ait été portée qu'une fois, je n'en ai pas tiré plus de quinze. Cet argent, ſi ſa maladie continue, ira peut-être au ſeul Medecin. Qu'importe, après tout ? La ſanté ne peut-être achetée trop cher.

30. *Novembre.*

Ma Maîtreſſe eſt mieux par intervalles. Le Medecin juge que le mal eſt particuliérement dans les eſprits. Il ne le croit pas fort dangereux ; mais il paroît craindre qu'il ne ſoit long. Bon Dieu ! que devenir tous, s'il en juge bien ?

3. Décembre.

Ma Maîtreſſe a reçu aujourd'hui une lettre de Milady V... & m'ordonne de vous en envoyer une copie.

A MADAME ARNIL.

» Vous ne ſauriez vous imaginer, » ma chere Madame, dans quelle in- » quiétude vous m'avez jettée par le » refus du Billet que je vous avois » envoyé. Je n'en pénétre que trop » la cauſe. Mais, puiſque vous l'avez » refuſé, je connois ſi bien la force » & la ſincerité de vos réſolutions, » que je ne veux pas prendre » plus long-tems ſur moi le mérite » de cette amicale & généreuſe offre, » qui ſeroit méme exceſſive, je l'a- » voue, comme vous l'inſinuez fort » délicatement, ſi c'étoit de moi » qu'elle fût venue. Pour vous mettre » tout d'un coup dans le ſecret, c'eſt » de notre noble Ami M. Falkland, » que j'ai reçu cette ſomme, avec des » inſtructions pour vous l'envoyer

» comme de moi, parce qu'il ſavoit
» trop bien que vous ne l'accepteriez
» pas de lui. Mais, vous voyant ſi
» déterminée à la refuſer de ma part
» même, je crois que l'honneur &
» la juſtice m'obligent de rapporter
» une action ſi louable à ſa vraie
» ſource.

» M. Falkland me marquoit, dans
» la même lettre, qu'ayant appris de
» ſa Femme la mort de Milady Bi-
» dulphe, il craignoit que cette perte
» ne rendît votre ſituation extrême-
» ment malheureuſe ; qu'il n'igno-
» roit pas le facheux état de vos
» affaires ; que d'ailleurs connoiſſant
» l'ardente humeur de votre Frere,
» il appréhendoit qu'il ne portât un
» injuſte reſſentiment, juſqu'à vous
» refuſer la tendreſſe & les bons offi-
» ces fraternels, que vous étiez en
» droit d'attendre de lui. Si ma crain-
» te eſt juſte, ajoutoit-il, quelle
» doit être la ſituation de Madame
» Arnil ! Il me conjuroit de faire
» paſſer entre vos mains cette baga-

» telle, comme il la nommoit, ſous » le voile de mon amitié pour vous ; » ſeul expédient qui pût lui faire eſpé- » rer qu'elle ne ſeroit pas refuſée. Il » diſoit auſſi que ſi nous parvenions » cette fois à vous la faire accepter » par mes mains, il imagineroit de „ tems en tems d'autres voies, pour „ vous fournir de petits ſecours, qui „ vous mettroient un peu plus à l'aiſe, „ juſqu'à ce que votre Frere ſoit „ entré dans les ſentimens qu'il vous „ doit. A préſent, chere Madame, „ vous ſavez la vérité de toute l'af- „ faire. J'avoue que c'eſt avec beau- „ coup de répugnance, que j'ai con- „ ſenti à prêter mon nom pour vous „ en impoſer : mais, comme c'étoit „ pour votre avantage, j'ai ſurmonté „ mon ſcrupule.

„ Je ſouhaiterois que votre extrê- „ me délicateſſe vous eût permis d'ac- „ cepter cette offre, & j'ai quelque „ raiſon de n'être pas contente de „ vous ſur ce point. Cependant, mon „ aimable & pénétrante amie, peut- „ être

„ être avez vous eu vos doutes. Paſ-
„ ſons là-deſſus, ſi vous le voulez:
„ mais ſouvenez-vous de m'avoir
„ écrit que vous n'auriez pas refuſé un
„ petit témoignage de mon amitié.
„ Que ne puis-je vous en offrir un,
„ qui ſoit à la fois digne de vous & de
„ tous mes ſentimens pour vous? Nous
„ verrions alors qui l'emporteroit,
„ de votre délicateſſe ou de la mien-
„ ne. Mais c'eſt un petit témoignage
„ d'amitié, que je vous envoie, &
„ j'exige que vous l'acceptiez, ſi vous
„ en avez le moindre beſoin. Dans
„ ce cas, je connois la candeur de
„ votre ame; vous avez trop d'in-
„ génuité, pour me chagriner par un
„ refus.

„ Je me flatte que M. Falkland ne
„ s'offenſera pas, de ce que j'ai trahi
„ ſon ſecret. Que ſerviroit-il à pré-
„ ſent que je l'euſſe mieux gardé?
„ Je ſuis bien aiſe que vous ſachiez,
„ comme-moi, ce que ce cher Couſin
„ vaut. O! que je déplore... Mais
„ inutiles regrets. Adieu, la meil-

„ leure & la plus aimable des Fem-
„ mes ! Vous etes éprouvée comme
„ l'or, & l'adverſité ne ſert qu'à faire
„ éclater vos admirables perfections.
„ Je ſuis, &c. "

Les eſprits de ma Maîtreſſe ont été fort affectés par la lecture de cette Lettre. Je l'ai vûe pleurer amerement ; & pendant tout le reſte du jour elle n'eſt pas ſortie d'un abbattement, qui m'a fait craindre de l'augmentation pour ſon mal. La bonne Milady V... a mis, dans ſa Lettre, un Billet de cinquante livres ſterling. Ma Maîtreſſe dit qu'elle ne doit pas le refuſer, & qu'elle en fera ſes remercimens à Milady, auſſi-tôt qu'elle ſera capable de tenir ſa plume. Dieu ſait quand ; car le mal, avec quelque courage qu'elle y réſiſte, prend encore le deſſus. Les deux jeunes Miſſ ſe rétabliſſent très lentement ; elles n'ont pas repris la moindre force ; & l'aînée a dans les yeux une foibleſſe, qui ne lui permet pas

de ſoutenir la moindre lumiere. C'eſt en vérité, Madame, une Famille bien affligée. Je prie le Ciel, nuit & jour, de me donner un peu de ſanté, pour leur interêt plus que pour le mien ; car je crois que je mourrois de douleur, ſi mes ſervices venoient à leur manquer, c'eſt-à-dire, ſi je devenois incapable de les leur rendre.

6 Décembre.

Je continue d'écrire, Madame, pour remplir mes ordres, ſans avoir preſque rien à vous dire, dans l'enceinte d'une chambre où régnent la triſteſſe & la maladie, & d'ailleurs où je ne vois jamais que le Médecin & l'Apothiquaire. Ma Maîtreſſe ne veut pas que ce pacquet parte, qu'elle ne ſoit en état de vous écrire, de ſa propre main, qu'elle eſt mieux ; de peur que mes pauvres obſervations ne vous cauſent trop d'inquiétude.

7 *Décembre.*

Il y a, dans la maladie de ma Maîtresse, des alternatives de bien & de mal, qui ne permettent pas d'en juger. Elle est un peu mieux, pendant quelques momens; & l'heure d'après, elle se trouve plus mal que jamais. Le Medecin demande une consultation; quoique ma Maîtresse y soit très contraire : mais ces Medecins aiment à s'attirer l'un l'autre. Le présent de Milady V... est venu fort à propos, & je prévois qu'à ce compte, il ne durera pas bien long-tems. Ma Maîtresse me disoit tantôt; Betty, les mouvemens, qu'on se donne pour ma vie, feroient croire qu'elle est fort heureuse, & d'une très grande importance au monde : mais voici le nœud, en regardant les enfans; c'est pour eux qu'il faut tâcher de me rétablir.

Après un intervalle de six semaines, on trouve ces premieres lignes de Madame Arnil, d'un caractére à peine lisible.

20 Janvier.

Echappée enfin, par la grace du Ciel, des portes de la mort! Rendue à mes chers Enfans, ma Cecile; à peine capable de vous écrire d'une foible main, que votre Amie eſt vivante....

25 Janvier.

Je me retrouve en état, ma chere, de reprendre mon ancien office, autrefois le plus doux de ma vie, lorſque la ſanté, la joie & la proſperité couronnoient mes jours. Que la ſcene eſt aujourd'hui changée! Il me ſemble que rien n'eſt plus le même autour de moi, ſi ce n'eſt ma maniere de penſer & de ſentir. Vous ne ſauriez vous imaginer, ma Cecile, combien je ſuis differente de moi-même. Vous ne diriez plus, à préſent, que vous enviez mon teint; à peine me reconnoîtriez-vous; & rien n'eſt moins ſurprenant, après environ deux mois d'une fiévre lente & douloureuſe, qui

n'a pas ceſſé de me ronger. C'eſt encore avec difficulté, que je tiens ma plume ; mais je ſens que ma main s'empreſſe d'obéir à mon cœur, qui voudroit pouvoir s'élancer lui-même juſqu'à toi. Elle a fait un autre effort, pour écrire quelques lignes de remerciment à Milady V... Je n'ai pû refuſer ce qui venoit d'elle. Les termes de ſa ſeconde lettre ne me le permettoient pas. Il faut convenir, ma chere, que ſans ce ſecours, je me ſerois vûe extrêmement à l'étroit, attachée, comme je l'ai été ſi longtems, au lit de douleur.

26 Janvier.

Betty vient d'apprendre que mon Frere eſt depuis quelque tems à la Ville. Mais il ne prend aucune connoiſſance de ma ſituation. Je n'ai pas d'autre parent que lui dans le monde. Il eſt impoſſible qu'il pouſſât ſi loin la cruauté, s'il étoit inſtruit de tout : mais ſa Femme lui cache ce qu'elle a ſu ; & peut-être me croit-elle retirée

dans quelque coin obſcur , où elle m'abandonne à mon ſort. Mon Frere n'eſt pas d'un naturel dur ; mais ſon humanité ne va pas, juſqu'à lui faire chercher ceux qui ſont dans l'affliction. Je juge d'ailleurs que ſon orgueil me croit, volontiers, loin des obſervations; & je m'imagine qu'auſſi longtems que je n'irai pas frapper à ſa porte, il ne cherchera pas à ſavoir ce que je ſuis devenue.

L'Hiver étant avancé , & mes forces ne paroiſſant pas revenir, je ne puis penſer , avant l'arrivée du Printems, à prendre mon vol vers ma paiſible retraite de Province. Je languis pour le tems de ma délivrance; c'eſt le nom que je dois donner à mon départ ; car en vérité, ma chere, mes eſprits ſont abſolument épuiſés par tout ce que j'ai ſouffert ici dans ma petite priſon.

27 *Janvier.*

Mon ancienne Hôteſſe de la rue Saint Albant a dit, à Betty, que

j'avois chargée d'aller ſavoir d'elle s'il n'étoit pas venu de lettres pour moi, que pluſieurs perſonnes de ma connoiſſance s'étoient préſentées, en differens tems : mais je n'apprens pas qu'on ait fait la moindre information, chez elle, de la part du Chevalier. J'avois laiſſé ordre, à cette Femme, de ne pas dire où je ſuis logée; précaution aſſez inutile : on ne ſe donne guere la peine de ſuivre les Malheureux à la trace; & je crois que parmi ceux que la bienſéance peut avoir portés à me rendre le devoir commun, après la mort de ma Mere, il y en a peu qui ayent regretté de n'avoir pû me trouver.

30 *Janvier.*

J'ai formé, ma chere, une petite eſpéce de plan pour ma vie future. Vous vous ſouvenez des conditions, dont Betty eſt convenue, pour moi, avec le Fermier chez lequel je ſuis déterminée à me retirer : mais ne pouvant eſpérer d'y être à ſi bon compte, lorſque

mes enfans commenceront à grandir, j'ai cherché quelque moyen d'augmenter un aussi mince revenu que le mien, pour le tems où nos besoins ne peuvent manquer de croître aussi; car j'ai pris la ferme résolution de ne rien ajouter aux obligations pécuniaires, que j'ai à ma généreuse Milady V.... Vous savez, Cecile, que je me sers assez bien de mon aiguille. Mon Hotesse actuelle fait un bon commerce de broderie, qui est maintenant fort à la mode; & de quantité d'ouvrages, qu'elle paye libéralement, je ne sais si j'en ai vû d'égal à quelques-uns des miens. Là-dessus, ma chere, j'ai conçu que dans ma retraite de Province, je pouvois me faire une très utile occupation de ce travail. J'ai fait voir à mon Hotesse une broderie d'écran, que j'ai fait avant mon mariage, & qui n'a jamais été montée: elle trouve l'ouvrage si curieux, qu'elle donneroit, dit-elle, tout ce qui lui seroit demandé, pour une si bonne main. Betty s'entend

auſſi fort bien à cette ſorte d'ouvrage ; & voyant cette chere Fille déterminée à ne me pas quitter, je dois prendre ſoin, par reconnoiſſance, qu'elle n'ait pas trop à ſouffrir de ſa bonté. J'eſpere qu'entr'elle & moi, nous ferons beaucoup ; & mon obligeante Hoteſſe a promis de recevoir, & de débiter, pour une rétribution fort légere, tout ce que nous pourrons envoyer.

Vous ne vous imagineriez jamais combien je ſuis ſatisfaite de ce plan. Betty ne ſe poſſede pas de joie, depuis que je lui laiſſe l'eſpérance de me ſuivre. Je commencerois déja l'exécution de mon deſſein, ſi ma ſanté me le permettoit : mais, hélas! Cecile, je ſuis encore ſi foible, que je ne puis être plus d'une heure ou deux hors du lit ; & quelque étroite que ſoit ma chambre, je ne la traverſe pas ſans ſecours. La fraîcheur de l'air, avec un peu d'exercice, contribueroit plus que tout le reſte au rétabliſſement de mes forces : mais

les moyens de me procurer ce ſoulagement ne ſont pas encore en mon pouvoir. Il faut attendre ma guériſon, de ce lent, mais infaillible remede, qu'on nomme la patience.

10 *Février.*

J'ai, Cecile, un incident merveilleux à vous raconter ? Vous allez vous joindre à moi, pour admirer & bénir les miſéricordieuſes diſpenſations de la Providence.

Ce matin je ne faiſois que ſortir du lit, & j'étois paſſée dans le cabinet, lorſque Betty m'eſt venu dire qu'un homme demandoit à me voir. J'ai répondu qu'il pouvoit entrer. Il étoit demeuré à la porte, pendant que Betty me l'annonçoit. Elle l'a fait entrer auſſitôt. Je ſuis allée au devant de lui juſqu'à l'antichambre. Il me ſembloit âgé de quarante à cinquante ans. Son habit étoit commun, mais propre. J'ai fait ſigne à ma ſervante de ſe retirer, & j'ai demandé civilement à cet Etranger, ce qu'il déſiroit.

Comme j'étois debout, lorſqu'il s'étoit avancé, je n'ai pas changé de poſture en lui parlant ; & j'avoue que ſur les apparences je n'ai pas jugé qu'il dût prétendre de s'aſſeoir avec moi. Vous ſavez que j'ai peu de fiérté, mais il y a une ſorte d'uſage établi, dans lequel on tombe naturellement. L'Etranger a tourné la tête derriere lui, comme cherchant une chaiſe. J'ai compris ce mouvement ; & m'étant moi-même aſſiſe, je l'ai prié de le faire auſſi. Il l'a fait, & d'un air qui ſembloit marquer qu'il croyoit ma civilité due.

Je m'imagine, a-t'il dit, que ſi vous ne me reconnoiſſez pas, Madame, vous ne ſauriez du moins ignorer que vous avez un parent, nommé Warner, qui s'èmbarqua pour les Indes il y a plus de vingt ans. J'ai répondu que je me ſouvenois d'avoir entendu parler d'un Parent de ce nom.

Vous voyez, Madame, a-t'il répliqué, cet homme infortuné devant

vous. Je ſuis votre plus proche Parent. Votre pere étoit le ſeul frere de ma mere. La fortune m'a fort maltraité. J'ai perdu, en revenant dans cette Iſle, ce que plus de vingt ans de travail & d'induſtrie m'avoit fait gagner. La ſomme, quoique médiocre, auroit ſuffi pour me faire paſſer décemment le reſte de mes jours.

Je lui ai demandé comment ce malheur étoit arrivé ? J'ai commencé, m'a-t'il dit, par tomber malade aux Indes ; & je ſuis demeuré dans une langueur, dont on a penſé que l'air natal étoit ſeul capable de me rétablir. Cet avis s'eſt trouvé ſi conforme à mes propres inclinations, qui depuis long-tems me faiſoient déſirer de revoir ma patrie, que j'ai pris l'occaſion d'un vaiſſeau deſtiné pour l'Angleterre. Mais nous ſommes tombés malheureuſement au pouvoir d'un Armateur François, qui ne m'a laiſſé que mes habits, & m'a mis à terre ſur la côte d'Eſpagne, où j'ai demandé mon paſſage

en Angleterre, ſans autre reſſource que quelques piaſtres, qui faiſoient ma part d'une quête, accordée en faveur de mes compagnons & de moi, entre les Marchands Anglois.

Pendant ſon diſcours, j'ai crû decouvrir ſur ſon viſage une forte reſſemblance avec mon pere, qui paſſoit lui-même pour en avoir beaucoup avec ſa ſœur, mere de ce malheureux M. Warner. Elle étoit fort belle femme, & j'avois vû ſon portrait. L'hiſtoire étoit croyable, & je n'avois nulle raiſon d'en douter. Mais il faut ici vous expliquer par quelle avanture, cet infortuné parent avoit été ſi long-tems éloigné de ſa famille.

Sa mere, ſœur, comme j'ai dit, de mon pere, ne conſulta qu'une folle paſſion pour épouſer un Officier réformé, qui mangea ſon bien. Cette conduite irrita ſi vivement mon pere, que depuis le jour qu'elle fut mariée juſqu'à celui de ſa mort, il ne

voulut pas la voir. Elle perdit ſon mari, qui ne lui laiſſa qu'un enfant, ce même Warner, âgé d'environ neuf ans. Elle ne ſurvecut pas long-tems, & le petit Orphelin demeura ſans autre reſſource que mon pere : j'ai, ſouvent entendu dire, qu'il n'étoit pas heureuſement né, & qu'on ne pouvoit lui faire aimer ſes livres d'étude. Cependant il fut mis au college, & mon pere fit, pour ſon éducation, la même dépenſe que s'il eût été ſon fils. A ſeize ans, comme il écrivoit fort bien, & qu'il marquoit aſſez de goût pour les comptes, on prit le parti de le mettre en apprentiſſage chez un gros Négociant : mais, dans cette ſituation, qui dura près d'un an, il fit quantité d'extravagances, que ſon maître ne lui pardonna qu'en conſidération de mon pere. Enfin, il en commit une, qui l'obligea de ſe mettre à couvert ; &, ſans s'ouvrir à perſonne, il trouva l'occaſion de s'embarquer ſur un vaiſſeau qui partoit pour les Indes occiden-

tales, dans lequel il se cacha même à son départ; de sorte qu'on fut longtems sans savoir ce qu'il étoit devenu. Environ neuf mois après, mon pere reçut une lettre de lui, dans laquelle, demandant grace pour ses erreurs de jeunesse, il l'informoit qu'il étoit entré dans un Bureau de commerce, & qu'il étoit résolu de réparer par une bonne conduite toutes ses folies passées. C'est l'unique lettre que mon Pere, ou ses autres Connoissances, ayent jamais reçu de lui. Mon Pere lui fit réponse, mais demeura sans autre éclaircissement; & toutes ses informations, pendant l'espace de deux ou trois ans, n'ayant pû lui en faire apprendre davantage, on conclut que le jeune Fugitif étoit mort.

Je me souvenois d'avoir entendu ces circonstances; & voyant qu'elles s'accordoient parfaitement avec son récit, je n'ai pû douter qu'il ne fût l'homme en question. Monsieur, ai-je dit sans balancer, votre histoire ne m'est pas inconnue; & votre res-

ſemblance avec mon Pere, qui étoit l'image de votre mere, me perſuade entierement que vous étes ce M. Warner, que j'ai tant de fois entendu nommer. Vous êtes aſſûrément mon Parent très-proche, & vos malheurs m'affligent beaucoup; d'autant plus, Monſieur, que ma fortune ne me donne pas tout le pouvoir que je ſouhaiterois pour vous aſſiſter; mais c'eſt ſur quoi nous nous expliquerons plus particulierement, après avoir commencé par déjeuner. Auſſi-tôt j'ai donné ordre à Betty de nous ſervir du Caffé. Pendant que nous étions à le prendre, j'ai voulu ſavoir de mon couſin, comment il étoit parvenu à me découvrir ſi-tôt; car j'aurois dû vous dire que ſuivant ſon récit il nétoit à Londres que depuis deux jours. Il m'a répondu qu'un des Commerçans Anglois, dont il avoit reſſenti la bonté à Cadix, l'avoit chargé d'une Lettre pour Londres, avec ordre de la remettre au Caffé de Pall-Mall; qu'en l'y laiſſant, il y avoit vû, ſur

le comptoir, une autre Lettre, adressée au Chevalier Bidulphe; que ce nom l'avoit frappé, & que supposant son Oncle mort, il avoit jugé que ce devoit être son cousin; qu'il pensoit à s'éclaircir, dans la vue de s'adresser à lui pour implorer son secours, s'il apprenoit que ce fût mon Frere; mais qu'heureusement il avoit eu l'occasion de se satisfaire à l'heure même: que mon Frere étoit arrivé, au même moment dans son Carrosse, qu'il avoit reconnu, & les armes, & quelques-uns même de ses traits. Il étoit à peu-près l'heure du dîner, a-t'il ajouté, & j'ai entendu qu'il donnoit ordre de toucher chez lui. Je remis ma visite au matin du jour suivant; & m'étant informé de sa demeure, je ne manquai pas hier de m'y rendre, à l'heure que je m'étois proposé.

Mon nouveau Cousin s'est arrêté, & s'est mis à prendre son Caffé, sans dire un mot. Ma curiosité a pris feu: Hé, le vites-vous, Monsieur? Oui

Madame, & je l'entendis auſſi. La maiſon eſt belle, & rien n'y paroit manquer pour l'élégance. Après avoir ſû du Portier qu'il étoit viſible, je priai le premier Laquais que je rencontrai, de dire à ſon Maître qu'un honnête homme, arrivé nouvellement des Indes Occidentales, & chargé d'une commiſſion pour lui, de la part de M. Warner, ſon Parent, ſouhaitoit de lui parler. Le Laquais monta l'eſcalier; & reparoiſſant bientôt, il me demanda, ſi j'avois une Lettre du Gentilhomme que j'avois nommé. Non répondis-je; mais dites à M. le Chevalier, que j'ai quelque ouverture à lui faire.

Le Laquais, après avoir rempli ſa commiſſion, ne deſcendit que la moitié de l'eſcalier, &, ſe penchant ſur la baluſtrade, me dit aſſez cavalierement de monter. Je trouvai, dans un grand cabinet, votre Frere, & votre Belle-Sœur, je ſuppoſe, qui étoient à déjeuner. Il y avoit du Chocolat & du Caffé ſur la Table.

Je fis une très respectueuse réverence. A peine la Dame remua la téte. Votre Frere, m'ayant regardé de la téte aux piés, & fixant les yeux sur mon visage, me dit; votre serviteur, Monsieur. Le Laquais, qui m'avoit introduit, s'étoit retiré. Monsieur, dis-je enfin, m'auriez-vous tout-à-fait oublié? Pour moi, je vous ai remis parfaitement. Il me répondit, en hésitant, avec un changement de contenance qui ne me promettoit rien d'heureux; je vous proteste, Monsieur, que je ne vous connois nullement. Quoi? Monsieur le Chevalier, vous avez oublié votre Cousin Edouard Warner! Il se tourna vers sa Femme, elle vers lui; ils se regarderent, lui avec un sourire forcé, qu'elle lui rendit, sans savoir apparemment pourquoi. Je me souviens de ce nom, qui étoit celui d'un Parent de la Famille, mort, je crois, depuis long-tems; mais quand il seroit encore au monde, s'il falloit me rappeller sa figure, c'est de si loin...

qu'en vérité . . . . je doute que je le pusse. Pendant ce prélude, il me laissa sur mes jambes ; il étoit étendu sur une chaise commode, une tasse de Chocolat à la main, l'approchant de ses levres, & me parlant tour à tour. Sa Femme excitoit à manger une petite Peruche, qui étoit perchée sur son épaule.

Je dois être plus changé que vous, M. le Chevalier. Ce que j'ai souffert, & ma longue résidence dans un climat enflammé, en sont deux bonnes raisons : mais est-il possible qu'il ne vous reste rien de mes traits ? Nul souvenir de ma voix ? Je vous ai porté mille fois dans mes bras. Monsieur, me répondit-t'il, je ne veux pas disputer l'identité de votre personne ; mais je serai bien aise de savoir ce que vous avez à m'ordonner. A vous ordonner, Monsieur ? Le Pauvre demande des graces, & n'ordonne rien.

Je lui racontai ma malheureuse avanture, dans les mêmes termes que

vous venez de l'entendre. Sa Dame parut n'y faire aucune attention, mais cessa de parler à son Perroquet. Lui, prêta l'oreille à mon récit; mais avec tant d'impatience dans les yeux, que j'en demeurai interdit. J'étois encore debout: cependant, pour rendre ma posture un peu plus ferme, je m'étois hazardé à me soutenir sur le dos d'une chaise.

Lorsque j'eus fini, votre Frere s'emporta beaucoup, & parut avoir médité cette scène, pendant que j'étois encore appuyé; il marcha violemment, jusqu'au bout de la chambre, & se tournant vers sa Dame; charmante avanture, que celle d'un homme qui s'ouvre à toute sorte de prix l'entrée de cette maison, par l'Histoire d'une commission de la part d'un Parent, & qui, pour finir par une agréable surprise, devient tout d'un coup ce Parent même, & nous demande l'aumône en son propre nom!

Je lui dis: Monsieur, je vous de-

mande pardon de la liberté que j'ai prise de m'introduire chez vous ; mais vous n'en serez que plus facile à me pardonner, s'il vous plaît de faire attention que c'est par respect pour vous, que dans la situation où je suis je n'ai pas voulu me faire connoître de vos Domestiques. La même raison m'a fait juger que si je ne me faisois pas annoncer d'une maniere un peu intéressante, j'aurois pû recevoir ordre de vous envoyer mes explications par la bouche d'un Laquais ; ce que vous n'auriez pû vous-même approuver. Vous pouviez m'écrire, interrompit-il. Ah ! Monsieur, en secouant la tête, quand je l'aurois fait. . ., & je n'ai rien ajouté. Vous n'en seriez pas plus avancé ; n'est-ce pas ce que vous voulez dire ? me répliqua-t'il avec un sourire méprisant. En un mot, Monsieur, je ne puis rien faire pour vous ; qu'attendiez-vous donc de moi ? Je lui protestai que ma vue n'étoit pas d'être un fardeau pour lui. Je suis

ſait, lui dis-je, aux affaires; j'ai la main fort bonne, & j'entens les comptes. Mon eſpérance eſt d'entrer chez quelque Négociant: mais dans l'intervalle, je meurs de faim: je ne ſuis ici qu'un Etranger, quoiqu'au ſein de ma Patrie. J'obſervai qu'il portoit la main à ſa poche, comme pour chercher quelque monnoie. Chevalier, dit ſa Femme, qui l'avoit obſervé comme moi, c'eſt perdre ſa peine & ſon argent que d'ouvrir ſa bourſe pour les gens de cette ſorte. Ayez cette généroſité pour l'un, ils en font paroître un autre, qui s'attribue les mêmes droits. Votre Frere, alors, retira la main de ſa poche, comme ſi les regards de ſa Femme l'euſſent arrêté. Monſieur, me dit-il impérieuſement, je ne puis vous aſſiſter.

Je lui demandai ſi le Ciel avoit conſervé vos jours, & s'il pouvoit m'apprendre du moins de vos nouvelles; car toute jeune que vous étiez, quand j'ai quitté l'Angleterre, je n'avois pas oublié

oublié que mon Oncle avoit une Fille. Votre Frere, pour toute réponse, me dit brusquement qu'il ne savoit rien de vous, depuis que vous aviez préféré l'amitié des Etrangers à celle de vos plus proches Parens. Aussitôt, ayant sonné, & fait appeller son Valet de Chambre, pour l'habiller, il sortit du Cabinet, sans jetter un regard sur moi. Je me hazardai à demander votre nom à sa Femme, si vous en aviez changé, & quel étoit le lieu de votre demeure? Elle m'apprit votre nom; mais, après m'avoir assuré qu'elle ignoroit où vous étiez logée, elle ajouta que je pouvois m'épargner la peine de cette recherche, parce qu'elle savoit que vous n'étiez capable de rien pour moi.

Je ne pensai qu'à me retirer. Cependant, en traversant l'Antichambre, un Laquais, dont je pris des informations, m'adressa dans la rue Saint Alban, où vous aviez autrefois logé. J'y allai directement; & ce

ne fut pas ſans difficulté que j'obtins, des gens de la maiſon, l'adreſſe de celle-ci. Mes beſoins ſont ſi preſſans, Madame, que je me ſuis hâté de venir ce matin, pour vous faire connoître ma miſere ; mais je crains bien que l'avis de votre Belle-Sœur, par rapport à vous, ne ſoit que trop vrai. En achevant ſa refléxion, il a promené ſes yeux ſur l'humble meuble de mon Antichambre ; & portant ſa taſſe à ſes levres, il a fini de prendre ſon Caffé, qui devoit être tout froid.

Monſieur, ai-je répondu, ſi ma Belle-Sœur vous a dit que je ſuis pauvre, elle vous a dit la vérité. Cependant je ne le ſuis pas au point de ne pouvoir vous être bonne à rien. Si vous voulez prendre un logement à bon marché dans mon voiſinage, je m'engage à vous fournir de quoi le payer ; & ſi vous voulez vous'contenter de ce que je mange avec ma petite Famille, vous ſerez le bien venu tous les jours, en attendant qu'on puiſſe faire quelque choſe pour vous.

Je vois peu de monde ; mais je trouverai quelque moyen de vous procurer des recommandations pour quelque emploi. Alors, portant la main à ma poche, j'en ai tiré cinq ſchellings, qui étoient tout ce que j'avois ſur moi, & je les lui ai mis dans la main : vous pouvez devoir une bagatelle, Monſieur, dans le lieu où vous avez paſſé ces deux nuits. Votre logement ne peut avoir été ſomptueux ; mais ſi cette petite ſomme ne ſuffit pas pour vous acquitter, dites-le moi librement.

Il a ſouffert que j'aie mis l'argent dans ſa main, qu'il n'a pas fermée. Il a fixé un regard d'étonnement ſur mon viſage : mais au lieu de me répondre, il s'eſt écrié, bon Dieu ! bon Dieu ! & défaiſant deux ou trois boutons de ſa veſte, devant ſa poitrine, il s'eſt mis à ſanglotter , comme ſi ſon ſein eut été prêt à s'ouvrir. Sa reconnoiſſance m'a très-vivement touchée, & je me ſuis efforcée de diſſiper quelques larmes, qui me ſont ve-

nues aux yeux. Je voudrois pouvoir pleurer, a-t'il dit; mais je ne puis; & ces cheres larmes puissent-elles être les dernieres que vous ayez jamais sujet de verser! vous ma digne, ma généreuse, ma tendre Parente! Que Dieu me pardonne, d'avoir mis un tel cœur à l'épreuve! Mais je l'en récompenserai. Je jure que je le récompenserai largement de tant de bonté.

Il a tiré aussi tôt, d'une de ses poches, un petit porte-feuille de chagrin rouge; & l'ouvrant il m'a mis entre les mains un billet de deux mille livres sterling sur la banque d'Angleterre. Jugez, ma Cecile, à quel point cette vision m'a frappée! Monsieur, vous me confondez! c'est tout ce que j'ai pû dire.

Pardonnez si je vous ai trompée, m'a-t'il dit; c'étoit avec de bonnes intentions. Je suppose qu'à présent il est inutile de vous dire que je ne suis pas un pauvre misérable abandonné, tel que je me suis représenté. Apprenez la vérité de ma situation. Vous

voyez devant vous un des plus riches Particuliers des Domaines d'Angleterre. Mon début, comme vous avez pû le ſavoir, n'a été que celui d'un ſimple Commis, dans le Bureau d'un Négociant de la Jamaïque, d'où j'ai écrit deux fois à votre Pere, ſans en avoir jamais reçu de réponſe.

Je n'ai pû m'empêcher de l'interrompre, pour l'aſſurer que j'avois entendu dire à mon Pere, qu'il avoit reçu de lui une Lettre, à laquelle il avoit répondu ; mais qu'il n'en avoit pas reçu d'autre, & qu'enſuite il avoit fait beaucoup de recherches & d'informations inutiles.

Peut-être m'a-t'il écrit, a repris M. Warner ; mais je n'ai reçu aucune Lettre, ni entendu parler d'aucune information ; ce qui me picqua ſi vivement, que je pris la réſolution de ne plus écrire. En peu de tems, mes ſervices furent d'une ſi grande utilité pour mon Maître, qu'il me prit en affection ; & n'ayant qu'une Fille, ſa ſeule héritiere, à

qui j'avois eu le bonheur de plaire auſſi, ſans que je me fuſſe apperçu de ſes ſentimens, que ſon Pere trouva le moyen de découvrir, il me l'offrit naturellement en mariage, avec aſſurance de me laiſſer tout ſon bien à ſa mort, & de m'admettre immédiatement en ſociété de commerce avec lui. L'unique retour, qu'il demanda de ma part, fut le changement de mon nom, pour prendre le ſien. Je ne fis aucune difficulté de le ſatisfaire, d'autant plus que ſi je n'avois pas commencé avec ſa Fille par l'amour, je ne trouvois, ni dans ſa perſonne, ni dans ſa naiſſance, aucune raiſon d'être refroidi par cette condition. Le mariage ſe fit; mon Beau-Pere remplit ponctuellement ſa promeſſe; & trois ans après, je me trouvai, par ſa mort, en poſſeſſion d'un fond conſidérable. L'année ſuivante, je perdis ma Femme, en couche de ſon premier Enfant, qui mourut avec ſa mere. Le changement de mon nom a fait vraiſembla-

blement l'embarras de ceux qui ont été chargés de me découvrir ; & peut-être dois-je aujourd'hui me reprocher trop de négligence, à faire savoir ma bonne fortune à mes Amis.

Le succès a si fidellement accompagné toutes mes entreprises de commerce, que mon bien s'accrut prodigieusement. Environ cinq ans, après la mort de ma premiere Femme, j'épousai la veuve d'un Négociant, de laquelle j'eus des biens immenses. Je l'ai tendrement aimée. Elle étoit d'un caractère charmant. Elle me donna un Fils, d'une grande espérance, & nous vécûmes très-heureusement ensemble, l'espace de douze ans, à la fin desquels il a plû au Ciel de m'enlever la Mere & l'Enfant. Pauvre homme ! ses larmes ont commencé à couler ici. Il a pris un moment pour les essuyer.

Après cette perte, a-t'il continué, la vie m'est devenue ennuyeuse. Je me voyois des richesses, dont je ne

pouvois faire l'emploi, & je n'avois personne à qui les laisser. Ma santé commençoit à baisser. Le séjour de l'Isle me déplût, & je résolus, moitié pour dissiper ma mélancolie, moitié par affection pour mon Pays natal, de revoir encore une fois l'Angleterre. Je mis mes affaires en bon ordre; je fis partir, devant moi, de grosses sommes d'argent, & j'en emportai une très grande avec moi. Pendant mon voyage, la fantaisie me prit de m'informer de votre Famille, & de me présenter à vous, comme je l'ai fait, pour mettre vos dispositions à l'épreuve; dans la résolution de partager, autant que je vous en trouverois dignes, mes affections & ma fortune entre vous, parce que je savois que vous êtes les seuls Parens qui me restent au monde.

Il y a plus d'un mois que je suis en Angleterre. Je me suis rendu d'abord en Wiltshire, où j'ai bientôt sû que votre Pere & votre Mere étoient morts, & que votre Frere,

ayant fait un mariage avantageux, résidoit ordinairement à Londres. Vous, on m'a dit que vous aviez été mariée, & que vous étiez demeurée Veuve; mais on n'a pu me donner d'autres informations. En rentrant dans Londres, il ne m'a pas été difficile de découvrir la Maison de votre Frere. J'avois eu la satisfaction d'entendre parler fort bien de lui; mais j'étois déterminé à faire moi-même l'expérience de son caractère: & s'il m'avoit temoigné du moins quelque légere apparence de tendresse j'aurois fait aussi mon expérience sur vous, avant que de vous découvrir mes desseins à l'un ou à l'autre.

Je me suis vêtu, exprès, avec la simplicité que vous voyez; & je n'ai pas besoin de vous répéter, quel succès j'ai recueilli de mon entreprise. Votre Frere est un cœur étroit, un caractère inhumain, que j'efface pour jamais de mes pensées. Votre partage en sera meilleur, quoique

j'aye plus de bien qu'il ne faut pour vous enrichir tous deux.

Votre charmante bonté, je le dis encore ma respectable Parente, sera récompensée au centuple. Le billet, que vous avez dans la main, n'est que pour votre usage présent. Je sais le besoin que vous en avez; acceptez-le seulement, comme les arrhes de ce que mon amitié vous destine. Ce Frere, qui jouit lui-même d'une abondante fortune, & qui peut voir dans l'indigence une Sœur telle que vous, doit avoir perdu tout respect pour les liens du sang; & je ne suis plus surpris que moi, qui le touche de moins près, il m'ait si barbarement traité.

Voyez, ma Cecile, quelle étonnante résolution! que pouvois-je faire, que de lever les yeux vers le Ciel, pour adorer en silence, au fond du cœur, ce Dieu qui est le Pere des Orphelins & le défenseur de la veuve affligée?

Il s'est passé quelque tems, avant

que j'aie pu ramener mon eſprit à la forme ordinaire du diſcours. J'ai crû pouvoir accepter, avec reconnoiſſance, le noble préſent de mon Couſin. Il s'eſt informé de ma ſituation, juſqu'aux moindres circonſtances. Je ne voyois rien à lui déguiſer, & la penſée ne m'en eſt pas même venue. Il m'a fait quantité de queſtions, ſur la conduite de mon Frere avec moi. Je l'ai ſatisfait, ſimplement & de bonne foi; ſes invectives n'en ont été que plus ameres, contre le mari & contre ſa Femme: mais je me vengerai d'eux, a-t'il ajoûté; je vous ferai triompher de lui & de ſon orgueilleuſe moitié. Dans quel logement je vous trouve ici, ma pauvre chere Couſine! eſt-ce là votre meilleure chambre? C'eſt l'unique, ai-je répondu, avec celle où je couche, moi & mes Enfans, & un cabinet pour ma Servante. Il a voulu voir mes deux Filles, & je me les ſuis fait amener. Des Anges! s'eſt-il écrié, la larme à l'œil. Il les a tendrement

embraſſées. Chers Enfans ! vous avez un méchant Oncle, mais vous avez la meilleure des meres ; & c'eſt moi qui me charge de vous.

Demain, m'a-t'il dit, je viens dîner avec la chere petite Famille. Nous mangerons enſemble un morceau de conſolation ; mais, je vous le recommande, pas un mot à perſonne de tout ce qui s'eſt paſſé. Il m'a dit adieu juſqu'au lendemain, d'un air & d'un ton affectueux ; & prenant lui-même la peine d'ouvrir la porte, il eſt deſcendu après l'avoir fermée.

Permets, Cecile, permets que je quitte ma plume, & que j'admire ma deſtinée !

Je me ſuis ſentie, ma chere, comme ſoulevée par un flot d'eſprits qui m'a tout d'un coup ôté le pouvoir d'écrire. Quelles ſcenes de bonheur s'ouvriroient à préſent devant moi, ſi le bonheur conſiſtoit dans les ſeules richeſſes ! mais non, non, il

n'y consiste pas. Mon cœur, brisé de chagrin, ne peut retrouver sa tranquillité si-tôt. Cependant je vois de réels sujets de joie, par des motifs de raison, d'humanité, & par d'autres considérations louables; je veux m'y livrer un peu. Je puis, à présent, m'acquitter d'une partie des extrêmes obligations que j'ai à M. Falkland, du moins pour ce qui regarde la dette pécuniaire. Je puis à présent reconnoître avec usure la bonté de ma chere Milady V..... Je puis assurer un sort à mon affectionnée & digne Betty. J'ai la délicieuse perspective de donner, à mes Enfans, une éducation convenable à leur naissance! &, si le Ciel prolonge mes jours, je les vois honorablement, heureusement établies dans le monde. J'aurai l'inestimable pouvoir de répandre des bienfaits! O! ma chere, quel bien c'est pour moi d'avoir été dans l'affliction! Elle a tellement aggrandi mon ame, que je sens des transports, inconnus dans la prospérité

à la ſeule idée du pouvoir où je vais me trouver d'être utile aux Miſérables. Qui ne voudroit pas éprouver l'adverſité, pour en tirer ce précieux fruit ?

11 *Février.*

Mon nouveau Couſin n'a pas oublié ſa promeſſe : il eſt venu dîner avec moi. Betty avoit préparé deux plats ſeulement ; mais des meilleurs mets de la Saiſon ; & le plus habile Cuiſinier, n'auroit pas fait mieux. Je ne vous repréſenterai pas la cordiale ſatisfaction avec laquelle notre petit Feſtin s'eſt paſſé. M. Warner m'avoit envoyé, dès le matin, une petite proviſion d'excellent vin. Il paroît qu'à l'exemple de tous nos Amériquains, il n'a pas d'averſion pour la bouteille.

Betty s'étant retirée, avec mes Enfans, il m'a dit qu'il s'étoit occupé le matin à chercher une Maiſon pour moi : il faut quitter promptement celle-ci, & ſuivre un peu ma direction ; car je veux mortifier votre

inſolent Frere & ſa Femme, Vous aurez une auſſi belle maiſon que la ſienne, mieux meublée je vous aſſure, ou je ſaurai pourquoi non. Mon intention eſt de vous établir ſur le pié d'une Ducheſſe ; & vous roulerez, devant la porte de cet indigne Frere, dans un plus bel Equipage que celui de ſa Poupée. Mais malgré l'affection que je vous porte, je ne me propoſe pas de demeurer avec vous : tout vieux & tout battu de l'oiſeau que je ſuis, vous êtes jeune & belle ; & le monde n'eſt que trop plein de ſcandales. Ainſi je ne penſe qu'à prendre un appartement dans quelque maiſon de votre quartier, d'où je n'aie pas trop loin pour vous rendre mes viſites.

Je l'ai remercié d'une attention ſi prudente ; mais je l'ai prié de mettre des bornes à ſa générosité, & de me laiſſer vivre dans un état modéré, qui ſeroit toujours mon choix, quelles que puſſent être mes richeſſes. Ne dites pas non, Couſine,

a-t'il interrompu ; de grace, ayez cette complaiſance pour moi. Je vous en demande ſur ce point : la ſatisfaction de mon cœur y eſt attachée. Vous ferez une figure brillante, quelque tems du moins ; & lorſque ma vengeance ſera remplie, vous vivrez enſuite à votre gré. Je n'ai pas voulu contrarier ſon caprice : cependant j'étois fort effrayée de cette figure brillante, qu'il falloit faire ſubitement. Mon cher Bienfaicteur, ai-je répondu, que dira le monde, de me voir paſſer tout d'un coup, de l'obſcurité, à cette ſplendeur dont vous parlez ? Quoique vous ne demeuriez pas avec moi, comme je ſuis encore aſſez jeune, ne pourrois-je pas être cenſurée : on voudra remonter juſqu'à la ſource de mon abondance ; & l'envie ne ſera jamais lente à donner une mauvaiſe interprétation aux apparences qui l'auront rendue ſi vive.

Il prêtoit l'oreille, en me regardant d'un œil fort grave. A la fin, branlant la tête, il m'a dit ; Couſine,

vous êtes une Femme ſenſée, & je loue votre prudence ; mais je n'en ſouhaite pas moins de me ſatisfaire. Je n'ai pû m'empecher de ſourire, de l'air & du ton de cette réponſe : & continuant ; ſi vous me faiſiez rentrer dans le monde, ai-je dit, avec une dépenſe noble, mais modérée, elle n'exciteroit la curioſité de perſonne, parce qu'on pourroit ſuppoſer que mon Frere m'auroit miſe en état de ſoutenir une figure décente... J'ai reconnu auſſi-tôt que j'avois employé un fort mauvais argument, qui a jetté mon Ami dans une violente colere. Chanſons, a-t'il répliqué, Penſez-vous donc, Madame, que je veuille laiſſer, à ce Fat, l'honneur de ce que je vais faire pour vous ? Non ; ne vous y attendez pas. Ce que je ferai, je veux que tout l'Univers le ſache, & que mes raiſons ſoient connues auſſi. Mes volontés me tiennent à cœur. Je me flatte qu'il n'y a pas de mal à ſervir une proche Parente, qu'un Parent encore plus

proche laiſſe périr de miſére. Je vous fais mon Héritiere, voyez-vous, & je veux le publier dans tout Londres. Où eſt donc le mal ? Dieu ſait que je n'ai pas plus de méchanceté dans le cœur, qu'un de vos enfans ; mais je ſuis peut-être un peu ſenſible : ainſi je n'en parle plus. J'ai trouvé, ma chere, que dans ſon éloquence de l'autre monde, M. Warner étoit aſſez poſitif ; & j'ai cru que la prudence m'obligeoit de ne pas inſiſter ſur mon argument. J'ai promis de me ſoumettre entiérement à ſes volontés. C'eſt ce que vous pouvez faire de mieux, m'a-t'il dit ; regardez-moi comme votre Pere, & je ſerai un Pere pour vous. Enſuite, il m'a dit, qu'il m'avoit cherché une Maiſon, proche de mon Frere, afin que je puſſe le narguer ; c'eſt ſon expreſſion ; mais que n'en ayant pas trouvé à louer dans la Place St James, il en avoit pris une très-belle, dans une rue voiſine. Elle étoit meublée, m'a-t'il dit ; mais, les meubles n'étant pas

de mon goût, j'en ai commandé de neufs, & le Tapiſſier promet que tout ſera prêt à vous recevoir dans huit ou dix jours. Juſqu'à ce tems, je ne puis vous voir dans cette triſte demeure: depuis quand y êtes-vous? J'ai répondu qu'il y avoit près de quatre mois, & qu'avec ſa permiſſion je continuerois de l'habiter juſqu'à ce que la Maiſon fut prête, parce que ce n'étoit pas la peine de changer, pour un tems ſi court. A la bonne heure, m'a-t'il dit; je ne conteſte pas là-deſſus, ſi c'eſt votre intention. Je vais prendre ſoin qu'il ne manque rien dans ce logement, qui vous convient un peu mieux. Il m'a quittée, en ſerrant affectueuſement ma main.

Eſt-il rien, ma chere, de ſi merveilleux? Ce *Meſſager de bonnes nouvelles* ne m'eſt-il pas envoyé par la Providence? Comme ſon intention, dit-il, eſt de ne pas faire un ſecret de ce qu'il médite en ma faveur, je me ſuis hâtée de communiquer ce

joyeux événement à mes Amis. Sur le champ j'ai écrit à Milady V... ; & je lui ai fait un récit, presqu'aussi circonstancié qu'à vous, de l'étonnante révolution de mes affaires. Mon dessein, lorsque j'aurai pû fixer mon choix sur quelque présent digne d'elle, est de lui restituer amplement ce que j'ai reçu de sa bonté. J'informe aussi Madame Falkland de cet heureux tour de ma fortune, & je lui destine un magnifique présent, aussi-tôt que j'aurai le tems de le préparer. Je ne lui dis rien de la conduite de mon Frere, à l'égard de notre Cousin, comme au mien.

Mais c'est ma bonne Hotesse, que j'ai fait tomber comme en extase, par le récit de mon avanture. Je n'ai pû tirer, de cette Femme, que des exclamations d'étonnement, en levant les mains & les yeux au Ciel. „ Bonté Divine ! Seigneur tout puissant ! que d'étranges choses on voit „ arriver ! qu'il y a d'heureuses gens „ dans le monde ! Et c'étoit votre

„ Cousin, votre propre Cousin, que „ vous n'aviez jamais vû auparavant? „ Bonté du Ciel! quelle bonne figu„ re d'homme ! je répondrois bien „ qu'il roule sur l'or. Ce ne sera pas „ sitôt, qu'il m'arrivera une telle for„ tune, quoique j'aie aussi un Cousin „ de l'autre côté des Mers. " J'ai pû remarquer qu'au milieu de ses félicitations, la pauvre Femme portoit envie à ma prosperité : mais vous en serez d'autant moins surprise, qu'elle ignore que je n'étois pas née pour gagner mon pain par mon travail, dans une chambre au second étage.

15 *Février*.

Je n'ai pas vû, depuis quatre jours, mon très honnête Parent : mais il m'informe, par un Billet, qu'il s'est occupé à faire régner l'ordre dans ma nouvelle Maison, & que c'est par *discrétion* qu'il s'est privé de me voir : il a souligné ce mot, pour me faire mieux connoître ses intentions. Je ne le verrai, dit-il, que lorsque tout

ſera prêt. Il ne m'a pas même encore appris, dans quelle rue je dois demeurer. Ne trouvez-vous pas qu'il eſt, comme il dit lui-même, un peu abſolu dans ſes volontés ?

22 *Février.*

Il me ſemble qu'à préſent, ma Cecile, je peux me flatter raiſonnablement d'être à la fin de mes afflictions : autant que les richeſſes peuvent ſervir au bonheur, me voilà très ſûre de cette félicité.

Je viens de régler tout avec mon Hoteſſe ; & l'ayant ſatisfaite pour ſon loyer, j'y joignois une petite gratification, pour la réconcilier avec ma proſpérité, lorſqu'un Carroſſe tout neuf, & ſuperbement doré, s'eſt arrêté à ma porte, avec un Négre & deux Laquais derriere ; leur livrée, comme celle du Cocher, en galons d'argent. L'un d'eux m'a remis un Billet de M. Warner, portant que c'étoit mon Equipage, & que je pouvois me rendre chez moi, où je le

trouverois à m'attendre, pour me faire ſon compliment à mon arrivée.

Betty n'auroit pas été plus prompte avec des aîles aux pieds : elle eſt montée à perte d'haleine, pour m'annoncer la flatteuſe apparition, & m'a preſſée d'obſerver, par la fenêtre, que la livrée étoit celle de mon Mari ; avec cette différence, que le galon étoit d'argent. Comme j'en marquois quelque ſurpriſe, elle m'a dit que M. Warner, dans ſa ſeconde viſite, s'étoit informé, lorſqu'elle l'avoit conduit à la porte, quelle étoit notre livrée, & l'avoit priée de ne m'en rien dire ; ce qu'elle avoit promis volontiers, parce qu'elle avoit jugé qu'il penſoit à me ſurprendre. Mais ce n'eſt pas tout : il avoit porté l'attention juſqu'à faire peindre, ſur les portieres, les armes d'Arnil, dans un fort bel Ecuſſon ; ſans qu'il m'ait encore appris d'où lui venoit cette connoiſſance. Ma Betty, à demi folle de joie, eſt deſcendue avec les enfans, & les a placés tous deux dans la voi-

ture, en leur disant que ce beau Carrosse étoit à eux. Les pauvres petites créatures se sont mises à pleurer, & n'auroient pas été consolées par la magnificence & la nouveauté du spectacle, si je n'étois bien-tôt arrivée. J'ai laissé Betty dans le logement que je quittois, pour faire apporter notre petit bagage après nous ; & je me suis fait conduire à ma nouvelle Maison de la rue Pall-mall, où j'ai trouvé mon généreux Bienfaicteur, qui m'a donné la main pour descendre.

C'est l'ame d'un Prince, ma chere, qui fait respirer cet homme là. Quel air de grandeur autour de moi ! Quelle richesse & quelle élégance ! Il a pris la peine de me conduire dans chaque chambre ; & j'y ai vû l'opulence déployée jusqu'à la profusion. Du haut jusqu'en bas, il ne manque rien de tout ce qui peut-être imaginé par le luxe même. Tentures, Glaces, Tapis, Cabinet, Porcelaine ; de ma vie je n'ai rien vû qui puisse

puisse entrer en comparaison pour la beauté. Ce n'est que l'onziéme jour, depuis que M. Warner m'a parlé de son dessein ; & vous jugerez quelle doit avoir été sa diligence, puisqu'il ne m'a laissé rien à faire, ni d'autre embarras que de prendre possession de cette belle demeure. Tous les Domestiques nécessaires étoient loués en mon nom, chacun prêt à servir dans son poste ; & dans un quart d'heure, je me suis trouvée aussi bien établie, que si j'avois passé dans cette Maison des années entieres.

En nous reposant un peu dans mon appartement, mon noble Cousin m'a dit qu'une bagatelle ne suffisant pas pour me soûtenir dans un état proportionné, il avoit pris soin de m'assurer un revenu de trois mille livres sterling. C'est un fond, a-t'il continué, que dès aujourd'hui vous pouvez regarder comme à vous. Je suis sur que vous l'employerez bien ; j'en ai la preuve dans vos cinq schellings. N'appréhendez pas d'excès dans vos

liberalités. Vous trouverez, à ma mort, dequoi les continuer.

Cher Coufin, ai-je répondu; puiffiez-vous vivre long-tems, pour vous voir combler, & fentir la joie des bénédictions que tant de bonté ne peut manquer d'attirer fur vous & fur moi. Je vous laiffe jouir de vous même, m'a-t'il dit; mon impatience eft à préfent que votre Frere fache ce qu'il a perdu par fa dureté. Il ne fauroit l'ignorer long-tems, ai-je répliqué: mais je me perfuade encore qu'il n'eft pas auffi blâmable par rapport à moi, que nous nous le fommes figurés tous deux. Vous avez vû qu'il paroiffoit ignorer ma fituation, lorfque vous vous en êtes informé de lui, & qu'il m'a fait même une efpece de reproche, pour m'être éloignée fans l'en avoir averti. Je fuis prefque fûre que fa Femme ne l'a pas inftruit de la vifite qu'elle a reçue de moi. . . . . Le devoir d'un Frere, a-t'il vivement interrompu, étoit de chercher fa Sœur; ne favoit-il pas

que vous étiez pauvte ? Il ſavoit, ai-je dit, que mes affaires étoient dérangées ; mais il ne ſavoit pas à quel point. Fort bien, fort bien, a repris M. Warner, vous êtes généreuſe de l'excuſer ; mais je le connois pour un homme ſans cœur : & M. Warner a pris congé, en me promettant de revenir bien-tôt, parce qu'il s'étoit logé dans mon voiſinage.

23 Février.

En vérité, ma Cecile, je doute quelquefois ſi je veille ; c'eſt un véritable enchantement. Je crains que mon vieux Parent ne ſoit unMagicien. J'a vû, j'ai examiné mes Domeſtiques, je leur ai parlé de près, pour m'aſſurer qu'ils ne ſont pas des Phantômes. Je regarde, je manie mes riches Tentures, dans le doute qu'elles ſoient réelles. Mais elles le ſont ; tout eſt exiſtant. Je demande pardon à mon cher Couſin de l'avoir ſoupçonné de magie ; je crois qu'il n'employe pas d'autres charmes que celui

dont on connoît la toute puiſſance ; l'argent.

A préſent, ma chere, quel ſpacieux champ je vois ouvert devant moi ! Trois mille livres ſterling de rente ! Combien de cœurs je pourrai rendre joyeux ! & comptez que j'en rendrai joyeux un grand nombre.

O Dieu tout puiſſant, qui viens de répandre cette abondance de bénédictions ſur ma tête, daigne m'accorder une telle portion de ta grace, qu'elle puiſſe me rendre un humble inſtrument de ta bonté, à l'égard de ceux que la verge de l'adverſité a fait tomber dans l'humiliation ! Apprens-moi, Seigneur, à faire uſage de tes bienfaits ; pour ta gloire, & non pour la ſatisfaction de mes vains déſirs ; pour l'exaltation éternelle de ton nom, & non pour celle de mon orgueil ! Si tu m'as choiſie pour être la diſpenſatrice de tes faveurs paternelles, aux affligés qui crient devant toi, allume au fond de mon cœur un zéle, une humilité, une intégrité,

qui puissent me rendre moins indigne de cet important dépôt. Mais, grand Dieu ! si tu ne m'as envoyé les richesses que pour éprouver mes forces, sans le soutien de ta main, sois miséricordieux ; reprens-les, & replonge-moi dans cette pauvreté, qui m'a si bien appris à me connoître moi-même.

C'est à deux genoux, ma chere Cecile, que je viens d'adresser cette priere à mon Créateur ; & je souhaite ardemment qu'elle me soit accordée.

26 Février.

Vous rirez, ma chere, & de pitié, comme je l'ai fait, pour la bassesse de ma pauvre Belle-sœur ; mais l'orgueil est toujours bas. A peine suis-je ici depuis quatre jours, & j'apprens qu'elle sait déja ma métamorphose. Au fond, je demeure si près d'elle, qu'elle ne peut guéres l'ignorer. M. Warner n'ayant pas eu de repos, qu'il ne m'ait vûe sortir dans mon nouvel Equipage, je me suis fait d'autant

moins presser, que nous avions besoin, mes enfans & moi, d'un peu d'air & d'exercice; & dès hier, je me suis fait mener dans Hyde-Park. Je n'avoìs pas choisi l'heure, où l'on y trouve beaucoup de monde; mais apparemment que ma Belle-Sœur elle-même, ou quelqu'un de sa maison, m'y a vûe; car ce matin, prodige étonnant! elle ma fait l'honneur de m'envoyer sa Femme de chambre. Je l'ai fait monter, & je me suis informée civilement de la santé de mon Frere & de ma Sœur.

» Sa Maîtresse, m'a-t'elle dit, me » faisoit ses complimens, & s'éton» noit de n'avoir pas eu de mes nou» velles depuis si long-tems. Elle » avoit jugé que j'étois partie pour » la Campagne: mais, M. le Cheva» lier étant inquiet de mon silence, » elle avoit pris le parti d'envoyer à » mon ancien logement du Marché » au foin, d'où on l'avoit adressée » ici. Elle me faisoit dire, qu'elle » avoit parlé, à mon Frere, de l'af-

» faire que je savois ; & que si je vou-
» lois écrire à M. le Chevalier, ou
» prendre la peine de le voir, il en-
» treroit volontiers dans ce qu'elle
» avoit proposé. «

J'ai reconnu très-facilement que la Femme de chambre, entre ses instructions, avoit ordre de feindre, dans sa Maîtresse, une entiere ignorance du changement de ma situation : mais j'ai voulu lui faire connoître qu'un si pauvre artifice ne m'en imposoit pas. Il m'étoit aisé de voir que cette Femme observoit, avec beaucoup de surprise & de curiosité, toutes les parties de mon appartement, quoiqu'elle affectât de n'y faire aucune attention ; & j'en ai conclu que sa Maîtresse ne l'avoit envoyée, que pour éclaircir, par les yeux d'autrui, la vérité de ce qu'elle avoit appris de ma nouvelle fortune. Vous direz à Milady Bidulphe, ai-je répondu, qu'il n'étoit pas nécessaire d'envoyer chez-moi pour satisfaire sa curiosité : ma Maison sera toujours ouverte,

pour ceux qui défireront de la voir, & pour Milady même. Mais vous la verrez entierement, pour être en état de lui rapporter ce que mon Coufin Warner, a la générofité de faire pour moi : elle jugera fi j'ai befoin du fecours qu'elle prétend aujourd'hui m'offrir. La Servante a paru très confufe ; & n'a pas ofé me faire d'autres queftions. C'étoit la même, qui m'avoit fait monter avec fi peu de cérémonie par l'efcalier dérobé, lorfque j'avois fait ma vifite à fa Maîtreffe ; & ma fituation préfente me faifoit regarder d'elle avec d'autres yeux. J'ai fonné, & j'ai chargé un Laquais de lui faire voir toute la Maifon. Elle m'a fait une profonde révérence, & s'eft retirée fans ouvrir la bouche.

Quelle pauvre Femme, que ma Belle-Sœur ! M. Warner eft venu, avant que la Femme de chambre fut partie. Je n'ai pas manqué de lui faire part de l'avanture. Repréfentez-vous fa joie. Il a fait plufieurs éclats de rire ; il a

plié les épaules, en ſerrant les coudes & ſe frottant les mains : il vouloit voir la Femme de chambre ; mais, appréhendant qu'il ne pouſsât l'inſulte trop loin, je l'ai détourné de ce deſſein.

Il m'a dit qu'il s'invitoit lui-même à dîner avec moi ; & j'ai eu ſa compagnie une grande partie de l'après-midi. C'eſt un homme d'un ſens admirable, quoiqu'il néglige de le cultiver. Sa vie s'eſt paſſée dans les affaires, c'eſt-à-dire, à multiplier ſes richeſſes. Il s'ouvre peu là-deſſus ; mais, ſur tout le reſte, il eſt très communicatif, & d'une humeur agréable. Il m'a demandé, pour la premiere fois, un détail particulier de ma vie, depuis mon enfance. Comme il n'en avoit encore appris de moi que des circonſtances interrompues, j'ai pris mon hiſtoire dès les premiers tems où j'ai commencé à me connoître ; & rien n'a manqué à mon récit, juſqu'à l'heure où j'ai reçu ſa premiere viſite.

J'ai pû remarquer ſans peine, qu'il a le cœur tendre & ſympathiſant; ma relation l'a touché plus d'une fois juſqu'aux larmes; & loin d'en avoir honte, il les laiſſoit couler librement ſur ſes joues, pendant qu'il écoutoit mon hiſtoire avec une profonde & muette attention. Il a donné les plus grands éloges à M. Falkland; il a dit, que *c'étoit un homme ſelon ſon cœur*; & qu'il méritoit la meilleure Femme du monde. Je ſouhaiterois, a-t'il ajouté, que vous en euſſiez fait votre mari; cet homme a le cœur d'un Prince. Il a prétendu que mon Frere avoit quelque raiſon de s'être offenſé de mon refus. Notre ſexe, m'a-t'il dit, n'a pas les chimériques notions du vôtre: mais l'avarice du Chevalier n'en eſt pas plus excuſable.

J'ai pris cette occaſion pour lui répéter, que réellement mon Frere n'avoit pas ſû l'extrêmité de mon embarras; qu'autant que je connoiſſois le caractére de ma Belle-ſœur, j'avois lieu de croire, ou qu'elle ne l'en avoit

pas informé, ou qu'elle y avoit joint quelque mauvaiſe interprétation. Surement, elle ne l'a pas informé de l'étroite ſituation où je me ſuis vue réduite immédiatement après la mort de ma Mere; & qui ſait ſi l'intention du Chevalier, après m'avoir laiſſée ſentir, pour un tems, les effets de ce reſſentiment, dont il m'avoit menacée dans ſa derniere lettre, n'étoit pas de reprendre les diſpoſitions d'un Frere? S'il ignoroit, comme je ſuis portée à le croire, l'explication de Betty avec ſa Femme, il n'a pû s'imaginer que je fuſſe réduite au dernier beſoin; & peut-être a-t'il recueilli des informations de ma Belle-Sœur, que j'avois trouvé des ſommes d'argent après ma Mere. Il n'a pas ſu la maladie de mes deux Enfans, ni la mienne; & ſincerement, ai-je dit à mon Couſin, ſes expreſſions, avec vous-même, me perſuadent qu'il a parfaitement ignoré ma ſituation.

Pour ne vous rien déguiſer, chere

Cecile, comme vous ſavez que je n'ai pas le cœur implacable, je ſerois charmée d'être bien avec mon Frere, ſeul Parent, à l'exception de ce Couſin, qui me reſte au monde. Je voulois donc, s'il étoit poſſible, adoucir un peu M. Warner en ſa faveur, n'oſant propoſer une réconciliation ſans l'avoir préparé à cette ouverture.

Oui, Couſine, dans ce que vous dites, a-t'il répondu, il peut entrer quelque choſe de vrai : peut-être ſon deſſein étoit-il de vous laiſſer ronger quelque tems votre mords ; & je veux bien ſuppoſer que dans la ſuite, il vous auroit accordé quelques vils ſecours : pour une généreuſe aſſiſtance, je vous ſuis garant, ſur ſa conduite avec moi, qu'il n'en eſt pas capable. J'ai jugé que ce point lui tenoit au cœur. Mais, Monſieur, ai-je répliqué, conſiderez ſeulement que l'empire de ſa Femme n'y a que trop influé ; mon Frere, vous en convenez, étoit prêt à vous offrir

quelque chose ; elle s'y est opposée. Un Ecu, je le suppose, a-t'il dit ; après tout, je la crois la plus méprisable des deux. Elle a beaucoup de fierté, ai-je répondu : il s'en est communiqué quelque chose à mon Frere : peut-être fut il mortifié, peut-être déconcerté, de voir paroître sous les yeux de sa Femme, un Parent, dont les dehors ne lui faisoient pas honneur. Peut-être, si vous vous étiez adressé particuliérement à lui, vous auroit-il traité mieux. Votre prudence n'est pas de ce monde, a répliqué mon Cousin, lorsque vous prenez tant de peine à l'excuser. Cependant je n'en pense pas plus mal de vous, quelque résolution que je prenne à son égard. Mais parlons sincerement, Cousine ; ne pensez-vous pas à renouer avec votre Frere ,& sa Femme ne fut-ce que pour leur donner l'occasion de vous voir dans toutes vos magnificences ? Comme je commençois à connoître l'humeur de M. Warner,j'ai pris le parti de m'y prêter, persuadée

qu'avec un homme tel que lui, je ne pouvois donner un meilleur tour au désir que j'avois de revoir mon Frere. Vous voulez de la franchise, ai-je dit; Hé bien, je pense, Monsieur, que notre triomphe sur ma Belle-sœur ne sera complet, que lorsqu'elle aura vû de ses propres yeux cette éclatante fortune, qu'elle auroit pû partager, si sa bassesse d'esprit ne vous avoit pas choqué. Avec vous, chere Cecile, il faut une autre espéce de sincerité; j'ai jugé que ma Belle-sœur méritoit cette mortification, quoique ce désir n'aille point jusqu'à me faire désirer plus de liaison avec elle. Pour mon Frere, je n'étois pas gouvernée par un autre motif que l'affection.

Voulez-vous les inviter tous deux à dîner, m'a demandé en riant M. Warner, & m'avoir aussi le même jour? un peu galamment paré, car je sais l'être quand il me plaît. Ils verront qu'ils auroient mieux fait de traiter avec un peu plus de cérémonie ce vieil homme qu'ils n'ont pas

cru digne d'être affis dans leur préfence. Ah ! Monfieur, ai-je répondu, l'infulte feroit trop vive ; d'ailleurs, j'ignore fi mon Frere feroit difpofé à venir ; vous favez qu'il eft faché contre moi, & qu'il croit avoir raifon. Si vous jugiez à propos que je commençaffe par le voir chez-lui, cette démarche, qui pourroit produire une efpéce de réconciliation, m'autoriferoit à le prier de venir chez moi, lui & fa Femme ; & quoique je vous connoiffe trop de bon naturel & de politeffe, pour vous emporter d'abord, & bleffer les loix de l'hofpitalité dans cette Maifon, que votre bonté me fait croire à moi, l'occafion ne peut alors vous manquer pour une petite vengeance, en les traitant, à leur tour, avec quelque apparence de mépris.

Que tu l'entens bien, avec ce ton doucereux ! m'a répondu mon Coufin. Mais, je fuis bien aife de vous faire plaifir, ma chere Parente ; vous ferez ce qu'il vous plaira. Cependant,

je jure par . . . [& l'honnête Amériquain a prononcé un ſerment épouvantable,] qu'ils n'auront jamais un ſou de moi.

27 *Février.*

Avec le conſentement de M. Warner, je me ſuis aujourd'hui préſentée à la porte de mon Frere. Il n'étoit pas au logis : mais ayant demandé auſſi à voir Milady, on s'eſt empreſſé de m'introduire. Pauvre Femme! quelle figure elle a faite! Mon reſſentiment en eſt déſarmé. Mon mépris même ne ſubſiſte plus; dès ce moment je n'ai ſenti que la pitié. Sa confuſion étoit ſi grande, qu'elle ne ſavoit comment me recevoir. Elle m'a fait une révérence, ſans ſavoir que dire, ni que faire. Je n'ai pas voulu l'embarraſſer trop; & l'invitant à s'aſſeoir par mon exemple, Madame, ai-je dit, du ton le plus obligeant que j'aie pû prendre; comme vous me fites hier l'honneur d'envoyer chez-moi, j'ai crû qu'il étoit du devoir d'une Sœur

de vous voir dès aujourd'hui, vous & mon Frere. Je me flatte qu'il eſt en bonne ſanté. Mon impatience de l'embraſſer eſt très vive ; & j'eſpére qu'il oublîra toutes les froideurs paſſées, pour redevenir mon Frere.

J'ai rendu exprès mon compliment fort long, pour lui donner tout le tems de ſe remettre. Elle ſe frottoit le front, de la main, pour cacher apparemment la rougeur dont ſon viſage s'étoit couvert à mon arrivée. » Ciel ! Madame . . . Je ſuis ſurpri» ſe . . . Je m'attendois ſi peu à cette » viſite. . » Vraiment je vous ai crûe » en Province... Sa Femme de chambre comme vous le ſavez, étoit venue chez moi le jour précédent ; mais j'ai paſſé la-deſſus. Je ne ſuis pas ſortie de Londres, Madame, une maladie m'a retenue.» J'en ſuis plus fâchée que » je ne puis dire. . . . Je me flatte » que vous êtes entierement réta» blie. .Pourquoi, je vous prie, ne m'a» voir pas fait ſavoir que vous étiez » malade? Comme il ne m'eſt rien venu

de votre part, Madame, après mon premier message, je me suis imaginée que la médiation, que vous aviez eu la bonté de me promettre, avoit manqué de succès, & que le ressentiment de mon Frere alloit jusqu'à ne vouloir plus entendre parler de moi.

» Ah! Madame, il n'est que trop » vrai. . . . C'étoit une très-facheuse » affaire. . . . J'en parlai à votre Fre- » re, lorsqu'il fût revenu à la Ville : » mais il étoit dans une si furieuse co- » lere, que je n'osai pas vous nommer » deux fois devant lui. Elle n'avoit pas osé, remarquez ma chere; à ce pauvre Chevalier, qu'elle gouverne, je suppose, Madame, que mon Frere ne savoit pas encore l'excès de mes embarras. » C'est en vérité ce que » je ne sais pas. . . . Vous connois- » sez votre Frere, il est emporté ; » & lorsque j'entreprenois de parler » de vous, il me coupoit aussi-tôt la » voix. . . . de sorte que. . . . Je ne » sais ce qu'il pensoit ; mais je n'ai » jamais pû l'informer de votre si-

» tuation. Je ſerois, Madame, ai-je répondu, en droit de reprocher beaucoup de dureté à mon Frere, s'il avoit ſû les circonſtances dont vous fûtes informée par ma Servante; mais s'il les a toujours ignorées, je ne l'accuſe de rien; & je n'ai rien à vous reprocher non plus, ſi vous n'avez pû l'inſtruire. Je ſuis, graces au Ciel, à la fin de mes ſouffrances, & je viens, Madame, vous offrir, comme au Chevalier, la tendreſſe d'une Sœur. Je me flatte qu'il ne me refuſera pas la ſienne en retour. C'eſt tout ce que j'ai maintenant à lui demander. Elle a rougi encore une fois, elle paroiſſoit dans le plus grand déſordre. »
» Vous êtes bonne, Madame Ar-
» nil! il faut oublier, il faut pardonner. N'obtiendrai-je pas, Madame, la permiſſion de voir mon Frere? Votre meſſage d'hier me faiſoit compter que vous l'aviez ramené en ma faveur. Ici, la pauvre Femme a perdu la voix. Elle a cherché ſa Tabatiere; elle ne l'a pas trouvée

dans ſa poche. Elle s'eſt levée, pour la chercher mieux, elle a remué toute ſa Toilette ; enfin c'eſt dans ſa poche que ſa boëte s'eſt trouvée. Elle m'a préſenté du Tabac ; enſuite elle s'eſt replacée ſur ſa chaiſe. Vous voyez qu'elle s'étoit donné le tems de méditer ſa réponſe. A vous parler vrai, m'a-t'elle dit, avec un ſourire niais & forcé, qui la trahiſſoit, votre Frere n'a rien ſû de ce meſſage ; mais ayant été ſi long-tems ſans avoir de vos nouvelles, j'ai pris le parti de vous faire chercher, & j'étois dans la réſolution d'épargner moi-même tout ce que je pourrois ſur mes menus plaiſirs, pour vous ſecourir de toutes mes forces, en attendant que je puſſe ramener votre Frere. Si j'ai fait uſage de ſon nom, c'eſt dans la penſée que vous accepteriez quelque choſe de lui, plus volontiers que de moi. Votre Frere vous croyoit en Province, lorſque nous avons appris avec étonnement la prodigieuſe fortune qui vous étoit arrivée. Vous la

ſaviez donc, Madame, ai-je interrompu, avant que vous ayez envoyé chez moi ? Queſtion fort à contretems, qui l'a replongée dans ſon limon, & tous les efforts, qu'elle a faits pour s'en tirer, n'ont ſervi qu'à l'enfoncer plus avant. Il s'étoit répandu juſqu'à nous, a-t'elle dit avec une nouvelle rougeur, des bruits fort étranges, dont je n'ai pas crû d'abord un mot ; & la-deſſus, à la vérité, je vous ai envoyé ma Femme de chambre, pour vous offrir mes ſervices.

Je ne ſuis pas d'aſſez mauvais naturel, ma chere Cecile, pour avoir continué d'embarraſſer cette Femme, quoique la duplicité de toute ſa conduite, & les baſſes fauſſetés auxquelles je la voyois recourir, puſſent mériter d'être relevées. J'étois fort contente de trouver mon Frere moins coupable qu'il ne me l'avoit paru d'abord ; car je voyois clairement, dans les diſcours de ſa Femme, que loin de l'avoir informé de mes peines, elle l'avoit dé-

tourné de me faire chercher, en lui disant que j'avois quitté la Ville : & probablement avec quelques circonſtances aggravantes, ſoit d'un prétendu mépris pour l'un & l'autre, ou peut-être de quelque autre fauſſeté plus injurieuſe encore. Il y avoit beaucoup d'apparence qu'elle ne m'avoit envoyé ſa Servante, que pour lui ſervir d'eſpion, avec une ſorte de paſſeport dans des offres de ſervices, dont elle ſavoit que je n'avois pas beſoin ; & ſans doute elle comptoit qu'étant juſtement piquée, ma fierté & mon reſſentiment me feroient éviter toute explication, ſoit avec elle, ſoit avec mon Frere. Sa confuſion, à ma vue, n'a donc rien de ſurprenant ; ſur-tout lorſqu'elle pouvoit appréhender les reproches que j'étois en droit de faire à mon Frere, & dont il pouvoit ſe laver ſi facilement par l'ignorance où je l'avois laiſſé de ma ſituation. La conduite de ma Belle-Sœur n'auroit pû manquer de paroître ſi mépriſable à ſon mari,

qu'avec toute sa hardiesse elle auroit eu peine à la justifier.

Toutes ces idées m'étant fort présentes, j'ai pris la résolution de la tranquilliser tout d'un coup. Comptez Madame, ai-je dit, que je ne penserai plus au passé. Je vous demande votre amitié, & je me promets celle de mon Frere. Puisqu'il n'a pas sû votre message, soyez sure qu'il ne l'apprendra pas de moi, ni rien qui puisse rouvrir les anciennes plaies. J'espere que ma visite sera prise, comme elle est rendue, pour un témoignage d'affection, & que vous, Madame, vous aurez assez de bonté pour faire ma paix avec mon Frere, à qui je suis très-fâchée d'avoir été forcée de déplaire ; mais ne l'ayant jamais offensé, & sure de n'avoir jamais été capable de le désobliger, à l'exception de ce seul point, qui me touchoit de beaucoup plus près que lui, j'espere qu'il cessera d'y penser, & qu'il me rendra cette place dans son cœur, qui est aujourd'hui

tout ce qui manque à ma félicité.

Cette déclaration a produit l'effet que j'en avois eſperé. Milady Bidulphe, devenue parfaitement tranquille, a pris une contenance plus brillante : je prens ſur moi, m'a t'elle dit, ce qui regarde le Chevalier, & je vous répons du retour de ſon affection. j'inſiſte, de ſa part, ſur un acte général d'oubli ; & de la vôtre ma Sœur, je vous ſupplie de ne pas faire revivre par des reproches la mémoire des froideurs paſſées.

Les caractères foibles ſont quelquefois très-ruſés; cette précaution deMilady, introduite avec aſſez d'adreſſe, m'a fait ſoupçonner une intention fort différente de la raiſon qu'elle m'apportoit : elle craint un éclairciſſement. Je me ſuis néanmoins engagée, lorſque mon Frere m'aura permis de le voir, à me conduire avec lui, comme s'il n'étoit jamais rien arrivé qui ait pû troubler notre amitié.

Voyez-vous, ma chere, comment cette Femme, qui n'avoit pas la hardieſſe

dieſſe de me nommer lorſque j'étois pauvre, a pris ſur elle, à préſent, de faire ſouſcrire, à ſes volontés, un mari dont la colere l'avoit rendue ſi timide. Mais je ſuis devenue, maintenant, un objet digne d'attention. Une plus belle Maiſon, une plus belle Voiture que celle de Milady, me donnent un droit inconteſtable à cette conſidération, que ma qualité de Sœur, & dans l'infortune, ne me permettoit pas de prétendre.

Elle s'eſt hazardée alors à me demander quelque explication ſur le merveilleux changement de ma fortune. Je l'ai ſatisfaite dans le plus grand détail, ſans oublier la raiſon qui a porté mon Couſin à faire tomber ſur moi toute ſa bonté. Ma pauvre Belle-Sœur n'a pû cacher ſon chagrin, au récit de ce qu'elle a perdu par ſon orgueil & ſon avarice à contretems. Elle a traité l'honnête M. Warner de cerveau bizarre & de vieux Foux, pour s'être aviſé de venir tomber chez eux ſi brusque-

ment, & dans un ſi ſcandaleux équipage, que le Chevalier en avoit eu honte. Cependant je me réjouis, Madame Arnil, qu'il vous en ait mieux traitée. J'eſpere que ſa paſſion pour vous ne ſe relâchera point ; mais il n'y a pas beaucoup de fond à faire ſur ces vieux Capricieux. Ne lui dites pas, néanmoins, que cela vienne de moi : je ſerai charmée, au contraire, de lui faire toutes les civilités qui ſeront en mon pouvoir, par reconnoiſſance de ce qu'il a fait pour vous.

J'ai pris congé de ma Belle-Sœur, avec une cordiale invitation à me venir voir ; ce qu'elle m'a promis au premier inſtant de liberté.

M. Warner eſt venu paſſer quelques momens avec moi, fort curieux de ſavoir le réſultat de ma viſite. Je n'ai pas ſupprimé une circonſtance, de tout ce qui s'eſt paſſé entre Milady & moi. Il a joui, de l'embarras & de la confuſion dont j'ai fait une très-naïve peinture, avec un air de

triomphe que la ſeule force du reſſentiment pouvoit exciter dans un homme de ſi bon naturel.

Il vient d'ajouter à mon aſſortiment de Porcelaine, qui eſt déja fort nombreux, deux grands & magnifiques Vaſes, d'environ quatre piés de hauteur, qu'il évalue à cent cinquante guinées. Ces deux piéces, avec un ſervice du plus beau Nankin, & deux beaux tapis de Perſe, ont été miſes à part, pour le préſent que je deſtine à Milady V. . . . . Elles partiront à la premiere occaſion. M. Warner, qui ſait les obligations que j'ai à cette chere Dame, approuve fort mon deſſein.

Je lui donne auſſi la commiſſion de me commander une garniture de Diamans, de la valeur de quinze cens livres ſterling, dont je veux faire préſent à Madame Falkland. Cette ſomme n'excédera point ce que je dois à M. Falkland, ſi les articles de ſon Traité avec Pernol ſubſiſtent dans toute leur étendue. Mon Cou-

ſin, qui ſe fait un grand plaiſir d'être employé, me promet qu'il n'y manquera rien pour l'élégance du goût.

Réellement, ma Cecile, la généroſité de cet homme eſt inépuiſable, comme ſes richeſſes. Je juge qu'il a toujours quelque intérêt dans le commerce, quoiqu'il ne m'en diſe rien. Ces Vaſes, dit-il, il les a nouvellement reçus, par l'arrivée d'un Vaiſſeau des grandes Indes ; & je crois comprendre que ſes anciennes relations n'avoient pas de bornes : dans le monde entier, dit-il, par tout où le commerce eſt connu, il avoit des fonds en exercice.

9 Février.

Milady Bidulphe eſt venue me rendre ſa viſite. Vous voyez qu'elle ne m'a pas fait languir. Rien de plus obligeant, de plus poli qu'elle. Elle ne s'eſt pas laſſée de louer, d'admirer ; & *ma Sœur*, pour ſecond mot à toutes ſes phraſes, & les Enfans ca-

reſſés ; les Enfans d'Arnil, ma chere.
La belle choſe, que l'indépendance !
Je lui ai fait voir toute ma maiſon ;
mais ſans oſtentation. Il y auroit eu
de l'affectation à ne pas lui faire ob-
ſerver tant de richeſſes & de parures.
Mon ſurtout de Table, eſt dit-elle,
ce qu'elle a jamais vû de plus ache-
vé. A la vérité, la richeſſe & le tra-
vail ſurpaſſent tout ce que j'ai vû
dans ce genre.

Milady m'aſſure qu'elle s'eſt expli-
quée avec mon Frere, & que ſans
être tout-à-fait revenu de ce qu'il
appelle mon obſtination, ma démar-
che volontaire le diſpoſe à faire la
moitié du chemin, dans l'intention
de tout oublier, comme il entend
que tout le ſoit de ma part. Il ſeroit
venu aujourd'hui, a t'elle ajoûté ; mais
comme il n'a pas d'empreſſement pour
rencontrer ce M. Warner, il ſouhai-
teroit plutôt que notre premiere en-
trevûe fût chez lui. J'ai promis à Mi-
lady d'aller déjeuner demain avec
eux ; nous nous ſommes quittées

dans les termes d'une merveilleuſe politeſſe.

30 Février

J'arrive de chez mon Frere. Il m'a reçue à bras ouverts, & je lui ai rendu ſes embraſſemens avec toute la tendreſſe d'une cordiale affection. Il y a, ma chere, dans les affections naturelles, une force qui m'étonne. Le Chevalier, en dépit de ſon reſſentiment, de ſa turbulente humeur, & des menaces auxquelles il s'étoit emporté contre moi, n'a pû, en me revoyant après une ſi longue abſence, réſiſter aux premiers mouvemens de ſon cœur. Il m'a donné les plus fortes marques d'une tendreſſe fraternelle; quoique, s'il ne m'eût pas vue, peut-être ſes ſentimens fuſſent toujours demeurés comme endormis dans ſon ſein.

Je ſuis auſſi-tôt entrée dans le cours de réflexions, qui ſe préſentoit naturellement, ſur ma fortune extraordinaire, pour éviter tout ce qui pouvoit conduire aux explications ſi

redoutées de ma Belle-Sœur ; & j'ai cru remarquer que mon Frere l'évitoit aussi soigneusement que moi. Il m'a vivement félicitée de mon heureuse avanture. Il m'a dit, avec un mêlange de plaisanterie & de sérieux, que s'il eût pû deviner que notre Cousin Warner fût venu chez lui pour faire des expériences, il auroit eu plus d'attention à le bien traiter ; mais je ne sais, a-t'il ajoûté, ce qui se passoit alors dans ma tête : il avoit pris un mauvais moment, & je n'étois pas de bonne humeur.

Milady a soutenu la conversation avec beaucoup de vivacité, prenant toujours soin de nous éloigner de l'écueil qu'elle appréhendoit, jusqu'à l'heure où l'on est venu l'avertir qu'une Dame, qu'elle avoit promis d'accompagner pour quelques emplettes, l'attendoit dans son Carrosse à la porte. Mon Frere auroit souhaité de me retenir ; mais elle m'a proposé de sortir avec elle & son Amie, pour leur donner mon avis sur ce qu'elles

vouloient acheter. J'ai compris qu'elle n'étoit pas bien aiſe de me laiſſer ſeule avec mon Frere ; de crainte que dans la plénitude de nos cœurs, une mutuelle confidence ne mît ſes mauvais procédés au grand jour. Les eſprits ruſés le ſont quelquefois trop ; elle m'a fait tant d'inſtances, que le Chevalier a dû lui ſoupçonner quelque vûe ſecrette. Je me ſuis rendue, pour ne pas la chagriner ; & je les ai priés tous deux, en ſortant, de venir dîner chez moi Vendredi. Ils me l'ont promis ; mais ma Belle-Sœur a mis, pour condition, que M. Warner n'en feroit pas. J'ai hazardé de m'y engager, dans l'eſpoir, que s'il s'invite lui-même, ſuivant ſon uſage, je pourrai le faire conſentir à prendre tout autre jour, en lui confeſſant de bonne foi la vérité. J'ai cette confiance à la bonté de ſon naturel.

2 *Mars.*

Les deux derniers jours, ma chere,

ne vous ont offert que des incidens communs. Je vous annonce aujourd'hui des particularités plus intéressantes ; mais, d'abord, un mot ou deux sur M. Warner. J'avois été sans le voir, depuis la visite que j'ai rendue à mon Frere. Il est venu ce matin s'informer de ma santé, & me demander comment la *Poupée*, c'est le nom qu'il donne maintenant à mon Frere s'étoit conduite avec moi. Après avoir satisfait à sa question, dans les termes les plus favorables, je n'ai pas attendu d'autre occasion pour lui déclarer qu'ayant vû le Chevalier & sa Femme extrêmement pénitens & mortifiés, je les avois invités à dîner avec moi ce jour même. Que j'en ai de joie! m'a-t'il répondu très vivement: Je serai ici, pour rendre leur pénitence un peu plus amere. Cher Cousin, ai-je repris, de grace un peu de compassion. Vous auriez peine à vous figurer, combien ils sont humiliés tous deux ; ils n'osent lever les yeux ; & pour

accepter mon invitation, ils ont souhaité que vous ne fussiez pas du dîner. Ho, ho, m'a-t'il dit, ils commencent donc à changer de note ? Eh bien, je ne veux pas vous chagriner dans votre Maison, jusqu'au point de les venir mortifier pendant le dîner; mais s'il m'entroit dans la tête d'y venir l'après-midi, je vous demande à mon tour de ne le pas prendre en mauvaise part. Après tout, je ne veux que rire à leurs dépens, & m'amuser de leur sotte contenance.

Je n'ai pû m'opposer absolument à ses volontés ; mais, en cédant sur ce point, j'ai bien résolu de préparer mon Frere & ma Sœur à sa visite, pour leur rendre la scène plus aisée. Ma réponse a donc été qu'il n'y avoit rien de mieux ; & dans l'agréable idée de son triomphe, il est parti fort content.

A peine étoit-il sorti, qu'on est venu m'annoncer mon Frere : je me suis hâtée d'aller au-devant de lui ; & le voyant seul, je me suis ima-

ginée qu'il étoit ſurvenu quelque contretems, qui l'empêcheroit de dîner avec moi, & qu'il venoit faire ſon excuſe. Mais il m'a détrompée auſſitôt. Comme l'autre jour, m'a-t'il dit, je n'eus pas l'occaſion de vous faire la moindre queſtion, & que vraiſemblablement je ſerai prévenu de même aujourd'hui, je ſuis venu pour me procurer une heure d'entretien avec vous, avant celle du dîner. Nous ſommes paſſés auſſi-tôt dans mon Cabinet.

Premiérement, chere Sœur, apprenez moi s'il vous plaît où vous avez demeuré, depuis la mort de ma mere, & comment il s'eſt pû faire que dans tout cet intervalle vous n'ayez pas donné la moindre marque d'attention, pour ma Femme, ni pour moi.

A la premiere de ces deux queſtions, mon Frere, la réponſe eſt aiſée. Je n'ai pas mis le pied hors de Londres. Pour le reſte, évitons de rappeller tout ce qui ne peut nous conduire à rien, ni vous ni moi.

Vous me ſurprenez, m'a-t'il dit. J'ai conçu que vous étiez en Province. On avoit aſſuré, à ma Femme, que vous étiez allée chez Milady V...

On l'avoit mal informée, ai-je répliqué.

Quelle raiſon, chere Sœur, a donc pû vous empêcher de la voir, ou de lui faire dire un mot? Si j'avois quelque reſſentiment contre vous, elle n'en avoit aucun.

Tréve de queſtions, mon cher Chevalier. J'ai crû qu'un de nos préliminaires étoit de ne jamais parler du paſſé.

Je conçois, ma Sœur, qu'il y a quelque point ſur lequel vous êtes réſolue de ne pas vous expliquer. Vous ſavez que j'aime & j'honore ma Femme, & qu'il ne me ſeroit pas aiſé de prendre mal quelque choſe qui vient d'elle; mais elle m'a recommandé avec tant de ſoin de ne vous faire aucune queſtion, qu'elle m'a fait ſoupçonner un deſſein de me cacher quelque choſe. Ce qui me con-

firme dans cette idée, c'eſt qu'avec l'ouverture de cœur & l'ingénuité que je vous connois, vous m'auriez fait quelque excuſe d'une négligence, dont vous ne pouviez douter que je ne fuſſe offenſé, ſi vous ne vous étiez regardée vous même comme la plus injuriée.

C'eſt me preſſer furieuſement, mon Frere. Je me ſuis crue fort injuriée, lorſque vous avez renoncé à toute liaiſon avec moi, ſi je n'entrois pas dans certaines vûes, où je n'étois pas libre d'entrer.

J'étois dans une vraie colére, a-t'il répliqué. Cependant mon reſſentiment n'auroit pas été plus loin, après la mort de ma Mere, ſi vous aviez fait la moindre démarche, ou ſi vous aviez paru déſirer quelque aſſiſtance de moi, plutôt que des Etrangers; car Milady V... n'eſt pas autre choſe, en comparaiſon d'un Frere. Je n'ai pû vous ſuppoſer dans un beſoin bien preſſant, lorſqu'il m'étoit revenu que ma Mere n'avoit pas laiſſé une

petite ſomme après elle, & pour vous parler ſincérement, j'étois réſolu d'attendre à vous offrir mes ſervices, que vous euſſiez pris la peine de m'informer de votre ſituation.

Ce que je peux vous dire en deux mots, Chevalier, c'eſt que vous vous êtes extrêmement trompé ſur mon compte. Ne rappellons pas de ſi facheux ſouvenirs : de grace, qu'il n'en ſoit plus dit un mot.

Un ſeul, je vous en ſupplie; un ſeul mot, ma Sœur, pour ma propre ſatisfaction. Je vous promets qu'il ſera le ſeul : ma Femme a-t'elle eu quelque connoiſſance de vos peines ? Vous devez avoir vécu dans une miſérable obſcurité, pour avoir été ſi longtems à Londres, ſans que je l'aye ſû.

Vous aimez, & vous honorez votre Femme, mon Frere; vous ne devez rien prendre en mauvaiſe part, de ce qui vient d'elle.

C'eſt me répondre, ma Sœur. Il s'eſt promené dans le Cabinet; & j'ai

pû m'appercevoir que la honte & le chagrin l'agitoient.

Vous me rendriez fort malheureuse, Chevalier, s'il vous arrivoit de témoigner par rapport à moi, quelque ressentiment à ma Sœur. Peut-être n'a-t'elle pas jugé que mes peines fussent aussi vives qu'elles l'ont été réellement : mais si quelqu'un a pu l'assurer (& chemin faisant, ma chere, je savois que c'étoit une de ses inventions) que ma Mere a laissé quelque chose après elle, on l'a tout-à-fait trompée ; ma Mere n'a rien laissé. Mais changeons de discours, mon Frere ; avez-vous des nouvelles de M. Falkland ? il n'y a pas bien long-tems que j'en ai reçu de sa Femme.

Sa Femme ! a-t-il répeté : & frappant du pied ; maudite soit l'heure, qui lui a donné ce titre !

Cher Frere, que vous me blessez sensiblement ! comment pouvez-vous être si peu charitable, si peu chrétien ?

Si vous la connoiſſiez, comme moi! m'a-t'il répondu; & baiſſant les yeux, il a ſecoué la tête.

Votre emportement va ſi loin contre elle, ai-je répliqué, que vous me feriez preſque douter ſi vous la connoiſſez mieux que moi. Excepté ſa foibleſſe pour M. Falkland, je n'ai jamais pû mal penſer d'elle. Mais vous m'avez fait naître une curioſité, que je vous prie, en tremblant, de ſatisfaire.

Comptez, chere Sœur, que je ne ſuis pas méchant. La réputation d'une Femme eſt trop ſacrée, pour en badiner. Si ſa foibleſſe, puiſque vous lui donnez ce nom, s'étoit bornée à M. Falkland, je ſaurois me taire: mais il m'eſt impoſſible de penſer avec modération au ſacrifice que ce noble Ami a fait . . . . .

Chevalier, expliquez-vous, vous m'épouvantez.

Ma chaleur dans cette occaſion, a-t'il répondu, ſeroit inexcuſable, ſi j'oſois parler ſans preuves. Miſſ Burchill, car je ne lui donnerai jamais

l'honorable nom de mon Ami, eſt un monſtre, compoſé de tout le libertinage de ſon ſexe, & de la plus grande dépravation du nôtre.

Horrible peinture ! me ſuis-je écriée : votre haine, vos préventions, vous font croire toutes les cruelles fables, que vous pouvez avoir entendues......

Entendues ? a-t'il interrompu avec un ſourire d'indignation : l'enfer s'en mêle, ſi mes preuves ne ſont pas d'une autre nature que des oui-dire.

Ciel ! mon Frere, vous me faites frémir. Que prétendez vous me faire entendre ?

Sa réponſe, ma Cecile, la voici : » Peut-être ne me croirez-vous pas, » ſi je vous aſſure que je ne ſuis pas » moins obligé que M. Falkland, » aux bontés de Miſſ Burchill.

Si le Chevalier m'avoit plongé un poignard dans le cœur, je n'aurois pas ſouffert une douleur plus aiguë. Il m'a vue frappée d'étonnement & d'affliction.

Je prévoyois, m'a-t'il dit, que cette ouverture vous paroîtroit révoltante : mais vous avez arraché de moi mon ſecret. Je l'ai gardé juſqu'aujourd'hui, & jamais il ne me ſeroit échappé, ſi vous ne m'aviez forcé de le révéler, pour ma propre juſtification.

Vous ſavez, a-t'il continué, que dès l'origine, je n'ai jamais regardé l'engagement de Falkland avec cette Fille comme un lien ſérieux, ni qui méritât la moindre attention ſous aucun titre. J'en avois formé ce jugement, avant que de connoître l'objet, & ſur le ſeul récit que Falkland m'avoit fait de ſon avanture; quoi qu'à dire vrai il m'ait toujours parlé d'elle avec plus de tendreſſe qu'elle n'en mérite, & qu'attribuant ſes fragilités à l'amour qu'elle avoit conçu pour lui, il fût diſpoſé, comme la plûpart des hommes, dans la même occaſion, à juger favorablement d'elle. Je la vis pour la premiere fois, en Wiltshire, où ma Mere l'avoit invitée à l'accom-

pagner, & où vous pouvez-vous souvenir que je me rendis, dans le même tems. Il est vrai qu'elle me parut extrêmement jolie; ce qui suffisoit pour me faire aller, avec elle, un peu plus loin que la simple politesse. Mais l'affection extraordinaire, que je voyois pour elle à ma Mere, & le desir de l'obliger, rendirent mes soins encore plus empressés auprès de sa favorite. Quand je vous jure sur mon honneur, que je n'avois pas d'autres vûes, je me flatte que vous ne douterez pas de ma bonne-foi: mais soit que la belle Fille eût pris mes civilités pour de l'amour, ou, comme je le crois plutôt, qu'elle fût d'un tempéramment si libertin, qu'elle s'enflammoit à la vûe d'un homme, il est certain qu'elle me fit des avances ausquelles il falloit être stupide pour se méprendre, ou de marbre pour ne pas répondre. L'humeur peu défiante de ma bonne Mere, ne nous laissoit que trop d'occasions; & les têtes légeres de votre sexe, ne par-

donnent pas aiſément qu'on les néglige.

En un mot, Miſſ Burchill céda à l'impétuoſité de ſes déſirs ; & je me laiſſai entraîner par l'oiſiveté, ou par le défaut d'un autre amuſement, plutôt que par inclination. Ma joie fut très grande, lorſqu'elle fut rappellée dans ſa Famille ; j'étois ſérieuſement las d'elle. La veille de ſon départ, ſe trouvant ſeule avec moi, elle me dit ; j'ai trop de confiance à votre honneur, pour vous ſuppoſer capable d'injurier ma réputation, en divulguant ce qui s'eſt paſſé de vous à moi ; ainſi je pars tranquille ſur ce point : mais il en reſte un, ſur lequel je vous demande une promeſſe capable de me raſſurer, ſans quoi je ſerai la plus malheureuſe des Femmes. Je ſais que vous êtes lié fort étroitement avec M. Falkland, & je n'ignore pas que vous autres hommes, dans vos momens d'ouvertures, vous ne faites pas ſcrupule de vous révéler mutuellement les ſecrets de l'eſpéce de ceux

dont je vous ai rendu maître. Avec tout autre, je ne crains rien de votre indiscrétion ; mais il est de la derniere importance pour moi, que M. Falkland n'apprenne jamais jusqu'où ma tendresse pour vous m'a conduite. Vous savez que j'ai un fils de lui ; il pourvoit très liberalement à la subsistance de l'enfant ; & pour vous mettre dans un secret, qui ne doit-être sû que de vous, je lui suis redevable moi-même de la meilleure partie de mon entretien ; quoiqu'il soit, comme le reste du monde, dans l'opinion que j'ai quelque bien. Ainsi, quoique je n'aie pas la moindre espérance, & que je ne souhaite pas même de me voir jamais sa Femme, vous voyez qu'il seroit d'une terrible conséquence pour moi de perdre son estime ; ce qui ne manqueroit pas de m'arriver, s'il étoit informé de notre liaison. Il m'a fait entendre, par sa Femme de charge, qu'après son retour en Angleterre, il s'occuperoit de mon établissement ; & sa vue, si j'en

crois cette Femme, eſt de me marier à quelque honnête homme de mon choix. Je ne penſe point au mariage : mais l'aiſance de ma vie & la fortune de mon enfant étant entre les mains de M. Falkland, vous ſentez combien il eſt néceſſaire pour moi de me ſoutenir dans ſon eſtime. Il faut donc, mon cher Chevalier, que vous me juriez de ne me jamais trahir.

Ces raiſons me parurent ſi plauſibles, & la demande ſi naturelle, que je ne fis pas difficulté de faire le ſerment qu'elle déſiroit. Elle m'en dicta les termes, qui conſiſtoient à promettre ſolemnellement que jamais Falkland ne ſauroit notre ſecret de moi. A l'égard de tout autre, les ſermens, me dit-elle, étoient inutiles.

Vous voyez, a continué mon Frere, que par cette déclaration, elle a ſû me lier doublement. Comme il ne m'entroit pas dans l'eſprit que Falkland pût jamais penſer à l'épouſer,

je me crus sérieusement obligé de ne pas lui nuire, & j'ai gardé religieusement ma promesse. Falkland n'étoit pas alors dans le Roïaume ; mais lorsqu'il y fut rentré, & qu'il vint me joindre en Wiltshire, dans le tems où vous vous séparates de votre Mari, le ton dont il me parla de Miss Burchill put me faire entendre qu'il étoit disposé à l'obliger, & qu'il souhaitoit de la voir heureuse : cependant il étoit si peu capable de m'allarmer pour ses résolutions, que j'aurois crû me noircir par la derniere bassesse & la plus insigne cruauté, si j'avois détruit cette Fille dans son esprit.

Depuis que Miss Burchill a quitté la maison de ma Mere, je n'ai pas eu le moindre commerce avec elle, soit par lettres ou par d'autres voies. Je ne puis douter qu'elle n'ait continué de dispenser ses faveurs, au gré de ses désirs ou de ses caprices ; assez heureuse, comme vous voyez, pour avoir tenu toutes ses galanteries se-

crettes. Mais quelle eſpérance qu'une ſi fieffée libertine ſoit capable de fidelité pour un ſeul homme, quoique le plus aimable du monde ?

O mon Frere ! quelle ſcene d'iniquité me découvrez-vous ? Que n'avez-vous réſervé cet horrible ſecret pour vous même ? ou pourquoi ne l'avoir pas aſſez-tôt divulgué, pour prévenir la miſere ou votre malheureuſe Sœur a précipité votre Ami ? Mais je ne puis vous blâmer ; vous avez ſuivi la loi de l'honneur. Déteſtable Femme ! me ſuis-je écriée dans mes amers ſentimens. Je ne ſuis plus étonnée de ſes ſoins & de ſes inſtances, pour m'empêcher de vous découvrir les bons offices que je lui rendois auprès de M. Falkland ; je connoiſſois peu la raiſon qui lui faiſoit craindre, de votre part, des obſtacles à cette fatale union : hélas ! tout a favoriſé ſes déſirs, tout s'eſt accordé pour le ſuccès de ſon heureux crime. Votre abſence de Londres, la mienne, la preſſante maladie

die de ma Mere, & la trop généreuſe facilité de notre cher malheureux Falkland! — J'ai fondu en larmes; mon cœur étoit déchiré par la douleur; &, dans cet inſtant, j'ai ſenti revivre toute ma tendreſſe pour lui. Le Chevalier n'a pas entrepris de me conſoler. Il étoit trop affecté lui-même.

Je ne vois qu'un motif d'eſpérance, ai-je dit enfin; l'amour extraordinaire qu'elle a pour M. Falkland, & l'éclat d'un mérite qu'elle m'a paru ſentir, l'attacheront vrai-ſemblablement à ſon devoir.

Vous n'y faites pas d'attention, a répondu mon Frere: tout le mérite d'un Ange ne fixeroit pas un cœur tel que le ſien. Son amour eſt un ſentiment groſſier: un nouvel objet aura toujours des charmes pour elle. Si j'étois auſſi crédule que Falkland, je me ſerois cru l'idole de ſon ame, tant elle m'a prodigué ſes expreſſions de tendreſſe.

Il eſt bien étrange, ai-je répliqué, qu'avec un caractére ſi dépravé, elle

ait pû conſerver un attachement ſi ferme pour M. Falkland ! car vous ne diſconviendrez pas, du moins, que ſon affection pour lui n'ait été ſincere.

Son affection pour ſa fortune, je le crois, m'a-t'il répondu ; ne ſavez vous pas qu'elle n'a rien ?

Je crains, ai-je dit, qu'elle ne vous en ait impoſé ſur ce point, pour aller plus ſurement à ſon but, qui étoit de vous lier au ſecret. De ma connoiſſance, elle a ſept mille livres ſterling ; & je le ſais de Milady V..., qui connoiſſoit ſes affaires.

Mon Frere s'eſt échapé à deux ou trois imprécations contre elle ; il n'y a pas d'impoſture, m'a-t'il dit, qui puiſſe me ſurprendre de ſa part ; elle eſt faite pour tromper. Les caracteres tels que le ſien ne ſont pas bien rares ; mais vous n'avez jamais eu l'occaſion de les connoître, & je ſouhaite que vous ne l'ayez pas deux fois. Si vous vous rappelliez toute ſa conduite, quelque ſurpriſe qu'elle

pût vous causer, vous n'y trouveriez rien qui parût se contredire. Ce n'est qu'un Petit-Maitre en corset; & le nombre en est si grand, qu'il vous feroit reculer d'effroi, vous autres Femmes de bien, si vous connoissiez leur caractere. Elle regarde les Hommes, à peu près comme les libertins de mon sexe regardent les Femmes; le plaisir présent est celui qu'elle aime; elle s'attache à séduire; son gout se réfroidit pour un Amant de vieille datte, & se rallume pour un nouveau visage. Elle n'a pas eu Falkland assez long-tems pour en être lasse, & peut-être cette raison lui fait elle encore conserver quelque tendresse pour lui. D'ailleurs ses brillantes qualités peuvent avoir fait impression, sur le cœur même d'une Femme de cet ordre; mais elle ne s'en livre pas moins à d'autres penchans dans l'occasion. Mettez en ligne de compte que le hazard lui avoit donné sur lui une sorte de prise, dont elle espéroit, par la condescen-

dance de ma Mere, & par le concours de toutes les autres circonſtances, de tirer bon parti tôt ou tard. Avec une auſſi jolie figure que la ſienne, & la fortune dont vous la croyez maîtreſſe, penſez-vous qu'elle n'eût pas trouvé à ſe marier honnêtement, ſi telle eut été ſon intention? Non, non, chere Sœur, elle n'avoit pas deſſein de ſe donner des chaînes. Sa paſſion pour Falkland, ſoit réelle ou prétendue, lui a ſervi de prétexte pour conſerver une liberté, dont l'uſage déreglé faiſoit ſon bonheur : & comptez qu'elle n'auroit pas fini par le mariage, ſi la vue d'une immenſe fortune n'eut été capable d'en adoucir la contrainte.

Faſſe le Ciel qu'elle ait ce pouvoir! ai-je répondu; je ne vois plus à préſent d'autre eſpérance. Vous m'avez donné l'idée d'un caractére, que je n'aurois jamais cru poſſible dans mon Sexe.

Je ne vous diſſimule pas, a repris mon Frere, que je tremble conti-

nuellement de la voir retomber dans le vice. Nul fond à faire ſur une Femme ſans principes. L'Amour, s'il en mérite le nom dans un tel cœur, l'Amour le plus vif, & pour le plus digne objet, n'eſt jamais durable. La crainte, la honte même, ſont étouffées par la répétition du crime. Quel frein reſte-t'il alors ? le ſeul intérêt, lorſqu'il s'y trouve mêlé ; mais ſi l'eſpoir du ſecret vient pardeſſus, l'intérêt même perd ſa force.

En me quittant pour aller prendre ſa Femme, le Chevalier m'a recommandé de ne pas ouvrir la bouche ſur cette viſite du matin. Ainſi je n'ai pas dû craindre qu'il lui reprochât la conduite qu'elle a tenue avec moi, puiſqu'il ſembloit déſirer lui-même qu'elle ne l'en crut pas informé. Tant mieux, ma Cécile ; je ſerois extrêmement fâchée de cauſer entr'eux la moindre querelle.

Ils ſont arrivés à l'heure du dîner. Je les ai traités magnifiquement ; & la bonne humeur a regné de toutes

parts, avec l'harmonie. Au deſſert, je leur ai dit qu'ils ne ſeroient pas ſurpris, s'ils voyoient paroître notre Couſin l'Indien dans l'après-midi ; que probablement il me rendroit ſa viſite, & que s'il venoit à découvrir que je me fuſſe fait céler pour lui, il ne me le pardonneroit jamais. Milady n'a pu cacher ſon effroi, & parloit déja de me quitter : mais le Chevalier a déclaré qu'il alloit s'armer d'une raſade, & qu'il étoit réſolu de conſerver ſon terrain.

Je n'ai pas manqué de badiner ſur cette entrevue ; & mélant quelques verres de vin grec aux plaiſanteries, je les ai diſpoſés tous deux à s'y prêter de bonne grace. Je craignois réellement que ſi je les laiſſois échapper, M. Warner ne le prît fort mal, & ne me crût capable de l'avoir trahi. D'ailleurs je comptois qu'après s'être accordé ſur eux une ſorte de triomphe, il oublieroit tout, & qu'ils pourroient, dans la ſuite, ſe revoir avec moins de froideur.

Il ne s'étoit pas paſſé plus d'un quart d'heure, lorſque nous avons entendu quelque mouvement à la porte. Ma Belle-Sœur eſt devenue pâle. Mon Frere l'en a raillée; mais il m'a paru lui-même un peu déconcerté. La porte s'eſt ouverte; un Laquais eſt entré bruſquement... M. Warner... Auſſitôt mon cher Couſin s'eſt avancé, d'un pas très majeſtueux; paré, je vous en aſſure. Une grande & belle perruque nouée, où la poudre n'étoit pas épargnée; un juſte-au-corps de velours, couleur de canelle, ſur une veſte d'un riche drap d'or, avec un volant de gros de Naples, petit gris, doublé de martre, & relevé de brandebourgs d'or à glands; la canne à pomme d'or, d'un riche travail; bas de ſoie blancs, à coins brodés d'or; cravattes longue & manchettes, du plus beau point: il avoit réellement l'air très noble, & très vénérable; car M. Warner paroît au-deſſus de ſon âge.

Il a jetté un coup d'œil hautain ſur

le Chevalier & ſur ſa Femme, qui s'étoient levés à ſa vue; & continuant de marcher droit à moi, il s'eſt arrêté, pour me faire une profonde révérence. Il s'eſt aſſis près de moi. Un court ſilence a ſuivi : je l'ai rompu, pour offrir, à M. Warner, un verre de vin grec. J'avois peine, ma Cécile, à ne pas ſourire de l'embarras où je voyois mon Frere & ſa Milady. Mon Couſin en jouiſſoit, & les regardoit tous deux, mais a feint de ne les pas connoître. Mon Frere a pris la bouteille pour refuge, a bu ma ſanté, & s'eſt incliné, aſſez civilement, vers M. Warner, en ſe contentant de prononcer le mot de Monſieur. A peine l'autre a daigné répondre, par une légere inclination de tête.

Enfin, s'adreſſant à moi; Couſine, ſi vous n'aviez pas beauconp d'averſion pour le tabac, je vous demanderois la permiſſion de me faire apporter une pipe : c'eſt mon uſage

après le dîner, & je ſuis ſorti de chez moi ſans y avoir ſatisfait.

Comme il ne m'avoit jamais fait cette propoſition, lorſqu'il étoit demeuré à dîner chez-moi, je n'ai pas douté que ſon compliment Amériquain n'eût rapport à Milady. J'ai répondu pour moi-même, que rien ne m'incommodoit, & j'ai conſulté des yeux ma Belle-Sœur. Elle ne m'a fait aucune réponſe; & notre Couſin, ſans étendre ſes attentions plus loin, s'eſt levé pour ſonner. Si je ne vous incommode pas, m'a-t'il dit, c'eſt aſſez. Le Negre, qu'il m'a donné, s'étant préſenté à la porte, il l'a chargé d'aller demander chez lui ſa Pipe des Indes, & du tabac à fumer. Cet homme eſt revenu promptement, avec un long roſeau verniſſé, & la tête à la Caraïbe. M. Warner s'eſt fait allumer un flambeau, qu'on a placé près de lui; & s'étendant ſur ſa chaiſe, une jambe croiſée ſur l'autre, il s'eſt hâté d'allumer ſa pipe, en pouſſant des nuées épaiſſes de fu-

mée au nez de ma Belle-Sœur, qui ſe trouvoit aſſiſe à ſa droite. Elle a, comme je l'ai ſu d'elle-même, une véritable averſion pour la vapeur du tabac. Après avoir exceſſivement touſſé, elle s'eſt levée les yeux tout en pleurs, & s'eſt retirée à l'autre bout de la ſalle. Mon vieil Indien en a ri juſqu'à perdre haleine, tendant le cou après-elle, & me regardant; comme s'il eut voulu dire, que je ſuis joyeux de l'avoir éloignée !

Mon Frere, quoique réſolu de ne ſe pas fâcher, a cru que c'étoit aller trop loin. J'étois fort embarraſſée moi-même, & je ne ſavois quel parti prendre : ſi je laiſſois voir de l'attention pour Milady, j'étois ſûre que M. Warner s'en jugeroit offenſé. Cependant je me ſuis hazardée à lui dire de paſſer dans le Sallon, où j'allois faire porter le Caffé, & la ſuivre immédiatement. Oui, a dit le Chevalier, en s'approchant de ſa Femme, & la prenant par la main ; ſauvons nous de

l'horrible atmoſphere, que cet honnête Gentilhomme éleve autour de nous. *L'honnête Gentilhomme* n'a pas daigné jetter un regard ſur eux, & ma Sœur eſt ſortie de la Salle avec ſon Mari.

Auſſi-tôt M. Warner a quitté la pipe, & frappant la Table du poing, il a fait un éclat de rire. Dieu Dieu! a-t'il dit, tôt ou tard l'orgueil eſt rabattu. Je les crois honnêtement humiliés, Quelle groteſque figure ils ont fait tous deux! Couſine, je ſuis ſatisfait à préſent; je me trouve bien vengé. Vous pouvez les aller joindre, & prendre le Caffé avec eux. Adieu: je vous reverrai. Il eſt ſorti ſur le champ, & je me ſuis hâtée de rejoindre mon Frere & ma Sœur, qui ſe ſont fort applaudis d'en être défaits.

Le Chevalier m'a dit que dès le premier moment, il avoit pénétré ſon deſſein; mais qu'ayant pris la réſolution de ne lui donner aucune occaſion d'inſulte, il s'étoit rendu maî-

tre de ſa langue. Comme il eſt de vos Amis, chere Sœur, a-t'il ajoûté, j'aurois été très-fâché de vous mettre dans l'embarras ſur le parti que vous n'auriez pû vous diſpenſer de prendre entre lui & nous; car le vieux Bizarre ne vous auroit pas permis de demeurer neutre. J'ai répondu que notre Parent étoit à la vérité un peu ſingulier, mais qu'étant ſatisfait, comme il l'avoit déclaré lui-même, de les avoir payés en monnoie de même eſpece, je pouvois les aſſurer qu'il ne chercheroit jamais à renouveller l'offenſe; & qu'ils devoient lui pardonner d'auſſi bonne foi.

Ils ont beaucoup ri de ſa biſarre vengeance, & tout s'eſt terminé en plaiſanterie; quoique ma Belle-Sœur n'ait pas ceſſé de ſe plaindre de ce dégoûtant Tabac, qui l'avoit rendue tout-à-fait malade.

3 Mars.

La ridicule ſcène d'hier a détourné, pour quelques inſtans, mes idées

du trifte fujet dont mon cœur eft à préfent le plus touché, cet affreux portrait, ma chere, que le Chevalier m'a fait du caractère de Madame. . . . puis-je foûtenir de la nommer Madame Falkland! mais il me revient à l'efprit avec toutes fes horreurs? Cecile! quel fatal tifon d'enfer je fuis pour M. Falkland! Mes plus louables intentions font perverties par quelque invifible main. Je m'étonne que les alimens, dont je me nourris, ne fe changent pas en poifon lorfque j'y touche. Cependant, j'ai cette reffource, pour calmer mon trouble, que je n'ai pas cru faire mal. M. Falkland, dans l'ignorance de fon malheur, peut, comme mille autres dont la fituation n'eft pas différente, être encore heureux, s'il refte à cette legere Créature un feul grain d'honneur & de reconnoiffance. Je fouhaiterois, & je m'efforce, de n'y pas penfer. Vous me reprochez fouvent d'anticiper fur mes peines; hé bien, je veux bannir de mon imagination cette odieufe penfée.

12 *Mars.*

Vous y attendez-vous, ma Cecile ? Madame Goring, échappée des mains de ſon mari, eſt préſentement dans la Capitale du Royaume de France, en qualité de Maîtreſſe d'un jeune Seigneur, qui l'entretient avec beaucoup de ſplendeur. C'eſt ce que j'apprens, dans une Lettre que j'ai reçue aujourd'hui de Madame Falkland.

Le pauvre Pernol a triſtement informé ſon Maître, de ſa facheuſe aventure. Vous n'avez pas oublié que la promeſſe de payer une ſomme annuelle à ce jeune homme étoit conditionnelle. Après la mort de M. Arnil, Pernol, fatigué de l'humeur hautaine, & de l'inſupportable coqueterie de ſa Femme, fut très aiſe de pouvoir ſe relâcher de ſa diſcipline, & déclara que pour mille livres ſterling par an il ne ſe chargeroit pas de la contenir. Il n'y a, dit-il, que ſon extrême reſpect pour M. Falkland, qui l'ait pû ſoûtenir ſi long-tems

dans une ſi pénible entrepriſe. Aujourd'hui, ſa joie eſt très-vive de ſe voir délivré d'elle; & M. Falkland l'ayant mis en état de faire un commerce honnête, je le crois fort heureux de ſa perte.

14 *Mars.*

Depuis ces deux jours, il s'eſt paſſé, ma Cecile, de profonds mouvemens dans mon cœur. Si je n'avois pas eu le pouvoir de ſoulager une affliction, dont mes yeux ont vû le touchant ſpectacle, que je me ſerois crue malheureuſe!

Je rentrois hier chez moi dans ma Voiture, lorſqu'une jeune perſonne, qui m'attendoit à la porte, en vieille robbe de toile peinte, me préſenta une petite boëte de carton, ouverte, & remplie de fleurs artificielles. Elle ne me parla point; mais la douleur muette de ſes regards s'attira mon attention. Je la trouvai fort jolie, & ſon âge me parût d'environ dix-huit ans. Comme j'ai toujours penſé

qu'une apparence d'induſtrie augmente le droit du Pauvre à notre compaſſion, je tirai de la boëte une petite branche de Jaſſemin, très naturellement imitée, & je demandai à la jeune Fille ſi c'étoit ſon propre ouvrage?

Elle répondit modeſtement, oui Madame: & ne pouvez-vous pas, mon Enfant, répliquai-je, trouver quelqu'un qui voulût vous occuper conſtamment dans ce genre, pour vous diſpenſer de courir les rues votre boëte à la main?

Je crois, Madame, que je le pourrois, me dit-elle; mais j'ai, en priſon, un Pere pauvre & chargé d'années, qui ne peut vivre ſans mon aſſiſtance. Je ſuis avec lui, & je ne ſors qu'une fois chaque ſemaine, pour vendre mes fleurs: je pourrois auſſi me mettre en ſervice; mais il mourroit de chagrin ſi je le quittois. La douceur de ſa voix, ſa jeuneſſe, & l'air de douleur tendre & naïve qui ſe répandoit ſur ſon viſage en par-

lant de ſon Pere, me toucherent juſqu'au fond du cœur.

Je la fis entrer; & la prenant avec moi dans l'antichambre, je me ſentis preſſée de lui faire diverſes queſtions?

Il ne paroît pas, lui dis-je, que vous ſoyez née dans la pauvreté; ne puis-je ſavoir ce qu'eſt votre Pere?

Elle rougit; & baiſſant les yeux, elle me répondit qu'il étoit Miniſtre.

Miniſtre? repetai-je: & par quelles infortunes, car je ne puis faire d'autre ſuppoſition, a-t'il pû tomber dans la triſte ſituation où vous le repréſentez?

C'eſt vraiment une infortune, Madame, & rien qui reſſemble au crime, répondit-elle auſſi-tôt les larmes aux yeux: mon Pere eſt un des meilleurs hommes qu'il y ait au monde.

Je lui demandai ſon nom; elle me dit qu'il ſe nommoit Brice.

Toutes ces circonſtances exciterent ſi vivement ma curioſité, que je la priai de s'aſſeoir, & de m'ap-

prendre les particularités de ſon hiſtoire. Elle y conſentit, avec un petit prélude de politeſſe, qui me plût beaucoup.

Il y a près de douze ans, me dit-elle, que mon Pere avoit un petit bénéfice dans le Comté de Berks : il paſſoit pour bon Prédicateur, pour homme de Lettres, & ce qui le faiſoit encore plus reſpecter, pour très honnête homme. Il y avoit dans la même Paroiſſe, un Gentilhomme fort riche, nommé Ware, qui paſſoit auſſi pour homme de mérite, & qui dans la haute opinion qu'il avoit de mon Pere, jetta l'œil ſur lui pour accompagner ſon Fils dans les Pays étrangers, à titre de Gouverneur. Mon Pere, ayant déja voyagé avec cette qualité, n'en étoit que plus propre à la même fonction. Il n'avoit pas d'autre excuſe que le regret de quitter ma Mere, qu'il aimoit avec paſſion, & moi leur unique Enfant, alors dans le premier âge. M. Ware lui promit d'être notre Ami & notre

Gardien pendant ſon abſence, comme il le fut en effet, & de nous donner le double du revenu qu'il tiroit de ſon bénéfice. Cette libéralité, jointe à ſes appointemens de Gouverneur, n'étoit pas un offre qu'il pût refuſer, ſur-tout lorſque M. Ware l'aſſuroit de ſa protection pendant toute ſa vie : & tout le monde lui connoiſſoit aſſez de crédit pour ſervir efficacement ceux qu'il vouloit obliger. Mon Pere avoit alors près de ſoixante ans ; mais avec une conſtitution robuſte, il ſe crut capable d'entreprendre, pour l'avantage de ſa Famille, un office dont il ne laiſſoit pas de redouter les fatigues.

Je ne pus m'empécher d'interrompre ici la jeune Fille, pour lui demander comment il s'étoit fait, qu'un homme tel que ſon Pere ne jouit pas d'une meilleure fortune à ſon âge, ſur-tout après avoir déja voyagé avec un Eleve, que je ſuppoſois riche, puiſque ce n'eſt pas dans la pauvreté qu'on fait cette dépenſe pour ſes Enfans ?

Elle me dit que ſon Pere avoit un petit patrimoine, & que ſon premier deſſein avoit été d'embraſſer la profeſſion de Médecin ; mais que ſon amitié particuliere, pour un jeune Gentilhomme, qu'il avoit connu à l'Univerſité, l'ayant engagé à l'accompagner dans ſes voyages, il y avoit employé quelques années,& que cette interruption l'avoit fait changer de vûe. Son Eleve, qui l'aimoit beaucoup auſſi, avoit déclaré, à leur retour, qu'il ne pouvoit le quitter, & s'étoit engagé, s'il vouloit entrer dans l'Ordre Eccléſiaſtique, à faire tomber ſur lui un Bénéfice dépendant de ſon Pere, auſſi-tôt qu'il deviendroit vacant par la mort du poſſeſſeur, dont l'âge n'annonçoit pas une longue vie ; & dans l'intervalle, il lui avoit propoſé de vivre avec lui. Ce fidéle Ami s'étant marié, immédiatement après ſes voyages, mon Pere, continua-t'elle, ne fit pas difficulté d'accepter ſes offres. Il ſe donna tout entier à l'étude de la Théologie, avec d'au-

tant moins d'impatience de voir le bénéfice vacant, qu'il étoit dans la résolution de ne pas prendre les Ordres, sans avoir acquis toutes les qualités convenables à la sainteté de cet état. Il passa quatre ans avec son jeune Patron; & le Possesseur du Bénéfice, quoique dans une extrême langueur, n'avoit pas cessé de vivre.

Mon Pere, confirmé par l'étude des Saints Livres dans le choix de l'état ecclésiastique, parut alors disposé à prendre les ordres; & son jeune Ami lui procura, par ses soins, la Cure d'une Paroisse de Ville, qu'il remplit pendant deux ans, sans en être moins cher à son Bienfaicteur : il eut le malheur de le perdre, & de perdre avec lui son unique Ami. Combien de fois m'a-t'il dit, qu'il avoit été plus affligé de sa mort, que son propre Pere!

Ce vieux Gentilhomme connoissant les intentions de son Fils, dans lesquels il étoit entré par une promesse, mon Pere ne douta pas qu'il ne fût

disposé à les remplir ; & fit toujours le même fond sur cette espérance. Vers le même tems, le Titulaire du petit Bénéfice de Berks, dont j'ai commencé à vous parler, préférant le séjour d'une Ville à celui de la Campagne, fit la proposition d'un échange à mon Pere, dont il avoit été compagnon d'école, & le trouva d'autant plus facile à l'écouter, que mon Pere au contraire préféroit la Campagne à la Ville. Aussi le Traité fut-il conclu, & mon Pere s'établit dans le Comté de Berks. Il y vit ma Mere, qui étoit Fille du Curé de la Paroisse. Elle prit de l'affection pour lui, comme il en avoit pris pour elle ; & son Pere qui le croyoit sur d'un établissement considérable, ne fit pas difficulté de la lui donner.

Quelques mois après leur mariage, le Possesseur du Bénéfice promis vint à mourir. Mon Pere se rendit aussitôt chez le vieux Gentilhomme, Pere de son cher Eleve, avec tant de confian-

ce à sa générosité, qu'il croyoit n'avoir que des graces à lui rendre. Mais loin d'obtenir ce qu'il espéroit depuis si long-tems, la réponse qu'on lui fit, avec une affectation de regret, fut que le croyant bien établi en Berkshire, par un mariage avantageux, on avoit disposé du Bénéfice en faveur d'un Ami moins opulent.

Il ne rapporta chez lui que le chagrin de se voir trompé; moins sensible à cet affront pour lui-même, que pour la Famille dans laquelle il étoit entré. Son âge approchoit de quarante ans; il voyoit sa Famille augmenter, sans autre ressouce que son petit Bénéfice, dont le revenu n'étoit que de quarante livres sterling. Mon grand Pere, l'accusant de lui en avoir imposé, en prit droit de le priver de son amitié. Ma Mere eut plusieurs Enfans; mais ils sont tous morts fort jeunes. Je suis restée seule. Mon Pere, qui l'aimoit trop pour lui laisser ressentir l'incommodité de sa situation, engagea son petit patrimoine, dont

il conſerve encore la propriété, mais qui dépérit journellement. Ma Mere ne lui avoit apporté que ſes eſpérances. A la mort de mon grand Pere, ſurvenue quelques années après; ſoit qu'il eut augmenté ſa dépenſe, ou diſpoſé autrement de ſon bien, il parut qu'il ne laiſſoit preſque rien derriere lui. Dans cet embarras, mon Pere, ſans eſpoir d'aucun autre avancement, avec la triſte refléxion d'avoir perdu la plus grande partie de ſes jours dans une vaine attente, a traîné pendant huit ou neuf ans une vie obſcure & malheureuſe, juſqu'au moment où M. Vare le Pere l'a ſollicité de faire un cours de Voyages avec ſon Fils.

Je dis, à l'aimable Fille, que je ne regrettois pas d'avoir interrompu ſon récit, parce que cette interruption m'avoit procuré la connoiſſance d'un détail intéreſſant, & je la priai de continuer. Elle ſe baiſſa vers moi, pour me remercier, avec beaucoup de grace & de modeſtie : enſuite elle reprit dans ces termes.

Je

Je crois avoir dit, Madame, que mon Pere ayant accepté les offres de M. Ware, ne penſa plus qu'aux préparatifs de ſon voyage. Il prit congé fort à contre cœur, de ma pauvre Mere & de moi, après nous avoir tendrement recommandées aux ſoins de M. Ware, & s'être défait de ſon petit Bénéfice, qu'il ne pouvoit conſerver dans une abſence de pluſieurs années, parce qu'il étoit à charge d'ames.

M. Ware le Pere étoit un parfait honnête homme, qui remplit ponctuellement ſa promeſſe, par ſes attentions pour ma Mere & moi, & qui me tint lieu d'un ſecond Pere, pendant l'abſence du mien. Son Fils employa quatre ans à ſes voyages, & revint avec toutes les qualités d'un Gentilhomme accompli.

Sa conduite & les ſervices de mon Pere ayant ſi bien répondu à l'attente de ceux qui l'avoient employé, M. Ware lui parla de ſa reconnoiſſance dans les termes les plus tendres. Un âge avancé, & des infirmi-

tés, qui le rendoient indolent, lui firent penſer qu'il valoit mieux ſe charger lui-même de le récompenſer, que de ſe donner la peine de faire des ſollicitations en ſa faveur ; & dans cette idée il réſolut de lui faire, pour ſa vie, une penſion annuelle de deux cent livres ſterling ; il lui dit en même tems, que ſon bien étant ſubſtitué, il n'avoit pas le pouvoir de la confirmer par un Teſtament ; mais qu'il étoit ſur que ſon Fils, auſſi ſenſible qu'il devoit l'être à ſes obligations, ne refuſeroit pas de s'engager ſolemnellement à la lui continuer, lorſqu'il deviendroit le chef de ſa famille. Ce jeune homme, qui étoit préſent, reconnut de bonne grace ce qu'il devoit à mon Pere, & l'aſſura qu'il ne ſe croiroit jamais quitte avec lui.

Mon Pere, qui ne ſouhaitoit qu'une vie paiſible & commode, ſe crut très-heureux, & ſe retirant dans ſa petite Maiſon de Berkshire, que nous n'avions pas quittée ma Mere & moi,

il borna tous ſes deſirs à ſa ſatisfaction domeſtique.

M. Ware le Pere obſerva fidellement ſes conventions, & nous paya conſtamment cinquante livres ſterling par quartier. Il mourut trois ans après. Son Fils, qui faiſoit alors ſon ſéjour à Londres, écrivit une Lettre fort tendre à mon Pere, pour l'aſſurer de la continuation de ſon amitié : & je dois dire auſſi qu'il ne manqua pas à ſa promeſſe ; il fut très-exact, pendant deux ans, à nous faire toucher nos quartiers. Tout ce tems s'étoit paſſé, ſans qu'il eût reparu en Berkshire, & dans l'intervalle, j'avois perdu la meilleure des Meres, dont la ſanté s'étoit affoiblie dans ſes dernieres années. Quoiqu'elle entendît ſi bien l'économie, qu'avant ſes infirmités, mon Pere avoit pû mettre en réſerve quelque partie de ſon revenu, les fréquens voyages qui lui furent ordonnés, aux Eaux minérales, & dans d'autres lieux pour changer d'air, joint aux

frais continuels des remedes & des Médecins, ne nous laisserent rien de reste à sa mort; ce qui chagrina beaucoup mon Pere, par rapport à moi. Cependant, comme il jouissoit encore d'une santé ferme, il avoit l'espérance de vivre assez, pour épargner quelque chose en ma faveur. J'avois alors environ quinze ans, & j'étois l'idole de son cœur. Il fut longtems inconsolable de la perte de ma Mere; mais je m'efforçois de calmer ses peines, & je parvins à les adoucir. M. Ware, qui n'avoit pas quitté Londres depuis la mort de son Pere, fit à la fin un voyage en Berkshire, pour y visiter son bien. Il n'oublia pas son ancien Ami & son Gouverneur. Quoique je me souvinsse de l'avoir vû autrefois, j'étois alors dans un âge qui ne m'avoit pas permis d'y faire beaucoup d'attention; il est véritablement d'une figure très-agréable.

L'innocente Créature ne put prononcer ces derniers mots sans rou-

gir; mais je feignis de ne m'en être pas apperçue.

Elle reprit, avec un ſoupir. Mon Pere, qui l'aimoit tendrement, fut charmé de le revoir. M. Ware ne ceſſa pas de lui témoigner le reſpect & l'affection d'un Fils, & n'eut pas pour moi des manieres moins obligéantes. Il paſſa peu de tems dans ſes Terres; mais, chaque jour, il vint s'informer de notre ſanté. Avant ſon départ, il preſſa mon Pere d'aller paſſer quelques ſemaines à Londres, avec lui. Vous êtes ici mélancolique, lui dit-il; un peu de changement dans la ſcène vous divertira, vous & votre Fille. Mon Pere lui rendit graces de l'honneur qu'il lui faiſoit; mais il s'excuſa modeſtement.

M. Ware en devina le motif, & lui dit en ſouriant, je ſais votre objection; & pour la détruire tout d'un coup, je vous apprendrai qu'ayant engagé ma Sœur à venir prendre ſoin de ma Maiſon, je compte de l'y trouver à mon arrivée. Nous connoiſ-

ſions cette Dame, qui eſt une Veuve, un peu plus agée que lui, retirée depuis la mort de leur Pere & celle de ſon Mari, chez une de leurs proches Parentes. Mon Pere ſouriant à ſon tour, confeſſa qu'il avoit pénétré ſa penſée, & lui dit, en me regardant; que ſa Sœur devant être chez lui, il ne vouloit pas m'ôter le plaiſir & l'honneur de vivre quelque-tems en ſi bonne compagnie. M. Ware offrit auſſitôt de nous mener avec lui dans ſa Voiture; & nos préparatifs n'étant pas bien longs, nous partîmes avec lui le jour ſuivant.

En deſcendant à ſa porte, il nous fit les honneurs de ſa Maiſon, avec autant de reſpect que de politeſſe. Je fus étonnée de ne pas voir ſa Sœur, pendant toute la ſoirée; mais ſachant qu'elle n'étoit pas prévenue ſur notre arrivée, je jugeai qu'elle étoit en viſite, ou qu'elle n'étoit pas encore à Londres.

Le lendemain, à l'heure du déjeuner, M. Ware nous fit des excu-

ſes ſur l'abſence de ſa Sœur. Leur Parente, nous dit-il, qu'elle quittoit à regret, n'étoit pas en bonne ſanté ; & juſqu'à ſon rétabliſſement, qui ne pouvoit être fort éloigné, parce que la maladie étoit legere, il n'y avoit pas d'apparence que ſa Sœur pût la quitter ; mais il eſpéroit que M. Brice n'en ſeroit pas moins tranquille, lorſqu'il demeuroit le gardien de ſa Fille.

Mon Pere, quoique peu ſatisfait de cette excuſe, déguiſa ſon mécontentement à M. Ware ; mais il me dit naturellement, que ſi la Dame n'étoit pas à Londres en peu de jours, il étoit réſolu de prendre congé, & de retourner dans notre Province.

Nous fûmes logés fort proprement ; & mon Pere fut mis en poſſeſſion de la Bibliotheque, où M. Ware ſavoit qu'il paſſeroit ſes plus agréables heures. Pour moi, qui n'avois aucune inclination à voir le jour, du moins ſans une Compagne avec laquelle il me convint de ſortir, je refuſai l'offre, que M. Ware

me fit très civilement, d'engager quelques Dames de sa connoissance à me procurer les amusemens de Londres. J'attendois sa Sœur de jour en jour ; & sachant qu'après son arrivée, mon Pere étoit résolu de passer six semaines à la Ville, j'étois sure de ne pas manquer de tems pour tout voir ; ainsi je préferai le travail, & quelques lectures dans ma chambre.

Mais je m'apperçus bien-tôt, Madame, que M. Ware étoit un homme très vif. Le troisiéme jour après notre arrivée, commençant à changer de conduite, il prit toutes les occasions de me témoigner des attentions particuliéres. Je reçus d'abord ses complimens avec une civilité froide, que je crus également incapable de flatter ses vues, & de l'offenser : je le regardois comme un jeune homme de mérite, l'Ami & le Bienfaicteur de mon Pere ; & je crus que dans mon humble condition, je ne devois pas être trop prompte à me ressentir de ses libertés, d'autant plus qu'il n'étoit

pas encore ſorti des bornes du reſpect; mais il ne s'y contînt pas long-tems. Le cinquiéme jour, il vînt me trouver dans un cabinet, où j'étois à lire; & là, dans les termes les plus enflammés, il ſe déclara mon Amant. Je voulois tourner ſes diſcours en plaiſanterie; mais il eut recours aux proteſtations & aux ſermens, juſqu'à prendre le Ciel à témoin, qu'il ne pouvoit vivre s'il n'obtenoit ma tendreſſe. Je lui reprochai la cruelle inſulte qu'il me faiſoit dans ſa Maiſon même, & je le priai de me laiſſer, s'il n'aimoit mieux que je le quittaſſe ſur le champ. Je ne me plaindrai pas à mon Pere, lui dis-je, du vil retour dont vous payez ſon attachement & ſes ſoins; mais je puis l'engager aiſément à m'éloigner de votre Maiſon. Il ſe laiſſa tomber à genoux devant moi, il me demanda pardon, & me dit toutes les extravagances que j'ai lues dans les Romans. A la fin, je le fis ſortir du Cabinet; & fermant la porte, je réſolus de n'y être jamais ſeule, ſans

avoir pris la même précaution; dans l'espoir d'ailleurs de ne pas demeurer plus d'un jour ou deux à Londres , car je pénétrois fort bien qu'il n'y falloit pas attendre de Sœur, & que c'étoit un pur artifice , dont il avoit fait usage pour nous attirer chez lui.

Comme j'étois résolue, ma chere, d'éprouver un peu la jeune Fille , je lui demandai ici pourquoi elle avoit reçu si durement la premiere ouverture de M. Ware, & comment elle avoit pû connoître qu'il ne pensoit pas à l'épouser ?

Ah ! Madame, répondit-elle , je ne pouvois me flatter de cette pensée. Je n'ai pas voulu vous fatiguer par le détail de tous ses discours ; mais toute jeune que j'étois, je comprenois trop ses vues : d'un autre côté, la crainte qu'il avoit témoignée, que mon Pere ne s'apperçût de ses sentimens, ne suffisoit-elle pas pour me donner de la défiance ?

Vous paroiſſoit-il aimable ? Demandai-je encore.

Elle rougit : j'aurois pû, Madame, répliqua-t'elle avec une charmante ingénuité, le trouver plus aimable que tout ce que j'avois jamais vu de jeunes hommes, ſi la diſtance n'avoit pas été ſi grande entre nous. Je la priai de continuer.

Dès le même ſoir, je dis à mon Pere, qu'autant que j'étois capable d'en juger, il n'y avoit aucune apparence que la Sœur de M. Ware dût venir ; que menant une vie aſſez triſte, ſans une ſeule Femme, dont la compagnie pût m'amuſer, j'aimois beaucoup mieux être chez-nous, avec mes voiſines & mes connoiſſances, & que je lui demandois en grace de me renvoyer promptement en Berkshire. Mon Pere me répondit que c'étoit ſon intention, & que nous y retournerions enſemble à la fin de la ſemaine, ſi dans l'intervalle la Dame n'arrivoit pas. Je viens, ajouta-t'il, de m'expliquer là-deſſus avec

notre Ami : il en paroît mécontent ; il craint, dit-il, de m'avoir désobligé ; mais j'ai protesté que mon unique motif étoit la persuasion où je suis que la Maison d'un beau jeune homme, tel que lui, n'est pas une demeure convenable pour une jolie petite Fille de Province, quoique sous les yeux d'un Pere. Il m'assure que sa Sœur arrivera, & me demande un délai de quelques jours. J'ai peine à le refuser : mais je n'aurai pas l'esprit tranquille, que nous ne soyons dans notre Campagne. Je représentai à mon Pere que M. Ware étoit trop sensé pour se chocquer d'un refus, & je le pressai de s'en tenir au terme qu'il avoit annoncé pour notre départ.

Le reste du jour, & les deux suivans, je ne donnai aucune occasion à M. Ware de me parler. Il vint plusieurs fois à la porte du cabinet, où je fus continuellement assise, & ses instances furent très vives pour en obtenir l'entrée : mais je m'obs-

tinai à ne pas répondre : & je l'entendois partir, en me reprochant ma cruauté.

Il fit des excuses à mon Pere, de quelques affaires qui ne lui permettoient pas de passer la soirée du troisiéme jour avec nous : c'étoit la premiere fois qu'il nous eut quittés, depuis que nous étions arrivés chez-lui. Il nous avoit donné deux concerts très agréables, où la Compagnie étoit nombreuse; & mon Pere aimant beaucoup la Musique, il avoit voulu lui procurer cet amusement dans sa Maison ; mais, à l'exception de ces deux jours, je n'y avois vû personne, parce qu'il vouloit attendre, disoit-il, pour y recevoir des Etrangers, que j'eusse une Compagne de mon sexe. Ainsi nous soupâmes seuls, mon Pere & moi. Nous étions déterminés à partir le lendemain ; & nous nous retirâmes dans nos chambres vers onze heures.

La pauvre petite Fille s'arrêta ici,

comme si sa confusion l'eut empêchée de poursuivre.

J'espére, lui dis-je, que M. Ware n'aura pas violé les droits de l'hospitalité, en forçant l'entrée de votre chambre.

Oh Madame ! il le fit, répondit-elle, il le fit ! L'indigne homme s'étoit caché quelque part ; je ne puis dire où, car ce ne put être dans le cabinet. Sa Femme de charge couchoit près de moi, dans un petit lit de camp, qu'on avoit dressé pour elle ; mais elle n'étoit pas encore montée. Une Servante, qui me conduisoit ordinairement à ma chambre, m'avoit dit, que son Maître ayant le lendemain beaucoup de monde à dîner, la Femme de charge, occupée à faire des gelées & des compotes, se retireroit apparemment fort tard, & qu'elle alloit lui recommander de ne pas troubler mon sommeil en entrant. Je remerciai immédiatement cette Fille, parce que j'étois accoutumée à me deshabiller seule. Je me mis au

lit ; mais n'ayant pas le ſommeil profond, & ſachant que lorſque j'étois une fois réveillée j'avois de la peine à me rendormir, je réſolus d'attendre la Femme de charge. Je plaçai ma chandelle ſur ma table de nuit, & je pris un livre, que j'avois laiſſé ſur une chaiſe, après m'en être ſervi pendant le jour. Il y avoit près d'une heure que j'étois à lire, lorſque j'entendis marcher doucement dans la chambre. Comme j'avois fermé la porte de ma propre main, & que je ne l'avois pas entendu ouvrir, je levai la voix, dans ma premiere frayeur, pour demander qui c'étoit. On ne me fit aucune réponſe ; mais au même inſtant, je vis M. Ware à genoux devant moi, les deux coudes appuyés ſur mon lit. Je pouſſai un cri. Je ne me rappelle pas ce que je lui dis ; mais je me ſouviens que le plus méchant des hommes me tenoit les mains ſerrées dans les ſiennes, & parloit beaucoup. Je continuai de crier ſans interruption, en m'effor-

çant de me dégager de lui, comme je le fis enfin, par une violente secousse, qui me fit tomber du lit sur le plancher. Je m'étois cruellement blessée par ma chute; mais tirant la couverture après moi, je m'enveloppai dedans, & je recommençai à crier plus fort que jamais. Le misérable homme entreprit de m'appaiser, & me dit que je réveillerois mon Pere.

Heureusement ce cher Pere n'étoit pas encore au lit, car sa chambre étoit si loin de la mienne que jamais il n'auroit pû m'entendre; il étoit dans la Bibliothéque, justement au-dessus de ma tête. Mes premiers cris avoient été jusqu'à lui; mais il s'imaginoit peu que ce fût la voix de sa pauvre Fille; & jugeant que le bruit venoit de la rue, il ouvrit une fenêtre, pour s'en éclaircir. Tout lui paroissant tranquille au-dehors, il se hâta de descendre, & fut aisément conduit à ma porte par le bruit, car elle n'étoit pas fermée en dedans, &

mon indigne Perſécuteur, ſûr apparemment de ſes Domeſtiques, avoit négligé ce ſoin. Il n'avoit pas craint, non plus, que mes cris puſſent aller juſqu'aux oreilles de mon Pere; ce qui n'auroit pas été poſſible, en effet, s'il eût été dans ſon lit. Repréſentez-vous, Madame, ce que mon Pere dût ſentir, lorſqu'il me vit étendue ſur le plancher, dans mon horrible ſituation; les cheveux épars, car ma coeffure de nuit étoit tombée, & tout le viſage en ſang de ma chute.

Le Miſérable faiſoit ſes efforts pour me ſoûlever dans ma couverture, & j'employois tous les miens à lui réſiſter. Grand Dieu! défens-moi! dit mon Pere à ce ſpectacle; où ſuis-je, & que vois-je? Ah! ſecourez-moi, m'écriai-je, en me traînant vers lui & paſſant les bras autour de ſes jambes; emportez-moi de cette Maiſon; délivrez-moi ſur le champ de ce monſtre. Mon Pere me regardoit d'un œil effaré. Vous ne parlez

pas de M. Ware, me dit-il; il eſt impoſſible; ce ne peut-être lui qui vous ait miſe dans cet état. M. Ware avoit pris la fuite, au moment qu'il avoit apperçu mon Pere, c'eſt-à-dire, lorſque j'eus ſaiſi ſes jambes; car ayant le dos tourné vers la porte, & dans l'agitation où je dois ſuppoſer qu'il étoit, il n'avoit pû le voir arriver.

Mon tendre Pere, muet d'étonnement & d'horreur, me prit entre ſes bras, & me porta juſqu'au lit, où m'ayant fait aſſeoir, il prit ſur la table une caraffe d'eau, dont il me fit boire un grand coup. Le reſte fut employé à laver le ſang dont j'avois le viſage couvert, & qui ne venoit heureuſement que du nez, où je m'étois bleſſée en tombant.

Lorſque j'eus repris un peu d'haleine, je lui racontai tout ce qui venoit de m'arriver. Son déſeſpoir, Madame, ne peut-être repréſenté; il s'arracha les cheveux; on l'auroit pris pour un inſenſé. Où eſt-il, le traître, l'ingrat? s'écria-t'il; je

vais aller ſur le champ lui reprocher ſon infame lâcheté ; il courut à la porte de la chambre , mais il la trouva fermée en dehors. L'impoſſibilité de ſortir lui donna le tems de revenir un peu à lui-même. Il conſidéra que les reproches ne meneroient à rien, contre un Ennemi plus puiſſant que nous. La réſolution, à laquelle il s'arrêta , fut de quitter cette odieuſe Maiſon , auſſi-tôt qu'il entendroit quelques Domeſtiques levés, pour ouvrir la porte, & de ſortir ſecretement, ſans voir le Maître , & de nous fier à la Providence du ſoin de notre fortune & de notre vie.

Il eût été fort heureux pour nous, de pouvoir exécuter ce projet ; mais le Miſérable nous prévint. Nous paſſames le reſte de la nuit à nous plaindre de notre miſére. Vers huit heures du matin , la Porte s'ouvrit, & nous vîmes paroître M. Ware , en robbe de chambre ; ce qui nous fit ſuppoſer qu'après nous avoir quittés , il étoit allé prendre du repos.

Il dit à mon Pere qu'il étoit fâché de ce qui s'étoit passé, & qu'il ne falloit l'attribuer qu'à l'excès du vin, dans sa partie du souper. Mais, j'avoue, ajouta-t'il, que j'aime éperdument votre Fille, & qu'ayant appris, à mon retour, la résolution où vous étiez de partir si brusquement, je n'ai pû soûtenir l'idée de la perdre. Mon Pere lui répondit : je ne vous ferai pas les reproches que vous méritez ; mais le tendre soin, que j'ai pris de votre jeunesse, devoit me faire attendre un autre retour ; permettez-moi de quitter votre Maison, & jamais vous ne recevrez d'importunités de nous.

Il pria mon Pere de monter, pour un moment, à la Bibliotheque avec lui ; & ce ne fut pas sans beaucoup de difficulté qu'il l'obtint. Ils furent ensemble près d'une demie-heure, & j'entendis que leur conversation s'échauffoit. Mon Pere descendit seul. En allant le recevoir à ma porte, je vis couler sur ses joues deux ruisseaux

de larmes. Il se jetta sur une chaise, comme succombant à sa douleur. Le Scélérat, dit-il, en me regardant, vient d'achever son ouvrage; il a poignardé le cœur de ton Pere! Je courus à lui, comme hors de moi; je craignis quelque attentat sur sa vie. Mais ne m'apperçevant pas qu'il fût blessé, je lui demandai ce que signifioit son langage. Il me propose de vous vendre à lui, me répondit-il; il veut corrompre le Pere, pour faire une infâme de sa Fille. O mon Pere! pourquoi, m'écriai-je, pourquoi demeurer un instant de plus sous ce déteſtable toit? Oui, oui, reprit-il; il n'y a plus de sureté pour nous dans cette Maison; allons, ma Fille; sortons-en; & nous examinerons ensuite de quel côté nous pourrons tourner.

Mon Pere saisit une de mes mains, marcha vers la porte; & je le suivis, dans l'état où j'étois, c'est-à-dire, en petite robbe du matin. Nous pensions qu'il seroit assez heureux pour nous de pouvoir gagner la rue,

quoique ſans ſavoir, ni l'un ni l'autre, où nous retirer, n'ayant pas la moindre connoiſſance à Londres. Je n'y étois jamais venue que cette fois; & mon Pere, après une abſence de tant d'années, devoit ſe croire oublié de tout le monde.

Nous étions paſſés de ma chambre de lit, dans une eſpece de petite antichambre, qui donnoit ſur le grand corridor; mais nous en trouvâmes la porte fermée, & nos efforts furent inutiles pour l'ouvrir.

Alors notre perte nous parut certaine. Je n'entreprens pas d'exprimer notre déſeſpoir. Nous rentrâmes dans la chambre; nous nous y aſſîmes, pour prendre conſeil ſur nos réſolutions. Je vis clairement que notre lâche Perſécuteur étoit capable de tout entreprendre; & je dis à mon Pere, que j'étois réſolue de tout entreprendre auſſi, pour l'honneur & la liberté.

Il m'apprit que l'injurieux Tyran lui avoit donné juſqu'au lendemain

pour déliberer sur ses propositions, & qu'il se flattoit que dans l'intervalle, le Pere & la Fille retrouveroient assez de bon sens pour comprendre la valeur de ses offres.

J'espérois de la faveur du Ciel, répondis-je, que dans ce favorable intervalle, je parviendrois à ma délivrance; & j'entrevoyois déja qu'avec son secours, je pourrois nouer les draps de mon lit, en lier le bout à ma fenêtre, & descendre, en les tenant embrassés, jusques dans la rue.

Cet expédient nous plut beaucoup à tous deux; mais il restoit à chercher dans quel lieu je trouverois un azile. Mon entreprise demandoit le tems de la nuit; & je devois partir seule, car mon Pere, étant dans un âge avancé, & d'une taille assez grosse, je ne pouvois lui laisser courir les mêmes risques, qui menaçoient sa vie d'un trop grand danger, sur tout lorsque je ne pouvois lui donner l'assistance que je pouvois recevoir de lui. Cet obstacle nous eut arrêté, s'il ne

m'étoit revenu à la mémoire que je connoiſſois une Couturiere, qui travailloit même actuellement pour moi, & que j'avois ſon adreſſe. Après toutes mes autres meſures, ce fut ſa Maiſon que je choiſis pour retraite, dans la réſolution d'y attendre que mon Pere trouvât le moyen de m'y rejoindre. Je lui dis, qu'étant le malheureux objet des deſſeins de M. Ware, je ne devois pas appréhender qu'il le retînt après mon évaſion. Il branla deux ou trois fois la tête; mais il répondit, qu'il l'eſpéroit comme moi.

Notre petit plan une fois reglé, nous devînmes plus tranquilles. On vint ſervir, à l'heure ordinaire, le dîner & le ſouper dans mon appartement. Nous ne donnâmes aucune marque de trouble; mais nous n'évitâmes pas moins ſoigneuſement de paroître gais, dans la crainte de faire n'aître quelque ſoupçon.

La Femme de charge étoit généralement la derniere de la Maiſon, qui

qui se retiroit le soir ; de sorte qu'i falloit, ou prendre mon tems avan qu'elle fût montée, ou patiemmen attendre qu'elle fût endormie. Comme j'avois eu l'occasion d'observer qu'elle dormoit très profondément, ce fut le premier parti que je jugeai le plus sur. Je levai d'avance une des fenêtres de la chambre de lit, & je fermai le volet dessus, pour m'épargner, dans un autre tems, de l'embarras & du bruit.

Il se trouva, fort heureusement, que mon Pere ayant reçu son quartier de M. Ware, avant que nous fussions venus à la Ville, il l'avoit presqu'entier dans sa bourse ; il voulut absolument que j'en prisse la moitié, pour les incidens, qui pouvoient me survenir.

Vers minuit, la Femme de chambre ouvrit la porte de mon anti-chambre, où l'on nous avoit servi notre souper. Nous y étions encore, & c'étoit son unique passage, pour entrer dans notre chambre à coucher. Nous avions entendu son approche,

quelque légere qu'eût été ſa marche; & mon Pere, changeant le ſujet de notre entretien, m'avoit fait un ſigne, que j'avois fort bien compris. Il affectoit, lorſqu'elle ouvrit la porte, de repréſenter les charmes de l'opulence & de la grandeur; & de mon côté, je feignois de l'écouter avec une ſorte de plaiſir. Il s'arrêta, lorſqu'il vit paroître cette Femme; mais ce fut après s'être aſſuré qu'elle pouvoit l'avoir entendu; car nous avions obſervé qu'elle étoit demeurée quelques momens à la porte, avant que d'ouvrir, pour prêter apparemment l'oreille à notre entretien. Nous voyant en train de diſcourir, elle fit un mouvement pour ſortir, en diſant qu'elle attendroit, pour venir, que M. Price ſe fût retiré. Je lui dis qu'elle pouvoit ſe coucher, quand il lui plairoit, parce que notre deſſein n'étoit pas de demeurer bien long-tems. Mais comme elle avoit probablement l'ordre de veiller ſur moi, lorſque mon Pere m'auroit quittée, elle répondit que

le ſommeil ne la preſſoit pas, & qu'elle reviendroit dans une demi-heure. Elle quitta l'anti-chambre en ſouriant.

C'étoit me donner une occaſion, que je réſolus de ne pas perdre. J'entendis bien-tôt, dans l'éloignement, un de ces Gardes de nuit, qui crient l'heure. Avant qu'il paſsât ſous mes fenêtres, j'eus le tems de préparer un morceau de papier, dans lequel je mis un gros charbon, pour lui donner quelque poids; je l'allumai par un bout, je le jettai dans la rue, lorſque le Garde vint à paſſer. L'autre bout étoit lié par une ficelle, à laquelle j'avois attaché plus haut un autre morceau de papier blanc, bien plié, qui contenoit une guinée, & deux lignes en gros caractéres, par leſquelles je ſuppliois le Paſſant de me prêter ſon ſecours pour m'évader, & je lui promettois une ſeconde guinée de récompenſe.

Le papier enflammé s'attira, comme je me l'étois figuré, l'attention de

cet homme. Il ſe baiſſa pour le prendre; & s'apperçevant qu'il y avoit un autre papier à la corde, il leva les yeux vers ma fenêtre. J'avançai la tête, autant qu'il me fut poſſible, & d'une voix baſſe, mais aſſez haute pour me faire entendre de lui, je lui dis de lire le ſecond papier. Il l'ouvrit, & trouva d'abord la guinée, que je lui vis regarder attentivement, à la lumiere de ſa propre lanterne : enſuite, ayant lû les caractéres, il leva la tête encore une fois, & me dit; un moment de patience, & je ſuis à vous.

Il partit avec beaucoup de viteſſe, & je commençai à craindre qu'il ne ſe fût éloigné pour ne pas revenir. Ma terreur, pendant quelques minutes, fut inexprimable; d'autant plus que dans cet intervalle j'entendis paſſer pluſieurs perſonnes. Cependant il revînt bien-tôt, avec un autre homme; & la rue étant libre alors, je lui vis ſous le bras une échelle, qu'il ſe hâta de dreſſer contre le mur,

& qu'il éleva juſqu'au cordon. Il y monta ſans difficulté, pendant que ſon Compagnon en tenoit le pied. Alors, ſe trouvant plus près de moi d'une moitié de la hauteur, il me dit que ſi je pouvois imaginer quelque moyen de deſcendre juſqu'à lui, il étoit prêt à me recevoir.

Mon Pere, au milieu de ſes allarmes, me ſerra tendrement dans ſes bras, me donna ſa bénédiction, & m'ayant aidée à lier le bout des draps à la croiſée, eut encore la précaution de me paſſer ſous l'aiſſelle, des rubans, dont j'avois lié pluſieurs enſemble, dans cette vue. Il en tint le bout dans ſes mains, pendant que je me laiſſai gliſſer le long des draps, que j'embraſſois de toute ma force. Le fidelle Garde me reçut dans ſes bras, & deſcendant quelques échelons avec ſon fardeau, il me remit à ſon Compagnon, qui me dépoſa doucement dans la rue.

La nuit étoit fort obſcure; mais je diſtinguai mon Pere, lorſqu'il reti-

roit les draps, & je l'entendis fermer la fenêtre.

Je dis alors à mes deux Libérateurs, que j'attendois d'eux une autre grace; celle de me conduire à la rue où je souhaitois d'aller. Le Garde me répondit que sa seule escorte suffisoit; & laissant à l'autre le soin d'emporter l'échelle, il prit mon bras sous le sien, jusqu'à la maison de la Couturiere.

Toute la Famille étoit au lit; & nous frappâmes bien des fois à la porte, avant que d'entendre ouvrir une fenêtre élevée, d'où l'on demanda ce que nous désirions. Je répondis qu'une Connoissance de la Maîtresse du Logis souhaitoit de lui parler pour une affaire pressante, & la supplioit de paroître un moment à la fenêtre de la boutique. Après m'avoir fait attendre assez long-tems, la Maîtresse descendit. Je donnai alors la seconde guinée au Garde, & je le renvoyai fort satisfait de son avanture.

La Couturiere n'eut pas plutôt entendu mon nom, & la priere que je lui fis de m'ouvrir, qu'elle vint me recevoir à la porte. Je lui confiai, sans crainte, mon évasion & mes motifs, Elle en fut assez touchée pour me promettre l'azile que je lui demandois, jusqu'à ce que mon Pere vînt me prendre, pour me conduire dans un lieu plus sûr; car étant Amie de la Femme de charge de M. Ware, elle ne pouvoit répondre, me dit-elle, que je fusse long-tems à couvert dans sa Maison. Cette déclaration m'allarma beaucoup : cependant l'honnête Femme me donna les plus fortes espérances que je n'avois rien à redouter pour le peu de tems qu'elle supposoit que je passerois chez-elle; la moitié de son lit fut ce qu'elle pût m'offrir, parce qu'elle n'en avoit pas d'autre, & j'acceptai volontiers son offre.

Tout le jour suivant, rien ne m'étant venu de mon Pere, ma douleur & mon inquiétude furent excessives,

Vers le ſoir du ſecond jour, la Couturiere reçut une Lettre, ou plutôt une enveloppe, ſous laquelle il y en avoit une à mon adreſſe. J'y reconnus la main de mon Pere, & je l'ouvris avec un extrême empreſſement. Mais hélas ! Madame, quelle fut mon horreur & ma conſternation, lorſque je la vis dattée d'une Priſon ! Mon malheureux Pere m'apprenoit que notre cruel Perſecuteur, déſeſpéré de ma fuite, qu'il n'avoit découvert que le lendemain, l'en avoit chargé comme d'un crime ; que loin d'en diſconvenir, il avoit fait gloire de l'aſſiſtance qu'il m'avoit donnée pour me ſauver de ma perte ; & que M. Ware, après l'avoir traité dans des termes fort injurieux, lui avoit demandé le payement des ſommes qu'il prétendoit nous avoir prêtées depuis la mort de ſon Pere. A cette demande, mon Pere ayant répondu que M. Ware ſavoit bien que nous n'étions pas en état de lui rendre cet argent, & qu'il ne ſavoit pas moins que c'é-

toit un don libre, mais que nou ferions tous nos efforts pour le rendre, plutôt que de lui demeurer obligés ; l'infâme vilain, avoit eu la barbarie de le faire arrêter, & de l'envoyer dans une prison, après lui avoir dit à l'oreille, qu'il l'y laisseroit, jusqu'à ce que son opiniâtre humeur fut assez domptée pour livrer sa Fille.

Mon Pere me conseilloit de me rendre sur le champ auprès de lui, & de me faire accompagner de quelqu'un, qui pût me servir de protecteur en chemin. J'obéis à l'instant même, & la Couturiere m'ayant donné pour escorte un honnête Marchand de son voisinage, avec une de ses apprenties, je pris une voiture de louage, & me fis mener droit à la triste habitation de mon Pere, où je fus heureusement remise entre ses mains. La joie, dont je le vis pénétré en m'embrassant, me fit oublier pendant quelques momens toutes nos peines.

Il me dit, qu'après m'avoir vue hors de danger, & m'avoir recommandée à la Providence, il avoit eu ſoin de remettre en ordre tout ce qui m'avoit ſervi pour m'évader, & qu'ayant emporté un de mes flambeaux, il avoit laiſſé l'autre éteint dans ma chambre, afin que la Femme de charge, à ſon arrivée, pût me croire au lit; ce qui lui faiſoit juger que cette Femme, en entrant, m'avoit ſuppoſée dans le plus profond ſommeil. M. Ware n'étoit pas ſorti de la ſoirée, & s'étoit retiré de bonne heure: ainſi l'on ne s'étoit apperçu de rien cette nuit.

Mon Pere m'apprit auſſi que M. Ware, dans la premiere ouverture de ſes odieuſes propoſitions, lui avoit offert de nous aſſurer à chacun quatre cent livres ſterling de rente viagere; en inſinuant, dans la ſuppoſition d'un refus, la menace qu'il venoit d'executer. Il s'imaginoit ſans doute, que mon pauvre Pere en ſeroit aſſez intimidé, pour ſe rendre, après quelques

réflexions, & me persuader de prendre le même parti; & c'étoit dans cet espoir que ce méchant homme avoit permis, ou plutôt souffert, qu'il passât le jour entier dans ma chambre. Je n'ai pas voulu, ajouta mon Pere, vous découvrir cette circonstance, dans la crainte que votre tendresse pour moi ne fût capable d'ébranler votre vertu. Mais, graces en soient rendues au Ciel, l'épreuve est passée; vous êtes ici du moins, ma chere Enfant, dans un lieu de sureté. Nous ne sommes pas sans un peu d'argent, qui servira quelque tems à nous soutenir; peut-être le misérable reviendra-t'il à lui-même. S'il me rend la liberté, je puis encore obtenir quelque petit poste; & si je puis parvenir à vous faire entrer dans quelque honnête Maison, où vous soyez protegée contre sa violence, je serai content.

Mon Pere, ne pouvant se résoudre à deshonorer son ingrat Eleve, & comptant toujours que lorsqu'il séroit

un peu réfroidi, il auroit honte de ſa conduite, & le feroit élargir, réſolut de ne pas informer de ſa ſituation ſes Amis de Berkshire, & ſe contenta d'écrire une Lettre plaintive à M. Ware, qu'il finiſſoit en lui demandant ſa liberté pour ſeule faveur. La réponſe de M. Ware fut qu'il étoit toujours prêt à remplir ſes premieres promeſſes, & que ſur tout, à préſent que mon Pere avoit ſa Fille avec lui, il ne verroit pas le jour à d'autres conditions.

Pendant plus d'un mois, mon Pere ne put ſe perſuader qu'une ſi barbare réſolution pût ſe ſoutenir long-tems. Il prit le parti de laiſſer paſſer un autre mois, à la fin duquel il écrivit à M. Ware une Lettre fort touchante ; mais, au lieu d'une réponſe, il reçut avis qu'il étoit depuis quelques jours en Berkshire. Auſſi-tôt il écrivit à deux ou trois des Amis, qu'il y avoit laiſſés, pour les informer de ſa déplorable ſituation, & les ſupplier d'agir en ſa faveur auprès de M. Ware.

Il ne difoit rien de fon énorme conduite ; il expofoit feulement qu'à l'occafion d'une querelle élevée entr'eux, M. Ware l'avoit fait emprifonner, fous prétexte d'une dette à laquelle il n'étoit pas en état de fatisfaire ; fon intention n'étoit pas moins de ménager la réputation de fon Eleve, que d'éviter tout ce qui pouvoit l'aigrir encore plus.

Il me fit écrire en même-tems, à la Servante, que nous avions laiffée pour la garde de notre Maifon, de m'envoyer mes habits, le linge, les livres, & d'autres néceffités. Comme nous n'étions venus à Londres que pour un mois, nous n'avions pris avec nous que les commodités indifpenfables ; & je n'avois emporté de chez M. Ware qu'un petit paquet de linge. Pour mon Pere, il avoit eu la permiffion de prendre tout ce qu'il avoit à Londres. Comme les meubles de Berkshire n'étoient pas d'une grande valeur, il en fit préfent à la Servante,

vieille Fille, qui l'avoit ſervi depuis ſon mariage.

Il ne reçut aucune réponſe aux Lettres qu'il avoit écrites à ſes Amis; mais il m'en vint une de notre vieille Servante, avec tout ce qu'elle avoit ordre de nous envoyer. Vous aurez peine à croire, Madame, juſqu'où nous apprîmes que le miſérable Abandonné portoit ſes noirceurs. Non content de nous avoir plongés dans la plus grande affliction, il s'efforçoit de nous ruiner d'honneur dans notre Cantòn. Il publioit que mon Pere, ayant pris avantage d'une ſoirée, où lui, M. Ware, étoit un peu pris de vin, avoit mis ſa Fille au lit avec lui; & qu'il avoit exigé le lendemain qu'ils fuſſent mariés. C'étoit, diſoit-il, pour punir l'ingratitude de ce vieux coquin, qu'il l'avoit fait renfermer dans une priſon, où ſa réſolution étoit de lui laiſſer, pendant quelques mois, le tems de ſe repentir.

Quoique l'honneur de mon Pere ût ſi bien établi dans notre Canton,

que cette hiſtoire y dut paroître incroyable, l'influence des richeſſes & du pouvoir eut aſſez de force, pour leur faire applaudir à la clémence de M. Ware, dans la punition de mon Pere. Il ne falloit donc pas s'étonner que nos Lettres fuſſent demeurées ſans réponſe. Elles avoient été montrées à M. Ware, qui en avoit ri. La pauvre vieille Servante, ſure qu'on nous trahiſſoit cruellement, déploroit notre malheureux ſort, mais ne pouvoit que le déplorer. Ce dernier coup abattit entiérement le courage de mon Pere. Il tomba malade; & pendant pluſieurs ſemaines, il languit dans la plus triſte des ſituations.

Lorſqu'il commençoit à ſe rétablir de cette maladie, il fut attaqué d'une Paralyſie ſoudaine, qui lui fit perdre d'abord le ſentiment, dans toute la partie droite du corps, & qui s'eſt reduite à le priver de l'uſage de la main droite; de ſorte que je ſuis obligée de le vétir & de le deshabiller comme un enfant.

L'argent, que nous avions apporté dans la Prison, ayant fondu par dégrés, nous nous trouvâmes dans la néceſſité de vendre une partie des Livres de mon Pere, & ce que j'avois de meilleurs habits.

Les meſſages ne nous manquoient pas, de la part du cruel Homme, & par la bouche de cette miſérable Femme de charge, dont toute la rhétorique s'étoit employée à nous prêcher la ſoumiſſion & la complaiſance; mais elle ne trouva, dans mon Pere, que du mépris & de l'indignation; juſqu'à ce que M. Ware, las apparemment de ſes perſécutions, nous laiſſa périr en paix. Il ſuppoſa que mon Pere ne pouvoit tenir longtems, & que je me trouverois réduite à ſa diſcrétion; car, n'ayant pas fait un pas hors de la Priſon, je n'avois pû lui donner la moindre eſpérance de ſe voir maître de moi, pendant la vie de mon Pere.

Quand j'aurois eu plus d'un azile à choiſir, il n'auroit pu me venir à

l'esprit de l'abandonner, sans défense & sans secours, comme il y étoit réduit. Je m'occupai donc à chercher quelque moyen de gagner du pain, pour le soutien de notre malheureuse vie. Je me mis à composer de petites fleurs artificielles, dont j'avois fait autrefois un de mes amusemens; une Femme, Prisonniere comme nous, qui travailloit pour quelques Magasins de la Ville, me promit de les vendre pour moi. Elle étoit Mere d'une Fille, qui venoit souvent la voir, & qui se chargea de porter mon ouvrage & le sien, au Marchand qui le distribuoit.

C'est dans cet état, Madame, que depuis environ dix-huit mois, nous menions une vie languissante, lorsque nous avons appris que M. Ware étoit pour quelques semaines aux Eaux de Bath; & la Fille, qui s'employoit pour les ouvrages de sa Mere & les miens, étant arrêtée par une maladie, je me hazardai à sortir avec le fruit de notre travail. Le Marchand, que

nous servons, demeuroit dans la cité; mais il a pris depuis peu une Boutique dans cette rue; & quoiqu'elle soit fort éloignée de ce que je nomme à présent ma noire demeure, je n'ai pas manqué, depuis un mois, d'y apporter, une fois chaque semaine, ce que nous avons pû faire, entre ma Compagne & moi. Il m'a déclaré, aujourd'hui, qu'il avoit une surabondance des fleurs que j'apporte: & n'en ayant pris qu'un petit nombre des meilleures, il m'a laissé celles que vous avez vues dans mon Carton. Je m'en retournois fort affligée, lorsque pour me garantir de votre Carrosse, qui rasoit le mur, je me suis jettée sous votre Porte, sans savoir qu'il y alloit entrer: & quelque chose, Madame, que je ne puis expliquer dans votre figure, m'a donné la hardiesse de vous présenter ma petite Marchandise.

Je vous ai donné cette intéressante relation, ma Cécile, presque dans les mêmes termes de la jeune Fille.

J'en fus vivement touchée : ſi tout ce que vous me dites eſt vrai, répondis-je, qu'il y a de monſtres dans l'eſpéce humaine !

Ho, très vrai, Madame, je vous en répons.

Quoique cette Fille fut très jeune, d'une phiſionomie modeſte, comme je l'ai dit, & très ingenue, ce n'étoit pas la premiere fois que j'avois vû de ces viſages trompeurs, & je ne voulois pas m'en rapporter uniquement à ſon témoignage. L'hiſtoire, ou du moins, les circonſtances eſſentielles pouvoient être inventées pour exciter la compaſſion ; & quoique je ne puſſe ſuppoſer que la petite Fille l'eût compoſée ſur le champ, il n'étoit pas impoſſible que quelqu'un ne l'eût compoſée pour elle. Mon Enfant, lui dis-je, il me prend envie de voir votre Pere.

Elle répondit paiſiblement : vous verriez, Madame, un objet qui toucheroit beaucoup votre pitié.

En finiſſant, elle ſe leva, pour re-

tourner, me dit-elle, auprès de son pauvre Pere, qui seroit fort allarmé de sa longue absence. Elle fit deux pas, pour se placer devant moi, elle me salua d'une profonde révérence, elle étoit prête à partir.

Il se passoit mille choses dans ma tête. J'étois saisie d'une forte inclination de visiter sur le champ ce malheureux Pere. Si le cas, disois-je en moi-même, est tel que sa Fille me le représente, mes secours ne peuvent être trop prompts ; & s'il y a quelques faussetés dans son récit, je pourrai les découvrir, en ne lui laissant pas le tems de voir & de préparer son Pere. Il n'étoit pas plus d'onze heures. Je résolus de ne pas différer la bonne œuvre que je méditois. Un instant, dis-je à la jeune personne ; & faisant venir Betty, je lui donnai ordre d'apporter sa Coëffe & son Mantelet. La pauvre jeune Fille fut fort étonnée, lorsque je lui dis de les mettre. Alors, je fis appeller un Carrosse de place, & je lui dé-

clarai que j'allois voir ſon Pere avec elle. Je lui vis de la ſurpriſe, mais ſans aucune marque d'embarras ; ce qui fit encore une favorable impreſſion ſur moi. Elle ſe conduiſit decemment. Je la fis monter dans la Voiture, & j'ordonnai au Cocher de toucher à la Priſon qu'elle avoit nommée.

Lorſque nous fûmes entrées dans ce lieu d'horreur, car il me parut tel, je la laiſſai paſſer devant moi. Elle me fit monter quelques degrés ; & s'arrêtant devant une porte, dans un corridor fort ſombre, elle m'avertit que c'étoit la chambre de ſon Pere : entrez, lui dis-je, entrez la premiere. Elle entra, & je demeurai à la porte, où l'obſcurité du corridor ne permettoit pas de me diſtinguer tout d'un coup de la chambre.

J'apperçus un homme d'environ ſoixante ans ; & comme elle m'avoit dit que ſon Pere étoit d'une taille épaiſſe, je doutai d'abord ſi c'étoit lui. Je voyois un homme uſé, pâle & maigre ; ſa chevelure étoit griſe ;

il étoit en robbe de chambre brune, fermée d'une ceinture de ſoie noire; ſa main droite étoit allongée devant ſa poitrine, dans une écharpe de crépe noir. Il étoit aſſis, d'un air penſif, le coude de l'autre bras appuyé ſur une table, & la main étendue ſur le front, avec un livre ouvert devant lui, que ſa forme me fit prendre pour une Bible.

Aux premiers pas que ſa Fille fit dans la chambre, il leva les yeux, pour voir qui c'étoit. Sa phyſionomie me parut belle; la candeur y étoit peinte.

Ma chere, l'entendis-je dire, d'une voix mélancolique, vous vous êtes arrêtée long-tems; je craignois qu'il ne vous fût arrivé quelque choſe. Pourquoi n'êtes-vous pas revenue plutôt?

O mon Pere! lui dit-elle en ſe tournant vers la porte, je crois avoir rencontré un Ange, qui eſt venu vous viſiter dans votre priſon.

J'entrai à ces mots. Le vénérable

homme ſe leva : un bon Ange aſſurément, ma Fille, ſi l'ame répond à la figure. Il me fit une reſpectueuſe révérence.

De grace, Monſieur, ne quittez pas votre chaiſe ; & j'en pris une, ſur laquelle je me plaçai près de lui. Il ne parut nullement embarraſſé ; mais d'un ton grave & modeſte, il me demanda ce qui pouvoit lui procurer l'honneur d'une viſite, de la part d'une Dame de mon apparence ; car, ajouta-t'il, l'abondance & la proſpérité cherchent rarement l'habitation des malheureux.

Je lui dis que le hazard m'ayant fait rencontrer ſa Fille, elle m'avoit fait un triſte récit de ſa ſituation, & que j'avois ſouhaité d'en entendre les particularités de ſa propre bouche. Il s'excuſa ſur la longueur de l'hiſtoire ; mais ſi j'avois la patience de l'entendre, il étoit prêt, dit-il, à me ſatisfaire. Je l'aſſurai que j'étois venue dans cette eſpérance.

Il me répéta tout ce que j'avois ap-

pris de sa Fille, en donnant plus d'étendue à certaines circonstances qu'elle avoit touchées légérement. Il me fit voir les copies de ses deux Lettres à M. Ware, la réponse de ce Gentilhomme à la premiere, & la Lettre de la vieille Servante à sa Fille, qui me convainquirent de la vérité de tout ce qu'il m'avoit dit.

Je lui demandai à quoi pouvoit monter la prétention de M. Ware?

Il me dit, à quatre cens livres sterling, qu'il avoit reçues de lui depuis la mort de son Pere.

Prenez courage, Monsieur, répondis-je; vous ne serez pas long-tems ici.

Ah! Madame, s'écria-t'il, puisse le Ciel vous récompenser de votre bonté! mais mon Ennemi n'est pas un homme, sur qui la vertu & l'honneur ayent quelque pouvoir.

Je compris que le pauvre infortuné ne s'imaginoit pas que je pensasse à payer sa dette; mais supposant que je ferois mes efforts pour adoucir

adoucir M. Ware en ſa faveur : je vous demande un peu de patience, lui dis-je, & nous prendrons les meſures qui conviennent.

Je le priai de me confier la Lettre de M. Ware, dans laquelle il promettoit l'exécution de ſes premieres offres, aux conditions qu'il avoit impoſées.

L'heure commençoit à me preſſer. En ſortant je gliſſai dans la main de ſa Fille, ma bourſe, qui contenoit dix guinées.

Auſſi-tôt que je fus retournée chez moi, j'envoyai chercher M. Warner, & je lui fis une vive peinture des malheurs de ce digne Pere & de ſa Fille. Son honnête indignation l'emporta bien loin, contre le perfide auteur de leurs peines ; honnête, je la nomme ainſi dans ſon principe ; car elle ſe ſatisfit d'abord par quantité d'imprécations & de juremens ; mais revenant à la cauſe, voilà, voilà me dit-il, les vrais objets de l'humanité ; je veux acquitter leur dette & ren-

dre le reste de leur vie plus heureux. Vous êtes une bonne Femme, ajouta-t'il en m'embrassant, vous savez que ma bourse vous est ouverte.

Je ne pense pas, lui dis-je à taxer votre générosité dans cette occasion; les deux mille livres sterling, dont vous m'avez fait présent depuis peu, ne sont pas beaucoup diminuées, & ma seule vue, dans ce récit, est de ne rien faire sans votre participation. Bon, bon! me répondit-il; je vous ai donné cette somme pour vos colifichets & vos friandises; elle n'entre pas dans notre marché : vous savez que le quartier est commencé; demandez de l'argent, envoyez quand il vous plaira.

Je le suppliai d'écrire immédiatement à M. Ware, qui n'a pas encore quitté Bath, & de lui faire l'offre de son argent, pour nous mettre en état de lever l'écrou le plutôt qu'il nous sera possible. Je lui ai remis la Lettre de ce méchant homme, en lui conseillant de ne pas lui cacher que

nous ſommes informés de toute la vérité de l'hiſtoire ; ce qui ſera peut être capable de l'effrayer aſſez, pour lui faire rabbattre quelque choſe de ſa demande.

Mon Couſin me dit qu'il connoiſſoit, à Briſtol, un Négociant, de ſes anciennes correſpondances, auquel il alloit écrire ſur le champ, pour le charger de payer la ſomme, ſi l'honnête Ware inſiſtoit. Il ſe fit donner une plume & du papier, & la Lettre fut écrite ſous mes yeux. Comme il me laiſſa le ſoin de la cacheter & de la faire mettre à la poſte, j'en tirai d'abord une copie.

» Cher Ami, je vous demande en » grace, au moment que vous recevrez cette Lettre, de prendre la » peine d'écrire à Bath, & d'y faire » chercher un homme riche, nommé Ware, qui eſt un des grands » vilains d'Angleterre ; comme vous » pourrez le lui dire de ma part. Il » ſait que depuis environ dix-huit » mois il fait mourir de faim, dans

» une prison, un pauvre vertueux Ec-
» cléfiaſtique, parce qu'il ne veut pas
» lui vendre ſa Fille. Il prétend que
» cet honnête Pere lui doit quatre
» cens livres ſterling ; mais c'eſt un
» lâche menſonge. On convient d'a-
» voir reçu cette ſomme ; mais elle
» étoit due par convention. Cepen-
» dant comme le paûvre Eccléſiaſti-
» que eſt ſans titre, pour obtenir juſ-
» tice, je vous prie de payer pour
» lui ſur mon compte, & de tirer
» quittance totale, car je veux voir
» ce pauvre homme en liberté. Vous
» trouverez ſous mon enveloppe,
» une Lettre du coquin, & de ſa
» main propre. Ne manquez pas
» de la lui montrer, afin qu'il n'i-
» gnore pas que l'avanture eſt con-
» nue, & que l'Eccléſiaſtique a des
» Amis, qui prennent ſes intérêts.
» Vous ne ſauriez apporter trop de
» diligence à cette affaire, ſi vous
» voulez obliger votre très-hum-
» ble, &c. EDOUARD WARNER.

M. Blow, Négociant à Briſtol.

Il faut ſuppoſer, ma Cecile, que le Correſpondant de M. Warner aura la diſcrétion de ne pas faire lire, à M. Ware, une Lettre de ce ſtile; mais j'eſpere qu'il nous rendra bon compte de ſa négociation.

22 *Mars.*

J'étois fort impatiente de recevoir une réponſe à la ſinguliere Lettre de M. Warner; il vient de me l'apporter. Je trouve que ſon Ami de Briſtol s'eſt conduit fort prudemment. Ayant eu *l'honneur*, dit-il, terme ſur lequel M. Warner s'eſt fort récrié, de chercher, & de voir lui-même M. Ware, il l'a d'abord informé de ſa commiſſion, & de ſuite, il a produit ſa Lettre à M. Price, ſous prétexte de vérifier la perſonne, parce que M. Ware ſembloit avoir peine à ſe rappeller l'affaire. Mais, voyant ſa propre Lettre dans les mains d'un Etranger; oui, je me ſouviens de cette

ridicule avanture, a-t'il dit; l'homme eſt un vieil hypocrite, & la Fille en eſt une jeune; mais n'ayant jamais penſé à les perdre, je veux bien leur remettre la dette: & ſans ajouter un mot, il a donné une décharge totale, que le Négociant nous envoye dans ſa réponſe.

Il ne reſte maintenant qu'à payer les frais & les droits ordinaires, pour délivrer le pauvre Vieillard auſſi promptement que nous le pourrons. M. Warner a pris tout ſur lui, & s'eſt mis en mouvement, avec une ardeur qui marque la bonté de ſon caractère.

Comment ſe fait-il, ma chere, que ſouvent la honte ait plus de pouvoir que la vertu? Cet indigne Ware, que les Loix de Dieu, ni celles des hommes, n'ont pas été capables de contenir, eſt dompté par cette ſeule paſſion. Il a vu que ſa lâche conduite étoit connue de pluſieurs perſonnes auxquelles il ne pouvoit en impoſer; & cette prétendue généroſité, à ſe relâcher, n'eſt qu'un arti-

fice, pour empêcher que ſa perverſe action ne ſoit publiée. M. Ware ne peut vivre & dormir tranquille, ſous le poids accumulé des crimes de fraude, de perfidie, de cruauté, d'oppreſſion, & d'ingratitude : il n'a pas réſiſté à la crainte du reproche & du ridicule; j'en conclus, du moins, qu'il n'eſt pas accoutumé, par une longue pratique, aux mêmes noirceurs.

24 *Mars.*

Depuis mon dernier article, je n'avois pas vû M. Warner avant ce matin, qu'il eſt entré dans ma chambre, en ſe frottant les deux mains de joie. M. Price & ſa Fille étoient avec lui. Les voici tous deux, m'a-t'il dit; je vous les amene, & je me ſens le cœur ſatisfait, d'avoir délivré de ſi bonnes gens de leur miſere.

A ma vue, l'excellent Vieillard a pouſſé au Ciel des ſoupirs ſi profonds & de ſi ferventes prieres, avec des remercimens ſi naïfs & ſi tendres, pour le ſervice que je leur ai rendu,

que mon cœur ſautoit de raviſſement, d'avoir pû ſervir à rendre ce digne Pere & ſa Fille auſſi contens qu'ils le paroiſſoient tous deux. La reconnoiſſance de la jeune Fille étoit muette, ſans en être moins ardente ; elle s'eſt miſe à genoux devant moi ; elle m'a baiſé les mains. J'avoue, ma Cecile, que la tendreſſe & l'humilité de ſon action m'ont pénétrée.

J'ai pris le parti d'interrompre la charmante effuſion de ces cœurs honnêtes. J'ai fait peu pour vous, ai-je dit ; M. Ware ayant refuſé la ſomme, je l'employerai pour vos uſages futurs ; ſans quoi la liberté vous ſerviroit peu. Nous raiſonnerons ſur les moyens de vous faire paſſer une vie douce ; en attendant, vous vivrez avec moi, vous & votre Fille.

Il a fallu de nouveaux efforts pour arrêter encore ſes remercimens, & j'ai abſolument exigé qu'il n'ajoutat rien ſur ce ſujet. Le pauvre vieil homme eſt extrêmement foible & languiſſant, d'une ſi longue priſon ;

mais comme il est naturellement robuste, j'espere qu'avec de l'attention & des soins on pourra le rétablir.

1 *d'Avril.*

Délicieuse joie, ma chere, que celle qui n'ait des actions généreuses! jamais je n'ai rien éprouvé de si doux, que la satisfaction de mon cœur, depuis que j'ai procuré de la consolation à deux infortunés, qui méritoient mon secours.

J'ai fait acheter, pour ma jeune Amie, quelques nouvelles robbes, simples, mais de fort bon goût ; & vous ne vous imagineriez pas combien elle est jolie, à présent qu'elle est un peu vêtue. Son Pere est un homme d'un sens admirable, & d'une immense lecture. Il a, dans les manieres, une simplicité vraiment engageante, avec une politesse, qui fait assez voir que le grand monde n'est pas étranger pour lui. Son intégrité ne demande pas de nouvelles preuves. Loué soit le Ciel, qui nous a

rendus, l'honnête M. Warner & moi, des inſtrumens propres à délivrer un tel homme de l'affliction. Il ſe fortifie de jour en jour : mais j'appréhende qu'il ne recouvre jamais parfaitement l'uſage du bras. Comme cette diſgrace n'eſt accompagnée d'aucune douleur, il ne paroît pas qu'elle lui cauſe beaucoup de chagrin.

10 *Avril.*

Je ſuis charmée du commerce de mes deux Amis. La petite Fille eſt d'un caractère extrêmement raiſonnable, & ne manque d'aucune bonne qualité. Je voudrois la voir mariée à quelque honnête homme, qui fût capable de ſentir ce qu'elle vaut; car je m'apperçois qu'il lui reſte des terreurs, de M. Ware, & que ſon Pere même n'eſt pas ſans allarmes. Il me diſoit ce matin; ſi je venois à mourir, Madame, je vous conjure, pour derniere grace, de prendre ma Fille à votre ſervice : avec un modèle tel que vous, elle ſeroit vertueuſe; avec

une telle protectrice, je n'aurois rien à craindre pour elle. J'ai répondu qu'il pouvoit compter ſur moi ; mais que j'eſpérois qu'il vivroit aſſez long-tems, pour la voir heureuſement mariée. Si je pouvois voir ce jour, m'a-t'il dit, le monde n'auroit plus rien qui pût me troubler.

Ce pacquet, ma chere, ſera d'énorme groſſeur : mais je n'ai pas crû devoir couper des récits, que vous auriez trouvés moins intéreſſans, ſi vous les aviez reçus diviſés.

14 *Mai.*

Un de mes vœux, vous ai-je marqué dans mon dernier Journal, étoit de voir Miſſ Price engagée dans un heureux mariage ; mais je ne me ſuis pas hâtée de vous apprendre, ſur qui je jettois déja les yeux pour elle. C'eſt un jeune homme ; qui me paroîtroit lui convenir beaucoup, s'il étoit du goût de ſon Pere & du ſien. Vous ne ſauriez avoir oublié Henry Main, ſecond Frere de ma Betty, que nous

avons connu, vous & moi, dans notre premiere enfance, & dont nous entendions louer ſouvent la douceur, la ſageſſe, & la modeſtie. Il eſt à préſent Marchand de Toile dans une des plus grandes rues de Londres. A la fin de ſon apprentiſſage, ſon Frere aîné s'eſt fait un devoir de le bien établir. Vous ne doutez pas que je ne ſois une de ſes pratiques. C'eſt à ce jeune garçon que je deſtine l'aimable Fille. Mais j'ai jugé que mon entrepriſe demandoit quelque ménagement.

J'allai hier acheter quelques piéces de Toile pour Miſſ Price ; & je la pris avec moi, comme j'avois déja fait, une fois ou deux auparavant. Après avoir fini nos emplettes, je dis au jeune Marchand, avec la liberté d'une ancienne connoiſſance, que je me réjouiſſois de le voir ſi bien établi ; mais que pour achever ſon bonheur, il lui falloit une bonne Femme. Il me répondit qu'il ſe croiroit heureux en effet, s'il pouvoit

trouver quelque honnête jeune Fille, pour en faire la compagne de ſa vie. Que ne cherchez-vous ? repliquai-je : ce n'eſt pas un tréſor ſi caché. Il me dit qu'en vérité il croyoit avoir beſoin que quelqu'un prît cette peine pour lui ; que ſes Amis l'en railloient ſouvent, & lui reprochoient d'être ſi timide, qu'il n'oſeroit jamais parler pour lui-même : qu'il eſpéroit néanmoins, quand ſon cœur ſeroit touché, de trouver aſſez de courage pour le dire.

Et vous n'avez donc encore vû perſonne, qui vous ait touché le cœur ? Ma queſtion le fit rougir, & par un mouvement involontaire ſes yeux ſe tournerent vers la jeune Price ; ce qui me fit juger qu'il avoit ſû toute ſon Hiſtoire, de ſa Sœur Betty, qui le viſite ſouvent. Il me répondit : ſi vous m'ordonnez, Madame, de vous dire mon ſécret, vous le ſaurez dans un autre tems. C'en étoit aſſez. Je lui demandai, en ſouriant, s'il ſeroit diſpoſé à prendre une Femme de ma

main ? Plus volontiers, me dit-il, que de toute autre au monde.

Nous remontâmes dans ma Voiture; & je voulus ſavoir de Betty, en rentrant chez moi, ſi jamais elle n'avoit parlé de Miſſ Price à ſon Frere ? La pauvre Betty changea de couleur, dans la crainte d'avoir commis une faute, mais n'en confeſſa pas moins qu'elle l'avoit informé de toutes les circonſtances de l'Hiſtoire. Son Frere, me dit-elle, n'avoit pas ceſſé de lui faire des queſtions, depuis la premiere fois qu'il avoit vû Miſſ Price avec moi ; & ſi je déſirois de ſavoir tout, elle lui croyoit de l'amour pour elle.

Je lui dis que ſi Miſſ Price avoit du goût pour ſon Frere, & que M. Price n'y trouvât rien à redire, je ne voyois aucune raiſon qui pût empêcher cette alliance ; ſur-tout dans le deſſein où j'étois, de faire à Miſſ Price une fortune digne d'un honnête homme. Betty m'aſſura, que rien ne pouvoit cauſer tant de joie

que cette offre à ſon Frere, & qu'elle ne pouvoit lui ſouhaiter elle-même un meilleur choix.

La difficulté n'étoit plus qu'à ſavoir, comment la jeune perſonne étoit diſpoſée pour lui. Betty, pour qui Miſſ Price avoit conçu beaucoup d'amitié, ſe chargea de cette commiſſion. Je m'imaginai que l'ouverture en ſeroit plus libre, parce qu'il pouvoit arriver que les obligations, que la jeune Miſſ croyoit m'avoir, liaſſent un peu ſa langue, & la tinſſent avec moi dans une plus grande réſerve. J'étois réſolue de ne pas apporter une ombre de contrainte à ſes inclinations.

Betty s'en eſt ſi bien acquittée, que, ſans marquer le moindre deſſein, elle a tiré de Miſſ Price un aveu très-favorable à ſon Frere. Lorſque je me ſuis crue ſure des deux jeunes gens, je n'ai pas remis plus loin à communiquer mes vues au Pere. Avec quelle joie le bon vieillard a reçu la propoſition d'un heureux établiſſement pour ſa chere Fille ! il ſe

repoſe de tout ſur moi. Ainſi je me flatte de la voir bientôt placée, à l'extrême ſatisfaction de toutes les parties.

18 *Mai.*

La nobleſſe de M. Warner fait mon admiration. Je reclame, eſt-il venu me dire, ma part au bonheur de ces honnêtes gens, que vous avez pris ſous votre protection ; j'aime paſſionnément le bon Vieillard, & je ſuis ſi prévenu à l'avantage de la petite Fille, que ſi vous ne lui deſtiniez pas un meilleur Mari, je ne ſais ſi je n'aurois pas été tenté de la prendre pour moi-même : mais puiſque c'eſt une choſe reglée, il faut que nous en uſions honorablement avec elle.

J'ai dit à mon généreux Couſin que m'étant informée des affaires du jeune homme, je trouvois que mille livres ſterling ſerviroient beaucoup à les faire proſpérer, & que mon in-

tention étoit de faire cette dot à la jeune Fille.

Oui ; je crois, m'a-t'il répondu, que c'eſt fort bien fait : mais je veux faire mon préſent de noce à la pauvre petite Créature. Et le bon Vieillard, ne ferons-nous rien pour lui ?

Que vous êtes bon, mon cher Couſin ! ai-je répliqué. Vous me feriez ſouvenir de mon devoir, ſi j'étois capable de l'oublier ; mais ſoyez tranquille ; j'ai déja pris ſoin de lui faire un petit revenu de cent livres ſterling. Eſt-ce aſſez ? a-t'il repris. Cela ſuffit-il pour mettre le bon homme à ſon aiſe ? C'eſt, Monſieur, plus qu'il ne deſire. Sa réſolution eſt de vivre avec ſa Fille ; ſes infirmités, qui peuvent augmenter, demandent les ſoins d'un cœur ſi tendre.

C'eſt ce ſoir, ma chere, que tout doit être conclu. M. Price eſt extrêmement ſatisfait de ſon Gendre ; & la célébration ne ſera differée, que juſqu'à l'arrivée des réponſes que M. Main attend à diverſes Lettres

qu'il s'est hâté d'écrire à ses Amis de Province, pour les informer de son mariage.

26 Mai.

Je suis bien sure que ma Cecile prendra part à la joie de son Amie, pour l'accroissement de son bonheur, par celui qu'elle vient de procurer à deux aimables Familles. La nouvelle Epouse a pris aujourd'hui possession de son propre domicile, avec son vertueux Pere, aussi charmé qu'elle. Les prieres & les bénédictions de ces cœurs vraiment bons & reconnoissans me demeurent; récompense, ma chere, riche, avantageuse, pour le rolle, déja trop flatteur, que j'ai fait dans ces événemens.

Ma digne Betty, dont le mérite est fort au-dessus de sa condition, ne sera plus regardée comme une Servante. Elle a toujours été mon Amie, dans le sens le plus tendre & le plus étendu de ce terme; elle ne cessera pas de l'être. J'ai pris une au-

tre Femme de chambre ; & pour donner quelque choſe à la joie du jour ; je l'ai affranchie , avec une cérémonie badine , immédiatement après le mariage de ſon Frere : je l'avois fait habiller auſſi richement que ſa nouvelle Belle-Sœur, l'objet de la fête , & je l'ai fait aſſeoir à ſa droite au feſtin de nôce. Je la conſidere comme ma compagne ; mais je ne parviendrai pas à lui faire oublier que j'ai été ſa Maîtreſſe. Ce n'eſt pas par ſes diſcours, c'eſt par ſa conduite qu'elle me le fait connoître.

On trouve dans cet endroit du Journal, un intervalle de treize mois, pendant lequel il ne ſe préſente rien d'eſſentiel par rapport au fil de l'Hiſtoire. C'eſt une ſuite d'actions, qui continuent de faire éclater le noble & pieux uſage que Madame Arnil fait des richeſſes dont elle eſt redevable à la Pro*vidence. Le reſte contient une variété d'incidens communs , les uns relatifs*

au Chevalier son Frere, d'autres à M. Warner, & plusieurs Lettres de Milady V.... avec laquelle ses communications de cœur se soutiennent avec la même ouverture & la même tendresse. A la fin de cet espace de tems, le Journal recommence par la Lettre & la datte suivantes.

28 *Juin* 1708.

Est-il vrai, ma chere & fidéle Amie, que j'aurai le bonneur de vous embrasser, aussi-tôt que vous m'en donnez l'espérance? O Cecile! après une absence de cinq mortelles années, que mon cœur saute de joie, à la seule idée de votre retour. Les deux mois, que vous me donnez pour terme, vont m'être bien ennuyeux. Mais il n'en est jamais autrement d'un bonheur que nous commençons à nous promettre. Avant cet espoir, je regrettois votre absence; mais je me faisois une raison, pour la supporter patiemment, & je n'étois pas incapable de m'entretenir d'autres objets: à présent, je ne puis vous dire

juſqu'où va mon inquiétude, & l'impatience que j'ai de vous voir. Cependant, Cecile, nous n'aurons rien de nouveau à nous dire, puiſque depuis notre ſéparation, nous avons ſû toutes les circonſtances de la vie l'une de l'autre. La mienne, ma chere, a dû vous paroître une vie bien étrange! mais, enfin, mon partage eſt devenu plus heureux, & j'eſpere de la bonté du Ciel, qu'il ne changera plus dans ce monde. La noble, je dirois preſque la royale fortune, que M. Warner m'a prodiguée, me met en état de procurer de grands établiſſemens à mes Filles, & de leur laiſſer, après moi, d'immenſes richeſſes. Que je vive ſeulement aſſez pour embraſſer ma Cecile; & qu'alors, Providence, ta volonté s'accompliſſe!

29 Juin.

Bonté du Tout-Puiſſant : à quoi ſuis-je encore réſervée! ma tremblante main peut à peine ſoutenir ma plu-

me ; mais je ferai mes efforts pour vous raconter l'évenement d'hier.

Je ne faifois que fortir de table ; & n'ayant eu perfonne à dîner, j'étois feule, avec Betty & mes deux Enfans. On m'apporte un billet, auquel on me dit que le Porteur attendoit réponfe. Je l'ouvre & le lis. Mes yeux font frappés du nom de Falkland, que je découvre au bas de la page, fans avoir penfé à l'y chercher. Six lignes, qu'elle contenoit, me rempliffent de terreur & de furprife. Je ne fais ce que je fis du Billet ; mais M. Falkland m'informoit qu'il étoit arrivé à l'inftant, & me demandoit une heure à laquelle il pût me voir feule le foir, avec cette addition, que fon arrivée à Londres étoit, & devoit être, un fecret pour tout autre que pour moi.

Malgré mon faififfement & mon trouble, je répondis par le même Meffager, que je l'attendrois à fix heures précifes. Il eft inutile de vous dire comment je paffai le tems dans

l'intervalle. Entre mille conjectures, il m'étoit impossible d'en former une, qui pût avoir amené cette étonnante visite ; si singulierement annoncée: si peu attendue ! & d'un homme, que je devois croire dans une autre Région.

A six heures, j'entendis un Carrosse qui s'arrêtoit à ma porte. Betty avoit ordre de s'y trouver, pour le recevoir ; & presqu'aussi-tôt, je vis entrer M. Falkland dans ma chambre. Ses yeux étoient égarés. Je me levai, pour le recevoir, mais troublée, de la tête aux piés ; & je sentois, que le sang abandonnoit mon visage. Il accourut, comme dans le dessein de m'embrasser ; mais, se renversant sur lui, il s'arrêta sans s'y présenter. Je fis quelque mouvement pour lui donner une chaise, & je fus obligée de m'asseoir moi-même, car je n'étois plus capable de me soutenir. Vous êtes en Angleterre, Monsieur . . „ je suis charmée de vous y revoir. . . sachant à peine ce que je

difois : je me flatte que votre Epouſe eſt en bonne ſanté. Il me jetta un regard farouche, comme ſi ma queſtion l'eût pénétré d'horreur : & ſaiſiſſant tout d'un coup mes deux mains, il tomba ſur ſes genoux devant moi, les yeux triſtement fixés ſur mon viſage ; quelques momens ſe paſſerent, avant qu'il pût me répondre.

Je ne pus parler. Je verſai un déluge de larmes. Il y avoit quelque choſe de terrible dans notre ſilence, Il me baiſa les deux mains; mais je les retirai des ſiennes. Monſieur, Monſieur, parlez, je vous en conjure. Vous m'avez mortellement frappée. Je le vois, me répondit-il, & je tremble de continuer; mon récit vous fera mourir. Au nom du grand Dieu, Monſieur, expliquez-vous.

Vous voyez un Malheureux, me dit-il, dont la vie appartient à la juſtice publique. . . . Ma Femme eſt morte . . & par cette main. . . . .

Je ne ſais s'il dit quelque choſe de

plus,

plus, car mes ſens m'abandonnerent. Il paroît qu'il n'appella perſonne au ſecours, & que par ſes propres ſoins il parvint à me rappeller la connoiſſance. En ouvrant les yeux, je le trouvai pleurant amerement ſur ma main. Le ſon des horribles mots, que j'avois entendus les derniers, retentiſſoit encore dans mes oreilles. Je le ſuppliai de me les expliquer.

Cette Femme, me dit-il, cette Créature, que vous m'avez perſuadé d'épouſer, je l'ai priſe en adultere, & j'ai puni de mort l'infâme qui m'outrageoit. Elle a partagé ſon ſort, contre mon intention. Ma juſte vengéance, qui ſera déclarée meurtre par la Loi, m'entraîne au ſupplice, & je viens prendre de vous un dernier regard. . . . voyez ce que vous croyez devoir à l'Homme, ſur la tête duquel vous avez attiré la miſere, la honte & la mort.

Ses regards & le ton de ſa voix glacerent mon ſang, & je ſentois mon cœur expirer.

Je tordis mes mains, & redoublant mes larmes; vos reproches, répondis-je, ne ſont pas néceſſaires pour faire de moi la plus miſérable Femme qui ſoit ſur la Terre. Que puis-je faire en effet pour vous? hélas! vous dire que ſi vous voulez fuir à l'inſtant, ma fortune eſt à votre diſpoſition, & que je me charge de pourvoir à tous vos beſoins, dans quelque partie du monde que vous choiſiſſiez une retraite.

Et pouvez-vous après ce qui s'eſt paſſé, reprit-il, vous obſtiner dans la barbarie, juſqu'à m'éloigner de vous? ou ſeriez-vous déterminée à me voir périr? Si c'eſt votre réſolution, je vous aurai bientôt délivrée du Miſérable que vous haïſſez. Il tira ſon épée, comme un furieux; & tournant la pointe vers ſon eſtomac, avec une imprécation qui me fit frémir, il jura que ſi je ne lui promettois pas ſur le champ de lui tenir compagnie dans ſa fuite, il alloit ſe la plonger dans le ſein, & même devant mes yeux. Grand Dieu quelle ſcène d'horreur?

Oui j'y consens, m'écriai-je. Je suis prête à vous accompagner jusqu'au bout du monde. Je saisis son bras, je tombai sur mes genoux, plus hors de moi, s'il étoit possible, que lui-même.

Je lui demandai en grace de remettre son épée ; ce qu'il fit, me voyant presque morte de frayeur. Vous savez, me dit il, que les moyens de mourir sont toujours en mon pouvoir. Gardez-vous de m'en imposer, & de me dire ensuite, pour vous dispenser de votre promesse, que votre dessein n'étoit que de me sauver d'une mort présente.

Je le conjurai de se calmer un peu, & de me permettre d'envoyer chercher mon Frere. Vous savez, lui disje, que le Chevalier vous est entierement dévoué ; vous pouvez lui confier votre vie & votre sureté.

Je l'avois oublié, me dit-il. Le pauvre Bidulphe ! il sera bien affligé lorsqu'il apprendra ma triste Histoire.

J'écrivis, au moment même, deux mots à mon Frere, pour le prier

de ſe rendre immédiatement chez moi. Il étoit heureuſement chez lui, & mon billet le fit partir ſur le champ.

Dans l'intervalle, voyant à M. Falkland des marques d'un trouble exceſſif, je m'efforçai, par une peinture vague de ma propre ſituation, d'éloigner de ſes idées les horreurs qui l'obſédoient : ma crainte étoit qu'il ne retombât dans l'eſpece de phrénéſie qui m'avoit ſi mortellement effrayée, & je remis à lui demander les circonſtances de ſon infortune, jusqu'à l'arrivée du Chevalier.

Mon Frere ne fut pas moins ſurpris que moi, de voir ſon Ami. Ils s'embraſſerent tendrement. Le pauvre M. Falkland pleura ſur le cou du Chevalier. Il étoit aiſé de voir qu'il avoit le cœur oppreſſé d'une étrange affliction.

Mon Frere tourna les yeux vers moi, comme s'il m'eût demandé quelque explication. Il ſembloit ſe défier, d'une partie du moins de l'horrible vérité. Falkland, lui dit-il,

êtes-vous arrivé ſeul en Angleterre? Je me hatai de prévenir la réponſe. Il eſt ſeul, mon Frere; il a d'affreux récits à vous faire. Madame Falkland eſt morte; je n'ai pas oſé demander comment, que vous ne fuſſiez venu, pour calmer les tranſports de votre Ami.

Mon cœur, répondit mon Frere en s'adreſſant à M. Falkland, m'annonce que l'ingrate Femme, dont vous avez fait la vôtre, vous a lâchement trahi. Tu l'as deviné, repliqua M. Falkland. Mais je n'ai pas eu deſſein de tremper mes mains dans ſon ſang: toute perfide qu'elle étoit, que ſa mort retombe ſur elle-même.

Mon Frere le regarda d'un œil étonné: qu'elle ſoit morte, lui dit-il, je t'en félicite; mais comment ſe peut-il, cher Falkland, que tu aies part à ſa mort?

Nous fûmes interrompus dans cet inſtant. M. Warner, paſſant devant ma maiſon, entra pour s'informer

de ma ſanté ; & comme le Caroſſe de mon Frere étoit à la porte, on ne put lui dire que je n'étois pas au Logis, quoique j'euſſe averti mes gens que je n'y voulois être pour perſonne.

On m'avertit néanmoins qu'il étoit en bas, & je deſcendis pour le recevoir. Dans le fond, je ne fus pas fâchée d'avoir une excuſe pour m'abſenter un moment : mes eſprits étoient tout-à-fait abbatus.

M. Warner s'apperçut facilement qu'il étoit arrivé quelque choſe d'extraordinaire ; & comme il ſavoit déja la plus grande partie de l'Hiſtoire de M. Falkland, à la réſerve de quelques particularités qui touchoient ſa Femme, je ne fis aucun ſcrupule, dans l'opinion que j'avois de ſa prudence & de ſa diſcrétion, de lui communiquer le ſujet de mon embarras préſent. Il y parut prendre l'intérêt d'un véritable Ami, & même d'un Pere.

Auſſi-tôt qu'il m'eût quittée, je

retournai à ma chambre, où j'avois laiſſé M. Falkland & mon Frere. Tous deux paroiſſoient dans une extréme agitation; ils ſe promenoient à grands pas dans la chambre.

Mon Frere s'arrêta pour me dire : voilà, chere Sœur, une malheureuſe affaire, & qui peut avoir de terribles ſuites, ſi Falkland ne garde pas plus de ménagemens qu'il n'y paroît diſpoſé. Je m'efforçois de le faire conſentir à ſe retirer, pour un jour ou deux, dans un lieu que je peux lui procurer, pour s'y rétablir de la fatigue de ſon voyage; car, depuis deux fois vingt-quatre heures, il a marché nuit & jour, ſans avoir pris ni repos ni nourriture. Le Chevalier me regardoit fixement, & me fit connoître, par un ſigne douloureux, qu'il appréhendoit quelque déſordre dans la tête de ſon Ami.

Monſieur, lui dis-je auſſi-tôt, au nom du Ciel laiſſez-vous conduire par mon Frere, qui vous aime : ſouffrez qu'il vous mene dans quelque lieu ſur,

Lorſque vous y aurez pris un peu de repos, nous vous y verrons tous deux & nous pourrons concerter enſemble les meſures convenables à votre ſituation.

Il me prit la main. Votre Frere eſt mon véritable Ami, me dit-il; mais, Madame, gardez-vous de me tromper. Je me ſens la tête vuide, de pure inſomnie. Je conſens qu'on diſpoſe de moi pour cette nuit. Mais promettez-moi d'honneur que je vous verrai demain.

Oui Monſieur, je le promets, répliquai-je. Comptez la-deſſus, lui dit mon Frere; je promets auſſi de vous la mener moi-même.

Il parut irréſolu, comme s'il n'eût ſû que dire; enſuite, ſe tournant vers mon Frere, & lui mettant la main ſur l'épaule, Allons, cher Bidulphe, mene moi dans quelque lieu où je puiſſe prendre un peu de repos, car mes eſprits ne ſuffiſent plus pour me ſoutenir. Mon Carroſſe eſt à la porte, lui dit le Chevalier en le prenant ſous le bras; je vais vous conduire

dans une Maiſon où vous ſerez le maître abſolu.

Il avoit les yeux collés ſur moi, en ſortant avec mon Frere ; mais il ne prononça pas un mot de plus. Le Chevalier me dit à l'oreille qu'il me reverroit avant la fin du jour. Ils monterent fort tranquillement dans la Voiture, & s'éloignerent bien-tôt.

Il étoit dix heures, avant que mon Frere fût revénu. M. Falkland, me dit-il, étoit logé avec ſureté dans une maiſon d'Ami, & non chez lui-même, parce qu'il n'avoit pas crû la ſienne aſſez ſure dans le cas d'une recherche. Il ajouta qu'il l'avoit vû au lit, & qu'il eſpéroit qu'un peu de ſommeil calmeroit ſes ſens, qui lui paroiſſoient dans un grand trouble. Je priai mon Frere de me raconter toutes les circonſtances du terrible événement dont M. Falkland ne m'avoit parlé qu'à demi. Le Chevalier me fit la relation ſuivante, quoique ſon Ami, me dit-il,

n'eût pas mis beaucoup de liaison dans la sienne.

La conduite de Madame Falkland n'avoit pas donné le moindre sujet de plainte à son Mari, pendant plus d'une année de mariage. Son affection pour lui paroissoit vive & sincere, & de son côté il faisoit l'étude de sa vie de la rendre heureuse. Il ne s'étoit jamais apperçu qu'elle se fût refroidie ; & jusqu'au dernier moment, il avoit eû toutes les raisons du monde de se croire entierement maître de son cœur

Pendant qu'on lui bâtissoit une maison dans ses Terres, un Gentilhomme de ses voisins, à la distance de deux ou trois milles, l'avoit prié de prendre la sienne pour demeure ; & M. Falkland avoit accepté d'autant plus volontiers cette offre, qu'elle le mettoit à portée de voir tous les jours ses Ouvriers, & de presser le travail. M. Bond, c'est le nom du Gentilhomme, avoit une Femme aimable, & deux Filles qui l'étoient

beaucoup aussi, avec lesquelles Madame Falkland, dans un commerce si continuel, avoit contracté une amitié fort étroite, mais sur-tout avec l'aînée, jeune personne fort vive, agée d'environ vingt ans. Il y avoit trois ou quatre mois que M. & Madame Falkland demeuroient chez M. Bond; & leur Bâtiment, qui n'étoit qu'un Pavillon, étant achevé, ils attendoient seulement qu'il fût sec, pour s'y meubler & s'y établir. M. Falkland avoit fait tracer des Jardins fort étendus, & se proposoit pour amusement, de les finir; car, dans le récit qu'il fit à mon Frere, il avoua qu'il ne pensoit pas encore à passer en Angleterre.

Pendant leur séjour chez M. Bond, ils avoient fait deux ou trois voyages à Dublin, d'où revenant une fois, après une absence de quinze jours, ils trouverent chez leur Ami un autre étranger. Son nom étoit Smyth, Officier militaire, d'une figure agréable. On leur fit entendre

qu'il rendoit des ſoins à l'aînée des Filles, qu'il avoit long-tems aimée, ſans avoir oſé déclarer ſes ſentimens au Pere; mais qui venant d'obtenir un Régiment de Cavalerie, il étoit parvenu à les faire approuver. Miſſ Bond n'avoit pas déguiſé à Madame Falkland l'inclination dont elle étoit prévenue pour lui: & M. Falkland, à qui ſa Femme avoit communiqué ce ſecret, vit avec joie qu'une intrigue, à laquelle il s'intereſſoit par eſtime pour Miſſ Bond, promettoit un heureux dénoûment. M. Smyth étoit déja ſi bien dans l'eſprit du Pere, qu'à chaque viſite, il paſſoit deux ou trois jours au Château; & ſon Régiment n'étant en quartier qu'à douze ou quinze milles du canton, on l'y voyoit fréquemment.

Il avoit des qualités brillantes, & beaucoup de ces talens qui font le charme des Femmes. Il chantoit fort bien; il étoit d'une vivacité qui touchoit à l'extravagance, plein d'agréables bagatelles, & toujours d'une

humeur gaie. Miss Bond ne déguisant plus ses sentimens, & toute la Famille commençant à le regarder comme un homme qui devoit bientôt en être, M. Falkland forma volontiers une étroite liaison avec lui, & M. Smyth parût fort empressé à la cultiver. L'alliance fut enfin conclue; & différée néanmoins jusqu'à la majorité du jeune Bond, dont le consentement, par la nature des biens, étoit necessaire avec celui de son Pere, pour assurer l'établissement de sa Sœur. Quatre mois étoient le délai qu'on s'imposoit; mais, avec la liberté de voir continuellement sa Maîtresse, l'Amant prit aisément patience.

Les choses étoient dans cette situation, quand M. Falkland, croyant pouvoir habiter son nouvel édifice, en fit la proposition à sa Femme; mais elle y trouva quelque difficulté, prise encore de l'humidité des murs. Quoiqu'en apparence il n'y restât rien qui pût l'allarmer pour sa santé, M.

Falkland n'étoit pas capable de combattre ſes inclinations. Cependant il auroit d'autant plus ſouhaité de la trouver diſpoſée à ſuivre la ſienne, que depuis peu, il croyoit s'être apperçu que l'aînée des deux Miſſ Bond tenoit avec elle une conduite plus froide : non qu'il en ſoupçonnât la raiſon ; mais il jugea que c'étoit aſſez pour l'obliger de ſe retirer. Sa crainte étoit que ſa Femme & lui n'euſſent fait un trop long ſéjour dans un logement d'emprunt, & que malgré toute l'amitié qu'on y avoit pour eux, on n'y ſouhaitât ſecrétement leur départ. Quoiqu'il fût dans l'intention de reconnoître honorablement les faveurs qu'il y avoit reçues, il ne pouvoit ſupporter la penſée d'être à charge, ſurtout, lorſqu'ayant renouvellé ſa propoſition à ſa Femme, Miſſ Bond, qui étoit préſente, ſembla prendre parti contr'elle, & ſoutint que la nouvelle Maiſon étoit en état d'être habitée. Ce langage étoit ſi clair, que Madame Falkland en parut em-

barrassée, & se rendit aussi-tôt aux desirs de son Mari. Dès le jour suivant, ils prirent congé de la Famille de M. Bond, & se retirerent dans leur Terre.

M. Falkland remarqua bien-tôt du changement dans la conduite de son Epouse: elle devint mélancolique & chagrine; mais comme elle se plaignoit de sa santé, il n'attribua qu'à cette cause l'altération de son humeur, sur-tout ne lui voyant rien rabbattre de son apparente affection pour lui. La Famille de M. Bond leur rendoit de fréquentes visites; & M. Smyth étoit toujours de la compagnie. Quoique la distance, entre les deux Châteaux, ne fût que d'environ trois milles, la route étoit si mauvaise pour les Voitures, que souvent les Dames se laissoient engager à passer la nuit chez M. Falkland; & par conséquent M. Bond & M. Smyth y demeuroient aussi, lorsqu'ils étoient du voyage. Quelque éloigné que fût M. Falkland, de former d'in-

jurieux ſoupçons, il obſerva que les plaintes de ſa Femme s'évanouiſſoient, chaque fois que cette Famille étoit chez eux; mais il n'en cherchoit pas d'autre cauſe, que ſon goût pour une compagnie amuſante. S'il croyoit s'appercevoir que l'air de froideur, entr'elle & l'aînée des Miſſ Bond, ſubſiſtoit toujours, les autres, du moins, témoignoient tant de franchiſe & de gaîté, qn'il ne put prendre cet incident que pour une petite querelle de Femme, qui ne méritoit pas d'être approfondie. Comme ſes viſites n'étoient pas moins régulieres que celles qu'il recevoit, Madame Falkland lui propoſoit toujours de paſſer la nuit chez leurs aimables Voiſins, pour les engager, lui diſoit-elle, à n'en pas uſer moins familierement. Il obſervoit que dans cet occaſions, Madame Falkland ſe levoit toujours plutôt qu'à l'ordinaire; mais peu ſoupçonneux, comme il étoit, il s'en tenoit ſimplement à la raiſon qu'elle en apportoit, cel-

le de jouir des agréables heures du matin, dans un des plus beaux Jardins du monde; plaisir qu'elle n'avoit pas chez elle, où les entreprises de M. Falkland étoient encore au berceau.

Les devoirs de l'amitié se soutinrent avec cette chaleur entre les deux Familles, pendant environ trois mois, c'est-à-dire jusqu'au tems où le mariage de Miss Bond devoit être célébré, & tout se préparoit pour la Fête. Son Frere étant revenu de l'Université, ce fut le sujet d'une nouvelle joie. Un soir, dans un Bal où M. & Madame Falkland n'avoient pas manqué d'être invités, Madame Falkland, après avoir dansé fort long-tems, se plaignit d'être excessivement mal, & réellement, ou par artifice, fut prête à s'évanouir. On s'empressa de la mettre au lit, & sur sa priere une autre Chambre fut préparée pour M. Falkland. Lui, fort allarmé de l'indisposition de sa Fem-

me, prit un Fauteuil auprès d'elle, dans la résolution d'y passer toute la nuit ; & la plus jeune des deux Miss Bond s'offroit pour le même office. Madame Falkland les refusa l'un & l'autre ; & vers minuit, assurant qu'elle se sentoit de la disposition au sommeil, elle les pria instamment de se retirer ; elle ne voulut pas même qu'il restât un Domestique dans la chambre, & se réduisit à demander qu'on y laissât un flambeau de nuit.

M. Falkland, dont les sentimens pour sa Femme étoient ceux d'un honnête homme, fut impatient le lendemain de savoir l'état de sa santé. Il la trouva dans la même situation, & se plaignant des mêmes douleurs.

La Famille fut extrêmement déconcertée de ce facheux accident, & témoigna la plus grande inquiétude ; à l'exception de Miss Bond l'aînée, qui demeura sans ouvrir la bouche, & qui entendit les complimens de sa Mere & de sa Sœur à M. Falkland,

non-ſeulement ſans y prendre part, mais avec un ſourire contraint de mépris, qui n'échappa point à l'obſervation de M. Falkland. Il ſe reſſentit alors d'une conduite qui lui parut très déſobligeante; & retournant à ſa Femme, il lui dit qu'il étoit fâché que ſa ſituation ne lui permît pas de retourner chez elle, parce qu'il craignoit qu'on ne fut incommodé de la voir malade, ſurtout dans un tems, où la maiſon n'étoit occupée que de plaiſirs & de Fêtes.

Elle répondit qu'elle ſe ſentoit très-foible, & que c'étoit la ſuite ordinaire de ces évanouiſſemens, dont elle étoit affligée depuis l'enfance. Cependant, ayant fait un effort pour ſe lever, elle ſe flattoit, dit-elle, que dans quelques jours elle ſeroit en état de quitter ſon lit.

Madame Bond, la douceur & l'humanité même, la pria de ne pas penſer à mettre le pied hors de la maiſon, ſans être entierement réta-

blie. Cette offre fut acceptée, avec les plus vifs remercimens : & M. Falkland se vit obligé, quoiqu'involontairement, d'y donner les mains, Ils demeurerent deux jours de plus. Les plaintes de Madame Falkland, qui ne cessoient pas, lui donnerent un prétexte pour coucher seule ; & se retranchant d'ailleurs sur la crainte d'incommoder la Famille, elle ne voulut souffrir personne auprès d'elle.

M. Smyth, qui n'avoit pas quitté le Château dans cet intervalle, fut appellé à son Régiment; & M. Falkland l'entendit donner des ordres pour son départ. Sa Femme gardoit toujours la chambre, & n'en étoit pas sortie depuis qu'elle s'étoit trouvée mal. Le hazard, ou l'intention des Maîtres, avoit fait donner, à M. Falkland, une chambre qui touchoit à celle de sa Femme, & n'en étoit séparée que par une cloison, qui lui laissoit le pouvoir d'entendre tout ce

qui ſe paſſoit dans la chambre voiſine.

Le Mari injurié, quoique ſans ſoupçon, à qui ſon inquiétude pour une infidéle Epouſe avoit fait prêter continuellement l'oreille à ſes moindres mouvemens, y fut, cette nuit, plus attentif que jamais. Toute la maiſon étoit, depuis quelques heures, dans le plus profond ſommeil: il regnoit de toutes parts un profond ſilence. M. Falkland commençoit à s'endormir, en faiſant des vœux pour le repos de ſa Femme; lorſqu'il l'entendit faire quelques mouvemens. Il s'excite; & levant la tête ſur ſon oreiller, il eſt convaincu qu'elle eſt ſortie de ſon lit. Quoiqu'elle parût uſer de la plus grande précaution, il ne peut douter qu'elle n'ait ouvert ſa porte, & qu'elle ne ſoit ſortie de ſa chambre. Malgré ſa ſurpriſe, l'unique penſée, qui lui vient à l'eſprit, eſt que Madame Falkland ſe trouve plus mal, & veut appeller quelque Femme de chambre. Dans cette prévention, il

ſaute lui-même de ſon lit, & ſe couvrant des premiers habits qui lui tombent ſous la main, il court à la chambre de ſa Femme, où le flambeau continuoit de brûler.

Sa premiere idée fut qu'elle alloit revenir ; il paſſa quelques minutes dans la chambre : enfin voyant ſes juppes ſur une chaiſe, il appréhenda qu'elle ne fût ſortie ſans avoir rien mis ſur elle ; & quoique la nuit ne fût pas froide, il craignît que dans ſon apparente foibleſſe ſa ſanté n'en reçut une nouvelle atteinte. La-deſſus il réſolut de ſuivre ſes traces ; & jugeant qu'elle étoit allée au corridor des Femmes de Chambre, qui étoit au-deſſus du ſien, il monta l'eſcalier avec auſſi peu de bruit qu'il lui fut poſſible.

En paſſant devant la porte d'une chambre, il y entendit parler, d'une voix baſſe ; il prêta l'oreille, & s'imagina que c'étoit ſa Femme. Comme il ignoroit par qui la chambre étoit occupée, il ne douta point que

ce ne fût Madame Falkland, qui étoit entrée pour éveiller une des Femmes; & ſans autre réflexion, ſe hâtant d'ouvrir la porte, il entra, portant d'une main le flambeau de ſa Femme, dont il s'étoit ſervi pour monter. Au bruit qu'il fit en entrant, la perſonne, qui étoit couchée dans le lit, cria fortement, qui eſt-là? Il reconnut auſſi-tôt, à la voix, que c'étoit le Colonel Smyth; & d'abord il étoit prêt à lui faire des excuſes, d'avoir troublé ſon ſommeil, lorſqu'appercevant ſur le plancher la robbe de chambre de Madame Falkland, & ſe rappellant que du corridor il avoit entendu la voix d'une Femme, l'horreur le ſaiſit, & ſans faire de réponſe au Colonel, il tira bruſquement les rideaux du lit, dans lequel il vit manifeſtement que le Colonel n'étoit pas ſeul, quoique ſa compagne eût la tête ſous les couvertures.

A l'inſtant, le Colonel ſauta à terre: il put voir que M. Falkland étoit ſans armes; mais il ne s'en jet-

ta pas moins ſur un de ſes piſtolets, qui étoient ſut une table, & chargé dès le ſoir, parce qu'il devoit partir le lendemain. M. Falkland, dans le premier tranſport de ſa rage, eut aſſez d'agilité pour ſaiſir l'autre. La Miſérable, obſervant leurs mouvemens furieux, ſe précipita hors du lit. M. Falkland étoit dans un trop grand trouble, pour être aujourd'hui capable de donner un détail bien exact de cet horrible incident : tout ce qu'il peut dire, c'eſt que M. Smyth tira ſon coup, mais envain, parce que le piſtolet ne prit pas feu, & que lui dans le même inſtant il tira le ſien avec un plus fatal ſuccès ; car ſa Femme, qui s'étoit jettée entr'eux ſans rien conſulter, pouſſa un grand cri, & fut renverſée ; & le Colonel, ayant fait quelques pas chancellans, alla tomber contre un des piliers du lit, & cria, il nous a tués tous deux.

M. Falkland, après cette épouvantable ſcène, deſcendit l'eſcalier, ſans ſavoir, dit-il, ce qu'il faiſoit, ouvrit la

la porte du veſtibule, & prit ſon chemin à pié vers ſa terre, avec une précipitation qui répondoit à ſon trouble. Le tranſport de ſes eſprits alla juſqu'à lui faire perdre toute idée de pourvoir à ſa ſûreté. Il entra dans ſa Maiſon, ſans intention d'aller plus loin; mais, moins d'un quart d'heure après, ſon Valet de chambre, homme fidéle qui le ſert depuis longtems, arriva tout en ſueur & hors d'haleine, ayant couru de toutes ſes forces pour joindre ſon Maître. O Monſieur, s'écria-t'il en le retrouvant, partez, & le plus vite qu'il ſoit poſſible: tout eſt en confuſion chez M. Bond; vous ſerez infailliblement arrêté, ſi vous ne partez à l'heure même.

Aurois-je tué quelqu'un? demanda M. Falkland.

Ah! Monſieur, répondit le Valet de chambre, vous avez tué ma Maîtreſſe, & mortellement bleſſé le Colonel Smyth. Je ne ſais ce que j'ai fait, répliqua M. Falkland; mais je

n'ai pas eu deſſein de faire le moindre mal à votre Maîtreſſe. Je le crois, Monſieur, reprit le Valet; mais peut-être ſerai-je le ſeul; car ce Malheureux, quoiqu'on ne lui donne pas deux heures de vie, vous poignarderoit s'il en étoit capable. Le fracas du coup de piſtolet a mis toute la Maiſon en allarme, & tout le monde a couru à ſa chambre, Maîtres & Domeſtiques. M. Smyth parloit encore; mais Madame étoit tout-à-fait morte. Le récit du Colonel eſt que la chandelle de ma Maîtreſſe s'étant éteinte, elle eſt montée pour la rallumer, & qu'elle cherchoit la chambre d'une des Femmes, lorſque paſſant devant ſa porte, & voyant de la lumiere, parce qu'il ne faiſoit que ſe mettre au lit, elle étoit entrée; & qu'avant qu'elle eût pû ſe retirer, vous aviez paru d'un air furieux, vous aviez ſauté ſur les deux piſtolets, qui s'étoient rencontrés ſous vos mains, & vous en aviez déchargé un ſur Madame, que vous aviez tuée ſur la place, l'autre ſur

lui, pendant qu'il vouloit ſortir du lit. Je ſuis ſur, Monſieur, que c'eſt une fauſſe Hiſtoire ; cependant, comme elle peut-être crue dans la maiſon, je vous ſupplie à genoux de penſer à votre ſureté. Miſſ Bond étoit à s'arracher les cheveux pour ſon Amant : mais je lui ai entendu dire qu'elle étoit bien aiſe que cette méchante Femme, en parlant de ma Maîtreſſe, eût perdu la vie. On a fait partir des Courriers pour faire venir des Chirurgiens, & moi j'ai fait toute la diligence que j'ai pû, pour vous donner avis du danger.

L'honnête Valet, ne ſe contentant pas de preſſer ſon Maître, fit ſeller deux des meilleurs Chevaux de l'écurie. M. Falkland convenant enfin de la néceſſité de fuir immédiatement avec ce ſeul homme, ne fit qu'un galop juſqu'aux portes de Dublin ; & s'y étant rendu à ſept heures du matin, il eut le bonheur, à ſon arrivée, de trouver un Vaiſſeau prêt à faire voile. Il s'y embarqua,

& douze heures de navigation le rendirent à Holy-Head : là, prenant la poste, il ne s'arrêta que pour changer de Chevaux, & le troisiéme jour il entra dans Londres, où son premier soin fut de m'écrire, dans les termes que vous avez lûs.

Telles sont, chere Cécile, les circonstances de cette tragique Histoire. Mon Frere ne me quitta que fort tard. Nous employâmes le tems à délibérer sur les moyens de mettre l'infortuné Falkland à couvert. Le Chevalier partît dans la résolution d'employer toutes les persuasions de l'amitié à le faire passer en Hollande. Il ne doutoit pas que si l'histoire inventée par l'exécrable Smyth prenoit cours, comme il y avoit beaucoup d'apparence, s'il mouroit de sa blessure sans avoir changé de disposition & de langage, M. Falkland, qui n'avoit pas le moindre témoin en sa faveur, ne fût dans le plus grand danger pour sa vie.

Imaginez-vous dans quelle horreur j'ai passé toute la nuit. Je me suis levée à la pointe du jour, & je finissois de m'habiller, lorsque j'ai reçu la visite de M. Warner.

Il m'a dit, sans la moindre préparation, qu'il n'avoit pu fermer l'œil de toute la nuit, & que son impatience étoit si vive d'apprendre l'avanture de M. Falkland, qu'il avoit crû ne pouvoir venir trop tôt, pour me demander des informations qu'il supposoit que j'avois reçues le soir précédent.

J'ai fait le récit des circonstances, dans le même détail que vous avez lû, & M. Warner n'a pas tenté une fois de m'interrompre. Lorsque j'ai fini; quelle est votre intention m'a-t'il dit; que prétendez-vous faire pour Falkland? Je ne sais, ai-je répondu; mais de quoi je suis bien sure, c'est que s'il étoit au pouvoir des richesses de soulager son affliction, il auroit un droit certain à la plus grande partie de ma fortune : il me sem-

ble que je ne puis faire moins pour l'homme, qui m'a tant de fois offert la ſienne, pendant que j'étois dans le beſoin. Si nous pouvons parvenir à lui faire faire plus d'attention à ſa ſureté, comme je l'eſpere auſſi-tôt qu'il aura l'eſprit un peu plus calme, je vous ſupplierai, Monſieur, de m'aider à rendre ſa ſituation auſſi douce, que ſon infortune le permettra. Eſt-ce tout ? m'a demandé froidement M. Warner, & votre reconnoiſſance ne vous inſpire t'elle rien de plus ardent, que de le ſecourir de votre bien?

Cette queſtion m'a frappée ; & ma réponſe ne ſuivant pas immédiatement, il faut l'épouſer, a-t'il repris d'un ton déciſif, rien ne s'y oppoſe à préſent ; ſon déſaſtre vous met en état de faire pour lui, ce que vous ne vous êtes pas crû permis dans le tems de ſa proſpérité : vous êtes maîtreſſe aujourd'hui de l'obliger, & tous les ſcrupules ſont levés. A l'égard des frivoles interprétations que vous avez redoutées, n'avez-vous

pas déja fait plus qu'il ne faut, pour convaincre le Public qu'elles ont été sans fondement ? Il seroit sans doute à souhaiter que sa Jésabel de Femme fut morte par les voies ordinaires : mais puisqu'il n'est pas coupable, dans l'intention, il y auroit de la barbarie à lui faire une objection de cet accident, & j'ose répondre qu'il sera justifié aux yeux de tout l'Univers, quand il ne le seroit pas à ceux de la Loi.

J'ai dit à M. Warner, qu'à la vérité M. Falkland avoit proposé quelque chose d'approchant ; mais qu'il ne falloit l'attribuer qu'au trouble de son imagination, d'autant plus qu'il avoit déclaré d'abord qu'il venoit uniquement pour me faire son dernier adieu ; & que lorsqu'il seroit un peu revenu à lui-même, il y avoit apparence qu'il ne penseroit plus à me presser sur ce point... Je ne vous en crois que plus obligée, a-t'il interrompu, de le traiter généreusement. Qu'en dit votre Frere ? Il ne m'en a

rien dit, ai-je répondu : j'étois si remplie du triste récit qu'il me faisoit, que je ne lui ai pas dit moi-même un mot de l'étonnante proposition de son Ami; & M. Falkland ayant paru beaucoup plus tranquille, lorsqu'il s'est mis au lit, je présume qu'il n'a fait à mon Frere aucune ouverture de ce genre.

J'entens, j'entens, s'est écrié mon Cousin ; le Chevalier changera de ton, n'en doutez pas. Falkland est à présent un homme perdu ; comptez que votre Frere ne sera plus d'avis que vous l'épousiez. Mais c'est par cette raison même, que j'insiste sur une généreuse action de votre part. Cousine, si vous avez un grain d'honneur & de reconnoissance, vous n'hésiterez pas un moment : & me voyant garder le silence, je n'exige pas, a-t'il continué, que vous portiez la reconnoissance jusqu'à devenir la Femme d'un Fou, s'il a le malheur de l'être : mais, dans la visite que vous avez promis de lui faire ce matin, si vous le trouvez plus com-

posé, & rendu à l'usage de ses sens, offrez lui franchement votre main, & n'épargnez rien pour le faire de bonne grace. Ne consultez pas là-dessus votre Frere ; je veux que dans cette occasion tout vienne de moi. Allez, a-t'il ajouté ; si je n'avois reconnu que vous adorez Falkland au fond du cœur, peut-être serois-je moins pressant ; mais, malgré tous vos embarras prétendus, je sais à quoi m'en tenir.

Désavouer que je l'aime, ai-je répondu, ce seroit manquer de bonne-foi : & loin d'en être capable, j'avoue que je le préférerois au monde entier, si son étrange situation ne m'effrayoit. Soyez tranquille sur cet article, m'a dit mon Cousin : si votre Falkland revient au bon sens, faites ce que je vous conseille, & mettez vos soins à le faire avec honneur.

Il m'a quittée, sans attendre ma réplique. Que dire, que faire, ma chere Cécile? Mon cœur & ma raison sont en guerre ouverte. A quelle alternative

ſuis-je réduite ! & perſonne autour de moi pour me ſecourir de ſes conſeils ! Mon Couſin, précipité, capricieux dans ſes réſolutions, me pouſſe à je ne ſais quoi. Epouſer M. Falkland! Ciel ! quel excès imprévu de félicité ! mais recevoir une main ſouillée du ſang . . . O ! la ſeule penſée en eſt terrible !

Que diroit le monde d'une union de cette nature ? Non, non ; elle eſt impoſſible. Cet infortuné, ce déplorable Falkland, n'inſiſtera pas lui-même, lorſqu'il jouira de ſa raiſon, ſur une promeſſe arrachée de moi par ſon déſeſpoir, & par ma propre terreur.

Je veux eſſayer de convaincre le bon jugement de M. Warner. Il ne s'obſtinera pas, je l'eſpere, à me preſſer ſur un point, auquel mon eſprit n'oſe un moment s'arrêter . . . . Mon Frere arrive, pour me mener chez M. Falkland. . . Plaiſe au Ciel, dans ſa bonté, que je puiſſe trouver ſa raiſon parfaitement rétablie !

Je rentre chez moi, je reviens de chez M. Falkland. Quelle ſcène ! Il m'a déchiré le cœur. Pourquoi l'ai-je jamais vû ?

Nous l'avons trouvé debout, ſe promenant dans ſa chambre. Ses regards étoient plus compoſés qu'hier au ſoir.

A notre arrivée, ſes yeux ont jetté des étincelles de joie. Il eſt accouru vers ſon Ami ; il l'a ſerré dans ſes bras. Graces immortelles, cher Bidulphe, a-t'il dit ; vous me la donnez enfin, & c'eſt avec ſon conſentement. Adorable Epouſe ! en ſe tournant paſſionnément vers moi, & me ſaiſiſſant la main.

Mon Frere a paru troublé, & m'a regardée d'un œil triſte : j'ai ſenti les miens humides ; je me ſuis tournée en appliquant mon mouchoir deſſus.

Des larmes ! s'eſt écrié M. Falkland, d'un ton de ſurpriſe ; & le jour de notre noce !

Je n'ai pû ſoutenir ce nouvel égarement, un ſanglot m'eſt échappé. Mon Frere a tenté de faire prendre

un autre cours à ſes idées, parce-qu'ignorant ce qui s'étoit paſſé le ſoir précédent, il a pris ſon exclamation pour quelque nouvel accès de phrénéſie. Cher Falkland, a-t'il répondu pour moi, vous affectez trop ma Sœur; nous avons paſſé le tems à délibérer ſur votre ſureté, & vous nous voyez ici pour en raiſonner avec vous. Je penſe qu'il n'y a pas un inſtant à perdre, & que vous devez partir immédiatement pour la Hollande.

Je ſuis prêt, a-t'il répliqué; mais Madame Arnil part avec moi: je compte ſur ſa promeſſe.

Elle partira ſans doute, a répondu mon Frere, en faiſant un mouvement vers moi, pour m'avertir qu'il falloit flatter ſon imagination, & nous prêter doucement à ſon délire. Je ne pars pas ſans elle, s'eſt-il écrié: rien, dans l'Univers, ne nous ſéparera plus, je tremblois de crainte, & je ne ſavois ce que je devois répon-

dre ; mon Frere paroiſſoit confondu, & demeuroit muet.

M. Falkland s'eſt approché de moi, avec le regard ſombre du déſeſpoir, & s'adreſſant à mon Frere : Bidulphe, a-t'il dit, je vous ai toujours crû mon Ami. Je m'étois flatté auſſi que Madame Arnil ne déſiroit pas ma mort ; mais je ſuis trompé dans l'un & dans l'autre, la vie n'eſt plus rien pour moi. L'homme, à qui j'avois donné toute ma confiance, me trahit ; la Femme que j'idolâtre, à laquelle j'ai ſacrifié toutes mes eſpérances de bonheur, me paye d'ingratitude ; quelle raiſon pourroit attacher plus long-tems à la vie un Malheureux tel que moi ? Je ne l'ai que trop patiemment ſupportée. Mais le remede n'eſt pas éloigné, en jettant un œil furieux ſur ſon épée, qui étoit dans ſon fourreau ſur la table.

Je n'ai pû me contenir plus long-tems, & fondant en larmes ; O Monſieur ! ai-je dit dans mon tranſport, ne m'accuſez pas d'ingratitude. Plût

au Ciel que les pésantes afflictions, que j'ai attirées sur vous, pussent être rachetées par ma mort ! je m'y livrerois à l'heure même. Vos reproches sont cruels ; mais je les pardonne ; je me reconnois la cause de toutes vos infortunes : nous avons été funestes l'un à l'autre. Vous savez que je vous ai toujours honoré, toujours estimé, & je suis assez punie par votre malheur même, de la part que j'y ai eue. Que vous dirai-je, Monsieur ? Ma fortune entiere me paroît une trop foible, une trop indigne récompense, pour un homme à qui j'ai des obligations dont il est impossible que je m'acquitte jamais. Cependant qu'ai-je de plus à vous offrir ? Pouvez-vous, Monsieur, pouvez-vous me proposer un mariage, dans une si malheureuse conjoncture ? Songez à quelle censure ce seroit nous exposer tous deux. Votre long attachement pour moi n'est pas un secret. Songez combien d'horribles interprétations nous aurions à redouter pour votre

conduite, & ſans doute pour la mienne, ſi l'on voyoit ſuccéder une union, amenée, comme il paroîtroit, par un ſi terrible événement.

Il eſt demeuré dans un profond ſilence, les yeux fixés contre terre. Mon Frere a repris mon raiſonnement : en vérité, cher Falkand, les craintes de ma Sœur me paroiſſent juſtes. Vous ſavez à quel point je ſuis votre Ami ; mon opinion, vous le ſavez auſſi, a toujours été qu'elle devoit être votre Femme : ſes anciennes objections m'ont paru des ſcrupules romaneſques, & j'ai eu peine à lui pardonner de vous avoir refuſé. L'obſtacle préſent eſt de plus grand poids. . . . Prenez ma penſée, s'eſt-il hâté d'ajouter, en voyant M. Falkland lever ſur lui des yeux pleins de reſſentiment : je n'en ſouhaite pas moins que ma Sœur ſoit à vous, & je conſentirai de tout mon cœur à votre union ; mais je vous conjure, permettez-le moi cher Ami, de choiſir de plus favorables

circonſtances. Ne penſons d'abord qu'à vous mettre à couvert. Vos affaires ne ſont peut-être pas auſſi déſeſpérées que vous vous l'imaginez. Si l'infâme Smyth en revient, ſa conſcience, réveillée par le remord, pourra le porter à vous rendre juſtice. Dans ce cas, vous ſerez purgé de toutes ces imputations, que ma Sœur nous fait entendre, & qui l'allarment avec raiſon. Irréprochable alors, convaincus comme nous le ſommes elle & moi, de l'innocence de vos intentions, il ne reſtera qu'à vous préſenter ſa main.

Smyth n'en peut revenir, a-t'il interrompu d'une voix bruſque; frivole eſpérance. Hé bien, a repris mon Frere, votre pis-aller ſera de vivre avec elle dans les Païs étrangers; tout lieu du monde eſt égal, pour une Femme auſſi Philoſophe que ma Sœur; & probablement, dans les fatales circonſtances de votre mariage, ſa préférence ne ſera pas pour le ſéjour d'Angleterre.

Il a ſecoué la tête, avec un ſourire d'indignation. Laiſſez-moi, Bidulphe, a-t'il répliqué ; l'adreſſe, avec laquelle vous tentez de me ſurprendre, m'eſt inſupportable ; vous me croyez fou, & vous avez la cruauté de vouloir m'en impoſer. J'ai l'eſprit troublé, je le ſais : mais qui m'a réduit au déſeſpoir, à la folie, à la mort? & l'infortuné ma jetté un regard qui ma glacé le ſang.

Tranquilliſez-vous, Madame ; vous ſerez promptement délivrée de ce viſage funeſte, de cet homme déteſté, raillé, abandonné ! Il a prononcé ces quatre mots, les mains fortement preſſées l'une contre l'autre, & les yeux levés au Ciel. Enſuite, ſe frappant la poitrine du poing, il a verſé deux ruiſſeaux de larmes;& lors qu'il les a ſenties couler ſur ſes joues, il s'eſt précipité vers ſon cabinet, dont il a fermé violemment la porte, & s'y eſt enfermé par dedans.

Ses ſanglots ont pénétré juſqu'à nous. Je les entendois diſtinctement,

& j'étois presque dans le même état.

J'ai prié mon Frere, d'employer tous ses efforts pour lui faire ouvrir sa porte ; je tremblois qu'il n'entreprît quelque chose contre sa propre vie : mais le Chevalier m'a rassurée, en me faisant voir l'épée, qui étoit encore sur la table, & que je l'ai pressé de mettre à l'écart.

Il s'est approché de la porte du cabinet, & dans les termes les plus engageans, il a supplié son Ami de l'ouvrir. M. Falkland, pour toute réponse, l'a prié de le laisser à lui-même.

Je n'ai pas jugé que le tems fût propre aux raisonnemens : j'ai dit à mon Frere qu'il falloit attendre que ce transport fût passé, & qu'avec un peu de réfléxion sur tout ce qu'il avoit entendu, il se laisseroit peut-être gouverner par une raison plus froide.

Mon Frere ne pouvoit consentir à l'abandonner dans un si grand trouble. Il a recommencé ses efforts,

pour lui persuader d'ouvrir sa porte, mais envain.

Chevalier, a-t'il répondu, je vous conjure de me laisser ; je ne suis pas en état d'entrer en explication... Il m'est impossible de soutenir la vue de Madame Arnil.... Laissez-moi le tems de me remettre... Peut-être serai-je plus capable une autre fois de discourir avec vous.

Promettez-moi donc, a répliqué mon Frere, que dans l'intervalle, vous ne ferez rien qui puisse nous allarmer pour votre vie ou votre santé. En vérité, cher Falkland, vous nous causez plus d'inquiétude que vous ne sauriez vous l'imaginer. Nommez l'heure, où vous trouvez bon que je revienne ; & pour Dieu, mon cher Ami, songez à votre propre conservation : ce point, ce seul point une fois obtenu, il n'y a rien que nous ne fassions, ma Sœur & moi, pour vous rendre heureux. Falkland, pouvons-nous compter sur vous ? Nous promettez-vous de

ne rien entreprendre de téméraire ? Vous êtes maître de mon épée, a-t'il répondu impatiemment ; où prendrois-je d'autres armes ? laissez-moi, Bidulphe, laissez-moi ; je ne puis parler.

Dites seulement, que vous souhaitez de me revoir, a répliqué mon Frere ; je me retire, & je ne vous importune plus. Il a soupiré profondément. Dites, a repris le Chevalier, dites seulement, je vous reverrai. Il a répété, ah Bidulphe ! & sa voix paroissoit étouffée. Mon Frere n'a pu retenir ses larmes : je serai ici ce soir, Falkland... Vous me trouverez votre véritable Ami... je serois fâché de vous contraindre le moins du monde, dans une Maison où je vous assure que vous êtes le maître : mais assurez-moi qu'il n'en est pas besoin ; promettez.... une parole suffit ; je sais que mon cher Falkland ne violera pas sa promesse.

Hé bien... je n'attenterai pas à

ma vie, a-t'il répondu impatiemment, eſt-ce aſſez ? laiſſez-moi, & ſur-tout qu'on ne m'inſulte pas ici.

Je vous laiſſe, a dit mon Frere, & j'eſpere de vous trouver plus tranquille dans quelques heures. Madame Arnil vous exhorte auſſi à calmer un peu vos ſens. Penſez à la conſervation d'une vie qui nous eſt ſi chere à tous deux.

M. Falkland n'a fait aucune réponſe. Nous ſommes ſortis mon Frere & moi ; j'ai ſuivi l'idée du Chevalier, qui m'a conſeillé de ne lui rien dire.

Il m'a ramenée chez moi, & m'a dit en me quittant, qu'il reverroit ſon Ami avant le ſoir, & qu'il m'apporteroit auſſitôt de ſes nouvelles.

Mon Frere eſt exceſſivement touché, & ne ſait, dit-il, à quel parti s'arrêter. Il craint que le ſeul moyen, pour calmer la frenéſie de M. Falkland, ne ſoit mon conſentement à notre mariage ; & dans les circonſtances préſentes, cette penſée eſt

terrible. Cependant, ſi je perſiſte dans mon refus, je réduis le plus noble des cœurs au déſeſpoir. O Cecile! eſt-ce le retour que je dois au plus généreux des Hommes, qu'un ardent amour pour moi a rendu ſi conſtamment malheureux? D'un autre côté, comment lui donner ma main? Mes anciens ſcrupules, de quelque poids qu'ils m'ayent paru, ont-ils jamais approché de ceux qui m'arrétent aujourd'hui?

Si cette malheureuſe Femme étoit morte par les voies communes, avec quelle joie, quel triomphe, me ſerois-je vue en état de récompenſer la perſévérance d'un honnête amour! Tous mes devoirs ſe ſeroient trouvés remplis, obéiſſance à ma Mere, juſtice pour une Femme qui me paroiſſoit injuriée, reſpect pour la mémoire de mon Mari, égards dus à mon propre caractere. N'eſt-il pas vrai, ma Cecile, qu'après m'être acquittée ſi fidellement de toutes ces obligations, vous m'auriez jugée

blâmable, ſi pour terme de tant d'infortunes, toutes nées de mon étroit attachement aux mêmes devoirs, j'avois refuſé de rendre à la fin juſtice, au plus digne, comme, au plus charmant des Hommes? Quand je refléchis ſur le paſſé, quand je conſidere le préſent, & que les mouvemens de mon cœur m'avertiſſent en ſecret des tourmens qui vont être le partage de notre cher malheureux M. Falkland, toute ma Philoſophie m'abandonne. J'ai ſoutenu mes propres afflictions; les ſiennes m'ont entiérement abbatue. Il faut que je quitte ma plume; mes yeux ſont ſi gros de larmes, qu'ils ne ſont plus capables de la conduire.

Ah! ma chere, que deviendrons-nous? Je ſuis preſque morte de frayeur. Malheureux, malheureux Falkland! il s'eſt évadé de la Maiſon où mon Frere le tenoit caché; je ne ſais ce que j'écris; mes craintes ont égaré tous mes ſens. Il

n'y a pas plus de deux heures que nous l'avons quitté. Mon Frere se reposant sur sa promesse, & ne voulant pas le chagriner par une apparence de contrainte, n'a pas recommandé au Maître de la maison d'observer ses mouvemens. Il se tueroit volontiers pour cette négligence ; mais se fiant à la parole que M. Falkland avoit donnée de ne pas attenter à sa vie, il n'a pas eu le moindre soupçon qu'il pensât à s'échapper. Hélas ! s'échapper ? je dois dire, à se précipiter dans une perte certaine. Il est parti pour l'Irlande. Le Ciel sait quelles en seront les suites, si mon Frere ne l'atteint pas en chemin, & ne lui persuade pas de revenir avec lui. Il s'est mis heureusement sur ses traces, & notre Cousin Warner avec lui ; tous deux en poste, & sur des chevaux de selle.

Mes idées sont si confuses, que je n'en puis mettre deux en ordre. A peine l'avions-nous laissé seul, qu'ayant appellé son Valet-de-chambre,

bre, le même, dont je vous ai dit qu'il s'eſt fait ſuivre d'Irlande, il lui a dit qu'il vouloit quitter la Ville, & l'a chargé de ſe rendre à je ne ſais quelle Hôtellerie, avec ordre d'y faire amener deux chevaux de Poſte. Je vous ſuis dans un inſtant, a-t'il ajouté. Le Valet n'a pû ſe diſpenſer d'obéir ; & moins d'une demi-heure après, ſon Maître eſt arrivé, dans un Carroſſe de Place, à l'Hôtellerie où ſes ordres portoient de l'attendre.

Le Poſtillon ayant demandé quelle route il devoit prendre, M. Falkland a répondu, S. Albans. Il ſembloit impatient & chagrin. Son empreſſement extraordinaire, ſes yeux égarés, & la route qu'il nommoit, ont allarmé ſon valet de chambre, qui doit être un homme ſage, puiſque ſa prudence l'a porté à charger le Maître de l'Hôtellerie, en lui mettant une petite libéralité dans la main, d'aller rendre compte ſur le champ du départ & de la route à mon Frere;

il a même eu la précaution de ne pas nommer ſon Maître, & de faire dire ſeulement à M. le Chevalier Bidulphe, que ſon Ami quittoit Londres par le chemin de S. Albans.

Le Meſſager, s'eſt acquitté fidellement de cette commiſſion. Mon Frere, pénétré de ſurpriſe & d'horreur, eſt entré chez moi, en paſſant devant ma porte, pour m'apprendre un malheur ſi peu prévu. M. Warner étoit arrivé quelques minutes auparavant, pour me demander ce qui s'étoit paſſé dans l'entrevue du matin, & je n'avois pas eu le tems de lui faire la moindre réponſe. A la nouvelle que mon Frere m'apportoit, il a paru fort mécontent de lui & de moi; mais voyant le chevalier dans la réſolution de courir après ſon Ami, il a déclaré qu'il vouloit l'accompagner, & tous deux ſont partis avec la plus grande précipitation.

L'Homme de l'Hôtellerie avoit raconté, que M. Falkland étoit monté à Cheval avant qu'il eût pû ſortir

de sa Maison, & qu'à peine le valet de Chambre avoit eu le tems de lui donner sa commission.

Je crains, ma Cecile, je crains bien qu'il ne soit impossible à mon Frere de le joindre dans sa course; M. Falkland seroit perdu pour jamais! & quel deviendroit mon sort? Ne seroit-il pas heureux pour moi, comme cette chere mere me l'a dit un jour dans l'amertume de son cœur, d'être morte au berceau?

Mardi à minuit.

Loué soit le Ciel! ils sont revenus; revenus tous, ma chere Cecile! Il s'est laissé persuader de retourner sur ses pas. M. Warner à fait ce miracle, il a sauvé une malheureuse vie; mais la tranquillité d'ame, le sort paisible de votre Amie, est le prix, le seul prix, auquel on a pû racheter cette victime, devouée volontairement au désespoir.

Mon Cousin s'est engagé, par un serment solemnel, à me rendre enfin

ſa Femme; ſans quoi le déſeſpéré Falkland, obſtiné à ſa ruine, auroit, malgré leurs efforts, continué ſon fatal voyage en Irlande, dans la réſolution de ſe livrer lui-même à la Juſtice.

Il étoit dix heures, avant qu'ils ayent pû rentrer dans Londres. Mon Frere a conduit M. Falkland chez le même ami dont-il avoit quitté la maiſon; & M. Warner les a laiſſés enſemble, pour me venir rendre compte de ce qui s'étoit paſſé.

Il m'a dit que le Maître de la maiſon avoit paru fort ſurpris de le revoir. L'infortuné fugitif avoit pris congé de lui, le matin, avec une parfaite apparence de tranquillité; & l'ayant remercié de l'aſile qu'il avoit trouvé chez lui, avoit dit fort naturellement qu'il alloit quitter la Ville.

Mon Frere & notre Couſin n'ont pû le joindre, que deux milles au-deſſus de S. Albans. Ils ont l'obligation de ce ſuccès à la prudence du Valet de

Chambre : ce pauvre homme ſe voyant pouſſé avec la derniere diligence, tandis que ſon Maître ne faiſoit plus un ſecret de ſon retour en Irlande, a pris la réſolution de prévenir ſa ruine à toute ſorte de prix ; & dans l'eſpérance que mon Frere paroîtroit bientôt, il s'eſt d'abord aviſé, pour abreger ſon chemin, d'enclouer le Cheval de M. Falkland. Cette ruſe a ſi bien réuſſi, que l'innocent animal, n'a pas été capable de marcher long-tems;& le Maître, ne pouvant ſe monter mieux, s'eſt vû obligé de rallentir la viteſſe de ſa courſe, juſqu'à la premiere poſte.

M. Warner & le Chevalier ſont parvenus à le découvrir dans cette ſituation. Mon Frere l'a reconnu, au premier coup d'œil. Ils n'ont pas ceſſé de le ſuivre à quelque diſtance, les yeux toujours attachés ſur lui, juſqu'à ce qu'ils l'ayent vû deſcendre à la Poſte. Etant deſcendus auſſi, ils ſont entrés, l'un& l'autre enſemble,dans une chambre qu'il s'étoit fait ouvrir, pendant

qu'on étoit à lui seller des chevaux frais.

Il a tressailli, en appercevant mon Frere. Ensuite, jettant les yeux sur M. Warner, qu'il voyoit pour la premiere fois, il l'a regardé fixement : mais il est demeuré sans parler.

Votre Frere, m'a dit mon Cousin, s'est avancé jusqu'à lui : cher Falkland a t'il-dit affectueusement, est-il digne de votre amitié, de vous être dérobé à ceux qui vous aiment ? & me prenant par la main, il m'a présenté à lui, comme un de ses plus proches parens. M. Falkland m'a considéré, de ces yeux brillans que vous lui connoissez ; il a saisi vivement ma main, que votre Frere sembloit lui présenter dans la sienne ; seroit-ce Monsieur Warner, a-t'-il demandé, qui me fait l'honneur de paroître ici ? Votre mérite, Monsieur, m'est connu. Vous êtes trop bon, de vous intéresser à ce point pour un malheureux Proscrit, qui se voit abandonné du monde entier.

Moi je vous abandonne ! s'est écrié

votre Frere d'un ton aſſés obligeant, Non, Falkland ; je ſuis conſtamment votre ſincere ami, & vous le reconnoîtrez, ſi vous vous fiez à moi. M. Falkland n'a pas répondu.

Cher Falkland, a repris le Chevalier, ne ſuis-je donc pas votre meilleur Ami ?

Vous êtes, le Frere de Madame 'Arnil.... vous n'êtes plus ce que vous avez été ; c'eſt ſa réponſe à cette queſtion. Votre Frere a répliqué qu'il étoit le même, ſon fidelle ami, qui le ſupplioit de retourner à Londres avec nous: que nous nous étions hâtés tous deux de le ſuivre, dans cette eſpérance, & que nous le conjurions de prendre ſoin d'une vie qui nous étoit ſi chere & ſi précieuſe à tous.

Pourquoi ſouhaiterois-je de vivre ? a-t'il répondu. Vous avez tenté de me tromper. L'homme pour lequel j'avois le plus d'amitié, me rejette aujourd'hui que ma ruine eſt certaine. Votre Sœur perſiſte dans ſon opiniâtre cruauté pour moi ; elle me manque de

foi d'un jour à l'autre, & vous l'y pouſſez par vos conſeils. Il ne me reſte plus d'amis, de fortune, de Patrie ; & vous me parlez de vivre à ces affreuſes conditions ! Non, Bidulphe, la vie eſt un fardeau, dont je veux me délivrer. M. Warner, vous êtes un homme généreux, vous avez l'ame capable d'un vrai ſentiment d'humanité : approuverez-vous qu'un Etranger vous demande une faveur ?

J'aurois pû pleurer, m'a dit mon Couſin, de voir un caractere ſi franc, ſi noble, réduit à ce triſte excès de déſeſpoir : ordonnez, Monſieur, ai-je répondu ; il n'y a rien que je ne ſois prêt à faire pour votre ſervice.

Je vous rends graces, Monſieur, m'a-t'il dit : j'ai un fils en fort bas âge ; ſouffrez que je recommande le malheureux Orphelin à votre protection. Il lui manquera bientôt un Pere ; voulez-vous, Monſieur, en être un pour lui ? Je vous l'enverrai d'Irlande. Il a repris une de mes mains, en répétant, y conſentez-vous Monſieur Warner ?

vous avez l'ame élevée, & vous ne méprifez pas les Malheureux.

J'ai réellement pleuré ; il m'a touché jufqu'au vif. De ma vie, je n'avois rien fenti d'approchant, & j'avoue que je vous ai voulu beaucoup de mal, à vous & votre Frere, pour l'avoir jetté dans ces cruelles extremités ; mais fur-tout à vous, que j'avois tant exhortée à tenir une conduite toute différente. Pour le Chevalier, je ne fuis pas furprîs de la fienne.

Le langage de M. Falkland, a continué mon excellent Coufin, m'a fait juger que fon trouble ne venoit que de l'idée qu'il avoit conçue, que tous deux vous le méprifiez dans fes malheurs. Il avoit paru, lorfqu'il s'eft fauvé en Angleterre, qu'il avoit la raifon affez libre pour ne pas négliger fa fureté : & quoique votre préfence, jointe au tumulte de fes efprits, à la fatigue, & furtout à la veille de deux ou trois nuits, puffent avoir produit dans un homme de fon âge & de

ſon temperamment,une fort grande révolution,je ſuis ſur qu'elle ſe ſeroit calmée,ſi vous vous étiez conduite avec lui comme vous le deviez, & comme je vous l'avois recommandé:&je ne vois pas ce que vous aurez à répondre pour vous-même, après avoir attiré tant d'afflictions ſur cet admirable homme, car je n'ai jamais vu ſon égal, ſoit pour l'ame ou la figure, ſi vous perſiſtez dans une conduite qui lui a deja renverſé l'eſprit, & qui cauſera infailliblement ſa mort, puiſqu'il eſt déterminé à mourir ſi vous refuſez d'être ſa Femme.

De quels efforts, ma Cecile, n'avois-je pas eu beſoin pour me contenir ? Ah ! Monſieur, me ſuis-je écriée, ne l'abandonnez pas à lui-même ! retournez à lui, je vous en conjure ! vous voyez l'empire que vous avez ſur ſon eſprit ; vous avez fait un miracle, en lui perſuadant de revenir.

Un moment, a répliqué mon Couſin ; il faut que vous ſoiez informée

des moyens que je me ſuis vu forcé d'employer. Je vous ai dit combien j'étois touché de ſa ſituation, & de la priere qu'il me faiſoit de tenir lieu de Pere à ſon fils. Cette idée ne pouvoit venir d'un Inſenſé. Il m'a paru clair que ſi la cauſe du mal étoit une fois levée, il retrouveroit bientôt le parfait uſage de ſa raiſon; & je ne pouvois ſoutenir la penſée, de laiſſer périr un ſi noble ouvrage de la nature, avec celle encore de vous en voir accuſée.

Monſieur, ai-je dit, je ne m'imagine pas que vous penſiez à retourner en Irlande; vous ſavez trop bien à quel danger vous ſeriez expoſé, ſi vous tombiez au pouvoir d'une famille furieuſe, de laquelle vous ne pouvez attendre que la plus ardente perſecution.

Je vais me livrer à la juſtice, m'a-t'il répondu: ma mort eſt réſolue; que m'importe par quelle voie?

Suppoſons, ai-je repris, que Madame Arnii conſente à vous épouſer;

cet eſpoir ne vous réconcilieroit-il pas avec la vie ?

Hò, Monſieur, m'a-t'il dit en ſecouant la tête ; on ne me trompe pas deux fois. Votre frere ſe promenoit dans la Chambre, ſans prendre part à la converſation.

Vous tromper Monſieur ? ai-je répliqué ; ce n'eſt pas aſſurément mon intention. Madame Arnil doit être à vous : j'ai quelque pouvoir ſur ſon eſprit : revenez ſeulement avec moi, & je m'engage d'honneur à faire tous mes efforts pour la diſpoſer à recevoir immédiatement votre main. Son cœur eſt endurci pour moi, m'a-t'il dit ; elle n'y conſentira jamais : je n'ai plus d'ami, Monſieur, pour la preſſer en faveur d'un Malheureux ; ne ſuis-je pas un proſcrit, qui n'eſt plus digne de vivre? C'eſt moi qui la preſſerai, ai-je répondu ; elle a des égards pour moi, elle écoutera mes repréſentations, elle exécutera ce qu'elle vous a promis. Ah ! Monſieur, a-t'il répliqué,

vous vous trompez à préſent vous même : elle trouvera de nouvelles excuſes & je ne veux plus être amuſé par de fauſſes eſpérances.

Il a marché alors vers la porte, & l'ouvroit déja, pour nous quitter. Votre Frere l'a ſuivi, & j'ai fait de même : nous l'avons retenu par le bras. Il a dit à votre Frere; Chevalier, point d'inſulte. Pourquoi me perſécuter ? Laiſſez - moi, Monſieur. Je ne ſuis pas fou, quelle que ſoit l'apparence... mais je ſuis *déterminé* : & le ton dont il a prononcé ce dernier mot, témoignoit aſſez qu'il l'étoit réellement.

Falkland ! cher ami ! a répondu votre Frere, au nom de Dieu demeurez. Vous avez la parole d'honneur de M. Warner, recevez auſſi la mienne, que nous emploierons tout notre pouvoir à preſſer ma ſœur de répondre à vos déſirs. Mon plein conſentement vous eſt aſſuré, vous avez acquis l'affection de M. Warner; ma Sœur cédera ſans doute à nos inſtances réu-

nies. *Céder*, a-t'il répété ; non non, Chevalier, elle a le cœur inflexible ; j'en avois une autre idée.... mais il s'est changé en marbre ; ma mort seule est capable de la satisfaire... & comptez qu'elle sera satisfaite.

Il a fait quelques efforts pour nous échapper. Arrêtez, M. Falkland, ai-je dit en lui saisissant la main : je vous jure ici, par tout ce qu'il y a de respectable au Ciel & sur la terre, que si vous nous permettez de vous conduire chez Madame Arnil, j'exigerai d'elle qu'elle vous accepte sur le champ, pour mari, ou qu'elle renonce pour jamais à mon amitié. Je sais qu'elle vous estime plus que le reste du monde ensemble ; ainsi je suis sur de ne faire aucune violence à ses inclinations. Si par un refus, qui m'étonneroit, elle s'obstine dans ses scrupules, je fais le même serment de ne plus m'opposer à vos résolutions, de quelque nature qu'elles puissent être.

Chevalier, ai-je dit à votre Frere, joignez-vous à moi, pour donner à

notre ami la même assurance. Oui, Falkland, a-t'il répondu, je jure solemnellement, par toutes mes espérances dans cette vie & dans l'autre, d'agir de concert avec M. Warner, sur tous les points auxquels il s'est engagé.

M. Falkland a laissé voir quelque émotion. Il nous a regardés successivement, d'un air morne, comme s'il avoit appréhendé de se rendre à nos instances. A la fin, je crois, a-t'il dit, pouvoir me fier à vous ; vous ne violerez pas un serment : mais cette Femme a le cœur de fer; voilà ce que vous ne sauriez changer.

Nous n'y épargnerons rien, avons-nous répondu tous deux d'une seule voix. Souvenez-vous donc, a-t'il repris, en nous présentant une main à chacun, d'avoir juré que si rien n'est capable de la fléchir, vous me laisserez à moi, & vous n'opposerez plus rien à mes résolutions. C'est notre serment, avons-nous dit. Hè bien, je pars avec vous, s'est-il écrié; & d'un pas

leger, il s'eſt mis en chemin vers la Porte.

Ne ſeroit-il pas prudent, ai-je dit en l'arrêtant encore, de louer une voiture qui nous meneroit tous trois ? je ne vois aucune neceſſité de prendre la poſte, & nous ſerons bien moins expoſés aux obſervations dans une Berline, qu'à cheval.

Il m'a regardé ; comme s'il eût ſoupçonné quelque deſſein : n'allons-nous pas droit à Londres ? m'a-t'il demandé. Sans doute, ai-je répondu. Et verrai-je ce ſoir Madame Arnil ? Oui, ſi vous le déſirez. Partons, a-t'il dit : un Carroſſe eſt une ennuieuſe voiture, mais je me ſoumets à votre conduite.

J'ai laiſſé le Chevalier avec lui, & je me ſuis mis en mouvement pour trouver une Berline & quatre chevaux, que je n'ai pu me procurer ſans quelque délai. Pendant les préparatifs, nous l'avons forcé de prendre un peu de rafraîchiſſement. Il a déſiré d'apprendre comment nous avions ſu ſon départ.

Votre Frere, croyant lui devoir cacher que nous le ſavions de ſon valet de Chambre, s'y eſt pris fort adroitement pour éluder la queſtion : penſez-vous, Falkland, que dans l'humeur où je vous avois laiſſé, j'aie pu vous perdre de vue ? Je ne ſuis pas fou Bidulphe, a-t'il répliqué, & je ne dois pas être traité comme ſi je l'étois. Vous ne l'êtes pas aſſurément, à dit votre Frere ; mais je vous connois ardent, & trop ſupérieur au danger.

Lorſque la voiture eſt arrivée, M. Falkland y eſt monté très volontairement avec nous; il a peu parlé, pendant la marche, & n'a pas ceſſé de paroître reveur.

Le Cocher, après avoir fait environ quinze milles, s'étant arrêté devant une Hôtellerie, pour faire rafraîchir ſes chevaux, il en a paru frappé, juſqu'à déclarer qu'il ne deſcendroit pas. Nous lui avons dit qu'il étoit le maître ; & nous n'en ſommes pas moins deſcendus votre Frere & moi, de peur qu'il ne ſe crût obſervé :

cette franchiſe a paru lui plaire ; il a ſouri, à notre retour, mais ſans prononcer un mot.

En rentrant dans Londres, je lui ai dit; à préſent, Monſieur, nous irons directement, ſi vous le ſouhaitez, chez Madame Arnil. Comme je ſuis ſur que votre départ précipité l'a vivement affligée, je ne le ſuis pas moins de la joie que votre retour va lui cauſer. Nous ſommes donc prêts à vous conduire chez elle. Mais, ſi vous me permettez de m'expliquer naturellement, il me ſemble qu'il ſeroit plus à propos que je la viſſe d'abord. Je crois qu'il convient de la préparer à votre entrevue, & de lui donner du moins l'eſpace d'une nuit, pour réflechir ſur le grand événement qui doit ſuccéder demain. Chevalier, quel eſt votre avis? Je penſe de même, a répondu votre Frere. Il me ſemble, comme à vous, que nous ne pouvons donner moins de tems à ma Sœur pour recueillir ſes idées. Si Falkland ne s'y oppoſe pas ; nous le me-

nerons chez le même Ami dont il connoît la maiſon ; &, lorſque vous aurez vû Madame Arnil, vous viendrez nous informer de ſa réſolution.

Vous voïez, a répondu M. Falkland, que juſqu'à préſent je me ſuis ſoumis à toutes vos volontés ; mais, demain, ſouvenez-vous que je ſerai libre. Encore une fois, Bidulphe, il ne ſera plus queſtion de m'obſerver.

Votre Frere, alors, nous a fait mener droit à la maiſon de ſon Ami, & M. Falkland ne s'y eſt pas oppoſé. J'y ſuis entré, pour quelques minutes, dans la ſeule vue de ſatisfaire ma curioſité, ſur les circonſtances de ſon évaſion, & de pouvoir vous en informer.

Il m'a fort preſſé de me rendre ici : ne me tenez pas en ſuſpens, m'a-t'il dit ; je puis connoître mon ſort aujourd'hui comme demain.

Je ne l'ai quitté, qu'après avoir promis de lui porter votre explication déciſive. Vous ſavez mes ſentimens, vous connoiſſez ceux de votre

Frere : c'eſt à vous de prononcer une ſentence de vie ou de mort, car votre réponſe n'emporte rien de moins, pour un homme digne de la plus grande Reine de l'Univers. Que dites-vous, Madame Arnil ? Condamnez - vous Falkland à mourir.

O ! m'en préſerve le Ciel! me ſuis-je écriée. Non, non, cher Couſin; je ſerois, ſans doute, une barbare, une infléxible, ſi j'étois capable de réſiſter plus long-tems. Je me rends, Monſieur, à votre demande, à celle de M. Falkland, à celle de mon Frere; & j'avoue que je trouve, dans mon cœur, de fortes raiſons pour y conſentir. Cependant, mon cher Monſieur Warner, ſoiez ſur que j'aurois continué de réſiſter aux mouvemens de mon propre cœur ſi j'avois pû me promettre que les ſuites de mon refus ne fuſſent pas ſi terribles, que je frémis d'y penſer. Il n'y a donc pas d'alternative ? Je dois être la Femme de M. Falkland !

Plus nous y apporterons de dili-

gence, a-t'il dit, plus nous ferons utiles à sa conservation. M. Falkland est sur un terrain glissant. Qui sait s'il n'est pas déja venu, d'Irlande, quelques Emissaires de M. Bond qui le cherchent ? Votre mariage ne sauroit être trop prompt ; & nous le ferons partir ensuite pour la Hollande : je suppose qu'aussitôt qu'il sera sûr de vous, il se laissera persuader aisément de partir sans vous. Ah ! Monsieur, ai-je dit, pressez-le sur ce point, je vous en conjure ; il est de la derniere importance pour moi qu'il y consente, & c'est à présent mon seul préliminaire pour notre union. Oui, oui, m'a répondu mon Cousin, nous le convaincrons de la nécessité d'y consentir. Je me chargerai de vous escorter moi-même en Hollande, où j'ai des affaires, qui m'y auroient appellé, quand cette occasion ne se seroit pas offerte. Notre voyage ne sera retardé que par un petit nombre d'arrangemens, qui me restent à faire ici, & nous le sui-

vrons, après avoir obſervé ce que nous pourrons faire de mieux pour ſon ſervice. Prenez courage, ma chere, a-t'il continué, me voyant dans une profonde triſteſſe ; tout prendra bientôt une heureuſe face. J'aime les avantures extraordinaires, & celle-ci en eſt une. Nous vivrons en Princes, quelque ſéjour que nous choiſiſſions. Ce que je ſouhaiterois uniquement, c'eſt que votre Frere fût contraire à ce mariage, parce-que j'en aurois encore plus de plaiſir à preſſer la célébration : mais je ne veux pas lui ôter le mérite, d'avoir donné, une fois dans ſa vie, quelque ſigne de générosité.... Je vais rejoindre Falkland, a-t'il ajouté ; il me tarde, de mettre ſon noble cœur à l'aiſe. Etrange ſexe que le vôtre ! je ne comprens pas ce qui peut vous avoir fait balancer à prendre un tel Homme. Si j'étois Femme, un Falkland m'auroit fait courir les champs. Enfin, je retourne à lui, & je vais lui déclarer que

ſans plus de délais & de ſcrupules, vous êtes à lui demain. Notre honnête Ami M. Price fera la cérémonie; je l'avertirai, auſſitôt que j'aurai vû M. Falkland, de ſe tenir prêt pour l'heure. Quel plaiſir j'aurai, de vous livrer ma propre main! A revoir, Couſine; & M. Warner s'eſt hâté de me quitter, d'un air ſatisfait & plein de ſon entrepriſe.

J'ai repris ma plume, auſſitôt que je l'ai vû partir, & n'ai pas ceſſé d'écrire juſqu'ici, ſans permettre à mes réfléxions de m'interrompre. Mais il faut reprendre haleine, avant que de ſauter dans l'effrayant précipice qui s'eſt ouvert devant moi.

Demain.... ah! chere Cecile, qu'eſt-ce que ce demain va produire? Il me joint pour jamais à M. Falkland, le choix de mon cœur, mon premier amour, l'homme qui m'adore, qui mérite toute ma tendreſſe, qui m'a plus obligée, que je ne ſuis capable de le reçonnoître, qui

s'eſt acquis un inviolable droit à ma plus ardente gratitude, à mon eſtime, à toute l'étendue de mon cœur! Je ſauve ſa vie, j'ai le pouvoir de le rendre heureux; mon Frere, mon Couſin, me preſſent; mon propre cœur s'élance vers lui! pourquoi donc ne puis-je me réjouir de mon ſort? ah! je trouve la réponſe à cette queſtion, dans je ne ſais quels affreux phantomes qui ſe préſentent à mon imagination. Je ne ſuis pas ſuperſtitieuſe; cependant, croiez-moi, ma chere, à cet inſtant même je me ſens glacée d'horreur.

J'ai honte de confeſſer ma foibleſſe: mais il faut que j'appelle mes Femmes, pour leur faire paſſer près de moi le reſte de cette nuit. Je ne puis penſer à fermer l'œil.

Mercredi matin.

Tout le tems, que je devois donner au ſommeil, s'eſt paſſé à fortifier mon ame, pour l'importante ſcene qui doit être accomplie dans peu

peu d'heures. Si M. Falkland redevient tranquille, comme on m'a fait eſpérer qu'il va l'être en voyant ſes deſirs ſatisfaits, je dois me garder, avec le plus grand ſoin, de renouveller ſon trouble, par un air de répugnance à lui préſenter ma main ! Un Ange, qui m'auroit dit que ma main ſe donneroit un jour avec répugnance à M. Falkland, je ne l'aurois pas voulu croire. Cependant les fatales circonſtances de notre mariage ne permettent pas que je penſe autrement.

La déciſion ſubſiſte néanmoins ; il faut que je ſois à lui... Je lui dois un grand ſacrifice, & je ſuis prête à le faire. Je ſuis parée pour la Fête, & diſpoſée à partir. Je n'attens plus que mon Frere, ou mon Couſin, dont l'un, ou tous deux peut-être, ſeront ici dans l'inſtant.

M. Warner eſt venu. Je n'ai qu'un moment, pour ajouter que mon Frere & M. Price ſont avec M. Fal-

kland. Mon Coufin m'affure qu'il eft tout-à-fait un nouvel homme. Ils m'attendent ; je pars. Ciel ! guide mes pas.

Jeudi.

Mon fort eft rempli. Quelle révolution ! joignez-vous à moi, ma chere Cecile, pour obtenir du Ciel un regard propice fur ma nouvelle condition. Qu'il guide, qu'il protége mon Falkland, l'objet des adorations de mon cœur, mon Mari deftiné dans les confeils éternels de fa providence ! Hélas, ma chere ! il eft à préfent éloigné de moi de plufieurs milles.

Le digne M. Price nous a donné la bénédiction nuptiale. Mon Coufin a fait l'office de Pere. Lui & mon Frere compofoient toute l'affemblée.

Il y a, dans cette complication d'avantures, quelque chofe, ma chere, de fi merveilleux, qu'à peine en crois-je encore mes fens. Mais toute ma vie n'a-t'elle pas été une chaîne d'étranges événemens ?

Je ſuis dans une mer d'enchantement, qui ne permet gueres de liaiſon dans mes idées : cependant je veux faire un effort pour vous raconter ma viſion d'hier ; car je ne me perſuade pas aiſément que tout ce que je trouve dans ma mémoire ait été réel.

Je partis bruſquement avec mon Couſin, qui m'étoit venu prendre à neuf heures, pour me conduire chez l'Ami de mon Frere. En allant, il me dit qu'ayant informé M. Falkland, le ſoir précédent, que je conſentois à l'épouſer dès le lendemain, il avoit paru douter d'abord de ſon témoignage, il l'avoit conjuré pluſieurs fois de ne le pas tromper, & que perſuadé enfin par la force de ſes aſſurances, il s'étoit livré à des extaſes, qui leur avoient fait appréhender d'auſſi funeſtes effets de ſa joie, qu'on en redoutoit auparavant de ſon déſeſpoir.

M. Warner crut devoir un peu modérer ces tranſports, en lui remet-

tant devant les yeux le danger de ſon ſéjour à Londres. Madame Arnil, lui dit-il, conſent à vous rendre heureux, & ma joye en eſt extrême ; mais il n'eſt pas tems de nous y livrer. Votre vie eſt ici fort expoſée ; il faut à préſent la conſerver pour Madame Arnil. Pour Madame Arnil! interrompit-il avec extaſe ; oui, oui, ma vie mérite à préſent d'être conſervée. M. Warner, mon Ami ! mon Sauveur ! en ſerrant ſa main, diſpoſez de moi comme il vous plaît : vous guiderez tous mes pas. L'intention de Madame Arnil n'eſt-elle pas de m'accompagner, lorſque nous ſerons à jamais unis ?

M. Warner répondit ; ſi vous continuez de le déſirer, après avoir bien peſé ce que nous avons à dire ſur ce point, elle vous accompagnera ſans doute : mais conſidérez, mon cher Monſieur, ce que penſeroit le Monde, ſi dans les circonſtances où vous êtes, elle prenoit le parti de fuir avec vous. Ce ſeroit jetter une ta-

che ineffacable ſur ſon caractere, bien plus précieux pour elle, que la vie, auquel je ſuis ſûr qu'avec un peu plus de ſang froid, vous n'attacherez pas moins de prix. Votre mariage ſera d'abord un profond ſecret ; il peut l'être auſſi long-tems que vous le jugerez convenable. J'ai quelques affaires, en Hollande, qui m'obligeront inceſſamment d'y paſſer. Elle peut faire ce voyage avec moi, ſans donner ſujet au moindre ſoupçon. Je ferai toute la diligence poſſible, pour vous la conduire.

La joye, qui éclatoit auparavant dans ſes yeux, continua mon Couſin, parut s'obſcurcir de quelques nuages. Il fit un tour ou deux dans la chambre, pour conſidérer apparemment ce que j'avois dit ; enſuite, nous regardant, votre Frere & moi, & nous adreſſant à tous deux ſa réponſe, vous avez l'eſprit plus tranquille que moi, peut-être jugez-vous mieux : que je puiſſe uniquement la nommer ma Femme, &

j'embraſſe alors tous vos conſeils. Je ne me ſens pas capable, à préſent, de prendre une réſolution.

Auſſi-tôt que vous ſerez marié avec ma Sœur, dit le Chevalier, mon opinion, Falkland, eſt que vous devez promptement quitter l'Angleterre. La ſéparation ſera courte; ma Sœur vous ſuivra bientôt. Quelles ſont vos vues à l'égard de votre Fils? Je n'y penſois plus, s'écria M. Falkland. Pauvre Enfant! Il s'eſt paſſé tant de choſes dans mon cœur, depuis le retour de M. Warner, que je n'ai pû m'occuper que de la bienheureuſe nouvelle qu'il m'apporte. Mais je ne dois pas négliger mon Fils; j'écrirai, je donnerai ordre qu'on l'amene à Londres. Vous, mon cher Bidulphe, vous vous chargerez de lui, juſqu'à la premiere occaſion qui ſe préſentera de me l'envoyer.

Je me flatte, répliqua le Chevalier, qu'il ne ſera pas beſoin de le faire ſortir d'Angleterre. Vos affaires peuvent encore tourner aſſez heu-

reusement, pour vous laisser le pouvoir de revenir dans votre Patrie. Non, je ne l'espere pas, interrompit M. Falkland. Quand Smyth se rétabliroit, la couleur, qu'il a donnée, à l'autre accident, rend mon retour impossible. Pour son propre honneur, il se gardera bien d'avouer la vérité, & la fatale erreur de ma main continuera de passer pour un attentat prémédité. Le Ciel sait que malgré la noire perfidie d'une infâme, je n'aurois rien entrepris contre sa vie; mais j'étois né pour vanger des crimes, ou c'est moi, peut-être, qui l'avois entraînée le premier. A l'égard du misérable suborneur, je ne regrette pas de l'avoir puni; quoique vraisemblablement, si les circonstances m'eussent laissé quelque liberté d'esprit, j'en aurois tiré une vengéance plus digne de moi.

Je prenois plaisir, ajouta M. Warner, à le voir si calme, & si raisonnable dans ses réflexions. Il continua de me parler, avec le même sang-

froid & la même préſence d'eſprit, du fond de ſes infortunes ; mais, en revenant à vous, il retomba dans tous ſes tranſports. Cependant il me parut qu'ils n'étoient cauſés que par la joie de voir ſon bonheur certain pour le jour ſuivant. Après que je l'eus quitté, je me rendis droit chez M. Price, qui me promit d'être prêt à l'heure que je nommai.

Nous arrivions à la porte de l'Ami de mon Frere. M. Warner me donna la main, pour monter quelques degrés qui conduiſoient à l'appartement, où nous trouvâmes M. Falkland, mon Frere & M. Price aſſis familierement enſemble.

L'agitation de M. Falkland fut ſi forte à ma vûe, que s'étant levé pour me recevoir, il ne pût ouvrir la bouche pour me dire un mot. Mais, ſaiſiſſant mes deux mains, il les baiſa vivement l'une après l'autre, & les mouilla de larmes, en les preſſant de ſes lévres. Un profond ſilence régnoit dans la cham-

bre. Nous étions tous trop touchés, pour être capables de le rompre. Mon Frere fut le premier qui se fit entendre : eh bien, cher Falkland, lui dit-il, avons-nous rempli notre promesse ?

M. Falkland se tourna vers lui : Ah ! Bidulphe, pardonnez moi d'en avoir douté. Je crains même d'avoir pû vous offenser : pardonnerez vous un égarement, qui n'est venu que de mon désespoir? Madame, chers Amis, je m'imagine que vous m'avez crû l'esprit troublé. Non, ma raison n'a rien souffert; j'étois seulement .... il a paru hésiter, pour trouver une expression, j'étois fatigué de vivre. . . je croyois tout perdu pour moi. . . le monde ne me sembloit plus qu'un désert . . . personne à qui je pusse tendre les bras.

Vous voyez, répondit M. Warner, que vous n'en jugiez pas bien : vous vous retrouvez avec des Amis sinceres, c'est ce que nous sommes tous deux, le Chevalier & moi; &

votre chere Madame Arnil eſt prête à vous accorder ſa main. Oui, Monſieur, lui dis-je ; & ſi c'eſt de moi que votre bonheur dépend encore, ma joie eſt extrême de pouvoir enfin me donner toute entiere à vous.

Les expreſſions me manquent, la voix . . . tout ſe paſſe ici, répondit-il, en étendant la main ſur ſon cœur, & les yeux fixés ſur mon viſage, avec le regard d'un homme tranſporté de plaiſir.

Alors, ma Cécile, je le vis, je le conſidérai ſous un jour, ſous lequel je ne l'avois jamais regardé ; accablé d'infortunes, dont je m'accuſois d'être la ſource, exilé, dépouillé probablement de ſon immenſe fortune, le cœur percé de remors pour un crime involontaire ! je le vis en même tems plein d'amour pour moi, & d'un ardent, d'un inſurmontable amour ! quelle preuve n'en avoit-il pas donnée, dans les tourmens de ſon cœur, & dans un tems où nous l'avions vû poſſedé d'une véritable

phrénésie ? Vous l'avouerai-je, Cécile ? Je crois ne l'avoir jamais tant aimé que dans cet étrange moment. Je sentis mon cœur assailli tout à la fois par une variété de passions, entre lesquelles, ma chere, la reconnoissance & la plus tendre compassion me presserent aussi vivement que l'amour même.

Je demeurai en silence, pendant que M. Falkland continuoit de me regarder, avec des yeux où tout le feu de son cœur étoit exprimé.

Mon Frere nous crût apparemment trop graves. Les circonstances le demandoient sans doute ; mais ses craintes, pour M. Falkland, le firent penser à rendre la scène un peu plus gaie. Allons, chere Sœur, me dit-il, ne differons pas l'heureux événement pour lequel nous sommes rassemblés. Vous vous souvenez du proverbe favori de ma mere ; bien des choses peuvent arriver entre le verre & les lévres. Il se leva de sa chai-

ſe, après cet avis. M. Warner prit l'occaſion, pour s'approcher de la mienne, il me prit la main : que j'aye le bonheur, dit-il affectueuſement à M. Falkland, de donner la meilleure des Femmes à l'homme qui la mérite le mieux.

M. Falkland ne fit aucune réponſe ; mais en recevant ma main, que M. Warner mit dans la ſienne, ſon raviſſement parloit dans ſes yeux. Je vis néanmoins qu'il ſe contraignoit, pour prendre un air convenable à l'importance & la ſolemnité de l'occaſion.

Auſſi-tôt que M. Price eut formé le nœud indiſſoluble, mon Frere pria M. Falkland de paſſer avec lui, pour quelques minutes, dans une chambre voiſine. Je jugeai, & j'appris bien-tôt plus certainement, que c'étoit pour preſſer ſon départ ; & le faire conſentir à partir ſans moi.

Ils revinrent, un quart d'heure après, M. Falkland, d'un air moins embarraſſé qu'il ne l'avoit en ſortant.

M. Price nous ayant quittés, mon Frere nous dit, à M. Warner & moi : Falkland est bien convaincu de l'indispensable nécessité qu'il y a pour lui, de quitter immédiatement l'Angleterre, & se dispose à partir cette nuit; car doutant s'il n'a pas quelqu'un sur ses traces, je souhaite absolument que le jour ne le trouve pas à Londres. Il consent que vous, ma Sœur, vous y attendiez que les affaires de M. Warner lui permettent de passer la mer avec vous. Dans l'intervalle, le petit Falkland arrivera; & si vous ne pouviez partir avant qu'il soit ici, vous le meneriez avec vous en Hollande.

M. Falkland écouta cette explication, en homme qui la souffre, plus qu'il n'y consent. Nous la prîmes pour accordée, mon Cousin & moi ; & passant à nos intérêts domestiques, nous raisonnâmes sur les mesures convenables dans une conjoncture si critique.

M. Falkland entra dans la conversation, de l'air le plus composé ; &

figurez-vous quelle fut ma joie, de lui voir l'esprit dans un si grand calme. Peut-être lui resta-t'il un peu de contrainte, & d'attention marquée sur lui-même, qui venoit, apparemment, de la crainte de laisser voir quelque reste d'une imagination trop échauffée; mais M. Warner me fit ensuite observer avec plaisir, que M. Falkland s'appercevoit de l'égarement qui nous avoit si fort allarmés; & qu'ayant le cœur] actuellement à l'aise, il ne restoit pas pour lui le moindre danger d'une rechûte.

Il nous dit qu'il avoit des Lettres à faire pour l'Irlande, & qu'il vouloit se hâter, pour ne rien avoir qui pût l'interrompre, pendant quelques heures de la soirée qu'il comptoit de passer avec nous. M. Warner déclara qu'il étoit appellé pardes affaires pressantes; mais qu'il reviendroit après le dîner, & mon Frere, pour laisser M. Falkland tout-à-fait libre, me proposa d'aller faire un tour à ma maison, où ma longue absence pourroit

allarmer mes gens, & d'où nous reviendrions ensemble dans l'après-midi. M. Falkland n'opposant rien à cette proposition, je partis avec mon Frere.

Nous revînmes de bonne heure. Mon Frere ayant mis le maître de la maison dans le secret, nous montâmes à l'appartement de M. Falkland, sans qu'on parût s'en appercevoir.

Il avoit écrit deux Lettres; l'une, extrêmement longue, qu'il fit lire au Chevalier; mais je n'ai pas sû ce qu'elle contenoit: l'autre à son Concierge d'Irlande, dont il nous vanta la prudence & la fidélité, portant ordre d'amener avec la diligence convenable, le jeune Falkland à Londres, & de le remettre entre les mains de mon Frere.

M. Warner arriva presqu'aussi-tôt que nous, mais ne fit que paroître un moment, & nous confessa que les affaires, qui l'avoient appellé, n'avoient été que ses soins pour les préparatifs du voyage de M. Falkland,

Il ajouta qu'étant résolu de l'accompagner jusqu'à la mer, il viendroit le prendre à dix heures dans un Carrosse, qui les conduiroit à la premiere poste, où des ordres, qu'il avoit déja donnés, leur feroient trouver des Chevaux prêts. Tendre & généreux Cousin! que je vous aime pour cette honnête chaleur d'amitié!

Mon Frere & M. Falkland eurent ensuite un long entretien, sur les mesures que chacun de nous avoit à prendre, dans nos embarras communs; & nous passâmes une partie de la soirée dans une espece de satisfaction reservée, qui, si près de notre séparation, ne put s'élever jusqu'au bonheur.

Vers dix heures, mon Frere commença des adieux fort tendres à son Ami. Il s'excusa de ne pouvoir l'escorter dans son voyage, sur la santé de sa Femme, qui n'étoit pas bien depuis quelques jours. Dans un autre tems, la seule vue d'une séparation si touchante m'auroit profondé-

ment affectée ; mais le moment de la mienne approchoit. Il arriva ; & M. Warner, exact à l'heure promise, pressa M. Falkland de monter dans sa Voiture, jusqu'au point d'employer presque la force pour l'y traîner, & la fit mettre en marche aussi-tôt.

Je me jettai dans une chaise à Porteurs, qu'il avoit fait appeller pour moi, & je fus ramenée à ma maison. Je ne me mis pas au lit, & j'eus recours à ma plume. Que le Ciel préserve mon cher Fugitif! Je ne suis capable que de pleurer.

2 *Juillet.*

J'avois hier le cœur & l'esprit trop agités, pour mettre quelque liaison dans mes récits ; mais, graces au Ciel, je suis bien plus tranquille aujourd'hui. Mon Frere & sa Femme ont passé la plus grande partie du jour avec moi, tous deux obligeans, & s'employant à me consoler. Le Chevalier semble avoir repris pour moi son ancienne affection ; il est char-

mé de la justice, dit-il, que j'ai rendue à son cher Ami. Ma Belle-Sœur, que je crois peu touchée de l'événement au fond de l'ame, affecte de parler comme son Mari, & loue hautement ma générosité.

Je me sens plus soulagée, à proportion que je me représente M. Falkland plus éloigné du péril. Mon Frere m'assure qu'il peut être en Mer à présent.

J'attendrai certainement que l'Enfant arrive, pour le prendre avec moi. Mes deux Filles aimeront passionnément leur Frere, car il est charmant.

Le Chevalier me flatte toujours de la possibilité du rétablissement de Smyth, & me dit que, dans cette supposition, M. Falkland peut faire face à la justice pour l'autre accident; surtout si le Colonel ne persiste pas dans sa bassesse, jusqu'à joindre le parjure à ses autres crimes. J'attens peu, de la conscience d'un si méchant homme; mais je ne veux pas me refuser

aux efforts de mes Amis pour ma consolation.

3 Juillet.

Mon Cousin est revenu d'Harwich, après avoir vû M. Falkland embarqué sur le Pacquet-Bot, & mettre à la voile pour la Hollande. Quel cœur, que celui de ce cher Parent! son retour a ranimé mes esprits, & je commence à perdre mes craintes. Il étoit chargé, pour moi, d'une courte Lettre de M. Falkland; courte, mais où le cœur parle, à chaque syllabe. Je ne vous la transcris pas, ma Cécile; vous trouveriez trop extravagant, trop romanesque pour un Mari, d'écrire de ce stile à sa Femme.

6 Juillet.

Je souhaite vivement, & tremble tout à la fois, de recevoir des informations d'Irlande. Ma plus grande crainte est que ce misérable Smyth ne soit mort. Il n'est arrivé, depuis huit jours, aucun Courier de Du-

blin. Fort souvent, dit-on, les Lettres y sont retenues quinze jours entiers, par les vents contraires. Quel bonheur, par conséquent, pour M. Falkland, d'avoir pû saisir un tems favorable, pour quitter le rivage d'Irlande !

Je m'imagine que la Famille de M. Bond, qu'il a rendue très-malheureuse, particulierement l'aînée des Filles, sont tous à présent ses implacables Ennemis, & souffrent beaucoup de voir leur vengéance retardée. Mais qu'ils viennent désormais, quand il leur plaira ; il est à couvert de leur haine.

Je souhaiterois beaucoup, s'il étoit possible, que ma Cécile pût arriver en Angleterre avant mon départ pour la Hollande. En vérité, chere Amie, je ne serois pas fâchée d'être séparée de M. Falkland, jusqu'au jour où j'aurois le bonheur de vous embrasser, d'autant plus que notre nouvelle séparation peut durer long-tems. Je suis résolue d'attendre

l'arrivée du jeune Falkland ; & qui ſait ſi je ne ſerai pas retenue par les vents, juſqu'à la vôtre ? Oh ! qu'il me ſoit accordé de paſſer du moins un jour avec la chere compagne de ma jeuneſſe, avant que notre éloignement recommence.

J'attendrai, pour faire partir cette dépêche, le moment de mon départ d'Angleterre, qui ſera comme la concluſion d'une importante partie de ma vie. Que ne donnerois-je pas, pour voir arriver ma plus chere Amie, & lui faire mes récits de ma propre bouche, au lieu d'une inſipide relation par écrit ? Mais ſi mes vœux n'étoient pas exaucés ſur ce point, ne pourriez vous prendre par la Hollande ? M. Falkland ſe propoſe, juſqu'à mon arrivée, de faire ſon ſéjour à la Haye.

9 Juillet.

Cécile, ai-je murmuré contre les décrets de la Providence ? Ai-je été une rebelle impie quand la main

du Tout-Puiſſant s'eſt appéſantie ſur moi ? Si je puis répondre non, mon cœur eſt innocent ; pourquoi ſuis-je donc marquée pour l'objet de la vengéance du Ciel ? Avant que j'aye perdu tout-à-fait la raiſon, ou la vie, car il m'eſt impoſſible de conſerver l'une & l'autre, apprenez le dernier acte de la tragique hiſtoire de votre Amie.

Mon Frere m'eſt venu voir aujourd'hui. Il m'a remis une Lettre addreſſée à M. Falkland, qu'il avoit reçue ſous enveloppe, à ſa propre adreſſe. Ouvrez-la, m'a-t'il dit, elle vient d'Irlande, & peut contenir quelque choſe qu'il nous importe de ne pas ignorer.

Elle étoit de cet honnête Concierge, à qui M. Falkland a donné ſa confiance. Liſez, ma Cecile, & dites-moi ſi je dois vivre un moment de plus.

» Monſieur & mon très-honoré
» Maître,

» J'ai le bonheur de vous infor-
» mer d'une nouvelle ſi favorable,
» qu'elle m'a fait déſirer des aîles,
» pour traverſer auſſi-tôt les airs, &
» vous la porter, moi-même. Ma-
» dame, que le Ciel en ſoit béni !
» n'eſt pas morte, & n'a pas eu la
» moindre bleſſure. C'eſt pour vous,
» Monſieur, que j'en remercie Dieu,
» non pour elle.

» Je ne comprens pas ce qui peut
» avoir porté les Domeſtiques de
» M. Bond, à publier tout d'un coup
» qu'elle étoit morte. L'erreur eſt
» venue, ſans doute, du tumulte &
» de la confuſion qui ſe ſont d'a-
» bord répandus dans la famille ; &
» je me ſouviens que votre Valet de
» chambre qui vous en a donné le
» premier avis, le croyoit certain,
» ſur ce qu'il avoit vû de ſes propres
» yeux.

» M. Smyth a vécu juſqu'à l'ar-
» rivée du Chirurgien ; mais après,
» avoir perdu la parole pendant
» quelques heures, il eſt mort dans

» le tems qu'on ſondoit ſa bleſſure.
» Madame n'étoit qu'évanouie ; &
» le Colonel ayant perdu beaucoup
» de ſang, elle en a reçu quelque
» partie ſur ſon linge. Enſuite, M.
» Smyth étant parvenu à ſe jetter
» ſur ſon lit, dont il ne pouvoit
» être bien loin, Madame Bond,
» qui eſt entrée la premiere dans la
» chambre après le triſte accident,
» voyant Madame étendue, couver-
» te de ſang, pâle & ſans connoiſ-
» ſance, n'a pû manquer de la croire
» morte.

» Le bruit s'en eſt répandu dans
» toutes les parties du Château ; &
» le Colonel a dit lui-même que
» vous aviez déchargé un des deux
» Piſtolets ſur Madame, & l'autre
» ſur lui.

» Ce matin, après votre départ,
» j'ai couru chez M. Bond, dans la
» ſeule vue de m'informer ſi M.
» Smyth étoit mort ; il venoit de
» rendre l'ame.

» La Femme de chambre de Ma-

» dame

» dame, que j'ai rencontrée, m'a » dit, qu'à l'extrême étonnement » de tout le monde, notre Maîtresse » étoit en bonne santé; qu'elle n'a» voit eu qu'un profond évanouis» sement, qui l'avoit tenue pendant » plus d'une heure sans aucun signe » de vie, & que pendant le reste de » la nuit elle en avoit eu successive» ment plusieurs autres. Cette Fille » n'a pas fait difficulté de me dire » aussi, en demandant pardon à Mon» sieur, que ce n'auroit pas été grand » dommage qu'elle fut morte dans » un de ces accidens, parce qu'il n'y » avoit pas d'apparence que ce fût » pour bien faire, qu'elle étoit allée, » à cette heure de nuit, dans la cham» bre du Colonel.

» Je suis demeuré, pendant tout » le jour, aux environs du Château, » pour tirer d'autres informations » des Domestiques. Le jeune M. » Bond est allé chez vous avec deux » ou trois hommes; & ne vous y » trouvant pas, il a marché sur vos

» traces, dans l'eſpoir apparemment » de vous arrêter; mais, graces au » Ciel, vous êtes échappé de leurs » mains.

» La Femme de chambre, que » j'ai revue vers le ſoir, m'a dit que » Madame, étant un peu revenue à » elle-même, quoique l'eſprit fort » troublé, comme je l'ai pû com- » prendre, n'a pas longtems ignoré » la mort du Colonel, qui l'a pé- » nétrée d'une ſi vive terreur, que » dans ſa ſituation, qui l'épouvan- » toit auſſi, elle a confeſſé toute la » vérité de l'avanture, & prouvé, » par conſéquent, que le Colonel » eſt mort le menſonge dans la bou- » che. Ainſi j'eſpere que la Famille » des Bond ne ſera pas aſſez em- » portée, pour pouſſer plus loin l'af- » faire.

» Auſſitôt que Madame a re- » pris ſes forces, ils l'ont miſe dans » ſa voiture, ne pouvant ſouffrir » plus longtems ſa vue dans leur » Maiſon. Elle ne fait que parler;

» mais nous béniſſons le Ciel qu'elle
» ſoit en vie.

» Je mettrai, ſuivant les ordres
» que vous m'avez laiſſés, cette Let-
» tre ſous l'adreſſe de M. le Cheva-
» lier Bidulphe ; & vous ne m'aurez
» pas plutôt fait ſavoir vos intentions
» ſur mon jeune Maître, que je les
» exécuterai fidellement. Je ſuis, &c.

FRÉDÉRIC HILDY.

Adieu, ma Cecile, adieu ; la mort ſeule peut fermer cette ſcene.

Ici l'Éditeur s'afflige d'avoir trouvé l'intéreſſante Hiſtoire de Madame Arnil, tout-à-fait interrompue ; il paroît que cette malheureuſe Dame ne pouſſa pas plus loin ſon Journal.

Cependant, comme l'interruption arrive dans une des plus touchantes parties, l'Éditeur jugeant que ſon Ami, de qui le Manuſcrit lui venoit, devoit avoir reçu d'autres connoiſſances de ſa Mere, ne manqua point de lui faire cette queſtion. Son Ami convint que

ſa Mere, à la ſollicitation de quelques perſonnes de mérite, avoit dreſſé une petite Relation des événemens les plus remarquables, arrivés dans la ſuite de Madame Arnil, & qu'il en avoit entendu la lecture, mais qu'étant alors très-jeune, elle avoit fait peu d'impreſſion ſur lui; qu'enſuite, lorſqu'avec plus de diſcernement, ſa curioſité s'étoit réveillée, ſa Mere, qu'il avoit priée de le ſatisfaire, avoit répondu qu'elle ne pouvoit retrouver le Manuſcrit, & qu'elle craignoit de l'avoir perdu. Cependant, il promit de le chercher, entre les papiers qui lui viennent d'elle.

Quelque tems après, il informa l'Editeur qu'avec la plus ſoigneuſe recherche, il n'avoit trouvé, concernant Madame Arnil, qu'un petit nombre de feuillets détachés, qui ſembloient avoir été les matériaux, ou l'eſquiſſe, du commencement de la Relation, & les remit volontiers entre ſes mains.

Ces Fragmens, l'Editeur ſe fait un devoir de les offrir au Public, tels qu'il les reçut.

RELATION

Pour servir de Supplément au Journal de Madame ARNIL.

JE partis pour l'Angleterre, immédiatement après avoir reçu la derniere partie de son Journal, dont la triste fin m'avoit pénétrée de terreur & d'affliction.

En rentrant dans Londres, je volai chez l'Amie de mon cœur. Elle occupoit encore sa Maison de Pall-Mall.

Je trouvai cette chere Femme seule, dans son Cabinet. Elle étoit préparée à me recevoir ; & de mon côté, je m'étois efforcée de m'armer de résolution pour cette tendre entrevue : mais je ne fus pas maitresse de moi-même, en la voyant venir au devant de moi. Les larmes que je versai ne venoient pas de

cette douce émotion qui ſe fait ſentir à deux Amies, en ſe revoyant après une longue ſéparation. Je pleurai de triſteſſe, pour les infortunes de la plus aimable & de la meilleure des Femmes.

Madame Arnil, toujours elle-même, & ſupérieure à l'adverſité, me reçût, non-ſeulement avec les plus tendres marques d'amitié, mais d'un air ſi composé, que j'en fus frappée d'étonnement. La douceur, la patience, & la piété, avoient toujours fait le fond de ſon caractere; elles paroiſſoient alors ſi fortement peintes ſur ſon beau viſage, que je ne pus la regarder ſans admiration.

Surpriſe, comme je le fus, de lui voir tant de tranquillité dans un ſi mortel ſujet d'affliction, il m'en échappa d'abord quelques marques: mais elle me ferma la bouche par cette réponſe; » je ſuis choiſie, ma » Cecile, pour ſervir d'exemple; c'eſt » à moi de répondre à l'intention de » mon Créateur, par une parfaite ré-

» ſignation à ſes volontés. Je me flat-
» te que ma tâche eſt preſqu'à ſa fin,
» & qu'il me ſera bientôt accordé de
» rentrer dans la pouſſiere dont je ſuis
» ſortie.

Frédéric Hildy étoit arrivé d'Irlande depuis plus de quinze jours, avec le petit Falkland, Enfant très-joli, d'environ cinq ans. Ils étoient logés tous deux chez Madame Arnil.

Elle me dit que M. le Chevalier Bidulphe & M. Warner étoient partis enſemble pour la Hollande, immédiatement après avoir ſû que Madame Falkland étoit vivante. Mon Frere, continua-t'elle, s'eſt cru indiſpenſablement obligé d'être lui-méme le porteur, d'une nouvelle de ſi fatale importance pour ſon Ami. Il compte d'ailleurs de l'engager à revenir avec lui, perſuadé qu'il peut faire face pour la mort du Colonel Smyth, dont perſonne, ici, ne doute qu'il ne ſoit déchargé. Toute la Famille de M. Bond eſt à préſent convaincue, par la déclaration

même de Madame Falkland, qu'il n'y a rien eu de prémédité dans ce funeste incident, & que M. Falkland n'a rien fait que pour la défense de sa propre vie.

Depuis le départ de ses Amis, ajouta Madame Arnil, j'ai cru lui devoir écrire une Lettre, où je m'efforce de le consoler dans notre mutuelle infortune.

Je la priai de me faire lire la copie de cette Lettre, & je l'obtins aussitôt. Elle y promettoit, à M. Falkland, les plus tendres soins pour son Fils, jusqu'à la premiere occasion de le faire passer surement entre ses mains. Elle conjuroit le Pere, pour l'amour de cet Enfant, d'être attentif à sa conservation. Leur mariage, entrepris sous de si mauvais auspices, étant un profond secret pour tout autre que leurs fidels Amis, elle espéroit qu'il auroit la force d'éloigner ce souvenir, ou d'empêcher qu'il ne troublât la paix de sa vie. Elle finissoit par le sup-

plier, d'oublier entiérement qu'elle exiſtât, puiſqu'ils étoient condamnés à ne ſe revoir jamais.

C'étoit la ſubſtance de ce qu'elle avoit écrit. Il n'y avoit pas de murmures contre ſon deſtin, pas de plaintes qui ſe reſſentiſſent de ſon ſexe, mêlées, comme il arrive ſouvent, de tendreſſe, & même de nobles ſentimens. Elle s'efforcoit de cacher les tourmens de ſon cœur ſous le maſque du contentement, pour aider M. Falkland à ſoutenir la ruine de toutes ſes eſpérances.

Je lui demandai ſi depuis le départ de ſon Frere, elle avoit eu quelques nouvelles de M. Falkland? Elle me dit qu'il n'avoit pas encore fait réponſe à ſa Lettre, mais qu'elle en avoit reçu pluſieurs du Chevalier & de M. Warner; qu'ils lui marquoient l'un & l'autre, que M. Falkland, après les premiers tranſports de ſurpriſe & de douleur, étoit devenu plus ferme, & paroiſſoit diſpoſé à retourner en Angleterre avec

eux ; que le Chevalier, dans sa derniere Lettre, parloit de quitter la Haie, aussitôt que M. Warner auroit fini ses affaires, & qu'il espéroit qu'avant quinze jours ils auroient la satisfaction de ramener leur Ami.

Il y en a dix, ajouta Madame Arnil, que j'ai reçu cette Lettre, & je me flatte qu'ils peuvent être en mer à présent.

Elle continua de me dire qu'elle n'attendoit que le retour de son Frere, pour remettre le petit Falkland entre ses mains, & qu'elle pensoit à se retirer dans une Campagne peu fréquentée, avec ses deux Filles, & Betty, la fidelle Compagne de ses douleurs, accoutumée depuis longtems à les partager.

Milady Bidulphe, qui auroit fait volontiers le voyage de Hollande avec son Mari, s'étoit rendue aux raisons qu'il avoit employées, pour lui persuader de tenir compagnie à sa Belle-Sœur dans son affliction ; & Madame Arnil me dit qu'elle avoit

à ſe louer des ſoins, & de l'aſſiduité de cette Dame. J'étois encore chez elle, lorſque Milady vint lui faire une viſite : Je ne l'avois jamais vue, & nous fumes préſentées l'une à l'autre. Mais comme le jour commençoit à baiſſer, je pris congé de Madame Arnil, en lui promettant de la voir le lendemain.

Le matin du jour ſuivant, je me diſpoſois à reprendre le chemin de ſa Maiſon, lorſque je reçus un Billet de Milady Bidulphe, qui me preſſoit inſtamment de paſſer chez elle, Place de S. James, avant que de me rendre chez Madame Arnil.

Je ne balancai point à la ſatisfaire, & je me fis conduire ſur le champ chez elle. C'eſt, Madame, à la priere de mon Mari, me dit-elle en me voyant arriver, que j'ai pris la liberté de vous demander cette viſite : il arriva de Hollande, hier au ſoir ; il nous en apporte d'étranges nouvelles.

M. Bidulphe entra dans la Chambre,

pendant qu'elle ouvroit ainsi la scene. Après les politesses ordinaires, entre d'anciens amis qu'une longue absence a séparés, je crains, dis-je au Chevalier, & cependant je brûle, d'apprendre des nouvelles de M. Falkland. Milady m'a terriblement allarmée. M. Falkland n'est pas revenu ; je n'ose vous en demander la raison. Des larmes sortirent aussitôt des yeux de M. Bidulphe. Ce cher Ami ne reviendra plus, me dit-il ; ses restes seront bientôt apportés en Angleterre, pour être déposés dans le tombeau de ses Peres.

Ah ! Monsieur, m'écriai-je ; que dira l'infortunée Madame Arnil ? & comment lui faire entendre ce nouveau désastre ?

C'est cette raison, me répondit-il, qui nous a fait desirer de vous voir un moment, avant que vous retourniez chez elle. Vous êtes, Madame, sa meilleure amie ; tout autre ne peut l'informer de ce triste événement avec plus de tendresse & de circons-

pection que vous. Je n'ai pas le courage de la voir. Nous vous demandons en grace, Madame, de préparer notre malheureuse Sidney à cette catastrophe.

Je lui demandai comment M. Falkland étoit mort? Je ne puis vous rien dire de positif, me répondit-il; mais je crains beaucoup qu'il n'ait précipité la fin de ses jours.

Nous ne l'avons pas quitté, M. Warner & moi, depuis le moment où nous l'avions informé des fatales explications d'Irlande. Son caractere ardent, que nous connoissions, nous faisoit appréhender quelque résolution soudaine & terrible : mais il nous a trompés l'un & l'autre.

Après de premiers transports, qui nous ont fort affligés, sans nous allarmer autant que nous nous y étions attendus, il a pris une contenance calme, & comme résignée à son sort : il a parlé des étranges circonstances de cet incident, d'un air si raisonnable & si composé, que nous avons com-

mencé à nous flatter que les efforts de sa raison, joints aux nôtres pour le distraire & le consoler, réussiroient tôt ou tard, sinon à rétablir la paix de son cœur, du moins à lui faire supporter la vie, aux conditions qui lui étoient imposées par la loi du ciel.

J'étois avec lui, continua le Chevalier, lorsqu'il reçut la lettre de ma Sœur: ses mains tremblerent jusqu'à la laisser tomber, en reconnoissant qu'elle venoit d'elle. Lisez-la pour moi, Bidulphe, me dit-il, & vous m'apprendrez quelle est la situation de Madame Arnil.

J'ai satisfait aussitôt à ses desirs; & remarquant d'abord, à la datte, que la lettre étoit arrivée plus tard qu'elle ne devoit, je me hâtai de lui faire cette observation, parcequ'il avoit paru souvent inquiet, de ne rien apprendre de ma Sœur. Après avoir lû, Madame Arnil se porte assez bien, lui dis-je en lui rendant la lettre: lisez-vous même & prenez d'elle une leçon de courage.

Il se retira près d'une fenêtre, pour la lire sans témoins. Lorsqu'il eut fini, j'admire, dit-il en retournant à sa chaise, le stoïcisme de votre Sœur : & posant le doigt sur la lettre, voilà ce qui s'appelle de la vraie Philosophie. Sa grande ame n'est émue de rien, & s'éleve au-dessus de l'adversité. Heureuse Madame Arnil ! & quelle étoit ma folie, de croire qu'une ame telle que la sienne pût jamais être abbattue! Il s'arrêta, & pendant quelques minutes il parut enseveli dans ses pensées. Ensuite, mettant la lettre dans sa poche, il fit tourner notre conversation sur d'autres sujets.

Nous passames ensemble toute la soirée ; & quoique fort éloigné de paroître gai, il me sembla plus tranquille qu'il ne l'avoit été depuis notre premiere entrevue.

Je lui proposai de retourner en Angleterre avec moi. Il me répondit, avec un sourire, qu'il s'y croyoit obligé, ne fut-ce que pour y méler ses cendres à celles de ses ancêtres; & c'est

un office, ajouta-t'il, que j'attens de vous, Bidulphe, ſi vous me ſurvivez.

Je ne fis que rire de ce langage. Je vous crois, lui dis-je, de plus fortes raiſons pour hâter votre retour. Vos affaires ne ſont pas en ordre ; & s'il vous arrivoit de mourir dans les circonſtances où vous êtes, que deviendroit votre fils ?

J'ai déja fait pour mon fils, repliqua-t'il, tout ce que j'ai crû pouvoir juſtement en ſa faveur. Il y a longtems que j'ai pris ſoin d'aſſurer à cet enfant mes biens propres, dans la crainte que les difficultés, qui peuvent s'élever ſur ſa naiſſance, ne lui faſſent conteſter les ſubſtitutions ; & d'ailleurs, quoique je l'aime fort tendrement, je n'ai jamais ſouhaité de priver mes autres héritiers de leurs légitimes droits.

Cet entretien fut pouſſé plus loin ; & nous étant ſéparés fort tard, nos diſcours tomberent ſur une variété de ſujets, mais il ne prononça pas une fois le nom de ma Sœur.

En me retirant, je crus le laiſſer en bonne ſanté, & dans une ſituation d'eſprit aſſez compoſée. Nous devions partir ſix jours après. Mais on vint me dire, le matin, que M. Falkland avoit été trouvé mort dans ſon lit.

On ne découvrit aucun ſymptôme, autour de lui, ni dans aucune partie de ſon corps, qui puſſent jetter le moindre jour ſur la cauſe de ſa mort. Mais, trop éclairci par mes propres craintes, je ne jugeai pas à propos de pouſſer les recherches plus loin; & quel que fût le fatal ſecret, je ſouhaitai qu'il pût demeurer enſeveli dans un éternel ſilence.

M. Warner a trouvé que ſes affaires pouvoient le retenir plus longtems qu'il ne ſe l'étoit promis; & moi, ne voyant plus rien qui fût capable de m'arrêter, j'ai pris le parti de quitter la Haye, le lendemain du jour où j'ai perdu mon Ami; laiſſant à M. Warner le ſoin d'apporter ici ſes reſtes, conformément au deſir qu'il m'a déclaré, & que je regarde

comme la derniere loi d'une longue & fidelle amitié.

Ainſi, conclut l'Ami de M. Falkland, par une ſuite d'incidens funeſtes, nés chacun de quelque vue louable en elle même, un des plus aimables & des plus nobles hommes du monde à vu couper le fil de ſes jours dans la fleur de ſa jeuneſſe .... O Falkland ! pourquoi ta belle ame s'eſt elle laiſſée vaincre.....

L'émotion de M. Bidulphe lui coupa la voix. J'étois trop touchée pour lui répondre ; & je pris auſſitôt congé de ſa Femme, pour me rendre chez Madame Arnil.

A mon arrivée ; Cécile, me dit-elle, ſi votre viſage eſt un auſſi fidéle interpréte de vos penſées qu'il l'eſt ordinairement, vous avez quelque déſaſtre à m'apprendre. Parlez ; vous pouvez tout dire ; l'infortune m'eſt ſi familiere, que je ne frémirai pas à ſon appprochc.

Votre Frere eſt revenu, lui dis-je ; vous le verrez aujourd'hui. Eſt-il ve-

nu ſeul ? me demanda-t'elle. Seul, répondis-je. Vous répétez mes termes, Cécile, ſans y joindre un mot de vous. Interpréterai - je ce triſte Echo ? M. Falkland ne vit plus.

Je demeurai ſans parler. Oh ! je le connoiſſois trop, reprit-elle en levant la voix avec force, pour m'attendre qu'il ſurvêcut à ce dernier coup.

Sa mort, me preſſai-je d'ajouter, eſt arrivée naturellement, quelque opinion qu'on en puiſſe prendre. J'en loue donc le Ciel, s'écria-t'elle ; je ſuis contente qu'il ſoit en paix !

Après quelques momens de ſilence, pendant leſquels elle tint les yeux fermés, & lorſque je commençois à m'en allarmer, elle les rouvrit, & me demanda des nouvelles de M. Warner & du Chevalier ; mais elle ne parla plus de M. Falkland.

Pendant notre entretien, le petit Falkland entra dans la chambre. Il étoit à jouer avec les deux petites Miſſ Arnil, qui le pourſuivoient ; il courut droit à leur mere, pour ſe

cacher dans ſes juppes. Elle le prit tendrement entre ſes bras ; & ſe tournant vers moi, voyez cet Enfant, me dit-elle, c'eſt la parfaite image de ſon Pere.

Quand irai-je voir mon Papa ? s'écria-t'il, en jettant les bras ſur elle & ſe pendant à ſon cou. Cette innocente queſtion, & ſi peu prévue, fit évanouir entiérement le courage de Madame Arnil. Elle mit l'Enfant à terre, ſans être capable de répondre. Pardon, ma Cécile, me dit-elle ; je ſouhaiterois d'être aujourd'hui ſeule. Il n'étoit pas encore tems de m'employer à ſa conſolation ; je ſortis.

Elle ne paſſa que deux jours à Londres, après l'éclairciſſement ; & ſuivant la réſolution qu'elle avoit déja formée, elle ſe retira dans une Terre que ſon Couſin avoit achetée pour elle, en Buckingham - Shire. Elle prit, avec le conſentement de ſon Frere, le jeune Falkland près d'elle, & M. Price, qui conſentit non-ſeulement à l'accompagner, mais à ſe charger de l'éducation de l'Enfant. Toutes ſes

intentions furent approuvées de M. Warner, qu'elle en informa par une Lettre. Etant revenu à Londres, après qu'elle en fut partie, il trouva la maiſon, qu'elle avoit quittée, prête à le recevoir, comme elle le déſiroit, & telle qu'il avoit pris ſoin de la préparer pour elle.

Avant que d'accompagner Madame Arnil dans ſa ſolitude, je veux obſerver d'avance que les Parens de M. Falkland réclamerent ſa ſucceſſion, comme il l'avoit prévu, & l'obtinrent à la fin, ſuivant les Loix, après avoir prouvé la naiſſance illégitime de ſon Fils. La miſérable Madame Falkland, abandonnée & mépriſée en Irlande, vint jouir de ſon douaire à Londres; mais elle y fut ſuivie de l'opprobre qu'elle méritoit. Tout le monde paroiſſant la déteſter & la fuir, elle fut réduite à mener une vie obſcure, qui, pendant quelques années, lui rendit ſon exiſtence fort ennuyeuſe. Les maladies ſuccederent,

ſans qu'on ait appris qu'elles ſoient venues de ſes remors ; & j'ai ſu qu'elle étoit morte, ſans être plainte ou regrettée de perſonne.

Mais je reviens à Madame Arnil, pour laquelle il ſemble que dans la paiſible retraite d'une campagne éloignée, on pouvoit attendre un reſte de vie plus heureux & plus tranquille. L'unique ſource de ſon heroïſme avoit été la Religion, dont les principes bien entendus avoient eu la force de la ſoutenir dans les plus cuiſantes adverſités. En réfléchiſſant ſur ſes ſouffrances, dont le nombre & l'amertume faiſoient ſa propre admiration, elle s'étoit perſuadée, comme on l'a vû dans ſes Lettres, que le Ciel l'avoit choiſie pour ſervir d'exemple ; & j'ai ſouvent remarqué, non-ſeulement que cette penſée ſervoit à la conſoler, mais qu'elle élevoit merveilleuſement ſon ame, en augmentant ſes efforts pour répondre à la grandeur de ſa deſtination. Dans les dernieres parties de ſa vie, qui

furent obſcurcies par quantité de nouvelles infortunes, elle n'eut plus d'autre conſolation; & ſon exemple fait voir,en effet, que ce n'eſt pas ſur la terre que la vertu doit attendre ou chercher ſa récompenſe.

Avec un admirable jugement, un eſprit fort étendu, & des lumieres extraordinaires pour ſon ſexe; dans la plus profonde ſolitude, elle trouvoit toujours des reſſources en elle-même. Sa diſpoſition naturelle, toujours douce & complaiſante, avoit été convertie par les ſouffrances, en patience d'un rare degré dans une Femme;& cette réſignation, à laquelle on a vû qu'elle avoit été formée, dès ſes premiers ans, par une éducation rigide, étoit élevée par la religion, à l'ordre le plus ſublime de ſoumiſſion aux décrets du Ciel, & de renoncement à ſes propres inclinations.

Je paſſe ſur les dix premieres années de ſa retraite, où je ne me rappelle rien de plus important que le mariage de Betty Maine avec un homme

riche & bien né, & la mort du digne M. Warner, qui laiſſa toute ſa fortune à ſa chere & vertueuſe Couſine.

Miſſ Arnil, l'aînée des deux Filles, avoit alors environ quinze ans, & répondoit à l'eſpoir qu'elle avoit donné dans ſon enfance, de la voir un jour une parfaite Beauté. Miſſ Cécile, plus jeune d'un an, quoique réguliérement moins belle que ſa Sœur, paſſoit pour une des plus aimables perſonnes de ſon tems.

Avec quel délicieux plaiſir ai-je vû l'excellente Mere, entre ſes deux charmantes Filles, qui paroiſſoient très attentives, leur raconter les plus ſingulieres & les plus touchantes circonſtances de ſa vie! » Ces récits, leur » diſoit-elle, je ne les fais pas pour » murmurer de mon ſort, ni pour » émouvoir vos jeunes cœurs, par l'i» mage de mes infortunes; mais pour » vous apprendre par mon exemple, » qu'il n'y a point, dans la vie, de ſitua» tion exempte de trouble. Il m'a fait » la guerre, ſous les tendres ſoins de la

» meilleure

» meilleure des Meres ; il m'a conſ-
» tamment perſécutée.

» J'ai crû que la pauvreté pouvoit » m'exempter, de tous les maux qu'el- » le ne cauſe pas elle-même ; & ſi je » n'avois pas perdu cette compagne, » j'aurois évité la plus grande infortu- » ne de ma vie, car ſi les richeſſes » n'euſſent pas accompagné ma main, » tout l'Univers ne m'auroit pas per- » ſuadée de la céder à M. Falkland.

» N'attachez donc pas un trop grand » prix aux richeſſes que vous devez » naturellement poſſéder. Je n'ai pas » trouvé d'autre ſatisfaction dans les » miennes, que celle de pouvoir con- » tribuer, par mes bienfaits, au bon- » heur d'autrui.

C'étoit par des leçons de cette nature, que la tendre Mere fortifioit les jeunes ames de ſes deux Filles contre les révolutions du ſort, & leur apprenoit à ne pas mettre leur confiance, dans les biens qui dépendent de la fortune.

Elle revenoit ſi ſouvent à ces grands

principes, qu'elle y ſembloit ramenée par quelque preſſentiment des nouveaux malheurs, qui ſe préparoient à fondre ſur elle.

Providence! que tes conſeils ſont impénétrables! Son opulence, c'eſt-à-dire l'avantage même, dont elle devoit attendre dans la maturité de ſes jours quelque compenſation pour ce qu'elle avoit ſouffert dans la fleur de ſa jeuneſſe, devint pour elle une ſource de nouvelles & terribles afflictions, qui ne manquant pas d'envelopper les malheureuſes Filles d'une malheureuſe Mere dans des ſcènes de la plus vive douleur, lui ravirent ce dernier fond d'eſpérance dans la vie, & rendirent la concluſion de ſon Hiſtoire encore plus. . . . . .

LA RELATION de la Dame ceſſe ici, avec la derniere ligne de la page; & toutes les recherches de l'Editeur n'ayant pû lui faire trouver les

UNIVERSITAS BIBLIOTHECA

feuilles ſuivantes, c'eſt avec un extrême chagrin qu'il ſe voit réduit à publier ce fragment.

FIN.

FAUTES A CORRIGER.

TOME III.

PAge 64. ligne 16. *même ayant*, liſez même auparavant.

Pag. 90. lig. 2. *petit Bois*, liſ. petit Bois de noiſettiers.

Pag. 98. lig. 10. *mieux préparé*, liſ. étoit mieux préparé.

Pag. 161. lig. 16. *m'a fait monter*, liſ. & m'a fait monter.

Pag. 204. lig. 18. otez la virgule après *l'exquiſe*.

Pag. 209. lig. 11. *autrement*, liſ. ainſi.

Pag. 220. lig. 16. *Hè*, liſ. Hà.

Pag. 261. lig. 24. mettez un point après *impoſſible*; & lig. ſuivante un point d'admiration après *cruel*.

Pag. 568. lig. 17. *ajouta-t'elle*, liſ. a-t'elle ajouté.

FAUTES A CORRIGER.

TOME. IV.

PAge 28. ligne 10. *l'un l'autre*, liſez l'un à la ſuite de l'autre.

Pag. 58. lig. 20. *réſolution*, liſ. révolution.

Pag. 90. lig. 16. mettez un point après *gouverne*.

Pag. 163. lig. 1. *vais aller*, liſ. veux aller.

Pag. 192. lig. derniere, *ſuppoſant*, liſez ſuppoſoit.

Pag. 212. lig. 15. mettez un point d'admiration après *retour*.

Pag. 213. lig. 22. un point d'admiration après *Tout-puiſſant*.

Pag. 218. lig. derniere, un point d'admiration après d'*horreur*.

Pag. 252. lig. 24. un point après *plus*.

Pag. 257. lig. 15. *raillé*, liſ. trahi.

Nota. *On remarquera aiſément quelques fautes d'ortographe & de ponctuation, échappées dans le travail de la Preſſe.*

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

Th
Universi
D